



HAL
open science

Travail à perte : psychopathologie d'un mode contemporain de passage à l'acte

Lara Pennec

► **To cite this version:**

Lara Pennec. Travail à perte : psychopathologie d'un mode contemporain de passage à l'acte. Psychologie. Université Rennes 2, 2019. Français. NNT : 2019REN20012 . tel-03595839

HAL Id: tel-03595839

<https://theses.hal.science/tel-03595839>

Submitted on 3 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THESE DE DOCTORAT DE PSYCHOLOGIE

L'UNIVERSITE RENNES 2
COMUE UNIVERSITE BRETAGNE LOIRE

ECOLE DOCTORALE N° 603
Education, Langages, Interaction, Cognition, Clinique

Présentée par

Lara PENNEC

Préparée à l'unité de recherche :
en Psychopathologie : nouveaux symptômes et lien social EA4050

Thèse présentée et soutenue à l'Université Rennes 2, le 24 janvier 2019

Travail à perte

Psychopathologie d'un mode
Contemporain de passage à l'acte

Composition du Jury :

Emmanuelle BORGNIS-DESBORDES
Maître de Conférences HDR, Rennes 2

Pascale MOLINIER
Professeure, Université de Paris 13

Rapporteurs :
Laetitia PETIT
Maître de Conférences, Université d'Aix-Marseille

Marie-Jean SAURET
Professeur émérite, Université de Toulouse 2

Directeur de thèse :
Laurent OTTAVI
Professeur, Université de Rennes 2

Président :
Ali AÏT ABDELMALEK
Professeur, Université de Rennes 2



THESE DE L'UNIVERSITE RENNES 2

Ecole doctorale ELICC
Sous le sceau de l'Université Bretagne Loire

Pour obtenir le titre de Docteur en
Psychologie

Présentée par

Lara Penne

Préparée à l'Unité de recherche en
Psychopathologie : nouveaux symptômes
et lien social, EA4050

Travail à perte

Psychopathologie d'un mode contemporain de passage à l'acte

Soutenue le 24 janvier 2019

Thèse soutenue devant le jury composé de :

Emmanuelle BORGNIS-DESBORDES
Maitre de Conférences HDR, Université Rennes 2

Pascale MOLINIER
Professeure, Université de Paris 13

Laurent OTTAVI
Professeur, Université de Rennes 2, Directeur

Laetitia PETIT
Maitre de conférences HDR, Université d'Aix-
Marseille, rapporteur

Marie-Jean SAURET
Professeur émérite, Université de Toulouse 2,
rapporteur

Ali AÏT ABDELMALEK
Professeur, Université de Rennes 2

Je sache, à part cela, que tu n'es pas mortel
[...]
Et nous le reconnaissons ?
Maintenant que nous connaissons le Père,
Et pour donner des fêtes,
Il s'est, le grand, lui, l'esprit
Du monde penché sur les hommes.

Friedrich Hölderlin, *Fête de paix*

PHOTO DE COUVERTURE :
Fauteuil de Style Louis XVI, dont les boiseries et la tapisserie furent rénovées
en 2010. Ayant depuis principalement été sollicité pour cette recherche, il en
est à ce jour une matérialité.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Laurent Ottavi d'avoir su saisir au vol le creux d'un désir de recherche, ainsi que pour la qualité de ses attestations, ses insistances et les coupures nécessaires pour que ce travail soit mené à terme. Je le remercie d'avoir mis son expérience ainsi que ses observations éclairées au service de ce travail mais également de les avoir mis en discussion parmi les doctorants, que je remercie par ailleurs.

Mes remerciements vont également à ceux qui ont accepté de lire le fruit de cette recherche. Les membres du jury, Emmanuelle Borgnis-Desbordes, Pascale Molinier, Laetitia Petit et Marie-Jean Sauret, qui ont bien voulu apporter leur regard critique sur ce travail.

Je remercie chacun de ceux et celles qui, nombreux au cours de ces années ont marqué l'intérêt qu'ils portaient à cette question pour que nos échanges soient venus l'enrichir.

Je remercie ceux qui, dans le cadre professionnel, m'ont témoigné de suffisamment de confiance pour me permettre de comprendre les ressorts subjectifs dans lesquels ils étaient engagés.

Je remercie ceux qui, dans les derniers instants m'ont apporté leur aide précieuse, Carine Barth et Elise Aurin pour les remarques critiques et corrections, mais également, Florent et son amie, Elena et Caroline, Stéphanie et Betty et son mari sans qui le texte ne serait peut-être jamais arrivé jusqu'à l'impression.

Merci à Marion pour le ruban rouge.

Et enfin, un grand merci à Bruno pour sa patience.

TRAVAIL À PERTE

PSYCHOPATHOLOGIE D'UN MODE CONTEMPORAIN DE PASSAGE À L'ACTE

Sommaire

INTRODUCTION	9
- PARTIE I - CORPUS	13
- A - AVANT-PROPOS	14
<i>Accompagnement aux questions actuelles de la chaire de Psychodynamique du travail</i>	14
Une histoire du Centre national des arts et métiers (CNAM) (1920/1990).....	14
La psychodynamique du travail — Fondement et republication (1990/2013).....	16
Une orientation pour, sinon une réponse, du moins un renouvellement de la question	21
- B - UNE SOCIOLOGIE PARTICULIÈRE LE SUICIDE DE DURKHEIM	24
I - <i>L'épistémologie durkheimienne</i>	24
L'homme est dans les facteurs extra-sociaux — Le sujet sociologique	24
Une efficacité de la contradiction pour aujourd'hui.....	25
La propagation comme lieu de la causalité sociale — Pensée sociale, pensée sérielle .	26
II - <i>La méthode durkheimienne</i>	28
Une méthode renversée pour une étiologie inconnue	28
De l'impossible causalité au point faible de l'homme	29
Une résolution déjà prise que la conscience ne connaît pas	31
III - <i>La pensée durkheimienne</i>	33
La typologie durkheimienne est une philosophie politique	33
Le suicide anomique	36
Une philosophie du travail.....	39
- C - UNE ENTRÉE DANS LA PSYCHANALYSE.....	43
<i>Introduction Champ psychanalytique — Unité paradigmatique et contradictions</i>	43
I - <i>Le travail dans la fondation freudienne</i>	46
Le travail dans le malaise	46
Impossible significativité et champ sémantique.....	48
La singularité durkheimienne.....	52
Persistance mélancolique et preuve de l'objet a et de l'Autre.....	55
II - <i>Le désir est le désir de l'Autre</i>	59
Principe introductif et aphorisme américain	59
a - Quadrillage et structure.....	62
Lecture longitudinale	62
Lecture verticale.....	69
Pour une acceptation de l'intersubjectivité.....	71
b - Diversité — Choses variées, variations et invariants.....	73
Question de principes	73
Question de conditions — La leçon psychotique.....	76
La leçon de l'objet - Fonction d'extraction de l'objet a	80
III - <i>L'au-delà d'une binarité dans la jouissance</i>	81
Introduction — Dialectique du désir à la jouissance	81
a - Structure dialectique	82
Le mythe de Hegel ou le duel des jouissances.....	82
Masochisme et sadisme.....	84
La dialectique pas sans le complexe	86
b - La vérité et le réel — Destin marxien	87

De la renonciation au plus-de-jour	87
Deux réalités « qui s’opposent dans notre monde politique ».....	90
c - Destin sacré.....	92
Quel avenir pour l’illusion.....	92
L’exemple de Metropolis	95
Iconographie pour le xx ^e siècle	98
IV – <i>Un peu plus loin dans le mythe</i>	103
Introduction	103
a - Le fait pulsionnel.....	104
Le travailleur mort et la coïncidence	104
Digression clotienne à l’agression fondamentale	106
La vindication	108
b - Modèle.....	109
Modèle et contre-modèle.....	109
Le rituel dans les trous de l’histoire	111
Conclusion : une entrée dans la série	112
- PARTIE II - LE SURVIVANT DE L’ACTE RÉEL.....	114
INTRODUCTION.....	115
- A - MISE EN PLACE	117
I - <i>Un trauma en trois temps</i>	117
Chronologie d’un bouleversement — Une inquiétude dans l’enthousiasme.....	117
Du Père à la Chose — Détails pour l’Idéal.....	119
« De plein fouet » — « Ton poste n’existe plus »	122
II - <i>Entrée en duel</i>	123
Les yeux dans les yeux	123
Un affront.....	125
Reconstitution.....	127
III - <i>Quelque chose à défendre — Les jalons d’un désir de lutte</i>	129
Premier épisode — Service public	129
Deuxième épisode.....	131
Un temps pour comprendre — Le temps de la désillusion	134
- B - PÉNULLIÈME.....	137
I - <i>L’autre versant du désir</i>	137
Juste faire son boulot.....	137
Ça sabote.....	140
Aucun démenti en place publique	141
II - <i>Transgressions</i>	145
Un mauvais pressentiment	145
Aller un peu trop loin	147
Fantasmes récurrents	148
III - <i>Chute et remparts existentiels</i>	150
Le silence plein des hommes	150
Dire à des femmes — Localités pour une intention.....	154
Et en route pour ailleurs	157
IV - <i>L’empire acéphale de l’Inconscient</i>	159
Corps laborieux	159
Une inconscience professionnelle	160
- C - PRÉCIPITÉ	162
I - <i>L’Événement ou le temps moins U</i>	162
Une annonce — Réification du désir de l’Autre.....	162
Une nuit.....	165
Une certitude	166

<i>II - La cène — L'acte</i>	169
Inversion topologique, scène spatiale	169
Brigands.....	173
Un Réel.....	174
<i>III - Le survivant de l'acte Réel</i>	175
Régrédients	175
Témoins et témoignages.....	179
Les conditions d'une nouvelle dialectique — Une question totale	181
- PARTIE III - ET MAINTENANT ?	184
INTRODUCTION.....	185
- A - LOGIQUE SÉRIELLE	187
<i>I - Une écriture à plusieurs</i>	187
Stéphanie	187
Rémy L.....	190
Ordre ternaire	192
<i>II - Renouveau dialectique</i>	193
Nouveauté dialectique.....	193
Champ de courses et question Éthique	196
<i>III - La mort et la fonction de l'exemple</i>	197
L'Empédocle d'Hölderlin ou Un sacrifice	197
Rémy Le Bossuet — Fonction éthique	201
- B - MISE EN EXAMEN	204
Questions juridiques	204
La controverse des chefs d'inculpation	205
La justice des hommes.....	209
- C - UNE ECONOMIE POLITIQUE.....	215
De quoi le travailleur est-il la trésorerie ?	215
Le politique.....	217
France Télécom la singulière.....	221
CONCLUSION	224
BIBLIOGRAPHIE	227
ANNEXES	236
- 1 - CLASSIFICATION ETIOLOGIQUE ET MORPHOLOGIQUE DES TYPES SOCIAUX DU SUICIDE SELON DURKHEIM.....	237
- 2 - LETTRES DE SUICIDES	238
<i>Lettre de Michel D.</i>	238
<i>Lettre de Thierry Hainaut</i>	239
<i>Lettre anonymée par Yves Clot</i>	242
<i>Lettre de DYDO 5403</i>	243
<i>Lettre de Rémy Louvradox</i>	246
JUGEMENT DU TRIBUNAL DES AFFAIRES DE LA SECURITE SOCIALE DE LA ROCHE-SUR-YON	252
Série de Fibonacci.....	259
INDEX	260

INTRODUCTION

En 2018, plus personne ne méconnaît la question de la souffrance au travail, présente dans les esprits dès lors que l'on aborde le sujet. Rares sont ceux qui, interrogés sur leur travail, dépeignent encore sereinement les gestes concrets du métier la façon dont ils s'y investissent. En revanche, l'évocation de l'activité professionnelle n'échappe jamais longtemps à la relation des conditions qui semblent toujours plus difficilement praticables pour les travailleurs, jusqu'à même faire entendre cette férocité dont ils se sentent les victimes.

Aujourd'hui, la question est à son comble alors que depuis une trentaine d'année, le travail fait l'objet en France d'une lente transformation législative. Celle-ci, muée par l'idée qu'elle est désormais inéluctable pour faire face à la modernité, opère un ravalement de sa façade qui va de plus en plus en profondeur et qui entérinant le sentiment ni communément partagé que le travail n'est pas une partie de plaisir. C'est parce que ces conditions n'ont pas toujours été les mêmes et que suffisamment de travailleurs peuvent encore en témoigner que la transformation s'accompagne du sentiment de sa dégradation. Le taux de chômage qui, depuis les années 1970 peine difficilement à maintenir l'image stable de sa lente progression confirme aux esprits la nostalgie d'un *c'était mieux avant*. Le travail est devenu le lieu par excellence d'un malaise dont l'empan s'étend de la plainte diffuse à la plus féroce acuité. Les suicides qui s'y déroulent en série depuis plus d'une dizaine d'années ont largement participé à en faire une question vive des sociétés modernes occidentales. Le corps social s'est alors interrogé sur ce qui s'y passait et plus particulièrement sur l'organisation actuelle du travail et sur la façon dont l'homme s'y inscrit. Depuis les années 2000, l'appellation «Risques Psychosociaux», reconnue désormais sous l'acronyme RPS, a envahi l'espace public. L'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale désigne sous ce nouveau terme un vaste ensemble de variables, à l'intersection des dimensions individuelle, collective et organisationnelle de l'activité professionnelle. Selon le ministère du Travail, c'est une qualification qui permet d'évaluer les conditions de travail. Ils recouvrent les risques professionnels qui portent atteinte à l'intégrité physique et à la santé mentale des salariés et proposent une nomenclature de la violence sous les termes de stress ou encore de harcèlement au travail. Il faut rappeler, en préambule, que ces références, désormais connues de tous, doivent beaucoup à ceux qui furent les premiers à entendre la plainte venue du fond de l'atelier depuis les années 1980. Les médecins qui ont rapidement pris le relais des syndicats devenus impuissants à la traiter, sont les premiers à avoir commencé à dire, puis à redire, jusqu'à décrire en détail ce qui se passait. Ils ont de la sorte, et sans doute malgré eux, apporté leur contribution à l'étendue qu'allait prendre par la suite le syntagme de *souffrance au travail*. Les années 1990 ont vu la psychologie s'en saisir pour devenir une psychologie du Travail. Elle s'y est organisée pour intervenir et déployer un discours pouvant se loger dans le creux de ce qui restait sous silence dans les lieux de travail. Puis, les années suivantes furent marquées par l'important relais médiatique. Lorsqu'un passage à l'acte se produisait, il faisait alors la Une des médias pour disparaître ensuite derrière un autre fait divers. Les premières consultations sous le terme de *souffrance au travail* se sont ouvertes dont celle de Marie Pezé en 1997 au Centre d'Accueil et de Soins Hospitaliers de Nanterre¹ qui fait

1 Marie Pezé est docteur en Psychologie et Psychanalyste. On retrouve l'histoire et l'actualité de sa consultation sur le site internet : www.souffrance-et-travail.com/a-propos/marie-peze/

aujourd'hui figure de précurseur. Par ailleurs, la recherche et l'enseignement s'en est d'abord saisi au Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM), avant de s'étendre dans les universités pour offrir peu à peu nombre de praticiens en psychologie destinés à s'affronter au phénomène grandissant. Aujourd'hui les consultations de *souffrance au travail* sont nombreuses. Alors que Marie Pezé en compte désormais trente-cinq dans la tradition de celle qu'elle avait ouverte, le monde de l'entreprise s'est également adjoint d'autres types de spécialistes qui suivent des orientations et des aménagements en fonctions des courants et doctrines managériales à l'œuvre dans chaque endroit. En effet, la gravité de certaines situations a suffisamment effrayé les Services de Ressources Humaines pour qu'ils s'y penchent et cherchent à s'en prémunir. Ils ont alors mis en place des protocoles de *gestion des risques* pour répondre point par point à cette nouvelle exigence, ce qui s'est concrétisé par une prescription d'engager des actions préventives. Par ailleurs, les lieux de soins se sont également organisés en ouvrant des cellules d'urgence de *post-crise* à destination des souffrants mais également des proches en cas de passage à l'acte. Aujourd'hui de nombreux dispositifs sont mis en place pour intervenir selon deux directions. La première est portée par une pensée préventive qui cherche à reconnaître les risques alors que la seconde sait désormais *comment faire*¹ pour prendre en charges les proches et les collègues. Mais ce qui reste inaccessible à tout ce phénomène est précisément ce qui porte quelqu'un à se tuer sur son lieu de travail.

Alors que les métiers, leur contenu, mais également leur mutation et la façon de les faire aujourd'hui questionnent la recherche², c'est le savoir-faire du travailleur qui est en question dans la société et qui produit alors un *savoir y faire* scientifique. On déploie des méthodes autour du passage à l'acte, pour ce qui précède et ce qui lui succède alors que devant l'acte en lui-même la littérature tâtonne. Adossée aux différentes théories en vigueur, la Médecine du travail prend en charge ce qui lui vient jour après jour Elle s'oriente alors dans deux directions, selon qu'elle porte un regard sur les *conséquences du mode de management moderne*³ ou au niveau où l'individu est *empêché dans son activité*⁴. La Psychologie du travail avance sur ses propres repères. Elle se construit à partir de ce qu'elle a énoncé précédemment pour constituer une discipline à part entière. Elle est inscrite partout sur les territoires pour tenter de prescrire des conduites qui permettront de ramener le *Bien-être au travail*, tel que le terme est désormais couramment utilisé. Cependant alors que l'ampleur du phénomène ne cesse d'augmenter, le discours dans lequel la psychologie du travail est prise, ne lui échappe pas. La discipline produit maintenant des articles qui ont l'intérêt de pointer ce qui s'est inversé dans l'ordre du discours. Par exemple, certains relatent la façon dont l'État français doit désormais suivre des directives européennes en matière de Risques Psychosociaux afin de juguler le coût supporté par la Sécurité sociale en termes d'*indemnités journalières maladie ou accident [...] en très forte progression*⁵. *Les coûts croissants de l'absentéisme se mesurent désormais pour rendre visibles et réelles les conséquences de la libéralisation financières des années 1980*. Les Psychologues du travail sont désormais conscients de la dialectique ouverte

1 Christophe Dejours et l'équipe qu'il dirige au CNAM ont établi les modalités précises pour ce type de prises en charge. Par exemple : Begue F., Dejours C., *Suicide et travail : que faire ? Briser la loi du silence*, Paris, Puf, coll. « Souffrance et théorie », 2009.

2 Yves Clot et l'équipe qu'il dirige au CNAM établissent le détail de ces enjeux. Par exemple : Clot Y., *La Fonction psychologique du travail*, Paris, Puf, coll. « Le travail humain », 1999.

3 Nous reprenons le terme à Christophe Dejours dans : Dejours C., *Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail*, Paris, Bayard, 2000.

4 Nous reprenons ici le terme à Yves Clot dans : Clot Y., *La Fonction psychologique du travail*, op. cit.

5 Nous reprenons ici les termes utilisés dans l'article suivant : Chenard V., « Les risques dits psychosociaux : approche diagnostique », dans la revue *Psychologues et psychologies*, n° 221, avril 2012. Elle reprend la communication de la Commission « S'adapter aux changements du travail et de la société : une nouvelle stratégie communautaire de santé et de sécurité », 2002-2006, COM/2002/0118, rapport final IGF n° 2003-M-049-01, rapport IGAS n° 2003 130, octobre 2003, auquel elle se réfère largement.

entre le marché financier et la souffrance au travail qui ne laisse aux institutions que la possibilité de créer *un couloir humanitaire et de marché*¹. Le vocabulaire scientifique de la Psychologie rend compte du phénomène inéluctable dont il s'agit lorsque les discours se répondent et qu'ils se parlent au niveau d'un *nouveau marché financier très convoité*². La construction des discours ne peut pas prendre fin, elle ne trouve comme bordure que la dimension mondiale sur laquelle elle est alimentée. Le discours scientifique poursuit le principe de son extension depuis que ceux qu'il considère comme ses précurseurs lui ont ouvert la voie³. Mais c'est alors l'effet retour des années 2010 qui deviennent intéressantes lorsque le discours n'est plus tout à fait dupe de lui-même. Toutes les descriptions et nomenclatures semblent avoir atteint leur point d'écœurement pour que l'on se demande aujourd'hui s'il ne faut pas plutôt *en finir avec les risques psychosociaux*⁴. Cette lucidité tient à la dimension publique de sa notoriété, mais c'est parce qu'elle réouvre l'ancien adage selon lequel on souffre au travail, qu'on se plaît aujourd'hui à rappeler que l'étymologie du mot travail renvoie au *Tripalium*, c'est-à-dire à un instrument de torture dont se servaient les Romains pour punir les esclaves rebelles. En redécouvrant que l'on souffre du travail, on ressort ce secret de polichinelle d'un tiroir dans lequel on ne pensait pas l'avoir mis. En effet, il est effectivement saisissant que cette vérité admise depuis les premiers esclaves revienne pour être dite par le discours de la science humaine qui ne lui était pas a priori dédié.

Or, le suicide au travail se propose comme l'acmé de cette souffrance du même nom. Il situe précisément ce que le discours ne peut pas atteindre. En effet, si l'on peut décrire tous les symptômes de la souffrance, toutes les douleurs articulaires et les insomnies comme toutes les nuances de la dépression et de l'apathie, le passage à l'acte emporte avec lui son énigme. Il emporte avec lui le secret de ce qui reste à celui qui souffre pour prendre cette ultime décision. Ainsi lorsqu'il se tue, il réduit à néant toute velléité que l'on pourrait avoir à élucider les causes bien que dans le même temps, il se fasse le représentant des damnés du travail. Celui qui se suicide sur son lieu de travail se rend incontournable sur la scène médiatique, alors même qu'il est qu'il est indiscutable et inscrutable. La gravité de son acte exige de celui qui cherche à le comprendre qu'il prenne toutes les précautions. Car en effet, en se retirant ainsi du monde des hommes, c'est avant tout en mesurant l'effet qu'il produit sur la société qu'il se propose, mais rien de cet effet ne pourra convenir à le déterminer, ni ce que dit l'entourage, ni ce que disent les médias, ni ce que dit la psychologie du travail, ni ce que dit la psychanalyse. Les sujets s'éclipsent intentionnellement et par extension sérielle, sociologique. La clinique se refuse, et en particulier aux regards du chercheur en psychopathologie, puisqu'ils ne laissent qu'une lettre déposée sur le lieu de travail pour seule trace du sujet fluette et néanmoins condensée. Sa causalité de sujet s'efface pour sa cause perdue, et pour nous dire, en quelques mots que c'est le travail qui l'a tué. Ce faisant il nous prescrit de regarder ailleurs, au niveau des causes sociales précisément.

Si nous avons pris soin en introduction de poser des repères concernant les enjeux de discours, c'est que le suicide se présente avant tout comme ce qui vient précisément le trouer. Il nous fait entrer dans la question de société par la fonction qu'y occupe l'énigme. C'est-à-dire, le point creux et pourtant omniprésent du phénomène social. Nous verrons alors qu'en posant la question des suicides en ces termes, c'est également la voie pour en répondre, c'est-à-dire la voie que le suicidé emprunte lui-même et dont il conviendra de suivre jusqu'où la logique nous mène. Ainsi c'est en posant une première question qui n'a pas

1 Chenard V. reprend Clot Y., *Travail à cœur : pour en finir avec les risques psychosociaux*, Paris, La Découverte, 2010.

2 *Ibid.*

3 Valerie Chenard, par exemple, se réfère aux premières études des psychologues américains des années 1970 telles que celles de Freudenberger en 1974 ou de Malash en 1976.

4 A l'exemple du titre suivant : Clot Y., *Travail à cœur : pour en finir avec les risques psychosociaux*, op. cit.

de prétention à résoudre l'énigme des suicides au travail mais au contraire sur cette fonction de l'énigme dont l'acte est la concrétisation, que nous serons portés à circonscrire le champ sur lequel il nous porte, tant du point de vue de la logique des suicidés que de la question du travail elle-même.

- PARTIE I - CORPUS

- A -
AVANT PROPOS

*Accompagnement aux questions actuelles de la chaire
de Psychodynamique du travail*

***Une histoire du Centre national des arts et métiers (CNAM)
(1920/1990)***

C'est de biais que nous entrons à notre tour dans cette question des suicides au travail, en nous intéressant d'abord à ce lieu qu'est le conservatoire national des arts et métiers où le discours de la Psychologie du travail a pris forme en France.

Notre objectif n'est pas de le situer dans un contexte mondial, mais bien plutôt de sit, au travers de sa construction et de l'édification de la discipline même de la Psychologie du travail, quelles questions de sociétés et quels points de vue sur l'homme et son travail s'y sont pétris depuis sa création dans les années 1920. Nous suivrons donc d'abord l'historien au travers de l'article de Thomas Le Bianic¹ qui fait cette proposition de regarder en arrière, sur une époque qui adossa de manière générale le politique au travail.

Le CNAM forme, avec l'Institut de psychologie de Paris et l'INOP, le berceau d'un mouvement indissociablement scientifique et politique qui se développe entre 1920 et 1939, nous dit-il.

Il parcourt le siècle des enseignements comme des projets politiques qui contribuent ensemble à l'élaboration d'une *technique sociale au service d'une gestion macrosociale de la main-d'œuvre*. L'évolution parallèle des discours commence avec les premiers psychophysiologistes intéressés par une *rationalisation du travail* qui se différencie de celle du taylorisme par l'*exploration interne du « moteur humain »*. La connaissance des aptitudes individuelles se donnait pour mission d'éviter qu'il y ait des *déclassés sociaux* et d'*utiliser au mieux l'ensemble des énergies sociales tout en préservant la santé des travailleurs*.

Il s'agit en premier lieu d'établir scientifiquement les conditions de la fatigue ouvrière, dans un but de réglementation de la durée du travail. La création d'un grand laboratoire du travail en France est donc à l'ordre du jour depuis 1900.

Les physiologistes du CNAM élabore leur discipline à la marge de l'Université et rejoignent une partie de la classe politique et se rapprochent des positions des sociologues durkheimiens et d'économistes solidaristes, dans la recherche d'une harmonie sociale sous la forme d'une continuité entre l'équilibre du corps humain au travail et l'équilibre du corps social dans son ensemble. En effet, il s'agit de *ne pas prendre de décisions qui soient de nature à inspirer la défiance au monde industriel*, souligne l'auteur. Jusque dans les années 1930, les physiologistes² visaient l'optimisation en cherchant le point d'équilibre entre les besoins de la société et le bien-être des travailleurs. *Au lieu d'adopter aveuglément les principes de W. Taylor*, ils

1 Le Bianic T., « Le Conservatoire des arts et métiers et la machine humaine. Naissance et développement des sciences de l'homme au travail au CNAM (1910-1990) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2004/2, n° 11, éditions Sciences humaines, p. 185-214.

2 Par exemple, en 1913, Jules Amar, physiologiste, auteur d'une thèse sur le rendement de la machine humaine (1909).

s'orientaient plutôt vers une *médecine sociale*.

L'entre-deux-guerres voit la naissance d'un second courant qui ajoute à l'étude de la fatigue musculaire, celle de la Psychologie appliquée.

Celle-ci *postule que les déterminants de la réussite ou de l'échec sont localisés dans les fonctions supérieures telles que la mémoire, l'attention, la volonté, l'acuité visuelle, etc.* Alors que les milieux politiques de la gauche radicale pensent en effet que les progrès de la physiologie du travail et de la psychotechnique permettront de construire une société organisée rationnellement sur la base des aptitudes individuelles¹. L'approche globale du physiologiste vers une *biotypologie* des humains offre au politique des conditions favorables pour *asseoir durablement l'enseignement des sciences de l'homme au travail*.

La thèse de l'historien dépeint un idéal moniste à l'œuvre en ce début de siècle dans lequel les préoccupations sociales devait rejoindre l'harmonie l'idée d'un Être social. Cependant, il parle peu de la période suivante de la Seconde Guerre mondiale, bien qu'elle ait considérablement modifié le visage de la psychologie appliquée. La coupure historique qui s'est produite à cette période laisse un blanc dans les esprits que l'on retrouve dans l'argument de l'historien et dont il ne peut que souligner l'effet : l'épisode de Vichy permet à la discipline de *sortir du laboratoire*, dit-il.

Le tumulte de la période impose le silence et efface les traces historiques alors que par ailleurs nous soulignons qu'elle est caractérisée par une dualité idéologique dans laquelle pourtant l'organisation industrielle du travail est centrale. La trace du Service de Travail Obligatoire mis en place par le régime national-socialiste est là aujourd'hui pour euphémiser l'ordre idéologique général dont les camps de concentration et les goulags situent les bords. Le vide évident que laisse cette période dans le souvenir de ceux qui, au CNAM, interrogent le travail, nous laisse sous l'impression diffuse de ce qui fut paroxystique et monstrueux dans son industrie.

À partir de là, la nécessité vitale de tourner le dos à ce qui s'était passé suit des prescriptions de rénovation sociale, par exemple celles du programme politique du Conseil national de la Résistance. L'idéal de progrès social semble bifurquer vers celui de la reconstruction dont les premières conséquences « scientifiques » verront le jour en termes d'*applications pratiques plus immédiates* à l'entreprise. L'auteur commente largement la façon dont la *demande sociale de classement* produit l'effet de tayloriser les disciplines à l'intérieur du CNAM. Les spécialités telle que l'Ergonomie et la Psychologie y entrent alors que par ailleurs on ouvre un cours de *sélection professionnelle* et de psychotechnique, financé essentiellement par le Conseil national du patronat français. Les trente glorieuses exigent l'accroissement de la productivité et prescrit à l'État de suivre un idéal *adéquationniste* entre l'offre et la demande du travail.

De l'alliance de cette science appliquée au travail et du politique exigée par le renouveau, on repère alors que la première moitié du siècle posait des questions que la seconde consacre. Une pensée de l'Homme qui s'interroge sur l'homme pour que l'homme s'unisse aux exigences de la société par l'entremise du travail situe l'émergence de ce paradigme qui sectionne comme il sélectionne pour prédire au lecteur des années -2000 quel préambule il fut pour la recherche génétique de 1958.

Après cela, l'historien peine à décrire le passage à une *orientation psychosociologique plus marquée* dès lors qu'il est encore d'actualité. La divergence de formation des psychologues entre le CNAM et l'Université s'ancre avec la création par Daniel Lagache en 1947 de la

¹ Comme ce qui fut le cas sous le mandats du titulaire de la chaire du CNAM Henri Laugier et du ministre de l'Instruction publique Édouard Herriot.

licence de psychologie. Elle établit une concurrence disciplinaire et un *envahissement* de la psychologie clinique dans la psychologie du travail. Les chercheurs du CNAM résistent à l'étendue du para en maintenant la psychologie du travail du côté des conduites normales. Mais, l'heure est à s'intéresser

aux répercussions des conditions matérielles du travail sur le stress ou la santé mentale des individus, champ jusqu'alors peu exploré en France. [...] Le choix du CNAM se porte finalement sur Christophe Dejours, témoignant peut-être d'une volonté de sortir des impasses d'une psychologie « différentielle » du travail en explorant de nouvelles dimensions. Signe des temps, la chaire sera rebaptisée « chaire de psychopathologie du travail » en 1990, mais c'est certainement là le début d'une nouvelle histoire.

Derrière sa description, la désapprobation de l'historien est sensible à l'encontre de ce qu'il qualifie de *glissement* :

Nées au début du XX^e siècle de la question de la fatigue ouvrière et du « surmenage professionnel », les sciences de l'homme au travail se penchent aujourd'hui de nouveau sur ces questions, par un singulier retour de balancier. Entre les deux se loge cette « excroissance monstrueuse » qu'est la psychologie du travail : projet d'appliquer à l'homme au travail les méthodes scientifiques du laboratoire, nous dit-il.

Homme de son temps, l'auteur situe cette crainte qui est aujourd'hui au cœur des dernières questions de société. En effet, c'est à l'issue d'un récit qui relatent les questions du siècle passé, qu'apparaît celle qui en ressort, à savoir la volonté du scientifique *d'appliquer au travail humain le savoir positif de l'ingénieur*, nous dit-il.

La psychodynamique du travail — Fondement et republication (1990/2013)

L'arrivée de Christophe Dejours au CNAM signe donc l'ouverture de la chaire de Psychopathologie du travail puis sa transformation en Psychodynamique du travail, qui est toujours la référence actuelle. Ce processus eut lieu par l'intermédiaire d'un séminaire interdisciplinaire de Psychopathologie du travail en 1985¹ que la nouvelle équipe de recherche décide de rééditer en 2013².

L'introduction que C. Dejours écrit pour l'occasion pose à nouveau les jalons d'un contexte inaugural³ politique :

En septembre 1984 était organisé le premier Colloque national de Psychopathologie du travail sous l'égide du ministère de l'Industrie et de la Recherche, du CNRS, de la Mire (Mission interministérielle pour la recherche) et de la Self (Société d'ergonomie de langue française). En 1986 un appel d'offres a été organisé conjointement par la Mire et par le CNRS. C'est dans ce mouvement en faveur de la psychopathologie du travail que le Pirtem (Programme interdisciplinaire de recherche sur la technologie, le travail, l'emploi et les modes de vie), placé sous la direction de Monsieur Alain d'Iribarne, a décidé d'apporter son soutien au séminaire dont les travaux sont ici présentés⁴.

Toutes les bonnes volontés et tous les moyens étaient requis pour favoriser

1 Dejours C. (dir. - ouvrage collectif), *Plaisir et souffrance dans le travail*, Orsay, Édition de l'AOCIP, 1988.

2 Dejours C. (dir. - ouvrage collectif), « Plaisir et souffrance dans le travail », revue *Travailler*, n^{os} 35 et 36, éditions Martin Média.

3 Dejours C., *Ibid.*, « introduction », p. 9-16.

4 *Ibid.*

l'établissement de rapports de travail entre différentes spécialités des sciences humaines et sociales qui éprouvent de grandes difficultés à travailler de concert. Il s'agissait de dynamiser à nouveau la compréhension pour soulever les impasses du moment et venir à bout de ce que C. Dejourns décrit comme

de la rigidité des cloisonnements à l'intérieur du CNRS, mais aussi des institutions de recherche en général aussi bien que de l'université¹.

Dans ces années 1980, la préoccupation politique était particulièrement centrée sur le travail dès lors que l'industrialisation montrait ses premières traces de recul en France et que les premières avancées numériques annonçaient le tournant à venir. Une volonté générale se faisait sentir sous la forme d'une urgence à anticiper les mutations à venir. C'est parce qu'on pressentait la rupture que le monde paraissait ancien et que la nécessité des émergences et des nouveautés s'imposa.

Le texte de C. Dejourns témoigne avant tout de ce sentiment qui, parce qu'on pressentait la rupture, renvoyait l'image d'un monde ancien face aux nécessités de des émergences et des nouveautés. Son texte n'est pas l'objet de la formulation d'une question ni de la circonscription d'un objet scientifique, mais c'est une écriture pour cette nécessité qui s'impose, c'est-à-dire une nécessité de nouveauté.

C'est l'impasse de l'idée même de références antérieures qui est formulée au regard de l'exigence à la franchir. Il témoigne de ce point d'impasse à laquelle est conduite la pensée dès lors qu'elle cherche avant toute autre chose à se régénérer. Ainsi une exigence d'ouverture au nouveau monde se fait impérieuse, derrière laquelle l'ouverture la plus largement interdisciplinaire contient la promesse de rassembler les meilleures volontés. Or, il est saisissant d'observer qu'ici, le champ conceptuel tel qu'il se traduit et se scinde dans les sciences humaines n'a aucune importance. Au contraire la scission entre le champ individuel et le champ social est critiquable pour sa raideur, c'est-à-dire leur partialité et leur inefficacité à prétendre rendre compte du murmure qui revient des exploitations minières².

Le texte de C. Dejourns témoigne de la transformation dans laquelle la rigidité des disciplines n'a de résonnant que le bien-fondé de tout ce qui est *appliqué*, car les sciences appliquées ne rechignent pas à prendre en compte le terrain. Ainsi son écriture témoigne de cette nécessité qui prend le nom de modernité et qui se caractérise comme étant toujours renouvelée. Elle exige de la pensée qu'elle s'attelle à chaque fois, à chaque tournant de l'histoire au tout dernier effacement qu'elle promet. De cette façon, elle organise le paysage dialectique qui oppose les raideurs au nouveautés, tenant pour caduques les élaborations antérieures du seul fait de leur échec supposé à rendre compte exhaustivement des problématiques et phénomènes contemporains. De cette façon, les anciennes avancées et découvertes de la pensée ne tiennent plus dès lors qu'elles ne peuvent pas prétendre rendre entièrement compte de ce qui est arrivé depuis.

C. Dejourns fait un pas dans ce sens en nous faisant part de son *extrême réserve à l'égard des approches et en particulier de celles qui traitent de la vie psychique des travailleurs. Les sciences sociales s'en trouvent ravalées à l'obscurité de « raisons historiques »³.*

Et il ajoute :

[car] force est de reconnaître que les cliniciens tant psychiatres que psychanalystes ont traditionnellement

¹ *Ibid.*

² Nous soulignons ici en exemple quelques dates qui concernent l'exploitation minière du charbon en France. Alors qu'elle avait commencé son développement à la fin du XVIIIème siècle, la Révolution industrielle de la seconde moitié du XIXème siècle le poursuivit lui pour que sa production atteigne son apogée dans les années 1960. Hors les années 1980 ont vu les premières mines fermer jusqu'en 2004 pour la dernière (fermeture de la Houve en Lorraine).

³ *Ibid.*

*souffert d'un manque chronique d'intérêt pour la réalité concrète et notamment pour le travail, les conditions de travail, et l'organisation du travail*¹.

Dans ce discours *tradition* et *d'histoire* se trouvent renvoyés essentiellement à des facteurs d'inertie, voire de crispation, à mesure qu'est oubliée la dynamique constituante des champs de recherche comme la consistance de leur objet.

Son désir entreprenant y est plus que sensible, au moment où il balaie toute la dialectique de ce qu'il nomme pourtant *ordre individuel et ordre collectif*² au seul profit d'une opposition qui ne se sait pas, entre le périmé et la nouveauté ; car il ménage de la sorte une place pour une nouvelle psychopathologie qui tiendra sa nouveauté en s'extirpant justement de ses origines. Il est celui qui s'est efforcé de constater ce qu'il y avait de rigidité à la fonction de psychiatre adossée à l'institution psychiatrique. Il est devenu le psychiatre du travail en *sortant vers* le travail. Lui-même porté par un désir entièrement tourné vers l'extérieur, sa critique ancre son acte fondateur sur le dos de ceux qui, *psychiatres et psychanalystes, renâclent à l'idée d'aller dans l'atelier, dans l'usine, dans les bureaux, ou dans l'exploitation agricole*³. Or il convient de souligner ici que lorsqu'il prend la parole dans les années 1980, la période est propice pour désigner les affres de l'enfermement de la folie dont l'institution psychiatrique représente la structure. Les décennies précédentes en avaient déjà établi une pensée critique tangible et précise, qui avait opéré un changement de point de vue dans les esprits⁴. La dénonciation d'une psychiatrie au plus répressif de son fonctionnement avait déjà drainé un changement de point de vue plus général sur la folie elle-même, c'est-à-dire sur la frontière entre le normal et le pathologique pour étendre sa réflexion au champ politique des sociétés endommagées dans leur rapport au soin.

Mais lorsque les années suivantes reprirent à leur compte les points de vue ces plus justes, c'était pour répondre à des enjeux économiques différents. On saisit d'autant plus les conséquences de ce tournant aujourd'hui que l'actuelle destitution de l'institution psychiatrique actuelle révèle à quelles fonctions d'accueil et d'asile il fallut renoncer. Les années 1980 semblent avoir été propices pour que cette critique réponde aux objectifs les plus entreprenants de l'époque. Le changement de discours qui s'est alors opéré se mesure à l'oubli d'un savoir sur l'aliénation dont l'antipsychiatrie était encore l'héritière, fond qui n'en finit pas de s'oublier à chaque tournant de l'histoire pour le profit des nouveaux venus qui attendent leur heure. Si la vacuité de la critique de C. Dejours lorsqu'il impute aux soignants leur *manque chronique d'intérêt pour la réalité concrète*⁵ semble patente, il faut néanmoins mesurer qu'elle sert dans son effort de relégation de l'institution psychiatrique. Son argument est sans égards pour la fonction thérapeutique que l'on peut attribuer à la fonction d'accueil et d'asile, à la marge du social et du symptôme. En soulignant le *cadre très particulier de l'hôpital psychiatrique*, il inverse méthodiquement le registre de la marginalité pour dire de manière impérative qu'il faut tourner la page. Mais ce qu'il n'aperçoit pas, c'est quel nouvel idéal d'uniformité il sert ainsi, en déportant le psychiatre sur le lieu de travail. Ainsi l'ouverture du séminaire interdisciplinaire de 1986 se loge dans l'air du temps. Il n'est pas inauguré sur une nouvelle question doctrinale, il n'y a pas eu d'avancée concrète dans le savoir pour le promouvoir. C'est au contraire parce que la psychopathologie du travail se plaint de ce que C.

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 Cette pensée critique s'est inscrite dans un mouvement dit d'Antipsychiatrie. Des études importantes sont à l'origine d'une pensée générale qui entra dans les consciences. Par exemple, l'étude de Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, ou encore Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*. Ainsi qu'une littérature et une filmographie dont par exemple le succès du film de Milos Forman *Vol au-dessus d'un nid de coucou*.

5 Dejours C. (dir. - ouvrage collectif), *Plaisir et souffrance dans le travail*, introduction, *op. cit.*

Dejours qualifie de *Réel* du *conservatisme*, que la psychodynamique du travail doit se donner pour mission pour la reformer.

Il est saisissant de le lire depuis les trente années qui nous sépare de ce séminaire car ce dont il se plaint s'est depuis inversé. Alors qu'il fait état des difficultés que rencontraient les *expérimentations neuves*, le temps en a inversé la tendance puisqu'aujourd'hui nous avons plutôt affaire à une exigence de nouveauté toujours réitérée. Ce dont souffre notre temps pourrait bien tenir à ceci que les nouvelles disciplines ne savent plus lire les avancées passées. C'est d'ailleurs la plainte qui engage la chair de psychodynamique du travail à rééditer son séminaire d'ouverture en 2013. Les nouveaux chercheurs, eux-mêmes soumis à l'essoufflement de leur propre logique font un vœu pour en recréer la dynamique. En effet, lorsqu'à l'issue du séminaire la Psychopathologie du travail est devenue la psychodynamique du travail, elle a inscrit dans sa logique toute la dynamique que la modernité réclamait. Aujourd'hui, les nouveaux chercheurs de la Chaire font une invitation à recréer l'élan des bonnes volontés de ses origines. Ils estiment qu'ils ne doivent pas renoncer pour *ménager des espaces et des conditions pour que des démarches originales aient quelque chance de faire leurs preuves au regard de la communauté scientifique*¹.

Ils souhaitent ainsi réinsuffler ce qui était déjà la *raison principale* du séminaire d'ouverture en 1986. En effet, il s'agissait à ce moment *de soumettre les travaux des psychopathologistes du travail à l'épreuve d'autres disciplines intervenant dans le champ du travail*².

On assiste ici, à un changement de vocabulaire. Bien que C. Dejours soit psychiatre et Psychanalyste de formation, ce sont désormais sous l'intitulé de *psychopathologiste* que le savoir de ce dernier est attendu. La Psychopathologie, c'est-à-dire le savoir sur la psyché, devient le continent noir de toutes les disciplines qui s'étaient jusqu'ici intéressées au travail.

Alors que *beaucoup de chercheurs en sciences sociales ne sont ni imperméables ni allergiques à l'ordre individuel*, C. Dejours nous dit qu'ils *ne savent pas comment l'aborder*³. Dans cette perspective, chacune des disciplines est considérée comme détentrice d'un morceau de savoir concernant *les relations entre ordre individuel et ordre collectif* et le séminaire propose alors pour objectif d'en faire la synthèse. Or la psychopathologie y occupe une place centrale, puisqu'elle doit *se dénuder séance après séance, jusqu'à ce que son objet, sa théorie et ses méthodes soient entièrement livrés aux contradicteurs*. [...] *La cohérence interne et la pertinence apparaissent à l'égard d'autres disciplines, sans pour autant s'y confondre*, s'en félicitent encore les nouveaux chercheurs⁴. Ils qualifient encore aujourd'hui le séminaire d'introduction d'*exemplaire*, car il ne va pas vers *des synthèses flattées ou accords de façade* [...] *où le syncrétisme n'est pas la figure majeure de la largesse d'esprit*, nous disent-ils.

Ainsi les termes de « psychopathologie » et de « psychanalyse » se trouvent apposées sur un savoir spécialisé sur la psyché qu'ils seraient le seul à détenir. Elle puise dans la nomenclature de la Psychanalyse de quoi faire entendre aux autres disciplines qu'elle pourrait leur donner accès à un savoir sur l'essence de l'homme. En arrivant dans le monde du travail, ce psychanalyste vient occuper, parmi tous les participants, l'unique place qui n'y est pas concerné au premier chef. On assiste ici à une réponse de la psychanalyse se donne à elle-même dès lors qu'elle sort de son territoire pour entrer en confrérie scientifique. Elle retrouve ce désir d'inclusion qui était déjà présent dans la façon dont Freud en dégagait l'épistémologie. Elle rencontre ici le désir voyeur de toutes les sciences humaines à l'encontre de la question existentielle, en leur offrant l'intitulé et le thème principal de leur séminaire d'ouverture :

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 Gernet I. et Rolo D., Éditorial, in Dejours C. (dir.), *Plaisir et souffrance dans le travail*, op. cit., p. 5 et 7 ;

Souffrance et plaisir au travail.

Pour être à la hauteur des questions de société, la recherche commence par scruter son cœur. La psyché reprend sa fonction d'objet scientifique, le retour du dernier des continents inconnus. Le *rapport psychique de l'homme au travail* est la nouvelle *terra incognita*, nous dit C. Dejours. A défaut de pouvoir prédire l'avenir, le mouvement de la recherche se dynamise par lui-même et répond parfaitement à la dynamique attendue, car en choisissant pour thème, *Souffrance et plaisir au travail*, C. Dejours pense évacuer le registre *de la seule maladie mentale*. L'effet est saisissant car en faisant l'économie d'insister sur le pathologique, il ne désigne que cette alternance existentielle au cœur des hommes, c'est-à-dire la façon dont ils oscillent entre leur plaisir et leur souffrance. Ce qu'il nous permet de cerner c'est que lorsqu'on souhaite que les choses soient dynamiques et que pour cela on scrute la dynamique de l'homme on tombe sur son mouvement passionnel.

En rééditant ce séminaire d'ouverture, les nouveaux chercheurs organisent le renouvellement de ce rituel. Ils attendent que cette discipline se mette à nouveau au diapason des nouvelles nécessités de changement et de placement des travailleurs. Ils passent le flambeau aux bonnes volontés des années 2010 pour *poursuivre au-delà des participants directement impliqués l'épreuve de confrontation à d'autres chercheurs travaillant dans d'autres laboratoires*, nous disent ils. L'avènement de la psychodynamique doit l'essentiel de sa réussite sur ce saut, cette transgression qu'elle faisait à la psychanalyse. Elle demande aujourd'hui à être renouvelée, en effet, elle est à nouveau dépassée par le dernier *big data*. La transformation des rapports humains au travail perd les chercheurs dans la modernité bien que par ailleurs elle leur offre un terrain infini de perspectives. La psychodynamique, jusqu'ici logée dans cette petite place centrale au cœur des science de l'homme au travail, se demande aujourd'hui si elle a dit tout ce qu'elle avait à dire. Or, ces nouveaux chercheurs constatent que

des déplacements progressifs dans le débat interdisciplinaire qui [prennent actuellement] la forme d'un retour vers la psychologie clinique et la psychanalyse, lesquelles, à partir de leur centration sur le primat de l'intrasubjectivité, tendent à méconnaître les enjeux subjectifs du travail et sa matérialité concrète¹.

Nous ne pouvons manquer de souligner une certaine ironie dans ce mouvement qui se trouve aujourd'hui à nouveau face à son objet d'étude après avoir pris soin de l'écartier. Nous ne pouvons manquer d'y repérer de quel effet épistémique il s'agit lorsque *l'intrasubjectif* qui est précisément l'objet d'étude sur laquelle la Psychanalyse fut établi, fait retour sur effacement.

La méthodologie qui avait été élaborée par l'équipe de C. Dejours s'était naturellement déplacée sur la dynamique intersubjective². Or, ceci soulève une première question qui peut être dite en ces termes : en excluant le subjectif, que restait-il à celui qui était étudié ? Que restait-il du travailleur auquel on avait retiré son soubassement singulier ?

Il nous semble alors que lorsque la psychodynamique décida de se fonder sur l'alternance pulsionnelle qu'il y a entre la souffrance et le plaisir, elle le fit dans une dimension générale et théorique qui déplaçait déjà le curseur de la compréhension de ce que c'est que le subjectif lui-même, c'est-à-dire ce qui n'est propre qu'à chacun. À partir de là, elle dégagea un champ de méconnaissance à l'endroit dont elle était issue et qui devint ensuite l'enjeu amère des nouveaux chercheurs. Nous pouvons souligner ce que l'on retrouve dans leur appel et dans la façon dont ils formulent leurs nouvelles questions. Bien qu'ils aient acquis un champ de reconnaissance important concernant le travail, ses mutations et ses enjeux, il semble sans pondération pour pouvoir les interroger. Ils restent au seuil de ce qu'ils nomment les *enjeux subjectifs* et *leur matérialité concrète*. Avant d'entrer plus d'en notre propre propos, nous pouvons déjà souligner ce qui reste à couvert dans leur formulation. En effet,

¹ *Ibid.*

² Celle-ci est décrite à plusieurs endroits tels que : Dejours C., *Travail, usure mentale*, Paris, Bayard, 2000.

nous reconnaissons dans les *enjeux subjectifs* et *leur matérialité concrète* de quoi rouvrir un point de perspective sur le discours qui concerne le travail, à savoir qu'il est toujours plus ou moins à entendre dans sa structure matérialiste. Le discours de la psychodynamique quant à lui, aboutit aujourd'hui à s'interroger sur *la valeur travail* telle qu'elle est aujourd'hui à l'épreuve de la *massification du big data*. Ceci nous donne un point de vue sur ce qui s'est déroulé au CNAM, c'est-à-dire ce lieu où s'est façonné un long détour scientifique pour parler du travail mais qui n'a pas eu raison de sa structure. Il rejoint ici un autre long détour, celui qu'à emprunté, non pas la Psychanalyse, mais son savoir sans avoir raison de son objet psychique et de sa volonté de comprendre *les pathologies de l'actuel*.

C. Dejours poursuit, quant à lui, le destin philosophique auquel est porté la question du travail. Il continue de décrire ce qui s'y trame, en reprenant par exemple les propos d'Hannah Arendt, lorsqu'à propos d'Adolf Eichmann¹, elle insistait sur *la banalisation du mal*. Il s'attelle alors à décrire le *nouvel enfer totalitaire* des nouvelles techniques de management². Alors que c'est aujourd'hui au tour des nouveaux chercheurs de poser à nouveau les conditions de leur étude, ils se retrouvent au cœur d'une forte pression. Ils partagent désormais le destin urgent des professionnels de terrain qu'ils accompagnent. Forcés de répondre aux demandes grandissantes et aux nouvelles formes de souffrances, ils sont entrés à leur tour dans le paradigme de l'urgence et tout ce qu'ils disent montrent l'étendue de ce qui a échappé au discours pour qu'il s'étende jusque dans les angoisses des chercheurs. En rééditant le séminaire de leurs aînés, ils font entendre qu'aucune des élaborations de la Psychologie du travail de ces trente dernières années n'est venue rendre compte de ce *Réel* incompressible auquel nous avons tous affaire.

Nous prenons cette republication au pied de la lettre, dans le sens où elle fait entendre la direction dans laquelle il convient de penser les choses dans une période où aucun retour en arrière n'est à espérer. Elle fait entendre cette nécessité aujourd'hui très présente, non pas d'établir de nouvelles bases mais de reconnaître quelles sont les bases pour comprendre.

C'est de cette façon dont nous nous saisisons de leur appel. Nous chercherons à en accompagner le mouvement épistémologique par un autre type de relecture. Nous tenterons de suivre leur *effort mobilisé*. Mais alors qu'ils souhaitent *structurer la réflexion, (et) faire exister les questions, en faisant travailler les contradictions et en révélant les écarts entre l'approche clinique et psychopathologique d'une part, et l'analyse proposée par les autres disciplines (ergonomie, linguistique, sociologie, etc.) d'autre part*, nous n'y répondrons pas de la même façon et nous commencerons justement par saisir ce qu'est, selon nous, une contradiction.

Une orientation pour, sinon une réponse, du moins un renouvellement de la question

Alors qu'en republiant les actes de son séminaire inaugural, la chaire de psychodynamique du travail aspire à en renouveler l'efficacité, elle renouvelle sa foi initiale dans la complémentarité des disciplines pour répandre sa dynamique d'élargissement de la question. Mais si dans les années 1980, l'heure était à dépasser les scissions dialectiques entre les différentes sciences humaines « traditionnelles », jugées partielles et partiales, incomplètes dans tous les cas à répondre à l'urgence, l'heure pourrait bien être aujourd'hui à comprendre

¹ Arendt H., Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal, 1963.

² Dejours C., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », première édition en 1998.

à nouveau ce qui avait constitué et distingué leur fondation.

En interrogeant sa propre posture et sa propre temporalité, les chercheurs de la chaire disent cette nécessité des sciences humaines de se renouveler pour répondre aux questions de société ; et en particulier concernant l'homme au travail. Ils s'inscrivent dès lors dans cette aspiration au renouvellement de la pensée par elle-même, alors que les changements la précèdent toujours. Cette demande d'un retour aux sources dont on attend qu'il soit fructueux au présent montre, au-delà des tâtonnements, comment le temps continue sa course d'avant en arrière. Le temps dont nous parlons est celui qui a organisé une direction et un sens univoque pour que toutes les disciplines s'y rejoignent. Un nouveau champ signifiant s'est ouvert pour que chacune des expertises particulières y trouve de quoi s'emboîter aux autres. Or, si tout le monde regarde dans la même direction, il se pourrait que ce soit précisément la fonction de la divergence qui manque pour réussir à déplacer la question. C'est nous met en position de pouvoir discuter avec la Psychologie du travail puisque , nous n'en avons pas suivi le chemin. La séparation entre l'Université et le CNAM à laquelle faisait référence l'historien Thomas Le Bianic¹ compose aujourd'hui une géographie pour réintroduire de la dialectique. En effet, les mêmes disciplines y sont étudiées mais y ont eu des angles et des destins différents, tous interrogent la modernité mais pas de la même façon² . Par exemple, alors que le CNAM est un lieu qui rassemble différents angles sur le même thème du travail, l'Université distingue les sections par disciplines. Ainsi lorsque la Psychanalyse y est étudiée, elle entre d'abord en dialogue avec elle-même par le truchement des différents thèmes qui y sont abordés, avant de se préciser et de s'affronter aux autres disciplines.

Alors que le consensus psychodynamique a déplacé le regard du subjectif vers l'interaction de l'homme et de son milieu, elle a vidés de leur sens les concepts de la psychanalyse. En s'écartant de l'hypothèse de l'inconscient, elle a renouvelé le destin que la doxa de la psychanalyse tient dans ses germes dès lors qu'elle peut être empruntée au profit d'une lecture erronée.

En entrant dans le domaine du travail, elle a eu des effets sur la parole du travailleur qui a pu en certains cas, se retrouver sommé de surmonter ses résistances pour accompagner les mutations du travail ou encore de rendre compte de ce qui ne va pas. Elle est venue donner sa contribution à la modification du statut de la parole du travailleur. Or, c'est bien par ce champ de la parole et du nouveau statut qu'elle donne au travailleur qu'il devient possible de l'entendre. En effet, on peut entrer dans la question des suicides au travail de cette façon : Lorsque d'un côté le travailleur n'a pas son mot à dire dans les orientations qui sont prises par le travail mais que, par ailleurs, il est attendu pour en dire quelque chose, il nous renvoie à ce qu'il dit lorsqu'il se tait définitivement. Le suicide au travail ne crie t'il pas justement qu'on n'entend rien de ce qu'il pourrait avoir à taire. On entre dans la question du suicide au travail par celle de la souffrance au travail, pour en faire le reste de l'énigme pour tout les montages épistémiques des discours qui tentent de l'attraper.

Il y a, dans ces circonstances, un intérêt à faire discuter la psychanalyse avec elle-même, c'est à dire la façon dont elle organise le discours au CNAM et le discours auquel elle donne les clefs par ailleurs tout en en situant la fonction de l'énigme. On réintroduira ici le dissensus au cœur de la discipline pour réinterroger la pertinence à qu'elle aurait à interroger le travailleur. Nous reprendrons alors à notre tour une lecture à rebours des textes de la psychanalyse, nous entrons dans l'œil temporel de ses antécédents pour réévaluer dans ses circonstances la pertinence de l'hypothèse freudienne de l'inconscient.

1 Le Bianic T., *Le Conservatoire des arts et métiers et la « machine humaine. Naissance et développement des sciences de l'homme au travail au CNAM (1910-1990)*, op. cit.

2 Telle que, par exemple, l'unité de recherche EA4050 intitulée « psychopathologie, nouveaux symptômes et lien social », dans laquelle cette recherche se déploie.

Mais avant cela, nous prendrons notre première référence à l'étude du suicide d'E. Durkheim publiée en 1897. Sa lecture nous propose des choses d'une modernité aussi saisissante qu'elle semble par ailleurs dépassée ; Car alors qu'il fondait une sociologie sur l'acte de suicide le plus individuel, il obtient l'espoir de son siècle, misé sur une société du travail ; celui-là même qui aujourd'hui produit le désespoir.

E. Durkheim puis S.Freud, nous proposerons un guide, c'est-à-dire qu'il nous ouvrirons sur une lecture qui n'opère pas de consensus mais permet de saisir des distinctions pouvant ouvrir sur des analogies. Ceci nous permettra de faire entrer dans ce dialogue d'autres auteurs suivant la même nécessité de faire *retour à...*, non pas pour répondre aux questions soulevées par la psychodynamique, mais pour reformuler la question elle-même.

- B -
UNE SOCIOLOGIE PARTICULIÈRE
LE SUICIDE DE DURKHEIM

I - L'épistémologie durkheimienne

L'homme est dans les facteurs extra-sociaux¹ — Le sujet sociologique

L'étude d'E. Durkheim propose d'introduire le suicide comme fait social, reléguant d'abord toute la dimension personnelle au second plan. Celle-ci n'est pas seulement la conséquence d'une influence sociale sur l'individu, mais se trouve caractérisée comme un *facteur extra-social*, c'est-à-dire à l'extérieur du social, ce qui en soi est déjà une tournure d'esprit particulière pour désigner le singulier. Cependant les facteurs qui sont *extra* par rapport au social ne recouvrent aucun champ personnel, mais apparaissent comme une certaine dimension d'excroissance du social. L'*extra* n'est pas le *bors* qui, du point de vue social, serait l'autre côté de la membrane du corps, un intérieur de l'homme, c'est bien au-delà, ce qui s'extrait du registre habituel des choses, comme un supplément où se situe le suicide. C'est cette qualité supérieure au social qui rend son étude possible au sociologue. Dès lors, c'est la pensée courante qui ne tient plus lorsqu'elle a tendance à chercher la causalité individuelle ou collective de cette énigme. Alors que le suicide est *ce fait individuel qui n'affecte que l'individu*, Durkheim consacre un livre entier sur trois à faire dé-consister ce qui serait une causalité purement individuelle.

Le développement de Durkheim prend son autorité en destituant pas à pas la pensée habituelle à laquelle nous sommes conduits dès qu'il s'agit de suicide. L'idée d'une explication par la folie ne résiste pas à son démenti pour aboutir en fin de compte à l'universalité la plus large. Durkheim déroule son argument tout au long du Livre I en suivant cette pensée ordinaire qui n'existe que du côté des vivants. Alors que le sérieux de son propos s'appuie entièrement sur la solidité ténue, mais irrévocable du fait.

Ainsi, il commence par évincer les conclusions par trop psychologiques des aliénistes² de l'époque, pourtant prépondérantes, et se positionne dès l'ouverture de son propos en définissant le suicide dans son acceptation la plus stricte :

On appelle suicide tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif, accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat. La tentative, c'est l'acte ainsi défini, mais arrêté avant que la mort en résulte³.

Ainsi Durkheim trouve-il le moyen de prendre au sérieux celui qui se suicide, c'est-à-dire non pas sa conséquence ni sa cause, mais au niveau de l'acte de mort volontaire, en tant

1 Durkheim E., *Le Suicide*, Livre 1 (1897), Paris, Puf, coll. « Quadrige Grands Textes », 1930, 2007.

2 Nous suivons ici Durkheim jusqu'au terme de son argument. Nous reviendrons ensuite dans le détail concernant la critique qu'il fait des aliénistes dans le chapitre intitulé « La singularité durkheimienne ».

3 Durkheim E., *Le Suicide*, Livre 1, Introduction, *op. cit.*, p. 5.

qu'il se soit assuré dans son introduction que c'est la seule chose dont on puisse être sûr. Prenant pour pivot le sérieux de l'acte qu'il faut reconnaître dans sa gravité, il interdit par là même de rabattre les explications qui le concernent. Pourtant, cette causalité dont on ne sait rien demeure le support de toute l'interrogation. Ceux qui, du côté des vivants, se questionnent, posent des questions de vivants. L'argument de Durkheim se déploie alors comme démenti de ces explications les plus courantes, argué de la preuve chiffrée de sa statistique. Il élimine un à un les facteurs personnels tels que l'âge, le sexe, le lieu ou la maladie. De la sorte, ce n'est pas le discours des aliénistes qui est invalidé, mais la prétention d'une portée de leurs conclusions hors de leur champ.

Son parti pris est d'étudier le suicide comme un fait social, c'est-à-dire ce qui, de l'étude du point sombre et incompréhensible, offre un dégagement pour une autre dimension. Celle-ci recrée la complexification de la pensée qui s'autorise des deux versants de la dialectique, alors que l'incompréhensible résistait dans le trop bien compris. Le suicide passe du statut de tabou à celui de fondement, car cette étude ne prétend pas solutionner son énigme, mais y déployer une logique appuyée sur l'existence et l'amplitude stable du suicide dans le temps et l'espace.

Une efficacité de la contradiction pour aujourd'hui

Serge Paugam, qui préface l'édition de 2007, avance que ce qui en fit un classique ne tient pas seulement aux prolongations de ses successeurs¹, mais également à la surprenante contradiction sur laquelle se tient son argument.

Les débats actuels autour de la causalité des suicides, tantôt du côté de l'organisation du travail, tantôt de celui d'une fragilité des travailleurs, s'en font l'exemple et renouvellent le genre, alors que l'actualité de leur étude offre une nouvelle bipartition, un nouvel embranchement à la méthode : d'un côté, on tente d'atteindre l'exhaustivité du phénomène avec une description complète, mais quelque chose y résiste, quelque chose qui reste incompris et demeure hors de tout recensement. Ce qui échappe toujours à la cartographie reste quand même ce qui est visé. Certaines hypothèses en psychologie du travail² spéculent par exemple sur le caractère - particulièrement scrupuleux, rigide ou ambitieux- de ceux qui se suicident.

Ainsi Durkheim peut être qualifié de pionnier, car, en posant l'objet social comme postulat de son étude des suicides, c'est évidemment sur lui qu'il retombe, mais ce qui a eu lieu dans l'intermédiaire est une élaboration faite dans une visée d'englobement. Il déploie une pensée logique que nous qualifions de *socio-logique*.

L'œuvre de conceptualisation et de construction théorique se fait au service du projet intellectuel de fonder et de valider la démarche sociologique. Ce qu'il apporte comme réponse aux questions de son temps ne va pas sans le déploiement des questions de société elles-mêmes, telles que la nécessité de gestion des masses qui s'exodent des campagnes pour venir travailler à la ville. Il aboutira à une catégorisation des suicides qui décrit le rapport de

1 Paugam S., « Introduction. Le sociologue face au suicide », p. V à XLVIII, in Durkheim E., *Le Suicide*, Livre 1, *op. cit.* Il fait référence à Maurice Halbwachs qui poursuivit « les causes du suicide » en 1930.

2 Par exemple le Dialogue entre deux chaires de Psychologie du travail. Celle de C. Dejours, en Psychodynamique du travail, et celle de Y. Clot, en Clinique de l'activité. Telle que, par exemple, est dépliée sa question dans l'article : Clot Y., « Suicides au travail : un drame de la conscience professionnelle ? », revue *Activités*, 10 (2), 2013, p. 39-53.

l'homme à la société en fonction de la capacité d'intégration et de régulation de cette dernière.

La logique durkheimienne nous offre la possibilité de faire ce parallèle avec les élaborations en cours aujourd'hui qui retombent toujours sur des explications en terme d'interaction. Alors que l'enseignement de Durkheim nous rappelle que quand l'homme s'est effacé, et quand volontairement il s'est tué, celui qui l'étudie dans son rapport à la société tend à décrire ladite société. Ceci n'est pas un biais de la recherche mais son ossature adossée à l'ossature de l'objet qu'elle étudie et au désir du chercheur.

Celui qui se suicide aujourd'hui sur son lieu de travail, dans son acte propre et personnel, retombe sur la scène médiatique, bien qu'on ne puisse rien dire de lui. Il situe alors un nouveau lieu pour la contradiction en se rendant central et inscrutable en même temps, caché sous l'énigme dont il est une révélation. Celui qui se suicide provoque cet effet dans le social de rendre son absence incontournable dans les esprits bien que personne ne puisse le déterminer, ni ce que dit l'entourage, ni ce que disent les médias, ni ce que dit la psychodynamique du travail, ni ce que dit la psychanalyse d'ailleurs. Les sujets s'éclipsent intentionnellement et par extension sérielle, disons *socio-logique*. La clinique se refuse, et se soustrait en particulier aux regards du chercheur en psychopathologie puisqu'il ne reste de l'acte qu'une lettre déposée sur le lieu de travail pour seule trace fluette et néanmoins condensée du sujet. Ils semblent avoir effacé toutes leurs causes personnelles au profit du sentiment social qu'ils nous lèguent, un sentiment de cause perdue puisqu'en quelques mots, ils nous disent que c'est le travail qui les a tués. Une opération est ainsi faite au niveau des esprits de ceux qui restent. Ils restent sur ce que le suicidé leur prescrit que du côté individuel, il n'y a rien à voir, et que le regard doit se porter ailleurs, au niveau des causes sociales justement.

Cependant, ceux qui ne veulent pas mourir en silence ne veulent pas mourir pour rien, comme celui-ci qui espère que s'il n'est pas *le premier autant qu'il soit le dernier*¹. Une délégation de souvenirs s'impose aux vivants par celui qui leur lègue une trace et leur dit qu'*ici il y avait quelqu'un*. L'énigme du sujet veut se déporter sur le social, mais en indiquant quand même dans l'intermédiaire une existence propre. Ce à quoi nous avons affaire ici prend sa détermination de ce rapport singulier à l'exception au regard de la généralité. C'est-à-dire celui qui se tue fait exception parmi ceux qui ne le font pas. Son acte et sa lettre produisent un effet dans les esprits dès lors qu'il pointe une condition commune à tous les travailleurs. Mais également l'envers de cette universalité, puisque rien n'autorise à faire de son cas une explication valable pour tous. Le suicide au travail produit un cisaillement de l'individuel et du collectif qui n'a d'autre effet sur les esprits que de les tourner vers le travail. Ce dernier est interrogé dans son ensemble et dans toutes les directions pour peu que ce soit possible.

La propagation comme lieu de la causalité sociale — Pensée sociale, pensée sérielle²

Le développement durkheimien, dégagé de la folie, étudie ensuite la *normalité* des tempéraments. Il avance que le *tempérament ethnique* n'y est pour rien et lui préfère les raisons historiques et géographiques qui poussent des peuples à organiser des solidarités entre eux contre des ennemis communs. Il écarte également l'automatisme tel que l'hérédité au profit

¹ Mail envoyé à sa direction et à son entourage par Thierry Haisnaut avant son passage à l'acte suicidaire le 29 février 2012 à la CPAM de Béziers.

² Durkheim E., *Le Suicide*, Livre 1, Chapitre IV, « L'imitation », *op. cit.*, p. 107 à 138.

du penchant issu par exemple du *spectacle de la fin tragique des parents*. Il aboutit à une définition de la normalité des plus convaincantes puisqu'elle s'établit sur le fait d'être né quelque part et issu de parents. Une normalité stricte qui contient dans sa définition toutes les différences dites culturelles.

Mais puisque l'hérédité ne compte pas, qu'en est-il de la *contagion* qui peut s'exercer dans la famille et même plus largement *dans les épidémies où les suicides se ressemblent avec la plus étonnante uniformité*? *Quand les suicides sont manifestement issus les uns des autres, il est légitime de les attribuer à une même cause*, dit-il.

Il débouche alors sur l'idée d'une cause commune qui se *propage*. C'est ce qui reste lorsqu'il a séparé les suicides isolés des suicides issus les uns des autres. Accomplir un précepte de morale n'a rien de contagieux, comme un germe n'est pas contagieux en soi s'il ne se développe que dans un organisme qui le lui permet. La contagion morale qui détermine ces actes ne se réduit pas à une simple inspiration d'acte préalable, mais se déploie dans la dimension d'une représentation qui pénètre l'esprit. Durkheim fait une description fine du processus car il refuse que l'idée d'automatisme ait raison de toute la volonté du sujet. Ce qu'il introduit de la sorte n'est rien d'autre que le champ signifiant des représentations par lequel l'hérédité est destituée au profit de la copie et du modèle.

La distinction qu'il opère entre *propagation* et *contagion* permet de situer ce qui vient au sujet de l'extérieur :

Mais si l'impression laissée dépend de notre consentement, dit-il, ce n'est pas de la contagion et ce sont les raisons de notre consentement qui sont la cause de notre action, et non l'exemple. C'est nous qui en sommes les auteurs alors même que nous ne l'avons pas inventé.

Après avoir fait jouer les termes de *propagation imitative* et *d'expansion contagieuse*, c'est toute l'appréhension de ce qui est à la fois dans et hors les hommes qui se superpose à ce qui est à la fois dans et hors la société. Tout l'argument de Durkheim peut se résumer sur cette omniprésence de l'objet social, c'est-à-dire de cette circulation des représentations qui situe en contrechamp cette place où il reste quelqu'un pour consentir et être l'auteur de son propre acte. Bien que le sociologue ne puisse entrer dans cette dimension de sujet qu'il désigne pourtant précisément, elle sera le pivot pour établir une typologie des suicides. Ce qui reste à l'individu dès lors qu'on a désigné l'omnipotence de son aliénation au champ social est la jointure que Durkheim partage avec la Psychanalyse.

Il renvoie l'étude de la propagation elle-même aux sciences épidémiologiques bien qu'elles ne soient pas aptes à cerner l'idée de *sentiment collectif*, mais que le fait de *s'incliner devant l'autorité de l'opinion* viendrait de *l'effet de prestige des causes sociales* et non d'un quelconque automatisme panurgique. L'épidémie, en tant qu'elle est un fait social, un produit de causes sociales, est ce qui triomphe sous sa plume. La contagion désigne les ricochets de faits individuels qui n'acceptent aucune idée de phénomène de suicide collectif¹.

Il franchit le pas de plus vers la logique singulière dès lors qu'il interroge *l'instinct de conservation (qui doit être) moins fortement enraciné dans les consciences que les sentiments fondamentaux de la mortalité*. Ainsi la plume durkheimienne situe la mort dans sa dimension fondamentale au même niveau que la vie et même dotée d'une force plus attractive. Il désigne ce champ singulier sur cette frontière de la mort qui rend la logique du suicide inaudible au monde des vivants.

C'est la présence de cela dont la cartographie des statistiques rend compte. Elle permet de faire des repérages concernant le lieu où *l'autorité morale communique*. Par exemple le dessin

1 L'attitude du peuple juif face aux Romains, par exemple, ne saurait être simplement rangée du côté d'un véritable consensus social comme a pu le décrire Joseph. Même un état général du milieu social qui disposerait particulièrement le collectif aux suicides se traduirait par des suicides multiples et non à un effet de groupe.

des suicides ne se comporte pas comme des ondes qui iraient en s'amenuisant à mesure qu'elles s'éloigneraient du noyau central du premier suicide. Au contraire, elles montrent des grandes masses homogènes. Les circonstances ne sont donc pas locales, mais issues de conditions d'une certaine généralité, ce qui prouve que le suicide dépend de certains états du milieu social. Durkheim rejoint ici son hypothèse pour aboutir à ce qu'il fallait démontrer, à savoir autant l'omniprésence du champ social que le mot de la fin offert à l'individu. Toute son écriture détermine ce rapport entre l'individuel et le social d'une façon tout à fait analogue à celle de la psychanalyse, puisque le champ social y est partout augmenté des précisions du cas par cas. La cause commune dans laquelle Durkheim fait état de l'influence morale laisse à couvert l'autre omniprésence, à savoir la causalité singulière de chacun des suicidés. Mais également cette dimension d'intention morale, dès lors que la mort y est adossée, permet de renvoyer dos à dos le suicide et le meurtre comme acte de mise à mort qui attend son effet de produire un exemple. En posant le problème de la sorte, c'est-à-dire en posant la question sociale à partir de l'acte le plus individuel qui soit, Durkheim loge la fondation de sa sociologie dans le lignage darwinien dès lors que l'humanité provient de ce supplément au regard du processus.

II - La méthode durkheimienne

Une méthode renversée pour une étiologie inconnue

Son objet social dégagé et rayonnant au point de ne laisser à la volonté du sujet que le point éminent qu'il lui réserve pour la suite, Durkheim ouvre son second livre¹ par la recherche des causes sociales ; c'est-à-dire ce qui pourrait justifier un tel acte en raison des conditions sociales.

Alors qu'on pourrait s'attendre à étudier ensuite les sociétés autoritaires pour en saisir l'effet paroxystique et en généraliser le concept, il préfère fonder son analyse sur le taux de suicides comme représentatif d'un phénomène collectif par la propagation. En effet, les causes sociales ne peuvent pas être déterminées à partir de la réalité de la souffrance qu'elles infligent puisque cette souffrance peut toujours être vécue différemment et ne peut jamais être mesurée objectivement.

L'écrit de Durkheim est déterminant parce qu'il s'aligne sur la logique du suicide. Puisqu'il est impossible d'en déterminer les causes avec certitude, c'est la méthodologie scientifique classique elle-même qui doit être inversée pour se pencher sur le cas singulier des lettres laissées par des suicidés. Cependant, les causes évoquées y sont tellement particulières qu'il serait vain d'en faire l'inventaire. C'est donc au niveau où le suicidé perçoit ces causes que la définition même de l'étiologie se précise. En recherchant les causes, on ne peut s'arrêter à leur dimension factuelle, mais on doit prendre en considération la façon dont elles sont perçues dès lors qu'elles ont déjà eu un effet, qui est un effet de suicide. Durkheim s'écarte ici d'une science expérimentale qui traquerait le biais subjectif pour atteindre à l'objectivité la plus complète du fait. Il ne traite pas le subjectif comme ce qui fait obstacle à l'objectivité, il le prend dans le phénomène dont il est la mesure.

¹ Durkheim E., *Le Suicide*, Livre II, Introduction : « Causes sociales et types sociaux », *op. cit.*, p. 139 à 332.

Il accompagne ce renversement qui déplace le curseur de la compréhension, ce qui va d'une recherche des causes à la dimension de la causalité du suicidé, le point subjectif d'où le monde est perçu.

Durkheim donne ici la réplique à la Psychanalyse freudienne dans leurs choix initiaux au plus près la logique individuelle dans son rapport intime à la mort et à la société. Bien qu'elles ne se recouvrent pas, les deux disciplines s'entendent sur ce paradigme. Ce que nous enseigne Durkheim est ce qui doit toujours être remis sur l'établi, c'est-à-dire ce qui doit toujours s'affronter à l'inconsistance fondamentale du savoir. Le sociologue nous enseigne que celui qui se penche sur l'acte volontaire de s'éteindre doit se laisser enseigner des derniers mots de son auteur. Mais également il nous enseigne pas à pas que cette étude ne va pas sans l'échafaudage d'un discours dans lequel s'articulent des places déterminantes pour l'individuel et pour le corps social.

En soulevant magistralement l'ordre subjectif, le sociologue n'en suivra pas pour autant la voie. C'est certainement ce qui fait du suicide cet objet si propre à cerner les épistémologies des sciences humaines puisque le suicidé est mort et qu'il a emporté avec lui *le matériel* pour qu'on l'étudie. Alors qu'aujourd'hui, pas moins qu'hier, on reste figé au seuil du suicide, il nous ouvre sur la fonction sibylline qu'il active au niveau de la pensée. Le développement de Durkheim est un exemple de cette fonction dès lors que les retournements sont imposés pour venir à bout des contradictions et que les catégories auxquelles on croyait n'ont pas résisté à la force de l'énigme pour produire son effet de changement.

Le suicide, qui est déterminé par cette présence si forte de l'acte volontaire de quelqu'un qui s'est effacé, contient ce pouvoir du Sphinx dans le mythe d'Œdipe sur les sociétés et les sociétés scientifiques. À l'issue des réflexions, le mystère est préservé alors que la réflexion, elle, a rendu tous ses effets de construction de discours.

Pour Durkheim, la présomption posthume se fait néanmoins fait tangible, car alors que par ailleurs toutes les variables du suicide sont toujours modifiées dans le temps et dans l'espace, les raisons évoquées quant à elles restent proportionnellement les mêmes. Seul le sociologue est en mesure de les voir et de conclure que toutes les raisons sont placées sous la dépendance d'un état plus général dont elles sont le reflet plus ou moins fidèle. Ainsi, en suivant sérieusement son objet, il prend en compte le subjectif sans y aboutir, mais atteint la causalité sociale qui dépasse de loin les raisons contingentes et les événements malheureux.

De l'impossible causalité au point faible de l'homme

Ce retournement lui permet de repérer des similitudes entre des choses différentes. Par exemple, dès lors que des agriculteurs ruraux et des professions libérales citadines voient leurs taux de suicides converger, l'influence de l'état général des choses prouve à Durkheim les effets mortifères du *courant social*¹ sur les individus. Cette logique mène à identifier le lieu d'un impact, c'est-à-dire au point faible de l'individu par lequel le courant externe s'insinue en lui.

Cette conséquence va à une idiosyncrasie qui, en dernière instance, situe l'homme en son point faible. Il rend sensible que toute la démarche selon laquelle on recherche les causes sociales dans l'essence de la lésion qu'elles font à l'homme aboutit à sa figure affaiblie. Les

¹ *Ibid.*

causes sociales induisent cette figure de victime qui, en dernière instance, finit par les trahir. Sous le mystère toujours préservé, la figure de victime apparaît ou plutôt revient depuis la pensée des aliénistes. Nous soulignons alors que malgré tous les efforts de Durkheim pour s'en extraire, on retombe ici pourtant sur l'idée de tempérament personnel, de carence au niveau du sujet.

La mort volontaire ne se décroche pas de l'ultime résurgence de la pensée ordinaire qui l'associe toujours au désespoir contenu dans le suc de l'aliénation pour nous orienter vers cette conception où elle en appelle à l'ordre d'une obligation de consentement pour l'individu.

Durkheim comme les autres s'arrête au seuil de ce point subjectif qui laisse à couvert la logique au niveau du sujet lui-même¹. Il s'arrête sur la dernière énonciation du sujet dans sa lettre. Ce qu'il atteint alors est une cause dans l'occasion projetée sur l'effet qu'elle fera au lecteur. Ceci est là pour nous dire qu'aujourd'hui encore, ce que l'on appelle *les suicides au travail* concerne ceux qui font cette projection au niveau du travail.

La dernière des traces que laisse le suicidé fait de son aliénation le ressort pour viser le travail comme causalité unique. La lettre de Michel D. qui a mis fin à ses jours le 13 juillet 2009, est adressée à sa famille et demande à être diffusée à ses collègues de travail ainsi qu'aux délégués du personnel, et débute en ces termes :

*Je me suicide à cause de mon travail à France Télécom. C'est la seule cause [...]*²

Les vingt lignes qui suivent cette phrase introductive évoquent à grand-peine autre chose de plus compliqué, mais ne la démentent pas. Des raisons qui concernent le management côtoient ses propres maladresses pour ne laisser surgir que le travail pour résister aux équivoques possibles.

L'exposé de Durkheim en suit formellement la logique. Le ressort inconscient de toute l'affaire reste dans l'ombre. Mais ce que produit cette ultime énonciation est un effet de conscience, de prise de conscience. Bien que l'argument du scientifique ne puisse jamais atteindre à ce qui est inconnu au sujet lui-même, le déroulé de son exposé poursuit l'accompagnement analogique du même principe. Ce principe situe le point faible de l'homme au pivot de toute sa volonté non seulement d'en finir, mais également d'accuser l'objet social. L'exemple du type de suicide *héroïque*³ montre l'effet d'inversion, de renversement des idées du point faible à la bravoure dès lors qu'il porte en lui les conséquences de son acte qu'il espère dans le social.

Le pas de plus à faire après Durkheim, le corps social et la société scientifique l'ont déjà fait pendant le XX^e siècle, comme le montre par exemple la thématique de *disqualification sociale* menée dès la fin des années 1980 par Serge Paugam⁴ et régulièrement rééditée et actualisée. Ce qui a changé depuis Durkheim n'en est pas le mécanisme, mais ce qui s'entend dans le vocabulaire utilisé. Ce qui est souligné ici, c'est une forme d'amoindrissement, d'Être amoindri derrière lequel on se fait l'idée d'une disqualification, d'une chute après que quelque chose a été perdu.

Ainsi le suicide fournit cette possibilité de faire une analogie entre la logique du sujet et celle du discours, entre ce qui se dit au niveau social alors qu'on reste sous le sentiment que le travail n'est plus ce qu'il a été. Or précisément, l'apport Durkheimien ne se résorbe pas dans l'aliénation et réserve au sujet une part de décision personnelle. Les chiffres du suicide adossés aux différents milieux sociaux auxquels il a affaire, tels que différentes confessions

1 Nous verrons que l'introduction de l'objet a par Jacques Lacan contient cette puissance conceptuelle à partir de laquelle est rendue sensible celle du retournement.

2 La lettre de Michel D. est reportée en annexe p245

3 Durkheim E, *Le Suicide*, op. cit.

4 Paugam S., *La Disqualification sociale. Essai sur une nouvelle pauvreté*, Paris, Puf, 1991, 2009, 2013.

religieuses, la famille, les sociétés politiques, et les groupes professionnels lui permettent d'établir le primat de la décision individuelle. Par exemple, l'étude comparée du peuple juif, des catholiques et des protestants aboutit sur la marge de manœuvre personnelle pour en interpréter le dogme. Il aboutit à une logique du verbe qui doit compter avec la façon dont chacun l'interprète.

Les suicides au travail ont pour effet de générer une question que l'on peut formuler comme ceci :

Est-ce de la faute du travail ou est-ce dû à la faiblesse du suicidé ?

On peut alors qualifier ce suicide d'acte réussi dans le sens où il réussit à briser le silence en ramenant une forme dialectique pour se poser des questions, celle de l'individuel et du collectif. Il réussit à interroger la société tout entière, c'est-à-dire autant l'homme que le travail.

La lecture du texte durkheimien sous un angle psychanalytique ouvre à ce point de vue. C'est-à-dire un point pour voir que l'analogie de leur discours produit des articulations entre l'individuel et le social qui ne sont pas sans effet chez les sujets comme dans la société. Les destins de leurs conclusions atteignent des visions divergentes, bien que concomitantes, et invitent dès lors à déterminer au service de quelle causalité le jeu des contradictions mène leurs effets de société.

Une résolution déjà prise que la conscience ne connaît pas

Alors que tout le corps social doit renoncer aux mobiles propres au sujet, Durkheim, dont Serge Paugam¹ avance qu'il fut sensible aux théories freudiennes, va plus loin. Les délibérations de la conscience réfléchie ne sont souvent que

de pures formes et n'ont d'autre objet que de corroborer une résolution déjà prise pour des raisons que la conscience ne connaît pas [...] les circonstances qui passent pour causer le suicide parce qu'elles l'accompagnent assez fréquemment, sont en nombre presque infini. L'un se tue dans l'aisance, et l'autre dans la pauvreté ; l'un était malheureux en ménage et l'autre venait de rompre par le divorce un mariage qui le rendait malheureux², nous dit-il.

C'est à ce niveau où l'on ne se connaît pas que Durkheim situe le « fait social ». Il s'écarte catégoriquement de cet autre destin de la sociologie qui lit ses explications dans le type moyen et la moyenne dans lesquels les exceptions s'annulent en s'additionnant à leur contraire pour dégager des lois de probabilité gaussienne. Alors que le suicide reste une exception sans contraire, il se diffuse de manière permanente, démontrant de la sorte sa dépendance à une tendance collective dont les tendances individuelles procèdent.

Durkheim décrit cette tendance comme un milieu social fait de croyances, d'idées et d'habitudes qui, pour imprégner l'individu, doit lui être extérieur. Comme le suicide est un acte solitaire, il ne se transmet pas, contrairement à la constitution morale des peuples qui agit sur l'impression générale d'aise ou de malaise. Cela tend à démontrer que les hommes ne cèdent pas à une force qui les domine, mais bien plutôt qu'ils raisonnent de la même façon dans des situations analogues lorsque leur désir est mis en jeu sous la dépendance de la valeur donnée à la vie. Dans ces circonstances, les statistiques expriment l'intensité de la force collective qui y conduit les hommes.

1 Paugam S., Introduction : « Le sociologue face au suicide », p. V à XLVIII, in Durkheim E., *Le Suicide*, *op. cit.*

2 Durkheim E., *Le Suicide*, Livre III, *op. cit.*, p. 336-337.

Un fait social est une chose qui se déploie dans les représentations collectives telles que l'architecture, la technique, le langage, l'histoire, les dogmes ou les préceptes du droit. Ce ne sont pas de simples combinaisons verbales, mais des réalités agissantes. En effet, elles ont des effets qui n'auraient pas lieu si elles n'étaient pas et resteraient « lettre morte » si personne ne venait les représenter à nouveau. Elles n'éveilleraient aucun écho si elles ne correspondaient pas à des émotions concrètes, éparses dans la société. Ce qui agit ici comme une puissance unique qui s'impose au respect de l'homme et qui est devenue l'objet de son adoration, Durkheim y reconnaît la société *dont les dieux ne furent que la forme hypostasiée*¹. La religion y est le système de symboles par lesquels la société prend conscience d'elle-même.

De plus, ce courant collectif extérieur est également parcellisé en chaque conscience individuelle sans qu'elles lui soient homogènes.

*Nous sommes entraînés dans le sens social comme sur la pente de notre nature. Et nous subissons la pression que nous contribuons à exercer sur les autres. Deux forces antagonistes sont en présence. Et celle de la collectivité est supérieure puisqu'elles combinent toutes les particulières. Ce n'est donc pas en calculant la moyenne des consciences individuelles qu'on peut prétendre attraper l'essence de cette morale. Il faudrait plutôt en faire la somme. Mais ça ne suffirait pas, car dans la bataille interne à chacun, l'idée aurait perdu de sa force. C'est qu'un phénomène social n'est rien d'autre qu'un tout composé de parties, bien qu'il soit réel et existe dans le groupe avant de s'organiser dans l'individu sous une forme nouvelle, une existence purement intérieure*², dit-il.

Cette sociologie de l'exception s'écarte franchement de toute idée globalisante vers le paradigme de la prise en compte. L'*agent moral* dont parle Durkheim, tantôt situé dans la morale tantôt sur le moral, dessine l'intersection entre des disciplines a priori opposées, telles que la sociologie et la psychanalyse, l'étendue d'un champ commun déterminé par la prise en compte de la signification en jeu dans les actes étudiés³.

Durkheim désigne le suicide comme « signe » de quelque chose dont il est l'exemple et qui concerne la question morale. C'est un signe qui fait signe à tous ceux qui se sentent concernés qu'il se passe quelque chose. Ce qui a eu lieu depuis Durkheim, qui avait mis la crise au premier rang des causes générales, situe le travail au niveau de causes précises pour qu'on mène à nouveau l'enquête de son actualité⁴.

Sous la plume Durkheim, le suicide démontre déjà que le sens est inséré entre la morale et le moral. La façon dont on parle du suicide déterminera sa valeur, mais également celle de ce qui est accusé dans la lettre. En le définissant comme un fait social, il crée une référence à partir de laquelle l'ordre arbitraire du langage sera déterminé en fonction de la valeur qu'on donne à ce qui n'est pas dit, c'est-à-dire aussi bien entre le langage et son appréciation qu'entre la parole et son interprétation. Ce qui s'instaure entre la lettre du suicidé et la façon dont on en parle ouvre au domaine de la Morale, dans le sens où ce qui est

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 L'apport saussurien dans son *Cours général de linguistique* qualifia la langue entre synchronie et diachronie, c'est-à-dire ce qu'elle est à un moment donné mais également prise dans son évolution. Ceci eut un effet déterminant pour qualifier la structure du langage dans ses effets structurants au niveau des individus et des sociétés sous la forme d'une distinction entre parole et langue. Voir Saussure F. (de), *Cours de linguistique générale* (1916), Paris, Payot, coll. « Grande bibliothèque Payot », 1995.

4 Il y a entre Durkheim et Saussure quelque chose qui annonce Lacan, dans le sens où ils permettent d'établir un lien de causalité entre facteurs sociaux et faits linguistiques. Alors que Saussure détermine les faces complémentaires d'un signe sous la formule signifié/signifiant, il pose l'image acoustique d'un mot sous la barre de sa signification. Lorsque Lacan l'inversera, il consacra le primat du signifiant, renvoyant dès lors la signification à l'interprétation personnelle. La définition générale disparaît sous les variations des réalités déterminées par la valeur qu'elle prend pour chacun d'une part. Alors que par ailleurs, ce signifiant entre dans le pouvoir du discours sur l'homme. Cette inversion est là pour dire quel rapport d'inversion il y a entre l'ordre du sujet et l'ordre social au sein de la structure du langage.

dit induit la prise de position de celui qui prend la parole. Le vide laissé dans le langage par le suicide impose la prudence. Or Durkheim ne songe pas à en faire le tout de la réalité morale, ni le tout du social, mais le désigne là où il fait signe pour d'autres.

Ce serait prendre le signe pour la chose signifiée. Un signe est assurément quelque chose ; ce n'est pas une sorte d'épiphénomène surrogatoire ; on sait aujourd'hui le rôle qu'il joue dans le développement intellectuel. Mais enfin ce n'est qu'un signe¹ !

Durkheim ouvre une perspective sur ce qui semble pourtant devoir rester un point de fuite pour sa pensée sociologique, rançon de sa méthode statistique, et d'une vision sociale qui maçonne des murs devant la singularité. Celle-ci dépend de ses propres outils, d'un certain vide et d'un certain langage.

III - La pensée durkheimienne

La typologie durkheimienne est une philosophie politique

Si on reprend pas à pas la typologie que Durkheim établit, on y lit une philosophie politique qui situe des rapports de foi, de science et de politique.

Pour développer son type de *suicide égoïste*, il se réfère au libre examen tel que les textes bibliques parlent du protestantisme et du *goût de l'instruction*. Il ne se développe que s'il n'a pas le choix et si les idées qui servaient à diriger la conduite perdent de leur efficacité. Il comble le vide auquel il n'a pas participé et s'éteint dès qu'il devient automatique jusqu'à la nouvelle désorganisation. La réflexion ne revendique ses droits que si l'opinion n'est plus si commune, si les consciences individuelles sont tiraillées en sens contraire et cela veut dire qu'aucun nouveau système de croyances ne s'est encore constitué au-dessus de toute contestation. Il y détermine un désir scientifique qui vient avec l'idée de se dégager de la pensée commune et qui pourrait être responsable d'un certain type de suicide parmi les professions dites *intellectuelles* ou mues par le désir d'être reconnues.

Le lien entre suicide et instruction est dû à l'affaiblissement des croyances individuelles et à l'état d'individualisme moral qui en résulte. Ce n'est pas la science qui déracine la foi, celle-ci est ébranlée par d'autres causes. Au contraire, la science est le seul remède dont nous disposons, car une fois que l'instinct social est émoussé, l'intelligence est le seul guide pour nous refaire une conscience. Elle est la seule arme qui permette de lutter contre la dissolution dont elle résulte elle-même.

Science et Religion se rejoignent pour faire face à l'ébranlement de la pensée de l'homme et à l'instabilité des institutions sociales. Les suicides se multiplient lorsqu'elles se désintègrent comme ce fut le cas à la veille de la Révolution française alors que le tournant révolutionnaire en lui-même en a fait baisser le taux.

C'est de la Psychologie sociale, nous dit-il. Car toutes les crises politiques ou nationales n'ont pas cette

1 Durkheim E., *Le Suicide*, op. cit.

influence. Celles-là seulement agissent qui excitent les passions, avivent les sentiments collectifs, stimulent l'esprit de parti comme le patriotisme, la foi politique comme la foi nationale et, concentrant les activités vers un même but, déterminent, au moins pour un temps, une intégration plus forte de la société. En soi ce n'est pas la crise qui permet le salutaire recul des suicides, mais les luttes dont cette crise est la cause. Comme elles obligent les hommes à se rapprocher pour faire face au danger commun, l'individu pense moins à soi et davantage à la chose commune¹.

La Loi est donc que le *suicide varie en raison inverse du degré d'intégration de la société*. La figure du suicidé y correspond à un état solitaire et indépendant dont tout le raisonnement mène à l'égoïsme.

Le suicide égoïste est le contre-exemple qui confirme la Loi d'intégration chère à Durkheim pour créditer ce que doit faire une société bienveillante envers ses administrés. Car si le lien qui rattache l'homme à la vie se relâche, c'est que le lien qui le rattache à la société s'est lui-même distendu. Tout le reste des causes ne sont que des incidents de l'existence privée, des causes occasionnelles.

Cependant si une individuation excessive conduit au suicide, une individuation insuffisante produit les mêmes effets. Quand l'homme est détaché de la société, il se tue facilement, il se tue aussi quand il y est trop fortement intégré. Le revers de l'égoïsme tient dans l'altruisme. L'homme peut également se tuer *parce qu'il en a le devoir* et que la société pèse sur lui pour l'amener à se détruire sans pour autant que ce soit explicite. L'invisible et l'implicite s'y rejoignent dans la dimension sacrificielle du devoir.

Alors que la société auquel l'égoïste avait affaire se contentait de lui tenir un discours qui le détache de l'existence, Durkheim dégage trois discours différents qui mènent au suicide altruiste :

– d'abord, il peut y avoir la prescription formelle d'en sortir. *Aussi, est-ce en vue de fins sociales qu'elle impose ce sacrifice. Et ce qui s'impose au sujet est une forme exagérée ou déviée d'une vertu²*. L'homme ne serait qu'une partie du tout, sans valeur pour lui-même. Sa personne a si peu de prix que les attentats dirigés contre elle ne sont l'objet que d'une faible répression. Le prix de la vie elle-même est estimé à peu de choses comparé aux exigences de la société ;

– mais il se peut également que l'obligation ne soit pas formelle, mais bien plutôt le fruit d'une forte valorisation par l'opinion générale, pour laquelle ne pas tenir à l'existence est une vertu suprême. On loue celui qui y renonce à la moindre sollicitation des circonstances et même par simple bravade. Il arrive même que l'individu se sacrifie uniquement pour la joie du sacrifice, parce que le renoncement, en soi et sans raison particulière, est considéré comme louable. Durkheim dit que *la mémoire de ces prétendus martyrs est en grande vénération³*. C'est le suicide altruiste aigu dont le suicide mystique est le parfait modèle.

L'argument durkheimien extrait magistralement ce qu'il en est de la valeur, c'est-à-dire le fait qu'elle soit pondérée. Par exemple, la valeur attribuée à l'acte suicidaire dépend entièrement de l'enjeu que la mort représente au regard de la société, c'est-à-dire la valeur donnée à la vie pour le prix de sa perte. La position sacrificielle se fait déterminante de cette question portée sur la valeur, celle du sujet comme celle de la société.

Ces deux premiers types de suicides dessinent les extrémités d'une humanité qui se définit selon le but transcendant que la mort donne à la vie. L'un est morne quand l'autre est espoir, voire foi impatiente de se satisfaire.

L'un est lié à cette rude morale qui estime pour rien ce qui n'intéresse que l'individu ; l'autre est solidaire de cette éthique raffinée qui met si haut la personnalité humaine qu'elle ne peut plus se subordonner à

1 Durkheim E., *Le Suicide*, Livre II, Chapitre II, *op. cit.*, p. 220.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

rien¹, nous dit-il.

Deux types de pérennité lui sont offerts, l'oubli ou la postérité.

Entre eux [il y a] toute la distance qui sépare les peuples primitifs des nations les plus cultivées².

Durkheim fait partie de ce siècle pionnier qui, dans l'après-Révolution, regarda derrière lui non seulement sur son passé, mais aussi sur l'évolution de son humanité. Il fait partie de ce siècle hissé sur le sentiment de s'éveiller d'un long sommeil, qui façonna des conceptions pour une humanité désormais vouée à progresser.

Les écritures de ce siècle furent élaborées à la jonction de ce double sentiment de destitution et d'institution, rendu palpable par la mort de l'ancien monde et les attentes du nouveau. Les regards se sont façonnés dans la référence à l'ordre primitif des choses afin d'établir des institutions valables pour l'avenir.

On retrouve partout dans l'argument durkheimien ce sentiment de l'homme nouveau après qu'il a cru que Dieu fut mort. Nous pouvons le sentir dans l'alignement des suicides égotistes et altruistes qui signent des rapports opposés à la société, entre solitude et plénitude ; c'est-à-dire que lorsque l'égoïste se tue et disparaît, cela n'a que peu de valeur puisque de toute façon il n'y a pas de société pour en être amputée ; alors que le second au contraire supplémente de sa joie tout le corps social en l'augmentant de sa perte.

Dès lors Durkheim insiste sur cet altruisme sacrificiel. Alors qu'il considère que les sociétés modernes voient l'émergence d'un culte de l'homme pour l'homme, elles s'opposent aux sociétés anciennes dans lesquelles la personnalité individuelle n'était pas encore si affranchie de la personnalité collective. À l'exemple des martyrs chrétiens qui se donnèrent la mort au nom de Jésus-Christ. Cependant, pour Durkheim, l'armée reste le milieu où le suicide altruiste est à l'état chronique et fait exception dans la modernité par cet aspect primitif. Ainsi, les membres de l'armée qui sont les plus éprouvés par le suicide sont aussi ceux qui ont la plus forte vocation pour cette carrière. Ils ne se suicident pas par répugnance mais, au contraire, au terme de toutes les habitudes acquises ou prédispositions naturelles qui constituent l'esprit militaire. Or, justement la première qualité du soldat est une sorte d'impersonnalité que l'on ne rencontre nulle part au même degré dans la vie civile. Il faut qu'il soit exercé à faire peu de cas de sa personne, puisqu'il doit être prêt à en faire le sacrifice dès qu'il en a reçu l'ordre. C'est un *groupe massif et compact qui encadre fortement l'individu et l'empêche de se mouvoir d'un mouvement propre³*. Le soldat a le principe de sa conduite en dehors de lui-même, ce qui est la caractéristique de l'état d'altruisme, de cette constitution morale.

L'importance du corps militaire n'a pas échappé à Freud⁴ pour y déterminer lui aussi l'archaïsme propre à la masse. Pour la psychanalyse, qui prône la singularité du désir, la masse est la mort du sujet, pour Durkheim également, mais à la différence près qu'il lui donne sa valeur. En effet, il vise le concept d'intégration, et souhaite que la société en tire des leçons. La visée de la sociologie est bien toujours de faire groupe, et ce n'est certainement pas anecdotique que cette envie de faire groupe se retrouve aujourd'hui au cœur des discours d'intégration et d'interaction, c'est-à-dire justement depuis que ça ne fait plus groupe.

L'exemple de l'armée situe pour chacun de ces auteurs une société dans la direction de l'Idéal, dans le sens où c'est ce qui advient après que Dieu a été destitué. Ce qui advient, selon nous, c'est une aspiration à ce qu'il reprenne forme, une forme qui se reconstitue pour

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 Freud S., *Psychologie de masses et analyse du moi* (1921), Paris, Seuil, coll. « Sciences humaines », 2014.

prendre la forme d'une société Idéale des hommes. C'est-à-dire un lieu pour tous, bien que différemment apprécié. L'armée, dont on s'accorde à dire qu'elle est organisée comme une résurgence archaïque, propose une réalité sociale de cet ordre idéal. Elle est la matérialité d'une société dans laquelle on s'engage dans la perspective de la mort puisqu'on risque d'y être tué.

Durkheim précise ensuite les positions hiérarchiques pour lesquelles le prix de la vie diffère. Par exemple, la fonction de sous-officier est celle dont est exigé le plus haut degré de soumission et de passivité. Alors que pour sa part, l'officier qui doit être capable d'initiative a un sentiment plus vif du prix de la vie dont il est dès lors moins porté à se défaire. Les troupes d'élite, quant à elles, sont le paradigme de l'esprit d'abnégation et de renoncement militaire. Plus proches des décisions prises en haut lieu, elles s'opposent aux simples exécutants.

Ainsi dans ce corps social situé dans la direction de l'Idéal, des hiérarchies composent un étalonnage de valeurs de vie et de mort qui organise dans la masse les différences parmi les semblables. Cette masse, que Freud a voulue homogène dans l'amour commun pour le chef, se subdivise avec Durkheim en rangs et positions différents qui trouvent des prolongations dans la société du travail. Ce que nous soulignons ici, à l'issue de cette lecture, c'est la prolongation qu'elle crée dans nos nouveaux esprits : alors que l'armée est le seul corps de métiers qui requiert du militaire un engagement à mourir, militaire est le seul métier qui s'exerce entre deux morts, entre celle pour laquelle on a signé et celle qui arrivera au terme.

Bien que l'armée n'occupe plus la place déterminante qu'elle avait au début du XX^e siècle, la suspension sous laquelle Durkheim nous la livre, à la fois mortelle et morale, propose encore une analogie fiable pour interroger ce qui se passe au travail et chez les travailleurs. En introduisant par exemple une différence de taille : si pour le soldat la mort est comprise dans le contrat, ailleurs, c'est impensable, l'armée restant le seul lieu professionnel où mourir n'est pas une injustice. On sait quel destin de lutte, notamment de lutte des classes, s'est forgé sur ses martyrs. Que la mort y soit accidentelle ou due à une raison supérieure, telle qu'une raison d'entreprise par exemple, ne mène pas à la même échelle de valeurs.

Le suicide anémique¹

L'après-Révolution a ouvert l'Ère des alternances. Chacun des sauts techniques, à la faveur des alternances politiques, a dégagé des priorités au service de leurs développements industriels mais contre la stabilité du corps social. Durkheim part de la *crise* qui, loin d'être exceptionnelle, suit une Loi de récurrence. C'est un facteur de *perturbation de l'ordre collectif* et de *graves réarrangements dans le corps social* qui aggrave les suicides. Les crises renvoient les hommes à leur *nature humaine* que rien ne peut réguler sinon *un pouvoir extérieur*. Il avance que ces crises *industrielles ou financières* ne sont pas seulement des périodes de déficit, mais également des phases de prospérité dans lesquelles les besoins de l'homme ne trouvent pas de limite.

Notre sensibilité est un abîme sans fond que rien ne peut combler et source de tourments. Car des désirs illimités sont insatiables par définition et ce n'est pas sans raison que l'insatiabilité est regardée comme un

1 Durkheim E., *Le Suicide*, Chapitre V, *op. cit.*

signe de morbidité¹.

Durkheim se fait une idée de la *nature humaine* au plus proche des extrémités pulsionnelles, par ailleurs décrites par la psychanalyse, pour les renvoyer à la nécessité de leur dressage par les institutions sociales. Celles-ci n'en sont pas à l'origine, mais bien plutôt ce par quoi un avenir peut être dégagé

pour voiler à demi l'inquiétude douloureuse qu'il accompagne, il faut qu'un mouvement sans fin se déploie toujours à l'aise et sans être gêné par rien. Mais qu'il vienne à être entravé, et l'inquiétude reste seule avec le malaise qu'elle apporte avec elle. [...] Dans ces conditions, on ne tient à la vie que par un fil bien tenu et qui, à chaque instant, peut être rompu².

La définition du malaise n'intègre aucune aliénation qui viendrait de la société sur les hommes. Ce qui intéresse Durkheim, c'est qu'elle soit cette puissance régulatrice par laquelle on peut atteindre une homéostasie entre les hommes et le corps social. Elle *joue pour les besoins moraux le même rôle que l'organisme pour les besoins physiques. C'est dire que cette puissance ne peut être que morale³*. Il faut à l'humanité une *autorité que les hommes respectent et devant laquelle ils s'inclinent spontanément⁴, et à partir de laquelle ils accepteraient son pouvoir modérateur sur l'organisation de chaque ordre de fonctionnaires, au mieux de l'intérêt commun⁵*. Car ce qui est à l'origine de ce déchaînement des passions se voit *en consommations absolument superflues d'une trop grande quantité de richesses⁶*.

Durkheim fait passer le relais des nécessités morales et embraye le pas à l'ancienne institution religieuse pour que le politique serve à orienter le salvateur *désir de s'instruire*. Une saine constitution morale devient celle par où *chacun, dans sa sphère, se rend vaguement compte du point extrême jusqu'où peuvent aller ses ambitions et n'aspire à rien au-delà. Si, du moins, il est respectueux de la règle et docile à l'autorité collective, il sent qu'il n'est pas bien d'exiger davantage⁷*.

Durkheim pose ici la représentation d'une autorité collective dont chacun des hommes détiendrait sa part. Elle est le moteur de cette pensée *socio-logique* que nous avons définie comme la construction d'un Idéal sociétal, non sans sa visée homéostatique et utopique où *un gouvernement imaginaire règne sur un peuple heureux⁸*. Sauf que la particularité de celle-ci est que le bonheur de chacun ne dépend pas d'un gouvernement imaginaire, mais bien plutôt de l'imaginaire de chacun orienté dans la même direction, qui dès lors fait autorité, c'est-à-dire que le bonheur de chacun dépend de l'idée démocratique d'un *tous*. Cette autorité qui précédemment était unifiée et transcendée sur l'instance divine, est redescendue sur terre pour se reformer dans la société égalitaire des hommes auprès desquels les nécessités morales se font entendre pour que leurs passions restent vivables.

Alors que le *trieb*⁹ émerge chez Freud, Durkheim lui fournit déjà une réponse sociale

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*

8 Définition : « Utopie », *Le Petit Robert*, 2006.

9 Le *trieb* apparaît d'abord dans sa théorie sexuelle infantile en 1905 avant d'être défini en 1915 dans « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie* : « *Par pulsion, nous désignons le représentant psychique d'une source continue d'excitation provenant de l'intérieur de l'organisme, que nous différencions de l'"excitation" extérieure et discontinue. La pulsion est donc à la limite des domaines psychique et physique... Les pulsions ne possèdent aucune qualité par elles-mêmes, mais qu'elles existent seulement comme quantité susceptible de produire un certain travail dans la vie psychique. Ce qui distingue les pulsions les unes des autres, et les marque d'un caractère spécifique, ce sont les rapports qui*

pour le réguler. La fonction de régulation, Durkheim ne la propose ni rigide ni absolue. Chaque catégorie de citoyens poursuit son propre Idéal économique, dans les limites duquel il peut se mouvoir en toute liberté. C'est en réalité la perception de ce qui est illimité qui trouverait, dans cette vue d'ensemble, un cadre moral pour s'y situer.

De cette façon, Durkheim n'aboutit pas sur l'idée d'un État fort, auquel il reproche d'être *l'ultime résurgence de l'ancien régime*¹ par le fait de l'instabilité auquel il est soumis, mais sur l'importance des sociétés professionnelles. C'est le travail qui détient toute cette possibilité morale dont la société a besoin. Il est le contenant pour que le travailleur se situe entre ce qu'il doit avoir et ce qu'il se croit fondé à avoir. Comme le sentiment public n'est pas suffisant pour ordonner le niveau moyen de chaque condition, il faut encore qu'une réglementation plus précise fixe l'application des règles communes auprès des conditions particulières.

Alors qu'il avait déjà établi des fonctions structurantes dans *La Division sociale du travail*², avec *Le Suicide* il en imprègne toute son œuvre. Le travail y est consacré comme le Graal de l'institution sociale. Dans *La Division sociale du travail*, il proposait déjà d'en faire le pont et la réforme d'avec l'organisation des *solidarités* de l'avant-Révolution. Son étude sur le suicide achève cette prescription en faveur d'une société réglementée du travail que le siècle suivant consacrera dès lors qu'il établira son Code du travail³.

Mais cela ne suffit pas à répondre des substitutions symboliques qui ont eu lieu. C'est au nom de l'intérêt général que les fortunes personnelles doivent faire l'objet de sacrifices et des concessions. La démocratie apporte l'idée des différences entre les capacités individuelles qui exigent dès lors des meilleurs *une discipline bien autrement énergique pour faire accepter de ces derniers un traitement simplement égal à celui des médiocres et des impuissants*⁴.

Il y faut la stabilité d'une Loi pour surplomber le code de cette volonté égalitaire. Une Loi venue tout droit des Lumières sur lesquelles Durkheim avait déjà établi les principes de *la nouvelle science* sur la base du texte de Montesquieu de 1748, *De l'esprit des lois*⁵ :

Car tout être, étant partie de l'univers, est relatif au reste de l'univers ; sa nature et la manière dont il la manifeste ne dépendent donc pas seulement de lui-même, mais des autres êtres qui, par suite, le contiennent et le règlent. À cet égard, il n'y a que des différences de degrés et de formes entre le minéral et le sujet pensant. Ce que l'homme a de caractéristique, c'est que le frein auquel il est soumis n'est pas physique, mais moral, c'est-à-dire social. Il reçoit sa loi non d'un milieu matériel qui s'impose brutalement à lui, mais d'une conscience supérieure à la sienne et dont il sent la supériorité.

Le scientifique de son temps ne s'oriente pas de la Loi établie, mais de la nécessité de son siècle d'en établir. La science de Durkheim fait partie de ce temps où c'est de stabilité qu'elle devait armer la nouveauté. La nouvelle science devait se loger dans les nécessités transcendantales de la Raison, en attente depuis les Lumières pour s'affronter à la déferlante égalitaire de masse.

existent entre elles et leurs sources somatiques d'une part, et leur but d'autre part. La source de la pulsion se trouve dans l'excitation d'un organe, et son but prochain est l'apaisement d'une telle excitation organique. »

1 Durkheim E., *Le Suicide*, Chapitre V, *op. cit.*

2 Durkheim E., *De la division du travail social* (1897), Paris, Puf, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1967. Durkheim dégage les rapports de solidarités organiques et mécaniques qui doivent être réintroduites dans les nouvelles sociétés du travail, depuis leur organisations corporatistes aux sociétés industrielles.

3 En France, la première proposition de loi sur la codification des lois ouvrières a lieu en 1896, avant que le premier « Code du travail et de la prévoyance sociale » soit adopté le 28 décembre 1910.

4 Durkheim E., *Le Suicide*, Chapitre V, *op. cit.*

5 Durkheim E., *La Contribution de Montesquieu à la constitution des sciences sociales*, 1892.

La pensée européenne en germe depuis le XVII^e siècle venait de se réaliser¹, et l'esprit des nouveaux scientifiques en était pétri. Durkheim s'impose alors dans le paysage comme celui dont toute la pensée élève la société du travail. Bien qu'il n'évince pas que *l'homme pour sa part, parce que la majeure et la meilleure partie de sa vie dépasse le corps, il échappe au joug du corps, mais il subit celui de la société*².

En le soulignant, Durkheim désigne que cette conception transcendante de l'Homme requiert sa vertu pour entrer dans la société. Il nous donne accès à une portée de son discours, dans le sens où son désir d'auteur répond à un Idéal de société qui, pour remplir sa fonction transcendantale doit avoir pour corrélat la mort de l'individu. L'exemplarité de celui qui se suicide vient ici à point nommé pour répondre du vide qu'il laisse derrière lui et induire qu'il faut une moralisation sous la forme d'une prescription politique à la société. En établissant son texte à partir du mystère que représente le suicide, il rallie la mort de l'individu à l'aspiration morale de la société, et renvoie toute l'énigme sur un autre champ, celui du *Trieb* et de la psychanalyse.

Une philosophie du travail

Ainsi la sphère où cette crise est à l'état chronique, c'est le monde du commerce et de l'industrie, nous précise Durkheim. Il situe clairement la période comme celle où le progrès économique a principalement consisté à affranchir les relations industrielles de toute réglementation. Alors qu'il existait un système de pouvoirs moraux, dont les principaux agents étaient la religion ou les corps de métiers, et qui avait pour fonction de les discipliner. Il déplore que le pouvoir gouvernemental, au lieu d'être le régulateur de la vie économique, en soit devenu l'instrument et le serviteur.

L'anomie régnante sur l'industrie et le commerce a traversé le temps depuis Durkheim pour nous parvenir intacte. Les générations suivantes n'ont eu qu'à le reprendre pour qualifier chacune de leurs époques jusqu'à aujourd'hui. L'anomie propose un terme pour décrire et déplorer tout un champ économique dans ses effets de dérégulation sur les désirs des hommes qui ne trouvent plus à se borner. Il nous propose une grille, peut-être particulièrement ravivée, pour s'affliger de ses conséquences propres à ranimer la nature humaine la plus vile.

Cette anomie est justement cette conception par laquelle se produit un renversement

1 C'est-à-dire aussi bien la pensée libérale anglaise d'un Pierre Bayle, pour qui la nature était autant matière à la science que fondement à la morale (Bayle P, *Le Dictionnaire historique et critique* (1697) qui annonce le « dictionnaire philosophique de Voltaire » et l'encyclopédie de Diderot), que les découvertes scientifiques à la source de l'esprit philosophique qui préparait les nouvelles sciences, aussi bien Darwin (1809-1882) que Durkheim.

Le statut de la Morale ne fut pas en reste, car alors que le déisme de Voltaire affirmait l'existence de l'âme comme faculté rationnelle, celui de Rousseau envoyait de la conscience éthique. Les Anglais quant à eux, tels que Hume (1711-1776) ou Betham (1748-1832), désignèrent des valeurs éthiques hors de toute religion, découlant plutôt de la société et de l'époque, et une morale issue des lois naturelles de l'univers. Mais alors que le rayonnement de Betham situait une philosophie utilitariste dans laquelle l'homme veut faire converger intérêt et devoir, Kant (1724-1804) le contredit. Selon lui, la morale n'a rien à voir avec la recherche du bonheur mais se fonde sur des catégories a priori ou transcendantales de la raison. Être morale, c'est affirmer notre rationalité, la maîtrise de notre volonté, la transformation de nos désirs en volonté pour le Bien. On retrouve chacune de ces occurrences dans la pensée scientifique de Durkheim.

2 Durkheim E., *Le Suicide*, Chapitre V, *op. cit.*

dans les esprits concernant le champ de référence pour situer la Morale d'une part et les instances régulatrices d'autre part ; c'est-à-dire tout ce que l'on compte de pouvoir pour la réguler. Le dogme n'est plus du côté de la tradition mais du côté du progrès alors que les instances de régulation sont les anciennes institutions. L'esprit des Lumières qui lutta contre l'ignorance dogmatique de la religion obtint gain de cause mais également par ces effets inattendus tel que ce retournement des valeurs, cette inversion dans l'ordre de ce qui est à espérer et ce qui est à craindre. C'est-à-dire ce champ impalpable et envahissant que Lacan nommera plus tard sous le terme de jouissance.

Durkheim précise ce dont il parle :

[...] De part et d'autre, on déclare que les nations doivent avoir pour seul ou principal objectif de prospérer industriellement ; c'est ce qu'implique le dogme du matérialisme économique qui sert également de base à ces systèmes, en apparence opposés. Et comme ces théories ne font qu'exprimer l'état de l'opinion, l'industrie, au lieu de continuer à être regardée comme un moyen en vue d'une fin qui la dépasse, est devenue la fin suprême des individus et des sociétés¹.

Le nouveau dogme de la « prospérité des nations » pourrait être caractérisé du fait qu'il ne correspond à aucune théologie mais que l'opinion publique le conseille formellement, si les Lumières n'en avaient pas légué une trace écrite en 1776 avec *La Richesse des nations* du philosophe et économiste Adam Smith². Il fait référence à cette autre pensée des Lumières qui, sous la force libératrice, forçait l'étendue de l'affranchissement pour donner à l'économiste le pouvoir d'annoncer une pensée libérale au destin prometteur.

Durkheim évoque le règne de ce dogmatisme jusque dans les bases *de systèmes en apparence opposés*, il désigne par là ce que nous reconnaissons comme un effet de retour sur la matière après qu'on a vidé les cieux. Car le matérialisme régnant sur le XIX^e siècle recouvre des réalités bien différentes et sert autant pour qualifier un système philosophique qu'une pensée scientifique.

En désignant l'anomie, Durkheim cherche à se distinguer de cette pensée matérialiste à l'endroit où elle est appliquée à l'économie. Toute sa pensée lui fournit une contradiction en visant l'élévation dans la Loi bien qu'il parte lui aussi de cette humanité qui précisément travaille la matière du monde. Car, ce qui caractérise le travail y est précisément ce champ qui l'ouvre sur l'étendue d'une conception matérialiste des hommes dans leur rapport aux choses qu'ils travaillent. Durkheim produit une pensée qui commence par élever l'homme au rang de travailleur vers l'institution d'une société du travail. Il s'accolle de la sorte à l'autre matérialisme historique dans son destin marxien, mais pour s'en détacher par le traitement moral qu'il fait à la jouissance³.

Le commerce et l'industrie vissés sur la matérialité financière des échanges exigent que l'on laisse libre cours au déploiement de son phénomène pour mettre en avant que dans l'inégalité se situe sa régulation. Pour Durkheim, l'économique exige que la demande de limite soit impérative, et si l'opinion publique réclame toujours plus d'usufruit, c'est quand même ici la place d'un interdit fondamental dans la « religion des hommes ». L'économie selon Durkheim doit rester *un moyen en vue d'une fin qui le dépasse* et non pas le règne d'une jouissance débridée sous peine de voir l'humanité en perdition :

Cette apothéose du bien-être, en sanctifiant [les appétits], pour ainsi dire, les a mis au-dessus de toute loi humaine. Il semble qu'il y ait une sorte de sacrilège à les endiguer⁴.

[...] Mais maintenant que (le marché) peut presque prétendre à avoir pour client le monde entier,

1 Durkheim E., *Le Suicide*, Livre II, « Le suicide anémique », *op. cit.*

2 Smith A., *Recherches sur la nature des causes de la richesse des nations* (1776), éd. traduite en 1881 (disponible sur www.classique.Uqac.ca).

3 Nous y reviendrons.

4 Durkheim E., *Le Suicide*, Livre II, « Le suicide anémique », paragraphe III, *op. cit.*

comment, devant ces perspectives sans bornes, les passions accepteraient-elles encore qu'on les bornât comme autrefois¹ ?

[...] l'état de crise et d'anomie est constant (dans la société) et, pour ainsi dire, normal [...] on a soif de choses nouvelles, de jouissances ignorées, de sensations inconnues, mais qui perdent toute leur saveur dès qu'elles sont connues².

Mais au-delà de valider le travail comme l'institution providentielle des sociétés issues de la pensée matérialiste, Durkheim situe en son centre un homme élevé à la condition travailleuse. Durkheim n'invente pas le travail, mais en appelle à une résurgence et à sa réforme, dans laquelle le travailleur sera au cœur. La religion des hommes consacre le travailleur. Il doit répondre de lui-même et de toute la société pour la construire. Car celui qui travaille, qui produit des choses, produit de la matière réelle ainsi que de l'action au présent. Celui qui a la sagesse de *jouir des résultats acquis sans éprouver perpétuellement le besoin de les remplacer par d'autres, y trouve de quoi se retenir à la vie quand l'heure des contrariétés a sonné³.*

La raison et la sagesse viennent au secours de l'immodéré pour que la figure du travailleur remplace celle de l'inconséquent. Le travailleur est cette figure modérée de l'homme qui se penche sur la matérialité de son corps, de son monde et de son temps pour faire la production d'avenir. Sa figure contrecarre celle de l'homme effroyablement solitaire, coupé de son histoire et soumis à son *Trieb*.

Le passé n'a été pour lui qu'une série d'étapes impatientement traversées. Ce qui lui permettait de s'avengler sur lui-même, c'est qu'il comptait toujours trouver plus loin le bonheur qu'il n'avait pas encore rencontré jusque-là. Mais voici qu'il est arrêté dans sa marche dès lors, il n'a plus rien ni derrière lui ni devant lui sur quoi il puisse reposer son regard. La fatigue, du reste, suffit, à elle seule, pour produire le désenchantement, car il est difficile de ne pas sentir, à la longue, l'inutilité d'une poursuite sans terme⁴.

L'argument durkheimien installe ce travailleur pour lui réserver une stature qu'on attend de l'Homme dès lors qu'il fut exilé de son ancrage et d'où il tire sa prétention créatrice. Il l'inscrit dans une rhétorique plus large pour prôner un renouveau de la nécessité de la frugalité contre le pouvoir destructeur de sa puissance. Le désir que l'on attend du travailleur trouve là les conditions de ses bords dès lors qu'on attend de lui qu'il développe sa richesse intérieure plutôt que de tirer profit de la richesse de sa production.

L'amélioration des conditions matérielles de l'humanité passe alors par la parenthèse du travail de chacun et pour tous. Améliorer ses propres conditions va de pair avec celles de la société. La transformation introduit le travail et le mérite, c'est-à-dire ce qui fait passer un état de manque originel à la richesse d'un ordre social et socialement évolué.

Il place le travailleur du côté du désir contre la figure de l'homme sans gravité. Durkheim s'inscrit dans cette philosophie de son temps qui vouait sa contribution à rendre habitables les sociétés industrielles, mais également dans un discours scientifique qui évite l'emphase oratoire parce qu'il se base sur des faits persuasifs.

Le lecteur d'aujourd'hui est saisi par l'incroyable actualité que prennent sa plainte et ses conclusions alors que le bouleversement révolutionnaire, déjà suffisamment daté, découvrait l'humeur contradictoire des hommes. L'analogie nous saute aux yeux, exception faite peut-être de l'espoir politique. Notre actualité tend à donner tort à l'Idéal durkheimien au profit d'une précaution freudienne ; car dans l'intermédiaire, l'ordre industriel d'une construction sociale a changé le savoir de l'homme par rapport aux illusions dont il a besoin et qui feront l'objet de notre développement suivant⁵.

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 Durkheim E., *Le Suicide*, Livre III, Première partie, Chapitre III, *op. cit.*

La fonction de l'énigme, dès lors qu'il s'agit de suicide au travail, est à son comble alors que le travail n'est plus porteur d'espoir. Le suicide est ce qui continue d'objecter à l'étendue des consultations de souffrance au travail. Il déporte toujours un peu plus loin la fonction de son énigme dès lors qu'il exige que l'on détourne les yeux de lui¹ pour interroger la société du travail à laquelle il a affaire. C'est sa façon de rendre raison à Durkheim, dès lors que l'extinction du sujet produit une *socio-logie*.

L'énigme renvoie à l'idée prégnante qu'il se passe quelque chose. Ce qui se passe et dont on ne sait rien crée la question elle-même dans laquelle s'installent des répliques, *comme celle qui a lieu entre le journaliste et Jean-Pierre Léaud dans le film de Philippe Garrel, Liberté, la nuit*².

Or justement, le suicide pris dans l'esprit de Durkheim situe cette modalité de la question qui va de l'énigme de la mort du sujet aux questions de société. Elle commence sur une volonté qui prend sa force parce qu'elle est inconnue et porte tout un discours qui est la réponse la plus complète qu'il peut lui offrir comme idéal de société.

Le monde, qui n'est pas resté figé depuis, trouve encore ici de quoi se rendre un peu lisible. Ce n'est pas seulement que le travail ne répond plus à la question de société, mais au contraire que la question se porte sur lui, en tant que là on n'attend pas de réponse scientifique.

1 On retrouve dans plusieurs lettres cette précision qui concerne le refus d'aller consulter. L'exemple anonymé que donne Yves Clot (in « Suicides au travail : un drame de la conscience professionnelle ? », *Activités*, vol. 10, 2).

2 Personne ne sait ce qui se passe aujourd'hui parce que personne ne veut qu'il se passe quelque chose, en réalité on ne sait jamais ce qu'il se passe on sait seulement ce que l'on veut qu'il se passe, et c'est comme ça que les choses arrivent. En 17, Lénine et ses camarades ne disaient pas : « Nous allons faire la révolution parce que nous voulons la révolution. » Ils disaient : « Toutes les conditions de la révolutions sont réunies, la révolution est inéluctable ! » Ils ont fait la révolution qui n'aurait jamais eu lieu s'ils ne l'avaient pas faite et qu'ils n'auraient pas faite s'ils n'avaient pas pensé qu'elle était inéluctable uniquement parce qu'ils le voulaient.

À chaque fois que quelque chose a bougé dans ce monde
ça a toujours été pour le pire !
Voilà pourquoi personne ne bouge,
personne n'ose provoquer l'avenir !
Faudrait être fou pour provoquer l'avenir
Faudrait être fou pour risquer de provoquer
un nouveau 19, un nouveau 14, ou un nouveau 37.

Alors, il ne se passera jamais plus rien ?
Si parce qu'il y aura toujours
des fous et des cons pour les suivre
et des sages pour ne rien faire...

- C -
UNE ENTRÉE DANS LA PSYCHANALYSE

Introduction

Champ psychanalytique — Unité paradigmatique et contradictions

Nous avons pu dégager que l'épistémologie durkheimienne était organisée selon l'ossature d'une épistémologie générale du suicide, en tant que sous sa plume son énigme produit une prescription sociale à la pensée, sous la forme d'une société du travail. Alors que la division des sciences humaines en Psychanalyse et Sociologie continue de porter son illusion de complémentarité, nous introduisons quant à nous l'apport analytique sur la différence de leur discours.

À partir de 1913, Freud a suffisamment dégagé le champ de l'inconscient pour s'ouvrir aux prétentions de son discours. Il n'en est plus à convaincre son lecteur et à construire son argument d'avancées spéculatives en vérifications. Il s'engage dans une production doctrinale d'ordre général. Ce que l'on peut qualifier de sociologie freudienne s'ouvre avec *Totem et tabou* en 1913, alors qu'une élaboration topique des instances psychiques voit le jour en 1920. Il ne s'y introduit qu'à l'issue d'un déploiement déjà conséquent de sa théorie et alors que la société industrielle a déjà produit des effets sur les hommes. Il répond de la sorte aux Idéalités naissantes des années 1920, par les affres de la pulsion.

Alors que l'œuvre de Durkheim est dense, que deux livres¹ lui suffisent pour donner une forme clarifiée de ce que devrait être une société du travail structurée et accueillante, l'œuvre de Freud quant à elle est aussi vaste qu'inachevée dans la mesure où son discours est calé sur l'infini de la pulsion. Il ne réserve au travail qu'une petite place dans le *Malaise dans la culture* au sein d'une étude plus large sur la civilisation des hommes.

Entre l'écriture infinie de l'objet en extension de Freud et la finitude du corps social durkheimien, il ne s'agit pas de complémentarité. Elles frayent toutes deux leurs arguments dans le sillage de l'ordre invisible des choses pourtant agissantes. Bien plus que de produire des ruptures avec un courant de pensée traditionnel, elles s'organisent contre le sens commun et les représentations de leur temps pour formaliser la transformation d'une pensée que la modernité exige.

Alors que la Sociologie de Durkheim aboutit à cerner une dimension psychologique sous son reste de coquille vide, le discours freudien quant à lui aboutit à cette sociologie dont le travail est apparenté à l'anomie durkheimienne. La lecture croisée de leur discours ne mène

¹ *Le Suicide* et *La Division sociale du travail*.

à aucune positivité, mais bien plutôt à un modèle de discours établi sur la dialectique conscient/inconscient. Ce qui les range sous le même paradigme alors qu'a priori nous pourrions être tenté d'y dégager une continuité de leur logique. En les distinguant, nous pourrions être tenté d'y déceler un parcours de formalisation de la pulsion à la conception, au sein duquel la société de l'après-Révolution aurait centralisé le Travail pour répondre à ses exigences industrielles. Mais alors que la sociologie l'érige, la psychanalyse, elle, n'en veut pas.

La référence de la psychodynamique au corpus psychanalytique apparaît à rebours de la logique freudienne. En basculant vers le conscient, elle dérive sur le terrain des résistances en tant qu'elles vont dans les deux directions ; celle du sujet lui-même et celle que lui oppose son environnement *réel*¹. Dans cette conception, le terme de *réel* est utilisé pour décrire cet environnement qui fait intrusion chez le sujet. Il faut reconnaître à Christophe Dejours qu'il suit le discours de la Psychanalyse dans ses explorations les plus poussées pour rejoindre la question du travail. Il ne passe à côté de rien de ce qu'elle permet de désigner en termes d'aliénation et de vérité pour décrire les ressorts de la souffrance tendant toujours plus à rejoindre le politique. Il alimente de la sorte un destin de la psychanalyse déjà orienté vers l'intelligence consciente de la personne. Car *le travail contient en lui une sorte de chemin inévitable passant par la subversion, et individuelle et collective*², nous dit-il. Son discours est alors apte à discuter avec la psychosociologie sous la forme par exemple de ce que l'on appelle la *résistance au changement*. Il lui fournit l'axe éthique selon lequel les *stratégies de défense* des sujets nous imposent d'analyser leur demande. De cette façon, il entre sans difficulté dans le champ moral où se *retournent facilement* les résistances, et donne à la subjectivité un destin sur le terrain de la volonté, de la liberté et de la notion de personne³.

Mais nous lui objectons que le texte freudien est avant tout situé sur le fait saillant qu'il ne veut pas du travail pour établir sa théorie et qu'il s'en explique. Dès lors qu'on s'oriente sur le maintien de l'inconscient jusque dans les dernières décisions volontaires du sujet, on détermine que pour chacun, c'est inévitablement différent. Ce destin de la Psychanalyse, ensuite vissé par la transformation lacanienne, s'oriente dans la dimension du singulier ; d'abord dans la dimension du cas, puis dans celle du rebond au cas par cas pour entrer dans le champ social, ce qui devrait la préserver de la tentation de se prononcer directement au niveau des institutions et de leur discours politique.

Cependant, la fin du XX^e siècle, marquée par la transition généralisée, l'a mise à l'épreuve du discours globalisant lorsqu'on s'est mis à se plaindre de son travail partout jusque dans les consultations psychanalytiques. Les psychanalystes l'ont d'abord entendu comme une des nouvelles plaintes dès lors que les façons de souffrir se sont modifiées, dessinant de grandes tendances pour exiger des cliniciens les ravalements nécessaires à leur théorie.

L'obligation de prendre la mesure de ce qui se passait dans cette interaction entre le champ social et l'individuel, dans ce monde en mutation, touchait tous les cliniciens de toutes les spécialités. Par exemple, la création de l'Observatoire national des pratiques en

1 Lhuilier D., article entretien avec Christophe Dejours, « Résistance et défense », in *Nouvelle Revue psychosociologique*, 7, 2009, p. 225-234.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.* Dejours renvoie au texte de l'Américain H. Franckurt « Freedom of the will and the concept of a person » (*The Journal of Philosophy*, 68, 1971, p. 5-20, traduction française dans M. Neuberg, *Théorie de l'action*, Liège, Mardaga éditeur, 1991, p. 253-269 et dans M. Jouan, *Psychologie morale : autonomie, responsabilité et rationalité pratique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, p. 79-102, 2008).

santé mentale¹ proposa un Observatoire de la précarité pour aider tous les acteurs de terrain en première ligne de la plainte, précisément là où les professionnels ne la recevaient plus. On retrouve chez Jean Furtos² un exemple de la traînée de poudre galopante que laisse derrière elle cette *souffrance psychique d'origine sociale*.

Par ailleurs, l'École de la cause freudienne y entra d'une façon ni psychosociale ni orientée sur le symptôme commun tel que celui de *dépression* par exemple. Sa proposition part des changements sociaux ; elle ne s'arrête pas sur les effets qu'ils ont sur les hommes, mais en quoi la logique des sujets en est l'effet. L'incertitude généralisée fut propice à une relecture du texte qui dégagait une autre descendance au niveau du repérage structurel agissant dans le sujet³. Le mouvement du monde qui avait désarrimé les sujets portait la psychanalyse à déterminer ce qui se passait au plus intime de la soumission des sujets à leur mode singulier de jouissance ; ouvrant dès lors au clinicien de pouvoir l'accueillir et s'engager dans le transfert. Par ailleurs, une *psychanalyse appliquée* s'inséra dans le social, en créant par exemple des centres psychanalytiques de consultations et de traitement⁴. Pour recevoir rapidement et gratuitement l'angoisse des plaignants et les aider à opérer les réaménagements urgents⁵, en se réinsérant, sinon dans le social, au moins dans la langue. Ce courant a vu en 2000 l'ouverture d'une consultation à Paris qui a pris la précaution d'ajouter le pluriel à *souffrances au travail*⁶. Sans se ranger derrière le symptôme commun pour autant, ils n'ont pas ignoré le bruit et la généralité, mais lui ont opposé le fait :

C'est un fait, il y a des souffrances au travail. Nous avons pu le vérifier à ceci : il y a des travailleurs qui souffrent au point de s'emparer de l'offre qui leur est faite de venir rencontrer un psychanalyste dans le cadre de notre association⁷, nous dit Marie-Hélène Doguet-Dziomba.

La singularité y est remise au centre, alors que le travail lui continue à être interrogé, mais toujours du point de vue du sujet comme le lieu où *un réel insensé*⁸ a fait irruption, ou encore comme *le lieu de la perte*⁹, en tant que chacun y est concerné.

Or la position singulière de cette consultation d'orientation franchement psychanalytique est également là pour illustrer le phénomène plus large. Le tournant a eu comme effet sur le discours de la Psychanalyse, qu'il a dû faire face à deux choses, d'une part appréhender les nouveautés de la souffrance et du symptôme, et d'autre part le retrait de son discours, voire même la perspective de sa disparition. Il s'est retrouvé, malgré lui, en position de partager le destin général et urgent des sujets. Cette inversion de la tendance lui a néanmoins procuré cette faveur, selon laquelle le discours devenu minoritaire de la psychanalyse peut prétendre apporter sa contribution dialectique à l'aveuglement général,

1 Fondé par Jean Furtos, psychiatre des hôpitaux, et le sociologue Christian Laval (Onsmp-Orspere), centre hospitalier Le Vinatier, 95.

2 Furtos J., *Les Cliniques de la précarité, contexte social, psychopathologie et dispositifs*, Paris, Masson, 2008.

3 Par exemple, la « convention d'Antibes », organisée en 1999, produit cet effet de déplacement sur celui de l'extra-ordinaire psychose à l'ordinaire débranchement des nouveaux sujets. *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, ouvrage collectif sous la direction de Miller, J.A., Paris, Agalma/Le Seuil, 1999, réédité en 2005 aux éditions Navarin, coll. « Le Paon ».

4 Création des CPCT accueil gratuit.

5 La revue *Mental*, « spécialisée dans l'approche de la psychanalyse appliquée dans le champ de la santé mentale et du malaise dans la civilisation ».

6 SAT.

7 Doguet-Dziomba M.H., quatrième de couverture in ouvrage collectif, *Souffrances au travail rencontre avec des psychanalystes*, Atelier Patrix, 2012.

8 Doguet-Dziomba M.H., « SAT, psychanalystes en prise directe avec le social ? », in ouvrage collectif, *Souffrances au travail rencontre avec des psychanalystes*, op. cit.

9 Prononcé par François Leguil lors du colloque « Je travaille moi non plus », organisé en 2015 par Intervalle-CAP et Souffrances au travail, à la Maison des cultures du monde (Paris).

comme *sa contribution éthique au monde de la globalisation*¹. Sommé de produire un saut pour répondre à cette double urgence vitale, il dut penser l'urgence elle-même. Alors que les modalités pratiques se sont branchées sur le social² et des nouveaux types de consultations, sa théorie reprend ses fondations. Si le symptôme est en question, elle en revisite la notion.

Parmi ceux qui s'y attellent, nous soulignons le travail de Pierre Bruno³ qui reprend une lecture assidue de Lacan dans sa fondation marxienne et fixe cette question à propos du symptôme là où il interroge le politique⁴. Ce qui suit alors dans son argument reprend les dialectiques récentes, telles que celles de L.Althusser, G.Deleuze et F.Guattari et S.Zizek.

M.-J. Sauret quant à lui fournit un détail précis de l'impact du discours capitaliste dans ses effets de sujet. Par exemple celui selon lequel le mariage du discours du Maître avec la science a délégué à la psychanalyse un pouvoir politique, dont elle ne sait rien mais qu'elle met en jeu dans sa recherche. Ces effets de sujets ne s'arrêtent pas sur *les conséquences sur le sujet*, ni sur la perspective d'un homme nouveau nouvellement souffrant, mais bien plutôt sur cette idée d'un sujet qui sous l'emprise du discours capitaliste demande à nouveau à être qualifié, et particulièrement dans sa singularité d'où il pourra prétendre à produire un effet retour dans la société elle-même. Il *sera toujours enclin à défendre son droit à la liberté individuelle contre la volonté de la masse*⁵.

Cette psychanalyse, qui produit son propre *work in progress* en répondant jour après jour au renouvellement perpétuel de la modernité, indique cette méthodologie dans laquelle nous nous inscrivons à notre tour. Nous pouvons la qualifier d'origamique dans le sens où elle ne peut produire son pas supplémentaire que sur le repli, la relecture des fondations paradigmatiques, pour le compte du travail, en ce qui nous concerne.

I - Le travail dans la fondation freudienne

Le travail dans le malaise⁶

Dans le *Malaise dans la culture*, Freud interroge le travail par l'intermédiaire du concept de sublimation et entre ainsi dans le champ social par la théorie des pulsions. Le détail du fonctionnement pulsionnel n'est plus au cœur du malaise, mais bien plutôt la dérivation que propose la sublimation. C'est-à-dire là où la pulsion de l'homme se déplace par rapport à son premier but sexuel pour une terminaison dans le champ social. Une parenthèse s'ouvre dans

1 Askofaré S. et Sauret M.-J., « La contribution éthique de la psychanalyse au monde de la globalisation : faire fond sur le symptôme », *Les Cahiers psychologie politique* [En ligne], n° 22, janvier 2013. URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=2282>

2 « Psychanalystes en prise directe sur le social », *Mental*, n° 20, février 2018.

3 Bruno P., *Lacan, Passeur de Marx – l'invention du symptôme*, Toulouse, Érès, coll. « Point hors ligne », 2010.

4 Que nous développerons.

5 Sauret M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Toulouse, PUM, coll. « Psychanalyse & », 2008.

6 Freud S., *Malaise dans la culture* (1930), Paris, Puf, 2004.

son trajet pour qu'en fin de compte sa décharge libidinale atteigne des objets socialement valorisés. Dans ces circonstances, la culture est autant le fruit de l'activité de l'homme que ce qui permet que l'homme s'élève. Mais la sublimation serait le terrain libidinal d'une rencontre réciproquement valorisée entre le social et le psychisme si Freud ne mettait pas l'accent sur la frustration fondamentale que le travail engendre du fait du sacrifice pulsionnel qu'il exige et qui n'est jamais compensé. Il exténue l'espoir d'une jouissance dont s'anime pourtant la persévérance et l'effort. La thèse selon laquelle le sexuel ne saurait se transmuier exhaustivement en culturel situe dès lors un impossible à dépasser au cœur du rapport de l'homme et de la société.

Ainsi Freud introduit la sublimation dans le même temps où il la refuse à tous et en particulier aux travailleurs qui la poursuivent en vain. L'artiste est l'exception, seul apte à représenter pleinement le concept cher à la Psychanalyse par le destin singulier de sa production intime, l'artiste valorise le concept de la sublimation lui-même dans l'œuvre d'art.

Entre la figure de l'artiste et le collectif des travailleurs, le travail organise des représentations inversées par rapport à l'idée que l'on a du bonheur. Elles situent un écart entre la satisfaction de celui qui mène son désir à son terme et la figure de celui qui peine à se résigner, mais pour lequel le manque intime est le moteur pour étendre son ouvrage dans l'œuvre commune. La figure du travailleur, contrairement à celle de l'artiste, entre entièrement dans la dépendance de la société qui lui intime de travailler et dont il attend la reconnaissance quant c'est celle-ci, sous la forme de la culture, qui s'enrichit du fruit de sa production. Freud freine ainsi l'enthousiasme durkheimien. Non pas que la société elle-même ne soit pas l'occasion pour les hommes de magnifier l'œuvre commune, mais Freud y attelle aussi l'espoir et l'illusion issue de la frustration dont les destins restent incertains. En effet ces attentes pourront tout aussi bien chercher à améliorer la culture que la renverser. Ainsi Freud s'avance dans le travail par le détour qu'il impose au plaisir pour aboutir¹. Et si cela a l'avantage d'éloigner l'homme des satisfactions rapides sans lendemain, il y a un reste de frustration, *d'aversion naturelle pour le travail* qui dualise les sentiments à son égard.

Les mêmes institutions que l'homme avait d'abord créées pour éloigner les souffrances que son corps endurait de la nature entament à leur tour l'homme, créant chez lui l'envie de *s'éloigner de ces exigences sociales [qui] pourraient signifier un retour à des possibilités de bonheur*². L'offre d'élévation que la culture lui fait en retour passe par les innovations techniques qui domestiquent la nature jusque dans la nature pulsionnelle de l'homme. Mais l'issue est viciée puisqu'elles sont le fruit de la transformation de la pulsion de destruction vers la maîtrise. Il ne suffit pas à l'homme d'avoir le sentiment de ressembler à Dieu pour en être plus heureux. Puisque le reste de nature pulsionnelle de destruction dort sous le savoir-faire de l'homme. Pour peu qu'elle ne soit pas valorisée, l'ambivalence est ranimée alors que par ailleurs elle offre la possibilité d'améliorer le sort du travailleur et de ses congénères, il accomplit de la sorte un destin civilisateur. Car alors que l'utilité n'est jamais prouvée, la technique, elle, doit toujours faire ses preuves. Il suffira d'attendre les années 1960 et 1970 pour que la société de consommation en finisse avec l'illusion d'utilité³. Alors que la qualité artisanale de l'ouvrier lui survit pour la transmettre. Cependant Freud nous apprend qu'il est peut-être inutile de s'entêter sur ce qu'on sait faire seulement dans l'espoir de se garantir le bonheur. Ainsi le travail selon Freud peut tout aussi bien prendre la tournure d'une zone de combat dans laquelle aboutit en dernière instance la décharge pulsionnelle, auquel il faudra encore quelques décennies, et quelques preuves matérielles et historiques, pour que Lacan dise que

1 *Ibid.*, Chapitre 2.

2 *Ibid.*, p. 29.

3 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVIII, p. 114. L'épisode lacanien qui, en 1969, visite une usine Fiat en Italie suffit pour renvoyer le travail des ouvriers à l'inutilité de la consommation de masse.

la *Civilisation, c'est l'égout*¹.

Cependant Freud dégage également que derrière l'inutile, il y a le *beau, le propre et ordonné* qui permet à l'homme à s'y engager et à optimiser ses forces psychiques d'une façon tout à fait culturelle. La culture lui permet également l'accès aux activités psychiques supérieures telles que les activités intellectuelles, scientifiques et artistiques, ainsi que le religieux, la philosophie et les formations d'idéal, sans compter les relations sociales qui remplacent la puissance individuelle perdue par celle de la communauté selon un idéal de justice. Les souffrances endurées peuvent espérer disparaître sous les monuments tapants et les monuments symboliques que le travail a créés. Ainsi derrière les objets que l'homme produit, une forme idéale belle et ordonnée de la société du travail jaillit. Ainsi le reste de frustration contre lequel Freud mettait en garde devient tout aussi bien le ressort d'une fuite en avant vers la construction sublimatoire de la Culture qui non seulement n'exclut pas totalement le travailleur, mais a pu depuis forcer l'admiration pour cette sublime société du travail qui glorifiait ces travailleurs.

Le travail quant à lui est ce vaste terrain issu de l'ambivalence fondamentale de notre fonctionnement. Le plaisir et la souffrance n'y sont pas seulement les contradictions quotidiennes, les petits et grands tracasseries, mais l'alternance qui produit un mouvement mécanique issu la libido des hommes vers la création de la société. Car le cisaillement dans lequel se retrouve le travailleur n'en élève pas moins les monuments qui lui survivront. C'est sur eux que la Culture se hisse en effaçant le travail de ceux qui l'ont produite. Cet effacement de l'homme et de son travail qui est au cœur de l'échafaudage de toute la Culture nous indique déjà quelle alliance il peut y avoir entre l'effacement du travailleur et la société.

Mais il y a également dans les traits de la Culture le pas qui supplémente l'homme à sa condition. Alors que les objets de sa production ne comblent pas son manque, et que, pire encore, ils matérialisent la désillusion elle-même et la vacuité de l'image idéale, Lacan énoncera cette formule qui situe ce travailleur :

*Sans doute le travailleur est le lieu sacré de cet élément conflictuel qui est la vérité du système, à savoir qu'un savoir qui se tient d'autant plus parfaitement qu'il est identique à son propre perçu dans l'être se déchire quelque part*².

C'est cet élément conflictuel qui désigne le fond terrible qui soutient une vérité du système issue du combat pulsionnel dont Freud pointait déjà que :

*Une fois que l'homme eut découvert qu'il avait entre les mains, littéralement parlant, l'amélioration de son sort sur la terre par le travail, il ne pouvait lui être indifférent qu'un autre travaillât avec ou contre lui*³.

Le secret que renferme les énonciations de Lacan tiennent sur leur aptitude à ramasser l'étendue de ce dont il s'agit sous une formule unique. Ici le travail est situé au cœur de la mécanique culturelle, comme lieu où s'organise les similitudes avec le développement libidinal de l'individu, à savoir les alliances et les concurrences.

Impossible significativité et champ sémantique

Dans l'exposé freudien, le travail est le support de cette dualité à destin social. D'abord le sujet entre en rapport avec la société sous la coupe du travail, puis il produit à son tour une

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVIII, « D'un discours qui ne serait que du semblant », p114.

2 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, « D'un Autre à l'autre », leçon du 20 novembre 1968.

3 Freud S., *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 41.

recoupe qui peut orienter la société du travail dans des directions contraires qui peuvent aller du meilleur au pire. Freud lui-même jugeait son exposé

*trop succinct pour apprécier de façon suffisante [...] la significativité du travail dans l'économie de la libido*¹.

Cette phrase de Freud nous interpelle d'autant plus aujourd'hui que notre époque semble vouloir lui rendre cette *significativité*. Peut-être même n'avons-nous jamais autant produit de questions, de descriptions, d'histoires individuelles et d'histoires collectives sur le travail que depuis qu'il est mis en cause. Nombreuses sont les analyses², les livres ou les films³, les produits culturels dont il est le sujet, car ppuisqu'on y souffre, on s'y penche. L'impossibilité à en rendre compte pour lui-même produit l'ouverture infinie de ses détails dont nous avons déjà aperçu comment la psychologie du travail rassemble les analyses les plus denses et détaillées.

Nous soulignons par exemple la densité des analyses produites par Yves Clot et son équipe de recherche au CNAM qui aboutissent à prôner le rétablissement de choses aussi essentielles que l'importance de la *dispute professionnelle*⁴ pour la fluidité des échanges quotidiens. Son inspiration théorique n'est pas l'aspect le moins intéressant de son travail, il propose en effet une psychologie du développement sur la base de la théorie historico-culturelle du psychisme de Lev Vygotski. Ce dernier, député de l'Armée rouge en Russie dans les années 1920, développa cette psychologie qui allait dans le sens de l'histoire qu'il contribuait à écrire. L'enthousiasme des Psychologues est aujourd'hui manifeste pour cette théorie qui leur fut étrangère tout le temps que le mur entre l'est et l'ouest du monde les en privait. Il est dès lors intéressant que nos scientifiques la découvrent avec enthousiasme aujourd'hui, précisément alors que le matérialisme historique ne formalise plus notre rapport quotidien au travail. Ce qu'ils y trouvent répond aux manquements et aux difficultés auxquels le travail et les travailleurs s'affrontent aujourd'hui sous la forme d'une grande puissance destructrice de ce qu'ils avaient connu précédemment. Yves Clot, tout comme Christophe Dejours et la cohorte des psychologues du travail, produit des analyses pour rendre au travail sa *centralité*⁵, mais perdue. C'est cette centralité du travail au cœur de l'homme et de la société qui est l'enjeu de toutes ses productions, mais il s'agit d'une centralité perdue et l'ensemble de ce qui est dit aujourd'hui semble toujours vouloir la rétablir.

Or, il nous semble que le terme de *significativité* impossible sur lequel Freud situait la limite de son analyse, ne doit pas uniquement être compris comme le champ qui ne concerne pas la psychanalyse, mais désigne bien plutôt le joint qu'il y a entre chacune des constructions sociales des disciplines et leurs questions académiques respectives qui ouvrent sur des discours n'aboutissant pas aux mêmes conclusions. Que la psychanalyse ne puisse rendre

1 *Ibid.*, p. 22.

2 Nous prenons en exemple l'intervention de Gaëlle Encrenaz (recherche dans l'unité de recherche COMPTRASEC- UMR CNRS 5114 de l'Université de Bordeaux) intitulée « Travail et suicide - Implication des sphères de vie et des trajectoires d'adversités dans la mortalité par suicide des policiers » pour tenter d'y dégager des lois sur la base statistique d'une « cohorte de cas-témoins » pour identifier « les facteurs personnels et professionnels associés », en établissant une « biographie médico-psychologique » et en interrogeant l'entourage des défunts.

Colloque organisé par l'EPSM de la Sarthe sur le thème des « suicides dans le cadre du travail » le 17 septembre 2015.

3 Joulé. L. et Jousse S., *C'est quoi ce travail ?*, film, 2015. Dans l'article « "C'est quoi ce travail ?" une définition du travail vivant », *Philosophie Magazine* dit que les auteurs tentent de cerner l'essence du travail en retrouvant un dénominateur commun à des réalités distinctes.

4 Clot Y., in *Le Journal de l'École de Paris du management*, article intitulé « Réhabiliter la dispute professionnelle », p. 9-16, Association des amis de l'école de Paris.

5 Je fais référence à C. Dejours.

compte de toute la *significativité* du travail, ne lui ôte pas sa légitimité à en dire quelque chose, mais au contraire, elle entre en correspondance avec lui dès lors qu'elle se situe elle-même sur la ligne de cette analogie avec l'état dans lequel se trouve le travail. C'est parce que l'heure est au malaise et que précisément il ne déploie plus la culture que l'actualité du discours de la psychanalyse y est convié.

Afin de cerner plus près ce qu'il en est de cette nouvelle aptitude pour le discours de la psychanalyse à rendre compte des questions qui concernent le travail, nous pouvons faire le parallèle avec l'exemple de *La leçon inaugurale de Daniel Lagache* en 1947 pour établir l'unité de la *psychologie clinique*. Vouloir ce rassemblement était une chose fondée politiquement avant de l'être épistémologiquement¹. La construction sociale des disciplines, témoignant des nécessités politiques des époques où elles émergent, déterminent des tournants dans les conceptions générales que l'on se fait des hommes et des cultures. Or notre époque est caractérisée comme faisant suite à un tournant qui donne un statut particulier au savoir qu'elle détient de l'époque qui la précède sur le langage lui-même. Les deux directions qui sont impliquées dans la construction des discours, à savoir l'académique et l'idéologique sont à l'œuvre dans l'étude des faits humains². Il nous semble alors que ce qui est donné à notre présent tient précisément sur le fait que le travail reflue, et que cette circonstance, il donne accès à un moment de transformation au niveau des discours et des sujets qui en sont les effets. Il offre aujourd'hui l'opportunité d'un débat inédit puisque c'est la première fois qu'on lui a ôté son avantage. Le travail n'est pas uniquement retourné à des conditions à nouveau propices au malaise, il se présente sous l'aspect de ce désavantage et ouvre une lucarne sur tout ce qui a disparu. Les prises de position actuelles, qu'elles soient émises dans l'occasion de questions académiques ou politiques, logent leurs discours dans cette ouverture et suivent alors les transformations qu'elle leur induit. Ainsi on assiste à un déplacement général des questions qui travaillent le champ et qui a pour conséquences de reprendre pied à pied tout ce qui le concerne, car la lucarne qui s'est ouverte n'est pas limitée au sentiment de nostalgie, elles s'est ouverte sur la possibilité d'un retour sur un champ de questions non traitées par le passé et laissées en suspens depuis des lustres³. Ainsi si notre temps est unanimement caractérisé par ce phénomène que le travail reflue, il convient de souligner qu'il n'est pas le seul et peut-être même qu'il n'est que la dernière institution en date à succomber.

Ainsi l'offre de la psychanalyse qui s'en sent dépositaire dans ses consultations, tient peut-être sur cette analogie, c'est à dire dans le partage de ce destin en reflux au niveau de la légitimité de son discours dans la société. Être en retrait, déconsidéré après avoir occupé des fonctions instituant dans la société, ouvre sur cette place particulière à partir de laquelle tout peut à nouveau être interrogé.

Cette position subjective répandue dans la société et qui détermine une façon dont on y prend la parole, est également le cadre dans lequel on peut saisir la position du sujet et particulièrement celle qu'il occupe lorsqu'il se suicide au travail. Elle permet également de saisir que la répétition sérielle de son fait y insiste puisque lorsque le travail reflue, le travailleur qui s'éclipse y applique l'accent en ricochet. *Ce nouveau n'est pas dans ce qui est dit mais dans la répétition de son retour*, avançait Michel Foucault. En pointant ainsi la modalité de retour sur laquelle se présente toujours ce qui est inédit il ouvre sur un dialogue entre auteurs pour que Freud lui réponde par la pulsion de mort et son retour incessant. Le discours de la

1 Nous nous rappelons que l'historien Thomas Le Bianic y situait justement ce sur quoi la psychodynamique avait pris le large pour aller franchement vers les disciplines fondées sur le travail.

2 Comme l'a souligné Gaston Bachelard (1884-1962) ou encore Michel Foucault qui dégage l'indépendance du discours par rapport à son auteur (« Qu'est-ce qu'un auteur ? » (conférence), in *Dits, écrits*, Tome 1, texte n° 69).

3 L'intérêt de cette question est telle qu'une recherche à part entière pourrait y être consacré. Elle pourrait prendre appui, par exemple, sur une conception du sujet, telle que celle d'Alain de Libera, c'est-à-dire sur cette dialectique entre sédimentation et dynamique sémantique.

psychanalyse fait aujourd'hui une offre pour que ce reste de discours *non traité* dont Foucault était un archéologue. Il permet de situer des points de repère sur ce temps caractérisé dès lors que l'angoisse des travailleurs a succédé à l'Idéal dont ils étaient l'objet.

Le suicide au travail peut être défini comme le creux de toute idée de *significativité*, c'est-à-dire ce qui la creuse et renforce l'effet de trou pour venir troubler toute prétention à le comprendre. La *significativité* est bien le terme qu'emploie Freud bien qu'il n'existe pas dans le dictionnaire. Le terme est là employé pour créer l'effet d'agrandissement, pour prendre la mesure de la grandeur du travail dans nos sociétés malgré la place infime que la psychanalyse peut lui accorder. Le néologisme rend sa grandeur au travail et renvoie à cette idée de totalité dans le sens où tout ce qu'il recouvre comprend tout le champ pulsionnel, sauf la singularité qui a à s'y déterminer. À partir de là, ce n'est pas la même chose de s'orienter du discours d'Yves Clot, par exemple, que de se situer au niveau du hiatus que Freud a soulevé entre le travail et le sujet. Le premier s'inscrit dans le sens de l'histoire, ce sens qui aspire à faire revivre la fonction constituante du travail. Le second permet de situer le point creux de ce discours, ce que c'est qu'un sujet qui émerge lorsqu'il s'éteint et produit l'envers du symbole pour le travail.

Cependant dès qu'il est évoqué, dès que quelqu'un en parle, le travail est significatif. Il est significatif autant de sa totalité que de celui qui en parle. Parler de sa souffrance au travail aujourd'hui, c'est charger son témoignage du sens commun pour désigner là où justement ça manque de sens pour celui qui en parle.

Le malaise freudien nous mettait en garde au début des années 1930 contre l'illusion sur laquelle s'érigeait le travail exemplaire. Ce malaise aujourd'hui n'a peut-être jamais été autant généralisé que l'illusion elle-même en est tombée et il se pourrait bien que ça souffre de ne plus avoir d'illusion comme on souffre de déclin. La souffrance n'est peut-être pas plus aiguë qu'avant, mais elle s'accompagne de déclassement. Tout ce qui est dit à son propos semble faire une invocation :

Que le travail persiste ! De dieu !

Car sous cette crainte gît l'angoisse plus profonde menée par cette idée que rien ne sera plus comme avant. Tout ce qui évoque le travail situe le drame immatériel qui le destitue. Cependant si tout le monde en parle, au travail on souffre en silence. Et c'est parce que certains même se suicident et se taisent définitivement qu'ils ouvrent une brèche dans le discours pour enrayer le sort, tout en le prouvant. Ce qu'on se demande à leur propos est :

De qui s'agit-il ?

Qu'ont-ils de si particulier pour venir confirmer la Loi générale de la souffrance au travail ? Et à ce prix encore ? Comment peut-on les caractériser ? Faut-il plus les compter parmi les agriculteurs, les juges, les infirmières, les policiers ou même les chômeurs ? Sont-ce plutôt des femmes ou des hommes ? Quels âges ont-ils ? Où en étaient-ils dans leur carrière ? Faut-il les compter parmi les meilleurs, les plus investis, ou les plus faibles ?

Avec le suicide, l'ensemble s'éclipse sous l'éclat de la disparition du particulier. En retournant la question sur le plus intime, le suicide produit cette inversion dans le langage et interrompt la conceptualisation toujours plus précise pour revenir sur les cas particuliers qui confirment en même temps toutes les théories. Il s'agit dès lors de comprendre quelle est la Loi qui en régit l'acte, puis le rythme, puis la série. Ont-ils un point commun ? Correspondent-ils à une catégorie de population ? Peuvent-ils faire groupe bien qu'ils soient l'antithèse de la pensée collective ? Les suicides répondent à l'impossible *significativité* du travail en étant on ne peut plus significatifs de cette chose dont ils sont la preuve et qui les engloutit comme elle engloutit le travail. Dès lors, l'acte de suicide resserre l'unanimité dans

le recueillement et celui qui s'aventure à en dire quelque chose engage sa parole, il doit prendre toutes les précautions nécessaires pour en estimer la cause et recouvrir de son interprétation le silence imposé.

La singularité durkheimienne

Alors que les suicides au travail imposent sur le phénomène social, la question : *de qui s'agit-il ?* c'est encore avec Durkheim que 'on peut en suivre la portée. Alors qu'il ouvrait son argument sur deux hypothèses, celle *des dispositions organo-psychiques*¹ et celle de la *nature du milieu physique*, il posait la première question qui vient à l'esprit lorsqu'on s'interroge sur les causes du suicide : cela vient-il de l'individu ou des conditions du milieu ? Il reprend alors les hypothèses des aliénistes selon lesquelles le suicide est une entité morbide *sui generis*, c'est à dire une folie spéciale², pour les démentir par l'autre conception également à l'œuvre dans la psychiatrie naissante³. L'expérience d'Esquirol notamment, démontre qu'il ne peut pas s'agir d'un épisode isolé caractérise de plusieurs sortes de folie puisque les cas sont tellement différents les uns des autres *qu'il est impossible en effet de procéder à un inventaire complet de tous les cas de suicide et de faire voir dans chacun d'eux l'influence de l'aliénation mentale*⁴. Après cela, puisqu'aucun des cas particuliers ne peut servir de base à une généralisation, on peut alors se demander s'il existe des « folies-suicides » ? Comme la tendance au suicide est spéciale et définie, si elle constitue une variété de la folie, ce ne peut être qu'une folie partielle et limitée à un seul acte, c'est-à-dire une monomanie. Le monomane se caractérise par une conscience parfaitement saine, sauf en un point. Il ne présente qu'une tare qui est parfaitement localisée. Le fond de la vie du manomane est le même que pour l'homme sain sauf à l'endroit d'un *état psychique déterminé qui se détache de ce fond commun par un relief exceptionnel. C'est simplement une passion exagérée, une idée fausse, mais d'une telle intensité qu'elle obsède l'esprit et lui enlève toute liberté*⁵. Il suffirait qu'un feu violent vienne troubler l'équilibre mental ou qu'une passion anormale épuise l'énergie de l'homme d'un seul coup mais également peu à peu pour qu'il en vienne à se tuer. Malgré l'apparence raisonnable de cette explication, Durkheim la réfute au motif *qu'en dehors de leur acte, il y aura toujours des hommes ne se singularisent aucunement des autres hommes*. Durkheim estime que cette conception parcellisée de l'homme est dépassée car on ne peut jamais isoler une tendance malade. Au contraire, dès qu'une tendance est atteinte, les autres le sont également. Il n'y a pas de monomanie car la folie envahit l'entendement tout entier. S'inspirant de l'exemple exposé par Falret⁶, il s'appuie sur le délire divin d'un homme qui, souhaitant créer une nouvelle religion, y qui rassemblait toutes ses conceptions de la vie. Sous la cohérence d'un seul esprit, la question que posent les suicides se déplace au niveau de la genèse de sa conception : est-il possible qu'une idée soit altérée sans que sa racine le soit également ? Alors que les tendances ne font que manifester extérieurement l'état général des centres conscients, ces fonctions en dérivent et l'expriment. *Par conséquent elles ne peuvent avoir de caractère morbide sans que cet état soit lui-même vicié*⁷, dit Falret. C'est parce que les troubles en

1 Durkheim E. *Le Suicide, op. cit.*, p. 19.

2 Bourdin C-E., *Du suicide considéré comme maladie*, Paris 1845.

3 Esquirol E., *Des maladies mentales*, Paris, 1838 (tome 1 p. 526-676).

4 Durkheim E., *Le Suicide, op. cit.*, p. 21.

5 *Ibid.*, p. 22.

6 Falret J.-P., *De l'hypocondrie et du suicide*, Paris, 1822.

7 *Ibid.*, p. 25.

apparence locaux sont le reflet d'un état plus général que le suicide ne peut pas être une folie distincte.

Durkheim chemine le long des conceptions des aliénistes et déplace la question des suicides le long des transformations qu'elle génère sur les représentations de l'homme qui le commettent. Ceux-ci ne pouvant être unanimement rangés parmi les fous, puisque même leur pensée est cohérente, ce pourrait-il alors que le suicide soit le résultat d'un syndrome épisodique issu d'un état vésanique général ? tel qu'ils ont été classés par Jousset et Moreau de Tours¹ :

- D'abord les suicides maniaques sont dus à des hallucinations ou à des conceptions délirantes pour y échapper. Ce sont des états temporaires qui n'impliquent pas qu'une tentative de suicide manquée en produise une autre.

- Les suicides mélancoliques² quant à eux, sont dus à un état général de dépression dans lequel l'homme *n'apprécie plus sainement les rapports avec les personnes et les choses qui l'entourent et voit tout en noir*. Ces dispositions sont constantes et sont douées d'une grande fixité.

- Viennent ensuite les suicides obsessifs dans lesquels il n'y a ni cause ni motif, mais l'idée fixe de la mort s'est emparée de l'esprit du malade qui, conscient de l'inconsistance de son idée, tente de lutter contre ce qui le tourmente. Durkheim reprend un exemple développé par Brierre de Boismont³, dans lequel un patient est poursuivi par la pensée de la mort. Il a le sentiment qu'au travail, sa parole raisonne dans le vide et qu'il s'acquiesce de ce qu'il a à faire comme un automate.

- Enfin le suicide impulsif ou automatique n'est pas plus motivé, mais celui-ci vient d'une *impulsion brusque et immédiatement irrésistible*, sans raison qui cède à une force qui l'a entraîné malgré lui⁴.

Durkheim estime alors que chacun de ces suicides est dénué de motifs et que c'est précisément ce qui les distingue des cas des morts volontaires dont les *motifs ne sont pas sans fondement dans la réalité*. Il convient alors de souligner que ce qu'a ainsi démontré Durkheim c'est que si le suicide est étudié comme un phénomène, il ne peut être rabattu sur aucune idée de folie dès lors qu'on en cherche le point commun, ce qu'il nomme la *solution de continuité*⁵. Le discours des aliénistes ne pouvant répondre entièrement de la question du suicide, les études qu'ils produisent à son sujet ne sont que des tentatives pour en déterminer l'anomalie, l'écart à la norme qui ne peut être considéré comme des preuves de folie, car, nous dit-il, *un aliéné n'est pas simplement un homme qui pense ou qui agit un peu autrement que la moyenne*⁶. Tout discours qui serait orienté pour prouver la folie ne ferait que *restreindre le sens des mots*, comme en fait preuve par exemple la tendresse exaltée de certains des aliénistes, allant jusqu'à exclure de leur définition du suicide celui qui *n'écoute que ses nobles sentiments, sacrifie sa vie pour obéir aux lois*⁷ ou *par foi religieuse ou croyance politique*⁸.

Ainsi Durkheim a trouvé dans la vacuité du discours des aliénistes pour rendre compte de l'objet suicide, de quoi tracer son sillon entre le normal et le pathologique, ayant au

1 Durkheim E., *Le Suicide*, op. cit., p. 26-31. Il reprend l'article « Suicide », Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique, t. XXXIV, p. 117.

2 Description de Falret, in *De l'hypocondrie et du suicide*, op. cit.

3 Brierre de Boismont A., *Du suicide et de la monomanie suicide*, 1858.

4 *Ibid.*

5 Durkheim ne peut pas parler de Loi générale.

6 Durkheim E., *Le Suicide*, op. cit., p. 31.

7 Esquirol E., *Des maladies mentales*, op. cit.

8 Bourdin C-E., *Du suicide considéré comme maladie*, op. cit.

passage inscrit les lignes dans lesquelles il fallait reconnaître la volonté du sujet. Il étend, quant à lui, la définition du suicide à son effet de mort. Tous les suicides évoqués jusqu'ici sont des espèces d'un même genre au regard de la pleine connaissance de celui qui en connaît des effets quel que soit le but. Ces exceptions que reconnaissent les aliénistes pointent qu'au moins là, la folie est absente. Mais *une fois qu'on a ouvert la porte aux exceptions, il est bien difficile de la refermer* puisque lorsqu'on a démontré que l'explication ne valait qu'au cas par cas, il n'y a plus aucune *solution de continuité* entre chacune.

Dès lors, Durkheim se pose des questions de l'ordre de la singularité. Il se demande par exemple si le suicide peut être imputé à celui qui le commet, ou bien encore ce qu'il peut déterminer que l'on s'écarte de l'instinct général de vie. Chacune des particularités est en attente de trouver une réponse d'ordre générale, une réponse d'ordre existentiel. Ainsi la recherche de la particularité aboutit à sa généralisation, ce que Durkheim attend comme *le penchant collectif qui manque dans sa généralité*.

La neurasthénie qui va *de plus en plus en se généralisant*¹ pourrait être un facteur à prendre en compte dans le suicide, d'autant que le neurasthénique est *comme prédestinés à la souffrance*. Pour vaincre *l'onde nerveuse* qui est à l'origine de cet état, il *faudrait que les expériences passées eussent un effet durable, alors qu'elles sont sans cesse détruites par des révolutions qui surviennent*². Mais puisque la continuité et la nouveauté s'opposent, la différence entre les conditions normales favorables à la vie et l'obligation de répondre à l'improviste à de nouvelles circonstances, vient expliquer le goût instable du névropathe pour la nouveauté et l'invention. Or la vie ne peut s'établir que si les fonctions du vivant ont un degré égal de fixité et de constance. Le névropathe pris à l'improviste n'est pas préparé à répondre aux nouvelles circonstances, il est obligé d'inventer des « formes originales de conduites ». Il a le goût de cette nouveauté et des difficultés avec les situations traditionnelles. Seule l'expérience propose une modalité valable pour vivre alors que les tentatives improvisées échouent. Dès lors, le névropathe mobile a du mal à vivre dans un système social fixe, car dans le rapport fondamental à l'instinct de vie et à l'instinct de mort, la rupture inverse la tendance. La neurasthénie propose alors un état étendu à toutes les passions exagérées issues des circonstances du milieu. Dans cette conception, c'est au niveau d'une division entre l'homme et son milieu que le champ de la folie s'étend sur la société. La neurasthénie correspond à la sensibilité d'un homme logé dans son sentiment et sa réaction cyclique à l'encontre des conditions du milieu. Il entre ainsi dans un paradigme cyclothymique qui lie intimement les réactions des hommes aux aléas et aux retournements des conditions de son milieu. Nous soulignons ici, que l'idée même d'un dépassement de l'instinct de vie ne trouve de mesure que dans l'ordre des ruptures et des retournements auquel l'homme doit s'affronter.

Le film *Melancholia*³ de Lars Von Trier met en place un drame qui permet d'entrevoir ce mouvement qui inclue l'instinct de vie et l'instinct de mort. Il met en scène une inversion entre deux sœurs, un retournement de leur sentiment le plus intime de la vie et de la mort. Celles-ci sont tour à tour mélancoliques selon que la vie suit son cours ou que la fin du monde est annoncée. Ceci nous ouvre sur cette conception de l'homme qui ne trouve pas de point de gravité dans le monde et pour lequel il n'y a que la proximité de la mort pour ranimer le feu qui donne le goût de la vie. La dualité, poussée sur son extrémité qui ne sépare plus l'humanité que sur le fil du rasoir mortel, est là pour renverser et inverser l'idée de la faiblesse et de la force sous celle de normalité neurasthénique :

Et en effet, si, comme nous l'avons montré, la neurasthénie peut prédisposer au suicide, elle n'a pas nécessairement cette conséquence. [...] si les conflits d'intérêts et de passions sont trop tumultueux et trop violents pour un organisme aussi délicat, en revanche, il est fait pour goûter dans leur plénitude les joies

1 Durkheim E., *Le Suicide*, op. cit., p. 33.

2 *Ibid.*, p. 35.

3 Von Trier L., *Melancholia*, 2011.

plus douces de la pensée. [...] dans la mesure où la société elle-même est mobile et ne peut se maintenir qu'à condition de progresser, il a un rôle utile à jouer car il est, par excellence, l'instrument du progrès. Précisément parce qu'il est réfractaire à la tradition et au joug de l'habitude, il est une source éminemment féconde de nouveautés. [...] un changement presque incessant est une condition de leur existence, c'est au moment précis où les neurasthéniques sont le plus nombreux, qu'ils ont aussi le plus de raisons d'être. [...] Une puissance aussi ambiguë ne saurait donc suffire à rendre compte d'un fait social aussi défini que le taux des suicides¹.

Nous sommes là dans le vif de la pensée Durkheimienne. Le neurasthénique n'y est pas uniquement l'occasion de pointer l'instabilité foncière de l'homme mais également de la mettre en relation avec celle de la société. Durkheim trace l'enchaînement de ces idées qui viennent à l'esprit lorsqu'on se demande qui sont les suicidés. Ce que nous montre la finesse de son argument, c'est qu'à poser la question contradictoire pour savoir qui sont les suicidés bien qu'on ne puisse les compter qu'au cas par cas, on n'aboutit sur aucune Loi générale. Ce qui vient, au contraire c'est le plus large spectre des correspondances et des interdépendances. Or, le cas inédit des suicides au travail n'y déroge pas, aucune explication univoque ne peut répondre de tous, et chacun des cas de figure peut renverser l'explication à laquelle avait mené la précédente, sinon peut-être celle persistante que le travail n'y est pas pour rien.

Persistance mélancolique et preuve de l'objet a et de l'Autre

C'est avec Freud que l'on franchit le pas de plus, après les aliénistes et après Durkheim. Dans *l'Avenir d'une illusion*, il définit la Culture (*die Kultur*) à la fois comme ce qui englobe le savoir et le savoir-faire que les hommes ont acquis pour dominer la nature, et également comme ce qui règle les relations des hommes entre eux. Il inscrit la Psychanalyse, c'est-à-dire son langage et son maniement dans cette Culture qu'il convient de distinguer de la civilisation qui serait, quant à elle l'œuvre des historiens.

La sociologie de Freud n'est pas anthropologique, elle consiste plutôt en une écriture qui produit un mythe fondateur pour synchroniser la modernité alors même qu'on la juge orpheline de son dernier mythe divin. Ce qu'il faut à cette modernité est un nouveau mythe pour situer la fondation de la société en tenant compte de la nouveauté démocratique. Freud inscrit un mythe de la genèse de la société dans *Totem et tabou*. Il s'inscrit ainsi dans le lignage de l'hypothèse darwinienne qui supposait qu'à l'origine de l'humanité régnait un père violent, jaloux, gardant pour lui toutes les femelles et chassant les fils à mesure qu'ils grandissaient² : Un jour, Les frères de la Horde tuèrent le père tyrannique et le mangèrent lors d'un repas totémique. C'est sur ce meurtre primitif que la communauté des frères établit les Lois pour gouverner la nouvelle société, selon deux principales directions, d'une part d'interdiction de l'inceste et du meurtre et d'autres part l'établissement des règles de l'échange des femmes entre les clans pour que la tyrannie du père ne se reproduise plus. Le mythe s'ouvre ainsi sur la transgression initiale, celle du meurtre du père à partir de laquelle les Lois d'interdiction fondamentales et la règle économique doivent garantir la société des hommes.

Chacune des sociologies de Freud prend sa part dans l'apport que la psychanalyse

1 Durkheim E., *Le Suicide*, op. cit., p. 44-45.

2 Freud S., *Totem et tabou*, p. 162.

fournit dans la *Kulturrearbeit*¹, c'est-à-dire le travail de la Culture que l'Histoire des hommes n'efface jamais tout à fait dans les remaniements mythologiques successifs. C'est de cette façon que Lacan situera la Chose freudienne, c'est-à-dire cette *tâche civilisatrice* [...] qui lui incombe pour tracer son empreinte dans le monde et rendre son discours apte à relever les traces après les assèchements du temps. En comparant cette marque à l'assèchement du Zuydersee², Lacan nous propose la métaphore de l'eau, du sillon qu'elle laisse lorsqu'elle se retire, mais également sa transformation quotidienne au grès des marées.

Freud s'inscrit ici dans la ride creusée par les philosophes du XIX^e siècle, l'échafaudage concret qu'ils ont établi pour la modernité. La question qui nous est aujourd'hui posée revient à se demander si ces sillons sont les dernières références concrètes sur lesquelles se baser pour lire les phénomènes actuels ou au contraire s'ils sont obsolètes à répondre de la dernière-née parmi les modernités. C'est une dialectique du même type que traverse les questions que posent les suicides au travail dès l'instant que l'on s'est aperçu que l'on ne pouvait pas généraliser les explications bien qu'ils répondent tous à une Loi générale qui s'égrène et s'oriente jour après jour. C'est selon la façon dont on qualifiera leurs actes que l'on considèrera que c'est la fin du travail et des travailleurs ou au contraire que le travail contient le germe d'une nouvelle proposition pour l'avenir. Les suicides au travail proposent aux esprits une tension entre leur présence et leur absence, ils ouvrent ainsi sur le joint de l'existant et du moribond pour que la valeur qu'on leur donne ouvre sur la dimension de la perspective. Les transformations successives du code du travail et des lois travail depuis trente ans trouvent face à elles la répétition des suicides au travail pour établir l'ordre dialectique de la pensée qui les rassemble. Depuis Freud et Durkheim, une boucle de l'Histoire s'est refermée sur le travail, pour que du statut d'espoir pour la modernité du 20^e siècle, il soit aujourd'hui devenu le support d'une question qui drainent celles de l'avenir sur la trace de son démantèlement. Le texte de Durkheim est précisément l'égrenage tranquille et assuré de la logique vers laquelle ouvre une pensée du suicide, c'est-à-dire vers son concept d'anomie dont notre vingt et unième siècle ne peut qu'apporter la confirmation.

Or, son texte renferme néanmoins une coquille qui lui est sans doute passée inaperçue. Toute la pertinence de son argumentation ne parvient pas à lever le dernier des doutes. Si nous avons pris soin de reprendre pas à pas ce qu'il creuse à partir des positions des aliénistes pour ouvrir sur cette généralité des plus singulières qui force l'esprit à considérer le cas par cas, nous y avons également repéré qu'elle repose sur le mélancolique qui est celui dont dépend tout le statut qui sera donné à la réalité.

Durkheim avait raison de rejeter le suicide mélancolique comme pouvant être la Loi la plus générale pour expliquer les suicides puisque l'état de dépression ne suffisait pas à les distinguer des personnes saines d'esprit dès lors que tous étaient abattus.

Mais il y a toujours entre eux cette différence essentielle que l'état du premier et l'acte qui en résulte ne sont pas sans cause objective, tandis que chez le second ils sont sans aucun rapport avec les circonstances extérieures.

Il ajoute : en somme, les suicides vésaniques se distinguent des autres comme les illusions et les hallucinations des perceptions normales et comme les impulsions automatiques des actes délibérés³.

Ainsi Durkheim vient à bout de la réalité avec une facilité qui peut paraître aujourd'hui déconcertante mais qui est précisément celle sur laquelle repose encore en dernier ressort toute la question que pose les suicides au travail :

Peut-on porter crédit ou non à la cause évoquée par le suicidé ?

1 Freud S., *Nouvelles Conférences*, Paris, Gallimard, 1984 (GW 15, p. 86).

2 Lacan J., in *La Chose freudienne*, 1955.

3 Durkheim E., *Le Suicide*, op. cit., p. 28-29.

Dès lors que le doute persiste pour savoir si les causes évoquées sont réelles ou hallucinées, toute la pensée qui conduisait naturellement les esprits à accuser en dernières instances l'anomie constituante des économies libidinales d'une part et de marché d'autre part, se trouvent à nouveaux soumise à la question. Le statut de la réalité est ce sur quoi repose toute l'interprétation à laquelle seront soumis les suicides d'abord puis la société ensuite.

Or, cette question qui revient sur la folie éventuelle du sujet s'affronte alors à celle qui concerne le statut que la société réserve à l'illusion qui la constitue telle que la société du travail pouvait y répondre. Dans ses circonstances, l'objectivité des causes ne peut pas être la mesure pour départager le vrai du faux. Ce sont au contraire les faits qui induisent là où il convient de regarder si l'on veut comprendre et que l'on est guidé par la recherche de la vérité. La cause et la vérité sont à distinguer au regard du fait et de l'effet qu'il produit dans la pensée. L'objectivité des causes ne pouvant pas être le dernier ressort de la causalité, le travail ne répond pas entièrement de tout le sujet qui y a pourtant acté sa mort.

Ici la question portée au niveau du statut de l'illusion offre la précision dans laquelle on peut trouver le sujet. En effet, Durkheim avait pris soin de souligner que le suicidé ne connaissait pas le ressort intime de son acte, alors qu'il insistait sur la causalité sociale, la mise en question produite autour de la mélancolie est le registre de la causalité sur laquelle insiste, quant à elle, la psychanalyse à savoir la causalité intime. C'est sur la tension produite par cet embranchement que se situe l'enjeu des suicides au travail, car tant que la question n'est pas tranchée, tant que l'illusion n'a pas d'autre lieu pour faire illusion, l'énigme du sujet rencontre celle de la société et continue d'alimenter le processus culturel.

L'énigme est le cœur de ce qui ne peut pas être objectivé et qui renvoie toujours sur l'impression et le sentiment le plus prégnant. Lorsque la lettre du suicidé fait entendre qu'il s'est tué à cause du travail, lorsque ses accusations portent mais de manière diffuse, toutes les hypothèses et toutes les enquêtes ne pourront pas venir à bout de ceci : que rien n'est moins sûr malgré toutes les maltraitances qu'il aurait eues à y subir et qui l'ont menées à cet acte irréparable. Ce qui persiste à toute enquête tient sur le malentendu selon lequel il n'y a aucune objectivité lorsque la causalité du sujet est engagée dans la causalité sociale. Nous trouvons plus assurément une ressource en suivant Freud lorsqu'il offre à l'illusion dont on ne peut pas directement déterminer ce qu'elle doit à la vérité, l'avenir¹ prometteur du besoin fondamental de croyance des hommes. La réalité, c'est-à-dire son statut au regard des faits et du sentiment de vérité qu'ils procurent, mène alors à envisager l'énigme hors de toute dialectique entre normes et pathologies. Elle porte plutôt sur le lien que le sujet tisse avec l'objet et la cause de ses désirs au terme duquel apparaît le monde idéal vers lequel il tend mais également loin duquel il mesure jour après jour l'écart. Dès que l'idée d'objectivité est tombée, c'est sur le sujet que l'on retombe, c'est-à-dire la prégnance de cette subjectivité sans laquelle on ne peut pas lire ni interpréter la réalité.

En dégagant les concepts d'*objet petit a* et d'*Autre*, Lacan opère les distinctions nécessaires pour que cette réalité devienne lisible par la psychanalyse et énonçable par son discours. Il ouvre sur la possibilité de reconnaître le rapport intime que le sujet entretient avec son objet de prédilection pour lui insuffler d'abord le tout de sa réalité puis la partager avec lui. Ainsi la mélancolie, qu'elle soit un état plus ou moins temporaire dont chacun peut avoir à souffrir ou une pathologie à part entière, tient ici un rang différent. Elle reste le dernier lieu où le doute persiste, le dernier lieu où git toute la souffrance du sujet dans le lien intime qu'il entretient avec l'objet chéri par ses illusions. Mais également cette même mélancolie propose de réintroduire une dimension pathologique qui s'adosse à la souffrance et propose un bord contre toute les explications psychosociales. Même après que l'on se soit assuré que toutes les raisons sociales étaient fondées en raison des changements profonds que le travail subit ces trente dernières années, c'est dans le sujet souffrant qu'on le localise

1 Freud S., *L'Avenir d'une illusion*.

pour lui rendre sa part.

Dans la question portée par les suicides au travail, il convient d'en suivre la prescription car toutes les lettres désignent le travail explicitement. Certaines accusent d'abord l'organisation et les conditions de travail, d'autres accusent leur hiérarchie directe ou les directions et d'autres encore visent des collègues. Quelle que soit la hiérarchie des grandeurs, l'accusation porte toujours là où ils ont été fragilisés. Le déclin du travail fut l'occasion de leur désillusion, c'est-à-dire de la destitution de leur illusion constituante qui les a effondrés puis emportés. C'est ce lien intime que le sujet entretenait avec toutes les dimensions du travail qui s'est avéré destructeur dans la circonstance. Mais alors lorsqu'il se suicide, il produit un acte qui en retourne l'effet, il acte la disparition de sa subjectivité au profit de son accusation. Il rend ainsi une consistance à sa réalité pour la léguer au corps social. Ce qu'il offre à la société, c'est cet Autre auquel il croyait et qui revient à l'issue du destin qu'il a donné à son inconscient, c'est-à-dire à ce qu'il ne comprenait pas lui-même.

C'est parce que l'hypothèse mélancolique est ce qui résiste à toute enquête qu'elle propose la forme exemplaire du rapport le plus intime qu'un sujet peut avoir à son objet de désir. Lorsque cette intimité va jusqu'à se jouer dans l'effacement du sujet lui-même, il réussit son acte sur plusieurs plans : d'abord il rétablit l'objet perdu, il offre également une sortie pour son inconscient en peine et symbolise enfin à son tour le destin perdu du travail. Lorsque l'illusion tombe et que le sujet se retrouve face à face avec l'objet, c'est dans les derniers retranchements de la relation qu'il entretient avec lui, c'est le dernier abri de son existence à savoir le refuge de la mort, que se joue le drame de sa vie. Après cela, le suicide, vient requalifier les modalités de l'objet qu'il ne pourra pas retrouver ainsi que l'Autre qui le lui a ôté. La totalité de sa croyance reprend sa mise pour se faire la preuve qu'il y avait quelque chose à y perdre. Ainsi ce qui se passe au niveau du sujet est certes le résultat secondaire des circonstances sociales, mais alors qu'il est tout entier aspiré par le bout de l'objet qu'il avait d'abord déposé dans la société, c'est par là qu'il lui fait un retour qui est une accusation.

Alors que Durkheim voyait dans le suicide, *un signe* qui démontrait son objet social, la psychanalyse étend sa définition jusqu'au plus profond de l'inconscient du sujet. Elle y décèle cet objet intime qui a pris le sujet au jeu de la société par l'entremise de son désir conditionné. La vitalité du sujet s'y range jusque dans ses derniers mots pour offrir le signe aux survivants.

Le champ conceptuel que Lacan ouvrit à partir autour de la lettre « a » prend appui sur la sociologie freudienne. Quelques soient les étapes et les états sous lequel on la reconnaît, aussi bien dans l'autre, l'objet a ou l'Autre, chacune de ces occurrences est déterminée sur ce joint intime du sujet à sa propre prolongation. Les perspectives qui sont ouvertes se dégagent du sujet lui-même à partir de ce qui est hors du sujet, ce qui s'extrait de lui pour être transmis dans une réalité partageable. Or l'hors-sujet dont la sociologie porte les conceptions, ne se porte jamais aussi bien que lorsque le sujet disparaît.

II - Le désir est le désir de l'Autre

Principe introductif et aphorisme américain

Dans son fameux *Discours de Rome*, Lacan installe les principes d'un discours inauguré avec Freud :

Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes¹.

Freud avait déjà façonné la possibilité de repérer ce creux de la vérité dans les résonances *de la parole*². Ce qui ne veut pas dire que l'on peut rendre compte de la vérité du sujet, sinon de celle qu'il met en jeu lorsqu'il prend la parole puisque c'est là qu'il l'advient. La question s'engage dans les pas kantien dès lors qu'elle n'ouvre sur aucun *critère universel du vrai quant au contenu de la connaissance*³, mais associe celle de la vérité du sujet dans le rapport intime à la connaissance de son objet privilégié ; c'est-à-dire là où il articule une histoire dans la visée de son désir. Ni la position silencieuse du psychanalyste ni le discours de la psychanalyse ne peuvent prétendre atteindre cette vérité du sujet dont il s'est par ailleurs appliqué à effacer les traces et alors même qu'il ne la connaît pas lui-même. Ce n'est que lorsque le sujet se raconte plusieurs fois que, dans ses nuances, on entend la fiction et son revers à savoir l'intuition qu'il y a une vérité profonde. La série des suicides au travail s'organise sur un principe analogue puisqu'il s'agit également d'itérations fictionnelles indépendantes les unes des autres et pourtant engagés dans la direction qu'une vérité unique est à l'œuvre. Mais dès lors qu'aucune tyrannie franche n'est révélée et qu'aucun dictateur ne s'exerce, la série produit l'insistance toujours renouvelée d'une vérité prégnante en attente d'être comprise.

La lettre des suicidés efface la fiction personnelle au profit de la vérité sociale, de la vérité de la transformation sociale car s'il n'y a rien de tangible pour prouver qu'elle a eu lieu et que le corps social s'est transformé en profondeur, la lettre est la trace de la transformation intime. En effet, la lettre contient la trace de ce sujet qui ne se reconnaissait plus lorsqu'il fut fragilisé. La vérité la plus intime du sujet prend la valeur de toute l'énigme sous laquelle il n'est plus tout à fait égal à lui-même. Elle devient alors la condition par être reconnu parmi les souffrants car c'est sur le joint de la vérité du sujet à sa chute que la démonstration est apportée selon laquelle il existe une vérité collective de l'ordre d'une tyrannie qui s'exerce sur tous. Chacun des suicides réinitialise et renouvelle la fonction de l'énigme dans sa quête de la vérité à portée sociale. Lorsqu'un suicide puis un autre et encore un autre se déroulent avec insistance, c'est un signe pour une intuition à caractère social, c'est-à-dire qu'il se passe quelque chose d'ordre général. Une Chose n'a pas encore atteint à la conscience de la pensée intellectuelle mais dont le germe est dans l'antichambre. Le phénomène produit le noumène, c'est à dire cette réalité sensible qui supprime la raison existante en attendant qu'elle progresse. Le suicide au travail fait cette proposition au niveau de la raison, puisqu'il en a lui-même dépassé les bornes par son acte insensé, préférant

1 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 256.

2 *Ibid.*, p. 291.

3 Kant E., *Critique de la raison pure* (1781), « Introduction à la Logique transcendantale », trad. Tremesaygues et Pacaud, Paris, Puf, p. 80-83.

mourir que de démissionner ou de plus simplement de se borner à ne faire que son travail.

Or cette antichambre à la conscience ne semble pas être borner par la prise de conscience. En effet, on continue de se tuer au travail bien qu'on sache désormais dans le détail quelles sont les nouvelles conditions de productivité, les nouvelles facilités de licenciement, de concurrence et de mutation des métiers. Le savoir que l'on construit pas à pas ne semble pas atteindre à registre de cette vérité qui est attendue. Bien que chacun des suicides trahissent l'espoir que cela cesse, il n'atteint pas le lieu qu'il désigne et tant que la vérité du système n'a pas rendu son objet, il subsiste toujours quelqu'un pour en faire l'expérience intime.

Chaque suicidé reproduit la coïncidence entre sa vérité intime et celle que l'on attend. Il réaffirme qu'il y a un principe analogique entre ce qui s'est passé pour lui et qui se trame au niveau collectif, un principe dont il est le symbole et dont l'étendue implicite n'a d'égal que là où la parole fait défaut.

Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer «- par l'os et par la chair- », qu'ils apportent... le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le Jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne – sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la mort¹, nous dit Lacan².

La psychanalyse a pris acte du pouvoir de l'au-delà dans la détermination existentielle du sujet depuis que Freud avait eu *l'intuition géniale* de déterminer que le moment où l'enfant naît au langage est précisément celui où sa mère s'absente. Le jeu du langage se déploie pour s'affranchir du traumatisme de cette absence et indique le *moment où le désir s'humanise*³. Ainsi le fait que la disparition de l'objet coïncide avec la naissance du symbole est là pour nous mettre sur la voie de ce suicide qui acte sa disparition pour symboliser l'absence de l'objet. La mort produit cette fonction symbolique au niveau social qui range chacune des fictions imaginaires sous sa référence.

Cependant, et même si le sujet, en se suicidant, se propose d'être dans sa mort la coïncidence entre l'individuel et le collectif, il y a une scène intermédiaire entre ces champs dans laquelle il s'agira désormais de nous avancer à partir de l'aphorisme que prononça John Fitzgerald Kennedy lors de son investiture à la présidence des États-Unis, le 20 janvier 1961 :

Vous qui, comme moi, êtes Américains, ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays. Vous qui, comme moi, êtes citoyens du monde, ne vous demandez pas ce que les États-Unis peuvent faire pour le monde, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour le monde.

Ce jour-là, John Fitzgerald Kennedy offrit aux américains un ravalement à la façade d'autorité dont procédait l'Oncle Sam lorsque l'Amérique prospérante voulait recruter des troupes pour le front de la Première Guerre mondiale sous le slogan *I Want You*⁴.

1 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *op. cit.*, p. 279.

2 Lacan prend sa référence sur le Dasein d'Heidegger, « L'Être pour la mort ». L'ordre transcendant est celui qui s'ouvre au-delà du langage comme au-delà de la vie elle-même pour reproduire ce qu'avait déjà désigné Freud concernant l'au-delà du principe de plaisir au bout duquel se trouve la pulsion de mort.

3 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *op. cit.*, p. 219.

4 Affiche créée en 1917 par James Montgomery Flagg, « I Want You for US Army ».



Bien que l'appel de Kennedy soit plus souple et que sa demande en appelle à l'esprit d'entreprise plutôt qu'au sacrifice patriotique, il s'agit pourtant du même déterminant politique qui fait une demande d'investissement personnel à ses administrés, à cette différence que ce qui est l'enthousiasme d'être un « citoyen du monde- » plutôt qu'un combattant contre l'ennemi commun.

L'aphorisme est construit de manière à faire disparaître cette figure dirigeante comme autorité aussitôt qu'elle en a fait preuve pour se ranger ensuite aux côtés de ceux dont elle requiert l'engagement au service des intérêts supérieurs. C'est ici un discours politique qui insère une demande au cœur du dialogue qu'il ouvre avec ses sujets. Ici la figure dirigeante est également l'exemple à suivre pour les investissements personnels soit le cœur de l'enjeu commun vers l'idée de nation.

Il nous semble que cet aphorisme comporte une certaine prétention à faire une offre pour résoudre le conflit culturel relevé par Freud. En mettant la Chose commune aux commandes, l'opposition entre les intérêts des hommes et ceux de la société est censée disparaître. Ici le renoncement aux profits personnels que l'on attend de chacun trouve dans le discours politique une formule qui correspond au mythe freudien de la genèse sociale, celui de l'alliance des frères vers une société entreprenante.

Au-delà de la stratégie politique dont fait preuve le gouvernant lorsqu'il s'adresse au peuple, nous insistons ici sur le contenu de cette demande. En effet, il est demandé à chacun de prendre une position qui devra résorber les intérêts d'abord contradictoires entre le pays et les peuples. Ce n'est qu'à cette condition dont chacun devient le garant, que la collectivité pourra avoir un avenir. On demande à chacun de consentir à une frustration moyennant la promesse d'un retour transcendant sur investissement dont le prix est estimé à la mesure de la course aux étoiles engagée par le pays et qui tiendra bientôt parole lorsqu'en 1969

Armstrong marchera sur la Lune, pour que les petits pas des hommes consacrent les bonds de l'humanité¹. La course planétaire à la technologie donnait la direction transcendante que chacun pouvait attendre de son travail.

Or si l'on se situe maintenant du point de vue du sujet, cette demande entre en correspondance avec une dialectique interne qui déplace le lieu de la figure gouvernante en son centre d'un miroir. Lorsque le président s'adresse à lui cela produit des rebondissement que nous pouvons formuler ainsi:

Ce que l'Autre demande, le sujet se le demande.

Qu'il se demande s'il peut y répondre ou bien comment il peut y répondre, s'il est concerné par cette demande ou encore s'il décide de ne pas y répondre, dès lors que cette demande lui fut adressée, le sujet y est hameçonné et l'oriente dans la direction de se demander à lui-même quelle réponse il lui fera.

L'aphorisme américain nous propose une fenêtre sur le principe qui active la locomotion d'une société qui, se souhaitant vertueuse, produit des dialectiques sur ses bords, d'une part les sujets sont conviés à se poser la question et d'autre part le progrès est conviés à les transcender. Cependant, la formule peut tout autant renfermer les conditions d'une mise en abyme de la dialectique au cœur du sujet.

Mais la portée mythique qu'espère un gouvernant lorsqu'il prononce une allocution telle que celle de Kennedy n'est pas en mesure de répondre de tous les enjeux de société. Les effets de marché comme ceux de chômage sont certainement apte à représenter l'envers dépréciatif des temps les plus enthousiasmants, et les images des suicides pendant le krach boursier de 1929 marque dans les esprits les effets d'alternance et de circularité entre les joies et les crises.

a - Quadrillage et structure

Lecture longitudinale

Chacune des lettres de suicidé peut être inscrite à son tour sous une double formule selon que l'on met l'accent sur la causalité du sujet ou sur celle du travail, sur la volonté du sujet ou bien sur la faute du travail :

Je me tue à cause du travail !

Ou

Le travail m'a tué !

¹ Phrase prononcée par Armstrong sur la Lune : « C'est un petit pas pour l'homme, mais un bond de géant pour l'humanité. »

Bien qu'elles soient inversées, chacune d'elle renvoie le sujet et le travail dos à dos sans faire apparaître le lieu intermédiaire, c'est à dire la scène sur laquelle s'était produite leur rencontre avant qu'elle ne les conduise à cette extrémité. Le moment où, dans la mort, l'un est devenu la représentation de l'autre a effacé sous son symbole, les modalités du désir qui les avait réunis. La première formule n'est pas tout à fait l'équivalent de l'autre puisque l'issue que trouve la dialectique interne du sujet n'aboutit pas à situer son « je » sous le même rapport d'influence dont il dénonce le travail. Or, c'est parce que toutes les lettres peuvent être rassemblées sous cette double-formule, qu'elle caractérise l'état d'un phénomène qui a fait un pas de plus depuis le siècle où Durkheim et Freud écrivait.

Pour faire le pas de plus, dans la direction de ces alternances, nous choisissons de suivre désormais certains repères dans une lecture longitudinale de l'élaboration du discours de la psychanalyse depuis les premières élaborations de Freud jusqu'aux dernières de Lacan afin d'en faire ressortir une dimension d'alternance entre les références imaginaire et symbolique.

En effet le discours de la psychanalyse, dont les évolutions suivirent au plus près la *Kulturarbeit*, dévoile dans ses élaborations successives une analogie avec cette alternance. Par exemple si l'on resserre la lecture que l'on peut avoir de l'enseignement de Lacan depuis le discours de Rome en 1953 jusqu'au Séminaire de l'Angoisse en 1962, on trace les étapes successives de ses élaborations parallèles du schéma spéculaire d'une part et du graphe du désir d'autre part. C'est dans les allers et retours entre les développements du symbolique et de l'imaginaire qu'on distingue les sauts qui vont l'un à l'autre comme l'illusion va au symbole mais également la nécessité d'un recours à l'imaginaire après la chute du symbole. L'issue formelle qui est atteinte au terme de la construction du moi d'une part, les structures topologiques des instances inconscientes du sujet d'autres part, ou encore la dialectique de la demande au désir sont autant de travées pour se repérer dans la réalité des sujets, qu'elle suive une pente pathogène ou au contraire qu'elle y trouve un appui structurant.

Lacan mit d'abord l'accent sur le symbolique pour ne situer l'effet d'angoisse que génère sa destitution que dans un second temps et en particulier la parenthèse imaginaire où le sujet reflue dès lors qu'il ne sait plus ce qu'on attend de lui. Le Séminaire de l'Angoisse entre dans le discours de la psychanalyse alors que le symbolique y est arrivé à une apogée où il domine le désir du sujet, même du sujet qui n'est pas préparé à en recevoir la fonction. Le Réel est alors introduit comme ce qui vient par-dessus le symbolique pour le destituer et mettre au rancart tout ce qui tient lieu de fonctions, au rang desquelles se tient la fonction professionnelle par exemple. Lorsque l'heure est à la destitution, elle ouvre sur un autre temps dans le rythme de la *Kulturarbeit*, c'est-à-dire sur un contre-temps, l'envers et l'alternative à sa structure symbolique, dont l'imaginaire marque les bords.

L'élaboration du schéma optique est développée entre 1936¹ et 1962². D'abord, le stade du miroir apparaît³ sous l'augure de la rivalité fraternelle chez l'enfant. C'est le moment où un autre se détache comme objet pour que la réalité apparaisse dans son caractère illusoire et concurrent. C'est également le moment où la représentation du corps, jusqu'ici morcelé, s'ouvre à une conception moniste du vivant pour que chacune des tendances de la réalité ait

1 Lacan J., « Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », in *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 23-84.

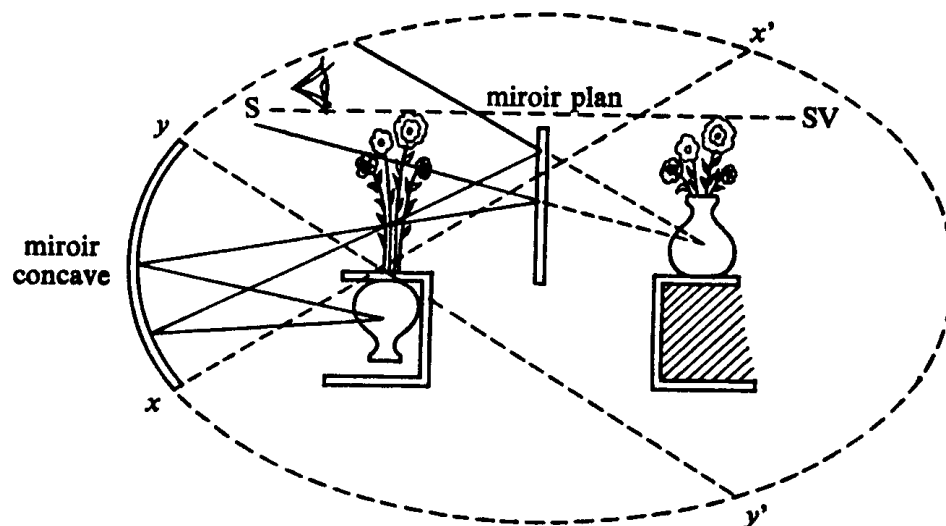
2 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IX, *L'identification*, 1961-1962.

3 Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », in *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, pp. 23-84.

la mission de recoller le corps sur le *modèle de tous les objets*¹ du sujet. Cela ouvre au modèle issu de l'infime différence dans laquelle le sujet doit se reconnaître.

Je est la matrice pour le symbolique, dans le sens où elle produit une investiture du sujet par la jubilation à se reconnaître dans le miroir. Par ailleurs alors qu'il est encore impuissant, lorsque l'enfant dit ce *je* prématuré, une forme primordiale se précipite avant même que l'identification aux autres ne l'appuie et que le langage la lui restitue. Nous sommes ici dans une étape de pré-maturation par rapport au symbolique. Cette fonction de l'Imago établit une relation de l'organisme à sa réalité, de l'*Innenwelt* à l'*Umwelt*. Les imagos accrochés à la préhistoire du sujet déterminent l'ordre imaginaire du monde sous la loi du complexe². Mais cette rupture entre l'organisme et la réalité portera toujours plus le sujet vers le destin de la retrouver en faisant l'inventaire et le recollement des différentes formes que pris son moi au cours du temps³. Ainsi la concurrence précède tout ce qui ira ensuite à l'Autre et à toute dialectique. Ainsi la possibilité d'un drame potentiel dans la vie du sujet s'installe sur cette anticipation du sujet à lui-même par laquelle git l'angoisse et la précipitation attend du sujet pur en sortir et se retrouver sous une forme connue.

Le stade du miroir est l'expérience que fait le sujet de se concevoir et de se réfléchir autre qu'il n'est. Il ouvre sur la *dimension essentielle de l'humain qui structure toute sa vie fantasmatique*⁴. Le miroir ouvre sur cet espace-temps dans lequel tout point de l'espace réel ne correspond qu'à un seul point dans l'autre espace imaginaire, au centre duquel l'objet petit a vient présentifier le fond de ce sujet qui ne peut jamais être sécurisable. Cet objet subvertit tout entier l'unité de l'image pour renvoyer à une altérité au cœur du sujet lui-même. Le sujet qui reconnaît alors une *différence absolue*⁵, c'est-à-dire une identité non identique à soi-même, ouvre un maelström au cœur de son identification. Il est alors renvoyé sur ses antécédents imaginaires issus de la concurrence primordiale avec un autre. Lorsque le sujet est situé sur cette étape, il est défini à la place de l'œil. Il se voit à partir du rapport de l'imaginaire au réel pour que toute sa réalité dépende de sa situation, c'est-à-dire de la place qu'il occupe dans le monde symbolique qui le précède et dans lequel il est entré à sa naissance.



1 Lacan J., *Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Paris, Navarin, p. 43.

2 Nous y reviendrons.

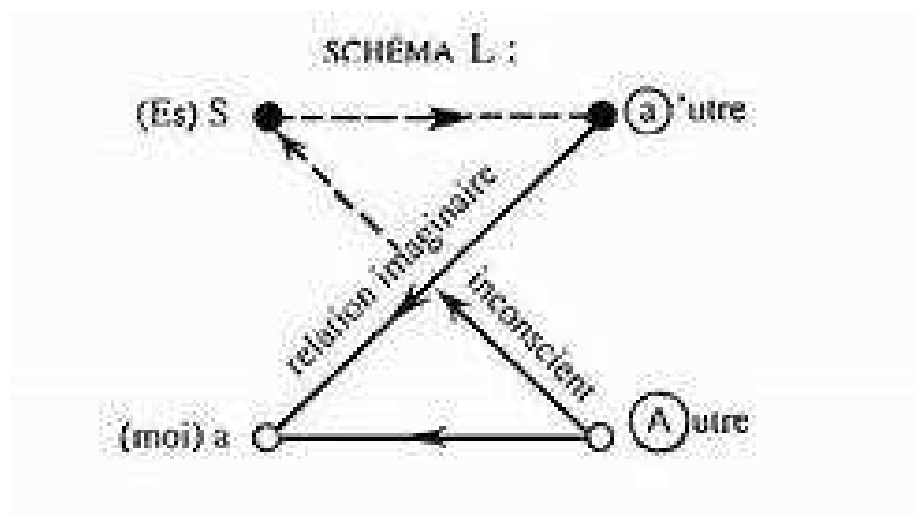
3 Nous y reviendrons également.

4 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre I, 1953-1954, Paris, Le Seuil, 1975, p. 93.

5 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IX, *L'identification*, 1961-1962 (texte Pro manuscripto Staferla).

Ce premier schéma désigne la relation entre la constitution de la réalité et le rapport avec la forme du corps¹. L'idéal du moi y prend la place d'une épure de l'unité du sujet et de l'alter ego, c'est-à-dire l'autre descendant des deux types de narcissisme. Ce sujet est ici situé tantôt sur l'œil tantôt sur le virtuel pour distinguer le moi-idéal de l'idéal du moi. Ici la netteté de l'image, son caractère plus ou moins morcelé dépend de l'inclinaison du miroir, c'est-à-dire de ce qui est commandé par la voix de l'autre qui revient en retour au sujet déterminant par là même l'issue de ces a dans la fonction symbolique de la Loi. Dans l'attente de cette régulation par la Loi, c'est l'idéal du moi qui commande le jeu de relation à autrui, ne pouvant offrir au sujet que le caractère plus ou moins satisfaisant de la structuration imaginaire. La construction du schéma optique prend place dans les élaborations de Lacan pour questionner le statut de la réalité.

L'introduction de l'Autre dans le schéma L^2 vient interrompre le processus comme la fonction borne toute inflation imaginaire. C'est d'abord l'Autre du langage qui précède la parole qui en trouera le mur. Cet Autre peut tout autant être le terrain où le quiproquo s'installe entre deux sujets tant qu'aucune vérité n'y peut être rejointe.



Le Séminaire VI³ ouvre ensuite sur la nouvelle dimension de cet Autre dont on se demande ce qu'il veut. C'est le moment où le sujet se retrouve sans recours et sans défense⁴ face à cet état primitif de son désir où le désir de l'Autre est opaque. C'est un état de détresse qui renvoie à la détresse primordiale. Le sujet tente de s'en défendre avec son moi, c'est-à-dire par le recours des expériences antérieures et imaginaires de la relation qu'il a eue à l'autre. Le champ de l'angoisse s'ouvre dans cet entre-deux marqué par l'indétermination la plus totale puisque ni le sujet ni l'Autre ne sont stables. Le sujet comme l'Autre sont en attente dans cette angoisse qu'une nouvelle prise donne consistance à une nouvelle forme de la réalité pour s'y loger. Ici l'Autre ne renvoie pas sur une question d'image ni de prestance, il détermine plutôt le registre d'un saut que le sujet doit franchir dans le rapport fondamental qu'il entretient à l'autre et à l'objet a. L'Autre est l'issue de l'angoisse, il propose un dépassement pour le registre rivalitaire qui déterminera le mode d'investissement sur les

1 Le premier schéma apparaît dans la leçon du 24 mars 1954.

2 Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Le Seuil, 1978, leçon du 21 mai 1955.

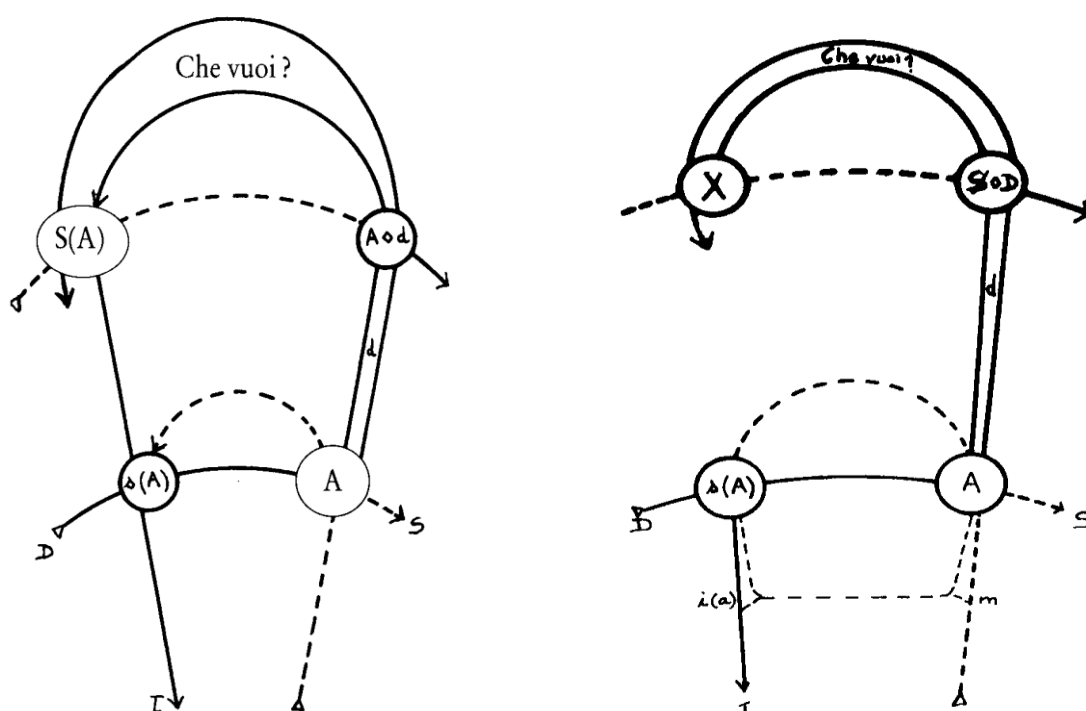
3 Lacan J, *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, 1958-1959 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Éditions de la Martinière, 2013.

4 *Hilflosigkeit* : dans la question de l'angoisse entre aliénation et séparation.

objets du désir. Il renvoie alors le sujet à sa fondation, soit sur le socle fantasmatique ($\$ \Delta a$) soit sur le trou situé à la place de son inexistence.

Entre la constitution initiale du sujet et sa redistribution à l'issue des périodes d'angoisse, on assiste à ce mouvement alternatif au cœur des battements du sujet. Le moi sur lequel son image prenait entièrement consistance devient la forme imaginaire et obsolète auquel il a recours pour précipiter au plus vite le sentiment de sa stabilité. En effet, c'est dans le passé de ses expériences que le sujet suit anxieusement les traces de ses anciens espoirs afin d'y voir un signe qui fera sens pour le sortir d'ici. Cependant, cet espoir est vain tant qu'il n'y reconnaît pas son désir, tant que l'Autre n'a pas annoncé ce qu'il attend de lui, le désir du sujet reste sans pondération. Dès lors toutes les attentions du sujet vont vers cet Autre dont il attend qu'il lui fasse signe.

Le graphe du désir¹ fait la proposition de reconnaître l'homologie qu'il y a entre l'axe imaginaire qui s'établit entre l'image et le moi et l'axe du fantasme et du désir afin d'en établir les distinctions et d'en organiser les hiérarchies.



Ce qui arrive alors que le sujet est reflué à son effroi, c'est un x , une énigme qui vient à la place de son précédent désir, c'est-à-dire le dernier sujet unifié dans son rapport à l'Autre en $S(A)$. À partir de là, ce qui est renvoyé au sujet en perdition, il ne peut le décrypter, il ne reconnaît pas le message qui lui revient de l'Autre. Son désir propre reste suspendu à l'énigmatique désir de l'Autre. Alors qu'il continue de lui adresser sa demande, *che vuoi?* que veux tu ? ce qui lui revient mais également le silence qui ne lui revient pas, peut aller jusqu'à l'anéantir donnant corps à son angoisse de castration. L'ultime désir du sujet imputé à celui de l'Autre ouvre sur la boucle vicieuse d'une dialectique interne et interrompue de la demande au désir dans laquelle l' x du sujet reste errant. Ce qui est en jeu entre la demande du sujet et celle de l'Autre, c'est cette réponse dont dépend l'avènement du sujet ; c'est à dire l'érection de son existence au désir.

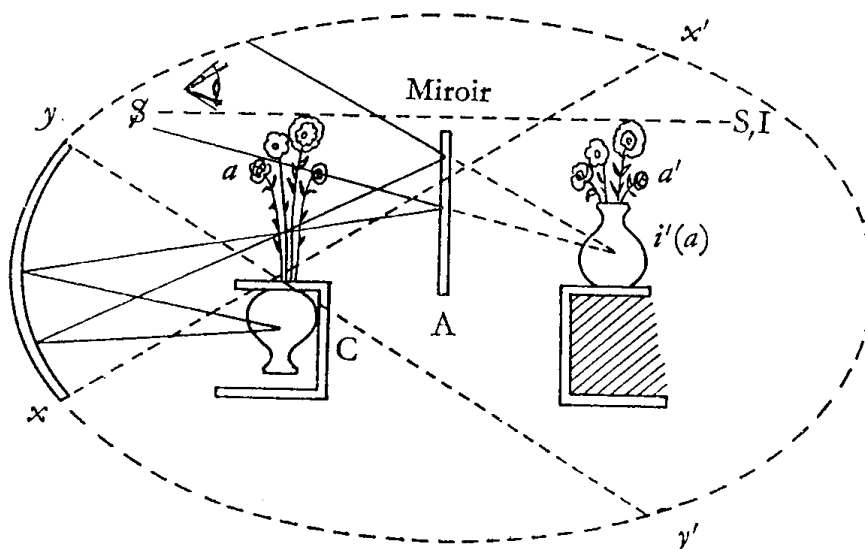
¹ Lacan J, *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, 1958-1959 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Éditions de la Martinière, 2013. Les figures sont issues du séminaire)

Le Séminaire suivant¹ annonce le pas supplémentaire vers une conception du sujet encore réduite. Le vase qui intervient dans le champ spéculaire fait entendre la conception d'un sujet dont l'existence dépend d'un lieu vide. Les rapports entre la sublimation et la Chose, bien que voilés au sujet lui-même, sont tamponnés à son réseau des signifiants. Or, c'est toujours d'Autre Chose dont le désir a besoin au moment où se produisent les retrouvailles du sujet avec l'objet inconditionnel de son désir. L'introduction de ce type de négativité au creux de son objet de désir produit une nouvelle inversion dans ses rapports à l'objet, l'autre et l'Autre. En effet, après avoir perdu l'objet primordial maternel de son investissement, chacune de ses retrouvailles ne fait que souligner avec quelle nostalgie ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La série des objets qu'il rencontre comme la suite des Autres dont il attend la reconnaissance seront toujours Autre Chose et donneront au désir la teinte d'une reconquête, c'est-à-dire une conquête nouvelle et renouvelée.

La trouvaille de Lacan qui plaça un vase qui vient à la place d'un nouvel objet de la quête renvoie aux objets du monde créé, manufacturé par l'homme et fixée par le signifiant. Il ménage également un vide central en attente d'être à nouveau comblé. Le pot crée une ouverture sur la fonction du vide pour que le désir de l'homme se creuse dans l'ordre signifiant du monde et creuse à son tour le monde signifiant de sa propre trace. Ici l'alternance se situe entre le vide et le plein pour renvoyer encore au champ de la présence et de l'absence et marquer qu'au vide succède un renouvellement.

Le pot offre une métaphore pour tout ce qui est creux et qui désigne l'envers de la fonction dans la structure de la personnalité comme dans celle de la société les moyen de se faire entendre. Les suicides sur la place publique procèdent de la fonction qui vient en contre-champ de la fonction symbolique, la fonction du vide, pour inciter à une archéologie des hommes et des institutions².

Dans le schéma optique qui apparaît dans la *Remarque sur le rapport de D. Lagache*³, le *a* ne passe pas le miroir de l'Autre, qu'il soit objet intime ou autre. Il reste au seuil de la specularité qui précède tout échange avec le monde avant que l'objet n'entre sur le marché social.



1 Lacan J, *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, 1959-1960, Paris Le Seuil, 1986.

2 C'est par exemple la façon dont on peut qualifier le travail de Michel Foucault lorsqu'il fait la description des « corps dociles » dans son texte *Surveiller et punir*.

3 Lacan J., « Remarque sur le rapport de D. Lagache : Psychanalyse et structure de personnalité, pâques 1960 », in *Écrits*, *op. cit.*, p. 680, figure 6.

À cette étape, il y a une division entre le sujet et le monde qui s'éloigne toujours plus. La dialectique s'internalise entre l'image de l'objet et son reflet, $i(a) — i'(a)$. Sur la voie de sa subjectivation, le sujet est défini sur une coupure qui renvoie l'Autre en dehors. L'objet se maintient dans le giron intime alors que l'Autre prend sa place sur le miroir lui-même. Une boucle s'est produite depuis que l'infans se retournait vers l'adulte pour qu'il atteste de son image dans le miroir. Dès lors que l'Autre en atteste, le sujet se reconnaît, c'est-à-dire qu'il se connaît à nouveau. C'est ce qui se réalise lorsque le sujet peut se reconnaître sous toute formule dans laquelle le miroir de l'Autre reproduit la consistance que le sujet peut se donner à lui-même, c'est-à-dire aussi bien une formule telle que l'aphorisme américain que *le travail m'a tué*. La subjectivation s'y précipite dans le même temps logique où l'image jusqu'ici en attente de reconnaissance se reforme et où l'Autre advient. Ce temps où le cri du sujet résonne dans l'Autre du langage pour qu'il s'instaure mutuellement.

Mais cette place du sujet originelle, comment la retrouverait-il dans cette élimination qui la constitue comme absence ? Comment reconnaîtrait-il ce vide comme la Chose la plus proche, même à le creuser à nouveau au sein de l'Autre, d'y faire résonner son cri ? Plutôt se plaira-t-il à y retrouver les marques de réponses qui furent puissantes à faire de son cri, appel¹.

Les réponses qui lui reviennent fixent les insignes du sujet dont la constellation forme l'Idéal du moi. Ici la fonction de l'illusion n'est plus celle qui doit être dépassée pour que le symbolique advienne, mais celle qui entre dans le cycle évolutif d'une constitution toujours renouvelée du sujet. En se projetant en avant, le sujet emplit autant qu'il écope le vide structurant au cœur de sa relation à l'Autre. Ce qui en résulte déterminera toujours les répartitions entre l'autre, l'alter ego et la part de l'objet intime cessible² dans le monde.

Nous avons souhaité tracer les grandes lignes pour nous y retrouver dans la réalité toujours mouvante puisque imaginaire. Depuis la première des distinctions entre l'imaginaire et le symbolique, le sujet y est apparu comme ce creux en attente d'investiture³. Lorsque le sujet se trouve au bord de perdre la grâce aux yeux de l'Autre, l'occasion lui est donnée de renouveler et de transformer le processus de sa subjectivation. Mais lorsque l'Autre est absent, c'est au sujet qu'il incombe de le rappeler à ses obligations en termes de désir. Alors qu'aujourd'hui la dernière illusion constituante de la société du travail a rendu les armes, c'est le désir qui, s'il n'est pas en impasse est peut-être en attente. Chacun des sujets est retranché sur ses insignes, sur les restes des idéaux auquel il croyait et qui n'ont plus cours. L'Autre sonne creux et le sujet du suicide au travail réussit à reproduire son écho.

Dans le Séminaire, VIII, le Transfert, l'amour est introduit pour que l'Objet le plus précieux entre dans l'éternité que lui insuffle la pulsion de mort. Elle lui donne la portée d'éternité sous l'aspect d'une forme qui transcende la muabilité de la vie. Le moi-idéal est la dernière des formes limites pour que le sujet se reconnaisse en dernière instance comme il est l'épure de quelque chose qui se projette pour la postérité. La mort du sujet est la condition pour que l'image du travailleur mort se pérennise, et derrière lui toute la cohorte des sentiments que la société lui adressait de son vivant. Ainsi si moment d'angoisse correspond à la dernière mouture du désir perdu, ce qui est réservé ici, c'est la place d'où le sujet pourrait se saisir comme désirant. L'amour propose ainsi au sujet cette condition pour exister au-delà du désir.

Le travailleur auquel on a retiré les possibilités de s'investir, se retrouve face à l'ultime forme de son désir, c'est-à-dire un désir pour la mort dont il produira un appel au désir de

1 Lacan J., *Écrits*, op. cit., p. 679.

2 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IX, *L'identification*, op. cit., leçon du 26 juin 1963.

3 Lacan J., « De nos antécédents », in *Écrits*, op. cit.

l'Autre, car celui-ci ne se manifeste plus auprès du travailleur. Sur le chemin qui le mène vers l'Autre, le sujet a mis sa propre consistance en jeu, celle qui tient que sur l'illusion de son moi a produit un acte. Tout l'investissement qu'il ne met plus dans le travail, y est retourné pour lui offrir le destin sublime de lui survivre.

Lecture verticale

Le Séminaire l'Identification¹ ouvre sur la portée existentielle propre à cette petite différence du sujet à lui-même par l'entremise de ses relations à l'autre, c'est-à-dire dans le miroir de la différence qu'il retrouve chez l'autre. Le dialogue interne s'établit sur cette différence absolue où il ne se reconnaît pas tout à fait, où a \neq a à l'exception de son nom qui lui est propre .

Cependant quel que soit l'abîme qu'il a dû franchir avant de se tuer, sa dernière énonciation signe une lettre de sa main et ouvre ainsi sur ce qui lui survit. Après lui les signatures des chaque suicidés entre dans une série au titre *qu'ici il y avait quelqu'un*, ici également et là encore. La géographie se dessine jour après jour au rythme de cet égrenage qui ne forment aucun groupe bien qu'elle renouvelle une disparition au compte-gouttes et qu'après leur mort, chacun d'entre eux fasse l'objet d'une enquête individuelle. Une comptabilité les additionne un par un pour tendre toujours plus vers un effet de groupe. *Ici il y avait quelqu'un qui a pris la parole avant que de la taire*. Il marqua le monde, non pas de son œuvre mais sous la marque la plus restrictif et la plus complète de son existence, le nom auquel il est le seul à répondre. Tout est effacé de ce qui a eu lieu, toutes les ambivalences, les peines et les joies, pour que l'on se souvienne d'un nom associé à une disparition, une assumption signifiante de l'icône revenue du monde du travail perdu. C'est parce que le sujet s'est reconnu comme un objet victime du travail, que sa lettre a laissé en blanc tout le reste de sa personnalité pour en faire le ressort d'une fonction symbolique.

L'objet le plus intime qui le qualifie tout entier au point même de le disqualifier, trouve dans cet état des plus diminué, les conditions pour endosser le manteau de l'objet et s'échanger lui-même sur la scène médiatique. Il échange sa plainte sur le marché des souffrants contre l'élévation de son nom associé définitivement à la mort du travail. Il ouvre alors le négoce du vocabulaire qu'on sera en droit d'employer. Cependant avant de donner au terme de sa vie une fonction symbolique à son objet intime, ce dernier avait traversé différentes étapes pour répondre à sa fonction d'échange. Le premier objet oral, puis anal avait ensuite endossé sa dernière forme phallique pour supporter les fonctions traversées par toutes les autres et donner à l'angoisse son enjeu de castration. Le suicide arrive sur cette ultime forme de l'objet arrivé à son assumption pour donner de la voix pour tous avant de s'éteindre à nouveau détumescent. Ainsi le suicidé donne à son angoisse la portée de cette castration qui, dans un éclair, marque les esprits puisqu'il donne à sa chute le pouvoir de la montrer. Ainsi il donne une dernière fonction d'échange à son objet le plus intime en le mettant au centre des regards et convoquer ainsi le désir de l'Autre. Au seuil de sa vie, le suicidé endosse son destin d'objet anéanti pour l'ériger une dernière fois. Donnant à son statut d'objet insignifiant un effet d'assumption, le suicidé inscrit son acte dans une dimension métaphorique qui prend son appui au fond pour se hisser sur les hauteurs. Le suicidé découpe un plan de bas en haut et de haut en bas dans le langage pour que celui qui n'est plus rien trouve le ressort à parler de la généralité. Le sujet du suicide au travail a donné à sa condition objectale, la forme la plus aimable qu'on attend d'un objet, lorsqu'il fait preuve

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IX, *L'identification*, op. cit.

de *cette implication subjective la plus radicale*¹. Il offre à la société le signe phallique, c'est-à-dire la forme de l'objet quand la logique du sujet rencontre celle de la société. Il propose une forme valorisée pour sa condition déchéatisée et inscrit de la valeur pour annoncer le symbolique en attente. Alors que dans l'angoisse, le sujet était encombré de la présence de l'objet inoccupé dans le désir de l'Autre, c'est finalement en s'appropriant la fonction de la castration qu'offre à son destin déchéatisé la structure symbolique de la portée sociale. Ainsi, la présence de l'objet permet une triangulation entre l'état de destitution du travail et l'inéluctable de la mort. Ce n'est pas la déchéance qui porte à la mort, c'est contraire la dernière résurgence du sujet qui y prend appui pour redonner à son destin les hauteurs qu'il mérite, l'étendard qui associe son nom au destin du travail.

La série des suicides au travail produit un tracé logarithmique appuyée sur la fonction du déclin. En accusant les conditions de travail on passe à côté des enjeux du suicide qui donne une portée symbolique à l'imaginaire primordiale contenu dans la position d'objet. La dernière des formes du sujet se précipite sous la forme rédemptée qu'il offre au symbolique mis à mal. Lorsqu'ici Lacan relit le mythe de la genèse de la société de Freud, c'est en ces termes :

*L'origine, c'est parce que le meurtre du père et tout ce qu'il commande retentit [...] comme un beuglement de taureau assommé qui se fait entendre encore dans le son du Shofar*²

C'est en réalité la chute du père qui ouvre sur la fonction paternelle comme la condition d'éternité de son message agonisant. Chacun des suicidés au travail rythme et réitère le rappel de cette fonction qui, pour chacun d'entre eux, n'opérait plus dans le champ social. Si on appréhende le suicide à partir de l'interdit du meurtre, on entre dans des considérations en termes de transgression. En l'associant à un meurtre que l'on s'inflige à soi-même par délégation, le suicidé s'inscrit dans le lignage du mythe susceptible d'endosser les rôles de tous les personnages. En effet, il tue d'abord le représentant de la fonction symbolique pour faire entendre son agonie, puis, en accusant l'Autre d'être à l'origine de ce meurtre, il insiste sur le commandement de son interdiction. La Loi survit à la mort du père comme l'Idéal contenu dans le travail.

Lacan situe un premier *dit*, c'est-à-dire une première parole qui portera la garantie de la vérité. C'est la vérité la plus fragile, car elle est puisée au cœur de la structure fictionnelle du sujet, dans son rapport fondamentalement différencié de cet autre qui a fait intrusion.

*Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité. Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance, ce qui veut dire de ce pouvoir tout en puissance, de cette naissance de la possibilité, et vous avez le trait unaire qui de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène le sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi*³.

L'issue d'Idéal du moi tient sur la dernière image que le sujet souhaite que l'on garde de lui. Il s'efface avant que l'altération ne devienne irrémédiable depuis qu'il est passé sous le seuil limite de sa disqualification professionnelle. Le travailleur qui était porté à s'aimer en aimant son travail, donne à son propre meurtre la puissance de cet amour mystérieux⁴ qui les liait. C'est la dimension du sentiment passionnel qui rebondit d'un suicidé à l'autre suivant

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IX, *L'identification*, op. cit., leçon du 13 juin 1962, leçon du 21 et du 28 juin 1968. « Alcibiade veut Socrate non en tant qu'aimable mais en tant que désirant. Au cœur de l'objet du désir, ce qu'il vise c'est cette implication subjective la plus radicale. Et ce qui l'organise, c'est la fonction ponctuelle centrale du phallus. »

2 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, 1962-1963, Paris, Le Seuil, 2004, leçon du 22 mai 1963.

3Lacan J., « Subversion du désir et dialectique du désir », in *Écrits*, op. cit.

4 « *verliebtheit* ».

une d'identification horizontale¹ à défaut de structure sociale verticale. La série des suicides présentifie cette efficacité symbolique qui s'étend de l'un à l'autre et se projette de loin en loin. Ce qui n'existe plus persiste et espère en son retour sur un théâtre dont on peut se demander ce qu'il a d'*intersubjectif*.

Pour une acceptation de l'intersubjectivité

La Seconde Guerre mondiale avait laissé à Lacan *un vif sentiment du mode d'irréalité sous lequel la collectivité des Français l'avait vécue de bout en bout*². Contrairement à Durkheim qui craignait, dans l'anomie, une trop grande indocilité des désirs des hommes, Lacan craignait plus des défenses névrotiques qui permettaient de se voiler l'horreur des faits et d'où *viendront les dangers de l'avenir humain*³. Lacan était plutôt transporté par l'attitude des Anglais, qui les avait menés à la victoire. Pour lui, *la victoire de l'Angleterre est du ressort moral. L'intrépidité de son peuple repose sur un rapport véridique au réel, alors qu'ailleurs règne la méconnaissance systématique du monde. Leur réalisme s'affronte aux puissances les plus sombres du surmoi*⁴.

Ainsi Lacan rend visite à Bion en Angleterre et s'intéresse à l'expérience qu'il fait avec Rickman dans l'objectif de reconstruire une armée dans un hôpital psychiatrique militaire. La connaissance qu'ils avaient des processus singuliers devait leur permettre d'élaborer des techniques visant à faire émerger un collectif de travail. La faveur de ce contexte politique qui est favorable à la mobilisation ne fait aucune concession aux processus ségrégatifs dès lors que tout le monde est attendu pour lutter contre l'ennemi. L'idée de Bion⁵ est d'augmenter le processus d'*identification verticale* vers le chef par une *identification horizontale* entre les hommes. Il prend lui-même la place de chef mais sans sa fonction surmoïque car l'Allemand n'est pas le seul opposant si l'on tient compte de la névrose parmi les ennemis intimes. Chacun des groupes en formation a pour premier but de s'étudier soi-même à partir des difficultés qu'il rencontre au niveau de l'identification. Personne n'ayant accès directement à sa propre subjectivité, c'est dans le miroir de l'autre qu'on est porté à s'en plaindre puisque ce dernier est toujours cet obstacle sur le chemin de la mission qui leur est confiée. Bion prend ses fonctions en leur renvoyant cette connaissance sur la fonction de la plainte. C'est parce que la division des sujets est prise en compte que l'attention du groupe peut se focaliser sur les progrès de l'ensemble et que *la cristallisation s'opère d'une autocritique dans le groupe*⁶, nous dit Lacan.

Bion ira ensuite plus loin concernant les inflexions à donner à cette fonction dirigeante en déplaçant l'expérience sur des groupes d'officiers. Dans ce cas, le groupe s'organise en fonction des qualités propres de chacun et le chef sera désigné en fonction de sa capacité à *subordonner le souci de se faire valoir à l'objectif commun que poursuit l'équipe et où elle doit trouver son unité*⁷.

1 Dans Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IX, *L'identification*, op. cit., version de l'ALI, leçon du 2 mai 1962, p. 259.

2 Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », in *Autres écrits*, op. cit., p. 101-121.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 W.R. Bion, *Recherches sur les petits groupes*, op. cit., p. 4.

6 Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », op. cit., p. 110.

7 W.R. Bion, *Recherches sur les petits groupes*, op. cit., p. 114.

Par ailleurs, Lacan étudie également la logique inverse de suspicion¹. L'uniformité du collectif apparaît lorsqu'il est demandé à un groupe de treize personnes de repérer laquelle est différente bien qu'aucune différence ne soit à priori visible. Les comparaisons faites trois par trois créent une norme, une uniformité, une homogénéité nivelante dans laquelle naît la suspicion. Le petit trait caractéristique d'une personne prend l'aspect d'une différence absolue quantifiable c'est-à-dire jugée comme étant un peu trop ou un peu trop peu. Ici le fonctionnement du groupe se situe sur l'envers de celui que Bion avait mis à l'épreuve. C'est ici parce qu'aucune différenciation entre chacun n'est prise en compte au départ que l'effet ségrégatif s'impose ensuite comme la nécessité de son retour. Cependant dans un cas comme dans l'autre, seule la présence des autres permet ce mouvement subjectif d'identification à soi-même selon le découpage de trois temps d'un syllogisme subjectif :

- *Un homme sait ce qui n'est pas un homme.*
- *Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes.*
- *Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme².*

Lacan pose le problème sous la forme d'un sophisme dit *des trois prisonniers*. On appose une étiquette dans leur dos dont ils doivent découvrir ce qui y est inscrit pour gagner leur sortie. Chacun des prisonniers doit alors raisonner en fonction de ce qu'il voit dans le dos des deux autres, mais également en fonction de leur comportement par rapport à ce que ces derniers voient dans son propre dos. Lacan mettra en lumière la fonction de la *hâte*, c'est-à-dire *une assertion subjective anticipante* qui détermine le sujet avant qu'il ne le sache par lui-même. C'est en observant l'environnement que le sujet y sera porté selon une logique en trois temps à l'issue de laquelle il sera en mesure de déterminer quel est l'objet *a* de l'énigme qui lui est posée. Le premier temps est le temps de voir, le second celui de comprendre et le troisième concrétise la précipitation des deux autres. L'acte vient au moment de cette résolution où le sujet vient à cette place créée pour lui. Tout est là pour dissocier le registre politique des circonstances et les volontés de ceux qui mettent en place ces expériences, celle de Bion et cette extrapolation carcérale, ne mènent pas les processus de subjectivations individuelles aux mêmes conclusions ni au même forme de groupe. Alors que les militaires ont pour mission commune la lutte contre l'ennemi, les prisonniers doivent gagner la sortie au détriment des autres. Ce sont donc les circonstances du problème telles que la fonction dirigeante les a posées qui déterminent les issues et leurs valeurs opposées solidaire ou ségrégative. La position du sujet et la valeur subjective qui y sera associés dépendent du savoir qu'il détient ainsi que de la dépendance de celui qu'il attribue à l'autre. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'issue pour le sujet au moment où il se précipite coïncide avec la résolution du groupe.

Le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel³, nous dit Lacan.

Cette logique ternaire autour de la présence de l'*objet petit a* à la place de l'énigme sous laquelle le sujet s'ignore s'oppose au cogito cartésien. En effet, si le premier des temps est celui de voir, en réalité on n'y voit rien et on ne sait rien. Le second temps quant à lui détermine l'épreuve. C'est-à-dire quel sera le déterminant pour que l'on accepte ou non la corrélation que l'autre nous offre en tant qu'objet du groupe. Cette épreuve est caractérisée par le fait d'être l'enjeu de la pensée des autres et d'être cet objet *sous le regard des autres⁴*. À partir de là, l'issue du sujet pris dans la *hâte* ne détermine pas que son acte soit éthique car il

1 Lacan J., « Le nombre treize et la forme logique de la suspicion », in *Autres écrits, op. cit.*, p. 85-98.

2. Lacan J., « Le temps logique et l'affirmation de certitude anticipée », in *Le Séminaire, Livre XX, Encore, 1972-1973*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 213.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

peut tout autant identifier le sujet à la barbarie de l'homme, mais cette épreuve déplace la logique ternaire que l'on observe dans les groupes. En effet si l'on se place du point de vue du sujet, il n'y a pas trois prisonniers mais deux plus un, deux autres plus *l'objet petit a* qu'il est ; et d'une façon encore plus réduite, lorsque l'on est cet objet, les deux autres ne font plus qu'un.

$$Un + a^1$$

C'est la pensée logique de celui qui est vicié sous son énigme face au groupe. Elle donne accès à ce sentiment d'être au centre des regards qui ne caractérise pas uniquement la persécution psychotique dès lors qu'il est l'effet de cette énigme au niveau du désir de l'Autre. L'angoisse intime qui se déploie dans le groupe, dès lors que la position d'objet porte jusque dans le sentiment le plus profond d'être l'objet du groupe, nous montre une issue des plus subjectivantes. Ce qui vient au-delà de l'angoisse de castration est ce que Lacan situe comme forme *(h)ontologique de l'angoisse*. Cette position singulière issue de la règle ségrégative place le sujet dans cette solitude la plus dense face à cet Autre qui le regarde. Nous avons ici accès à une explication concernant cette proximité entre les processus de la psychose et un effet de subjectivation propre à notre modernité. C'est l'angoisse qui y est au cœur pour qu'aujourd'hui un sujet soit mis dans la circonstance de devoir se définir comme sujet de l'exclusion. Ce que l'on reconnaît communément sous le terme d'individualisme renvoie sur cet effet de solitude radicale dans laquelle le sujet reflue sur cette angoisse face à la forme unitaire de l'Autre au plus large duquel on retrouve le *système*. Si le désir de l'Autre est absent ou indéterminé, le désir du sujet n'est pas stable. La jouissance autonome déliée prend les atours de l'angoisse alors que le groupe se dirige vers la norme dont la formule $Un + a$ est la structure.

b - Diversité — Choses variées, variations et invariants

Question de principes

La série des suicides, dans son extension et sa généralité, n'accepte aucune définition pour qualifier définitivement ceux qui se suicident au travail. Bien au contraire, elle renvoie toujours au sentiment qu'il existe un principe unique et général au terme de l'explication. Chacune des énigmes laissées en blanc par chacun des suicides rejoint les précédentes pour induire qu'un principe unique et directeur en est à l'origine. L'énigme ne pourra jamais être levée mais elle induira que le principe même de l'énigme renferme une Loi qui les a tous conduits à cet acte fatal. Chacun des suicides fournit la preuve ordalique toujours plus supplémentaire au précédent qui prescrit la recherche d'un principe malgré la diversité des cas de figure, des lieux, des âges, des sexes, des types de métiers et de lieux de travail. C'est la structure de l'énigme dès lors qu'un principe est ce qui désigne une origine, la Loi d'un

1 Lacan J., in *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, op. cit., p. 47.

commencement qui chasse le principe précédent. Le suicide au travail propose aux esprits les limites de la vie et de la mort pour leur associer deux autres extrémités, le début et l'effondrement d'une époque qui centralisa le travail. Le suicide ouvre sur une conception silencieuse selon laquelle la nature reprend ses droits sur la civilisation dès lors que le travail de l'Homme retourne à l'inanimé, pour qu'on en recherche le germe de sa pourriture. Or le désir du sujet pris sous le désir de l'Autre est ce principe. C'est la Loi du désir et de son interdiction qui s'élève en principe social dans la société du travail. L'aphorisme de Kennedy ouvrait en son temps sur une règle libérale en miroir alors qu'ailleurs un autre aphorisme Leninien drainait un autre peuple dans un but progressiste analogue et une règle divergente sur laquelle nous reviendrons plus précisément après avoir fait un pas de plus dans la direction que nous suivons ici.

Ainsi, lorsque Marie Pezé publie en 2008 le journal de sa consultation de souffrance au travail, elle lui donne le titre suivant :

*Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés*¹.

Elle reprend ainsi le vers de Jean de La Fontaine dans la fable *Les animaux malades de la peste*² qui, pour conjurer le sort de la maladie, cherchent les plus coupables parmi eux. Le résultat de l'enquête aboutit à voir périr l'âne qui avait eu le mérite d'avouer une maigre faute au profit des animaux notables et beaux parleurs. Le choix de son titre sonne avec justesse dans la perspective où un changement se mesure au carnage dont il est à l'origine et aux morts qui ne sont pas à compter parmi les malades mais parmi ceux qui y nouent leur destin dramatique. Mais Pezé fait entendre que pour chercher à comprendre ce qui se passe si l'on se limite à l'interaction entre l'organisme et le milieu, on prive le phénomène du terrain complexe dans lequel il convient de le mesurer, c'est-à-dire sur le terrain de la communauté de destins entre l'histoire des hommes et celle des peuples.

Or si la psychanalyse ouvre sur la perception de cette diversité des histoires, elle permet également d'en compléter la lecture par le point de vue qu'elle porte sur la dimension du complexe. Ce qu'est le complexe ne se superpose pas à ce qu'est le système mais se mesure en fonction de la valeur que la communauté donne aux événements car ce n'est pas la même chose de se réjouir d'un changement survenu dans la société que de s'y tuer. Face à l'incertitude dont est caractérisée notre époque, les valeurs divergent selon que l'on prenne bien les choses ou qu'on les vive mal. Dès lors que l'ancienne Loi qui gouvernait la direction du désir n'est plus opérante, ce qui s'est ouvert est un vaste champ d'interrogation dont il est difficile de déterminer s'il est gouverné par une règle ou au contraire s'il souffre d'un manque chronique de repères. Or le suicide s'insère dans cette interrogation d'une façon singulière puisqu'il en laisse le sentiment le plus prégnant. Il déporte l'énigme relative à l'acte du sujet sur celle de la société et ouvre sur le sentiment du plus grand manquement dont cette dernière doit faire preuve. Le suicide au travail ouvre sur une question d'ordre moral délimitée sur les bords de la valeur que l'on donne à l'acte. Le suicide au travail pose une question de principe, il établit d'ordre universel au sein duquel l'interrogation doit porter en suivant le cheminement d'une pensée qui poursuit une question précise, à savoir sur qui porte la faute. Alors qu'Être travailleur hier encore, portait les subjectivités vers d'autres buts sociaux, l'acte de mise à mort volontaire dont il peut faire preuve aujourd'hui désigne qu'un même principe ne mènent pas nécessairement aux mêmes issues sociales ni aux mêmes destins subjectifs. Or, il convient de souligner que dans cette transformation structurelle, le destin de la subjectivité du travailleur s'est peut-être écarté de l'empan collectif sur lequel le

1 Pezé M., *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés : journal de la consultation Souffrance au travail*, Pearson, 2008. Un film documentaire du même nom de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil (2006), Bodega Film.

2 Jean de La Fontaine, « Les animaux malades de la peste », 1678.

principe *nous ne sommes rien soyons tout*¹ déportait l'universalité de sa condition. Mais également de souligner le galon existentiel qu'il y a acquis bien malgré lui. Alors qu'il n'est plus accueilli dans la société du travail, c'est encore parce qu'il en est le représentant que son destin se resserre dans la direction d'une autre structure d'Universalité dont le titre de Marie Pezé désigne les coordonnées. Après avoir perdu son effet de masse, le travailleur qui se tue aujourd'hui offre à son destin l'élévation de l'assomption symbolique pour désigner la nouvelle configuration sociale. Il offre à son angoisse le destin universalisant que la souffrance est en droit d'attendre à condition que les origines du Mal puissent être élucidées, car en imposant sa sentence selon laquelle *il se tue au cause du travail*, il astreint l'Autre à réfléchir au niveau du complexe en tant qu'il se situe sur le principe de la Loi universelle. Jean Rostand attribuait le sacre de ce principe Universel au rôle historique de la pensée évolutionniste et en particulier à Lamarck² dans les termes suivants : *Pour voir apparaître la grande idée de l'engendrement du complexe par le simple, du supérieur par l'inférieur, il faudra attendre jusqu'à Jean Lamarck*³.

L'œuvre freudienne inscrit son pas dans cette façon de penser l'étiologie. En recherchant les causes, la psychanalyse détermine les processus qui unissent les symptômes à la Loi générale, en tant qu'elle est toujours sous-tendu à l'universalité de la théorie sexuelle. Elle détermine le couple du plaisir à son refoulement pour donner à la souffrance la teinte du délice que l'on y prend⁴. Le drame oedipien de Sophocle modélise la genèse du complexe au niveau de l'enfant d'abord puis de la théorie moniste de la libido pour entrer sous la dépendance du complexe de castration⁵ et de la Loi du même nom. C'est cette première opération qui, si elle réussit, légalise le destin du sujet.

Après cela, la sociologie freudienne donna au complexe la structure mythique dont le sujet se découvre toujours comme effet, un sujet pouvant être défini comme effet d'un rapport d'exceptionnalité par rapport à la Loi générale du désir de l'Autre. La part qui revient à ce sujet après que l'on ait fait tous les comptes libidinaux, tient dans son énonciation, c'est-à-dire ce qu'il exprime d'adhésion ou d'opposition à cette Loi. Les suicides au travail prennent place dans une configuration où la règle du complexe a changé et dans laquelle la Loi de l'Autre est rendue obscure. Elle détermine une position de sujet qui n'est plus en mesure de reconnaître le désir de l'Autre pour s'y inscrire et donne la mesure de ce qu'est un effet de sujet à son extinction. Avec les repères topologiques apportés par Lacan au niveau du complexe⁶, la lecture sur le contrechamp de la Loi et sur son étendue. En effet, si modèle œdipien ouvre sur une normalité à caractère névrotique dans son rapport à la Loi de son propre désir, son absence ouvre à un contre-champ par rapport au modèle d'une part et à un sujet situé sur son envers d'autre part. Car si le sujet peut être qualifié comme effet secondaire au complexe, sa Loi le précède même si elle n'agit pas. Qu'elle soit en fonction ou non, elle laisse un trou derrière son absence dont le sujet sera également l'effet selon les modalités de sa structure interne. Qu'il s'en fasse le symptôme ou le désir ou qu'il soit *poussé* à en répondre, c'est toujours au regard du complexe que son ultime effet déterminera sa

1 Parole de « *L'Internationale* » écrites par Eugène Pottier en 1871

2 Lamarck étant considéré comme celui qui ouvrit la théorie de l'évolution darwinienne par le principe de son erreur.

3 Rostand J., *Esquisse d'une histoire de la biologie*, Paris, Gallimard, 1945, p. 58-59.

4 Cette conception est à l'œuvre dès la première topique freudienne, dont on retrouve par exemple la trace dans la lettre à Fliess du 15 octobre 1897.

5 Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905.

6 « Les complexes familiaux » (1938), de Jacques Lacan, in *Autres écrits*, op. cit. Nous avons déjà pu évoquer l'amplitude sociale issue d'une épistémologie du complexe, dont Lacan donna des repères dès 1938 dans « les complexes familiaux ». Depuis le premier âge de l'enfant pris dans le complexe de sevrage, puis le complexe d'intrusion et l'apparition du frère jusqu'à l'œdipe, ses rapports intimes à l'objet et à l'Autre.

dernière position d'exception.

D'une part, l'hypothèse de l'inconscient ne se fonde pas sur un savoir, mais sur la fonction du savoir à partir de laquelle on donne une valeur à son énigme. D'autre part, le travail est le dernier lieu pour une conscientisation, c'est-à-dire d'une socialisation et une matérialisation du désir sans pour autant lever de l'inconscient. Les pulsions entrent dans le domaine public de la réalité partagée. Dès lors, l'homme lorsqu'il travaille rejoint l'acte du travailleur lorsqu'il se suicide pour donner à leur dernière action, c'est-à-dire à l'issue de tout leur processus de subjectivation, sa marque matérielle pour en imprimer le social.

Nous insistons ici sur l'effet saisissant que provoque la tension entre deux états du travailleur, avant et après la transformation du travail. Elle ouvre sur un champ de correspondances dialectiques et sur un dialogue qui organise les repères deux à deux : deux époques, deux états, deux âges, deux types de destins, deux valeurs opposées, deux façons de voir. En effet, si l'on considère le travail comme la dernière des institutions pour laquelle on se demande si elle survivra au tournant du vingt et unième siècle, c'est également au titre d'avoir été la dernière des institutions que l'humanité dut s'adjoindre pour répondre à la promesse qu'ouvrait la Révolution Française qu'elle est aujourd'hui un terrain de prédilection pour évoquer les questions qui doivent être relevées. Le travail a fait un serment à l'homme pour lui fournir l'espoir que son destin personnel y trouverait sa dernière terminaison sociale. C'est dans ces circonstances que l'inflexion dramatique ouvre sur cette puissance d'évocation analogique dès lors qu'il est communément admis que *l'on se tue au travail*. C'est l'affirmation qui résulte du phénomène et c'est également ce qui est mis en doute selon qu'on se situe du côté des travailleurs ou du côté des employeurs. On assiste ici à la configuration d'une nouvelle dialectique qui n'est pas sans reprendre d'une part les conditions d'émergence d'une lutte, bien que d'autres part elle révèle également l'impasse de la lutte des classes pour en répondre. C'est sur le terrain de ce doute que toutes les hypothèses imaginaires sont émises dans l'attente d'une appréciation définitive et même d'une justice définitive. Le doute propose une embouchure pour qu'une pensée symbolique s'active. Il fait une invocation à une fonction plus archaïque, c'est-à-dire le doute dont dépend la fonction paternelle. Effet le père qui trouve son premier mérite à faire barrage à la jouissance maternelle prend ensuite ses fonctions en établissant l'interdiction pour fera une indication au désir.

Ce qu'il convient de faire entendre là, ce sont les conditions imaginaires sur lesquelles se hissent l'émergence du symbolique dont l'acte de suicide est au joint. Il fait une réponse à l'inopérance du désir de l'Autre pour en réordonner les directions et les extensions. Cependant, en passant lui-même par-dessus le bord de l'interdiction fondamentale du meurtre, il engage une réflexion prise dans le doute. En franchissant l'interdit, il opère le dernier des débordements acceptables, celui qui souhaite être accepté pour la bonne cause. En passant la borne le dernier effet du sujet porte la question morale sur la société. Il offre un destin martyr à cette jouissance sortie de l'ornière travailleuse et reproduit de la sorte le pas supplémentaire dont l'homme est capable pour son désir. En ouvrant sur un doute, il donne à sa destitution la valeur d'une croyance pour l'avenir. Croire pour sortir *d'il n'y a rien* et offrir le présage qu'il y a *peut-être* quelque chose.

Question de conditions — La leçon psychotique

Les suicides au travail nous enseignent que lorsque la fonction symbolique est carante dans la société, l'imaginaire prend ses fonctions. La fonction du doute est valable dès lors

que le suicidé la lègue à la société. Car pour ce qui est de son acte, le doute est déjà tranché puisqu'il s'en est fait la preuve. Son acte vient certifier et donner aux suppositions du sujet l'accent de la vérité sur le joint de la raison puisqu'il a ses raisons. L'acte arrive en toute connaissance de cause et en l'absence de toute duperie, dans un rapport véridique au réel de sa souffrance. L'idée de la tyrannie, quant à elle, en est la ligne de mire c'est-à-dire la nécessité d'y reconnaître un Autre. C'est lorsque le sujet a ressenti intimement le changement qu'il fut renvoyé à une perplexité incrédule dont son acte vient à bout. L'acte fonde le sujet sur une nouvelle théorie pour ouvrir une brèche dans un monde incompréhensible. C'est sur la certitude minimale de sa souffrance qu'il s'offre comme preuve pour désigner la tyrannie d'un Autre sans pouvoir en dessiner les contours.

Lorsque, dans la nuit du 21 au 22 avril 2013, un mécanicien de l'entreprise Renault se pend dans l'atelier où il travaillait, il laisse deux lettres, l'une à sa famille et l'autre à l'intention de sa direction. Dans la seconde, il écrit ces derniers mots :

Merci Renault, Merci pour ces années de pression, chantage aux nuits. Où le droit de grève n'existe pas. Ne pas protester sinon gare. La peur, l'incertitude de l'avenir sont de bonne guerre, paraît-il ? Tu expliqueras ça à mes filles Carlos¹.

Son accusation directe de l'entreprise et de Carlos Ghosn, PDG du groupe, montre la désignation de responsabilités au d'une scène sociale plus large. La comptabilité des années de souffrance prend fin en précipitant le sujet dans le même temps logique que l'accusation. Tout le tumulte du sujet cesse lorsqu'il s'effacera au profit de la consistance qu'il donne à l'aliénation. Le suicidé donne à la dernière version de son être la force que lui procure d'avoir opéré des distinctions entre lui et le travail. Il a mis en fonction le principe ordalique inhérent à sa condition singulière et irréductiblement aliénée sans s'en séparant pour le certifier.

C'est en faisant l'analogie avec la structure de pensée funambule propre au psychotique, entre perplexité, certitude et désignation de l'Autre que l'on aperçoit quelle topologie se met en place dans le sujet pour sortir du hors-sens, ce qui ne fait plus sens pour lui. En effet, c'est également en termes de solution que le délire intervient pour donner une nouvelle direction au sens, une émergence nouvelle qui mettra en avant un désir de l'Autre dont le sujet sera l'objet. La solution ici est une proposition pour sortir de l'angoisse. Elle fusionne le sujet à l'objet dans l'ordre fantasmatique dont les correspondances avec les faits de la réalité constituent le problème général qui est posé. La proposition psychotique donne son statut de certitude à la réalité pour que le sujet se porte garant de son rapport véridique au réel, condition pour sa subjectivité. Après sa mort, la formule sous laquelle le suicide au travail est advenu ouvre le champ symbolique dans deux directions. D'une part, il s'oriente dans la direction de la société, c'est-à-dire sur la construction mythe qui produit une accroche générale sur une histoire imaginaire. D'autre part, il s'oriente dans la direction du sujet, c'est-à-dire dans l'ordre régressif de son rapport intime au symbolique. Lorsque le modèle de la Loi du désir de l'Autre n'opère plus sa fonction mythique et unifiante au niveau de la société, on assiste à l'addition des aménagements singuliers. L'empreinte laissée par le résultat vide de chacun de ses aménagements renvoie encore à une effroyable autonomie lorsque chacun y est invité à déterminer par lui-même quelle issue sociale il donnera à son objet intime. Chacun est convié à se reconnaître parmi les lambeaux de significations dont il ne peut pourtant plus être dupe, bien qu'ils soient les seuls à sa disposition pour sortir de l'état angoissant de son indécision. Le suicide au travail désigne d'autant mieux cette impasse qui se propose comme une issue qu'il est au joint du sujet et de la culture. Après la famille et

¹ Il se pend dans la nuit du 21 au 22 avril 2013 en laissant deux lettres, l'une à sa famille l'autre à son employeur. La seconde fut ensuite lue par les délégués du syndicat CGT de l'entreprise qui s'en firent le relais auprès des médias. On retrouve cet unique extrait dans de nombreux journaux.

l'école, le travail est le dernier des *thèmes*¹ de prédilection sur le chemin de la socialisation des hommes qui objecte à leur solitude foncière.

Le travail m'a tué efface les pensées du travailleur sous l'expression du complexe lui-même. Il ne dit pas *je pense qu'il se passe des injustices au travail* ni *je pense que je devrais faire autre chose*, il affirme le complexe sous lequel il s'efface comme sujet. Lorsque la causalité du sujet se met entièrement au service de la causalité sociale, il ouvre sur le mythe pour rappeler ce que la *cause du peuple* doit au travail car lorsque la causalité *endogène*² du sujet est atteinte, sa revendication est le ressort social malgré l'*insondable décision de l'Être*³ qui le porta à se tuer. En effet c'est parce que son acte entre en *corrélation*⁴ avec une anomalie du complexe qu'il montre qu'en situation d'isolement social au cœur même d'une société décomplétée de sa fonction symbolique, les actes qui sorte de la norme entre dans une fonction sociale quelle que soit la réalisation intime qu'il accomplit :

*Nous avons fait, dit Lacan, une très grande distinction fondamentale entre la réalisation du désir refoulé — sur le plan symbolique dans la névrose, et sur le plan imaginaire dans la psychose*⁵.

En suivant encore la logique du désir sur la tension que propose la névrose et la psychose, c'est le regard longitudinal que l'on peut désormais porter sur les enseignements de Freud et de Lacan qui permet de reconnaître les déplacements qu'ils ont opérés à partir de la centralité de la fonction paternelle. Ce sont les mêmes déplacements que ladite fonction doit elle-même se frayer pour rester opérante dans la société et ses sujets. Les premiers développements se sont d'abord s'attachés à décrire les drames du névrotiques et générationnels issus du père vers leur descendance⁶. Puis l'étude de la psychose entra dans le concret de sa carence⁷.

Chaque saut d'un personnage à l'autre, suit la courbe que le sujet emprunte pour s'affronter à la modernité. Antigone⁸ ouvrait sur le destin d'un désir pour la mort afin d'assurer la filiation de père et de transgresser la Loi du Loi tyran. Sygne de Coüfontaine⁹, quant à elle, représente la vacuité de la fonction éthique du sacrifice lorsque la filiation ne fait pas le poids face au rouleau compresseur de l'Histoire. La filiation s'efface au profit du nom propre pour situer un sujet de la modernité. Joyce ouvre ensuite sur le dernier enseignement de Lacan qui désincarne encore un peu les destins singuliers pour en déplacer le sens sur la fonction de l'écriture. L'étude par la psychanalyse de la fonction paternelle dans ses chutes, ses transformations et ses réductions accompagne le mouvement de la *Kulturarbeit* qui concatène les mythes vers le réel du langage et qui a pour première effet de balayer derrière elle. Les sujets réduits sur leur inertie en période de mutation, utilisent ce qu'ils ont à leur portée pour se porter garant de la trace qu'ils représentent. C'est entre les bornes de la fonction rédemptrice d'Antigone et le pragmatisme exempt de filiation de Joyce, entre les héroïnes de la fonction paternelle et l'autonomie radicale du sujet, que le sujet du suicide au

1 Lacan J., « Complexes familiaux », *op. cit.*, p. 61-68. Lacan souligne que le thème du délire révèle le complexe dans lequel le sujet se situe comme objet. Alors que dans la névrose, « le thème » ne produit pas de forme mais des incidences et des constellations qui déterminent les symptômes.

2 *Ibid.*, p. 67-68.

3 Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », in *Écrits*, p. 177.

4 Lacan J., « Complexes familiaux », *op. cit.*, p. 67.

5 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, version AFI, leçon du 25 janvier 1956, p. 191.

6 (Edipe, Antigone (sophocle), Sygne de Coüfontaine (Claudel) ou encore Hamlet(Shakespeare).

7 Le président schreber et Joyce

8 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*.

9 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 321. À partir de Claudel P., « L'otage », in *L'Otage, suivi de Le pain dur et Le père humilié*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », n° 170, 1911, p. 140.

travail interpelle la question du désir par le truchement de la mort du sien. Lorsque Lacan dit en 1976 :

N'y a-t-il pas dans les écrits de Joyce ce que j'appellerai le soupçon qu'il est ou qu'il se fait lui-même un redeemer, un rédempteur ? Nous en sommes là réduits au sentiment, ajoute-t-il, parce que Joyce ne nous l'a pas dit, il l'a écrit, et c'est bien là qu'est toute la différence. Quand on écrit, on peut bien toucher au réel, mais non pas au vrai¹.

Il tend à donner raison à Joyce par rapport au caractère inopérant du sacrifice. Il considère sa position comme celle qui *hérétique de la bonne façon* car dans un monde où le Réel a balayé l'ancienne vérité, il s'agit de *choisir la voie par où prendre la vérité et soumettre ce choix à confirmation²* des lecteurs, nous dit-il, plutôt que de s'affronter à une cause perdue d'avance. La série des suicides au travail lui donnent raison dès lors que leur répétition met en avant leur inefficacité à enrayer le Réel ou a soulevé les peuples. Mais, il le contredisent également d'une façon plus indirecte. L'emprunte qu'ils laissent de leur place vide délègue leur puissance rédemptrice à la réflexion de la Culture. La structure répétitive de leur phénomène s'oppose à celle des restructurations permanentes en projetant leur propre fin sur l'avenir et en donnant à leur déclin l'orientation pour une résurgence. A la transformation permanente, ils opposent la fixité de l'acte qui, réitéré reproduit toujours un repère, un bord pour la modernité.

Le dernier Réel auquel nous avons affaire depuis Lacan objecte à la prédication qu'on pourrait lui attribuer pour qu'il guide l'homme moderne à faire preuve de pragmatisme. Malgré la finesse de son appréciation du réel, il semble en effet que le travail soit encore pour aujourd'hui une limite au discours de la psychanalyse. C'est peut-être parce que le travail engage le corps, qu'il devient propre à représenter ce qui résiste toujours à être résorbé dans l'utilisation du langage et renvoie dès lors les analyses à leur champs respectifs. Bien qu'aujourd'hui, le travail soit l'occasion de nombreuses énonciations, il n'y a aucune écriture pour remplir la fonction à laquelle l'acte répond, aucune d'entre elles n'est apte à circonscrire le réel qui s'y loge et le destin social de la perte dont il est la cible, si ce n'est peut-être une écriture politique.

Alors qu'un certain travail artisan façonne les transmissions au sein de l'ordre social à partir des savoir-faire et de leur perfectionnement, lorsque la technologie est nouvelle, elle donne le pouvoir aux fils de ne pas apprendre de leur père, logeant la subjectivité de ces derniers sur la coupure historique. Ce Réel-là siphonne l'Histoire avec le sujet qui a bien du mal à trouver dans le langage *la bonne façon* pour user logiquement de la nature du sinthome. *En user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif³*, nous propose Jacques-Alain Miller. Cependant il nous semble que le travailleur y objecte puisque son destin ne se détache pas si facilement de la parenthèse sociale dans laquelle il trouve la condition pour dire *je*. Le travailleur peut-il réellement accepter l'inutilité de son travail ? Lacan nous dit :

Il y a des formations de l'inconscient tant qu'on tient la main de Freud, mais quand on tient la main de Joyce, on prend cette perspective sur les formations de l'inconscient, que ce sont des broderies autour du trognon du réel et que l'analyse c'est d'isoler le trognon et que pour cela, il faudra savoir laisser tomber la broderie⁴.

C'est de langage qu'il s'agit, or la broderie est précisément la matérialité, même énoncée, sans laquelle il n'y a pas de travail. Un langage professionnel épurée de sa broderie ne tient plus que sur l'inhumanité de son vocabulaire technique. En 1976, Lacan inscrit son dernier enseignement pour s'affronter au Réel qui vient. Cependant, il nous semble que si

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, 1975-1976, Paris, Le Seuil, 2005, p. 80.

2 *Ibid.*, p. 15.

3 Miller J.-A., « Pièces détachées », in *L'Orientation lacanienne*, cours du 17 novembre 2004, inédit.

4 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *op. cit.*, p. 19.

cela permet à la psychanalyse d'entrer dans la modernité, il semble encore qu'elle ne puisse répondre de l'attente collective dont le travailleur est errant pour faire société et qu'à faire tomber l'illusion constituante des sociétés, peut-être n'aboutit-on pas sur un peuple d'artistes.

La leçon de l'objet - Fonction d'extraction de l'objet a

Afin de faire le pas supplémentaire, dans la direction de la question qui *sont les suicidés ?* Nous proposons d'en faire une réponse: Ils sont parmi les travailleurs, ceux qui, ne pouvant plus aller au terme de leur processus de production pour l'offrir à la circulation du marché et au lien social, en sont restés les propriétaires, et leur angoisse fut l'indice de cet objet resté en interne. Par ailleurs, le discours qui est aujourd'hui tenu sur le travail et les travailleurs contribue à les y arrimer dès lors qu'il continue d'intimer que c'est par le travail qu'on se réalise. Si la promesse qui avait été faite au travailleur n'est pas tenue, le discours fait entendre qu'elle pourrait bien encore se réaliser malgré tous les signes contraires. Ce dernier est maintenu dans une attente d'autant plus longue qu'aucune sortie ne lui est aménagée sinon peut-être la retraite si l'âge ne cessait pas d'être reculé. Ainsi le discours maintient le travailleur dans un hiatus qui, non seulement ne lui permet pas de s'accomplir mais qui objectalise sa position. Celui qui sera porté vers le passage à l'acte est d'abord pris dans cette inflation au niveau de l'objet dont il ne peut ni se défaire ni s'extraire. Le hiatus dans lequel il est maintenu, ne lui laisse d'autre choix que de chercher à s'en extraire comme à évacuer l'objet, ce à quoi le passage à l'acte peut répondre. En effet, une question se pose dans les termes suivants : Qu'y a-t-il d'autre à attendre du travail puisque la promesse sans le mythe de *la société du travail* n'est plus que la conquête, ce que l'on appelle à l'occasion le progrès sans le lien social. Dans ces conditions, les subjectivités sont renvoyées à l'immobilisme, l'incertitude et la disgrâce pour qualifier leur aliénation. C'est donc ce sujet de l'attente, reflué à son angoisse, qui attend un signe pour sortir de son état d'objet inutilisé, du néant d'une position objectale sans objet défini. En donnant un sens à son passage à l'acte, le sujet ne donne pas uniquement à son objet en attente la possibilité de s'extraire, il en fait le support d'une réalité, il donne à sa mort le pouvoir de faire entendre que le discours sur le travail contient le germe mortifère. Il donne à son statut d'objet le pouvoir de réaliser ce que Lacan appelle *la réalité*, à laquelle il ajoute *pour autant qu'elle soit soutenue par le désir, qui est au départ halluciné*¹. Car c'est en tant qu'il ne jure plus que par l'objet qu'il present être devenu l'objet sur lequel retombe les conflits du complexe sociétal pour en déporter la signification.

Lorsque, dans la *question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*², Lacan avance qu'il faut le travail de trois générations pour produire un psychotique, il ouvre son lecteur à la perception de ce lien intime qui place un sujet au cœur d'un complexe qui le précède et dont il est l'objet. Il ouvre sur des questions et des dialectiques entre le sujet et le complexe, par exemple une question telle que celle-ci : Que s'est-il tramé dans le complexe sociétale pour que le travailleur doivent être celui sur lequel retombe les enjeux ?

Lorsque le sujet se tue, il sort de sa position d'être l'objet d'un complexe qui le broie et dans lequel il broie du noir pour donner à la collectivité la signification suivante : le broyage est la règle sous laquelle il se mourrait. L'extraction de l'objet a est le ressort du phénomène que nous qualifions d'élémentaire, dans le sens où il ouvre sur une *réalité*. Cette extraction

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, version AFI, leçon du 11 janvier 1956, p. 150-151.

2 Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits* (1958), Paris, Le Seuil, 1966.

réanime la jointure radicale entre l'inconscient et le social car en mourant, le suicidé renvoie dans le champ social la question d'humanité. Il rejoint la forme la plus épurée dans la mort, la forme martyre de l'objet du complexe pour produire à nouveau une alternance dans l'ordre du progrès, celle du progrès social. Il nous semble alors que ce qui produit son effet effervescent dans les médias qui ne le relègue pas au faits divers, tient dans les retrouvailles avec l'objet du désir civilisateur. Le travailleur reprend du service depuis que la société avait vu en lui l'avenir de l'humanité. La série des suicides au travail reproduit dans les esprits ce sentiment de retrouvailles avec l'aliénation du prolétaire, à l'exception de son destin collectif voire même en désigner la mort du destin collectif. Ils ont imposé une *réalité* qui reprend l'idée qu'Être travailleur aujourd'hui, c'est être retourné au second plan de la modernité technique et avoir rejoint ainsi l'ordre désuet du progrès social. Lorsqu'il s'y tue, il renvoie ce désir civilisateur en jachère. Il contribue à un revirement lent, progressif et inexorable à chaque nouveau suicide, un mouvement qui entre en concurrence avec le Réel de la mutation.

Ainsi, à la question *qui est le suicidé ?* nous poursuivons en disant que son désir pour la mort a fait une délégation de *réalité* sociale. Cependant il convient de distinguer que s'il était névrosé c'était dans cet espoir alors que pour le psychotique rien n'est moins sûr. Lorsque Lacan avance que, dans le délire *le désir est tout entier là, lisible. Il est en effet lisible et il est aussi transcrit dans un autre registre [...] où il est sans issue*¹, il nous fait une indication sur la fonction formelle de son désir qui permet de saisir que les séries des suicides les accueillent tous les deux ; l'un espère ce que l'autre montre. Ils désignent à eux deux le mouvement alternatif du processus social, la mâchoire et l'œuvre du temps sur le désir des hommes.

S'affirmer comme objet lorsque l'on dit *le travail m'a tué*, c'est déjà s'en extraire. Mais c'est également s'y ancrer pour recevoir tout l'implicite du discours. Se réaliser comme objet, c'est insister sur la jouissance de l'Autre contenue dans le discours contradictoire porté sur le travail. De sa position d'objet, il s'en sert pour assumer sa déchéatation au point de la démontrer car en se suicidant, il nous montre qu'il est le premier acquis à sa version. Lacan, quant à lui, a su mettre en lumière que le champ signifiant produit des alternances au cœur du sujet comme au cœur des complexes sociaux. Là où ça défaille, c'est justement là où ça rejaillit. *La honte, c'est peut-être bien cela le trou d'où jaillit le signifiant maître*², nous dit-il.

III - L'au-delà d'une binarité dans la jouissance

Introduction — Dialectique du désir à la jouissance

Le mythe freudien de la horde des frères structure un mythe de la genèse de la société qui accentue le mythe d'œdipe concernant la Loi du père. Il ouvre sur le principe de la mort pour la filiation ainsi que la contre-figure féminine dont la place s'impose dans cette descendance en tant qu'objet du marché que s'échangent les frères.

En soulignant que *les femmes retardent l'entrée dans la culture. Alors qu'elles en étaient à*

¹ *Ibid.*, p. 188.

² J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 218.

*l'origine*¹, Freud pointait sur quelle alternance, dans la définition du progrès, progrès techniques et progrès social, le contrechamp trouve sa fonction. Il délimite l'ordre de ce savoir issu de la contre-culture, celui qu'elle dédie de cette place objectale qu'elle y a. Durkheim lui-même n'était pas passé à côté de l'effet dialectique dans la société de la concurrence sexuée lorsqu'il considérait les femmes *plus instinctuelles* que les hommes. Cette petite différence, mais de taille, qui est au principe de toute dialectique issue du renversement des positions, a depuis eux étendu sa fonction hors des références sexuées.

Le mythe désigne une Culture cimentée entre les frères par l'Éros et l'Ananké, l'amour et la nécessité pour dans leur commerce la matérialisation de leur lien pour former *le grand tout de la communauté*². Or, ce qui s'inverse lorsqu'elle ne remplit pas sa fonction sociale, c'est cet éclatement sur la multitude des singularités en errance qui ne trouve plus pour se loger que l'avènement de leur pensée, en tant que pensée critique. Dans ce cas, l'Ananké braque le dernier retranchement de la nécessité, c'est-à-dire la nécessité vitale. L'au-delà, c'est-à-dire la dimension au-delà de toute construction culturelle, ce qui doit être poussé un peu plus loin, doit dépasser l'impasse.

L'intention que l'on lit dans les lettres des suicidés est une intention critique sans encore de substance. On pourrait la qualifier d'intention précritique, dès lors qu'elle ouvre sur l'étendue de la nécessité de critiquer le système, toute la société. Chacune des lettres qui accuse le travail pointe une étendue. La mort est la condition de cette pensée qui passe par-dessus les bords de la Culture. Ce champ de l'au-delà, nous en avons des repères depuis que Freud l'a ouvert au-delà du principe du plaisir. Mais également nous en avons les figures sous toutes les formes *trans*³. Ce qui passe au travers, ce qui fait des allers-retours se meut hors de la Loi du langage. Cela permet de saisir que ce qui agit en période de transition, dans l'entre-deux-mondes dans lequel se maintient la restructuration permanente, offre une inflation à la contre-figure qui propose son trépas comme condition pour que la vie soit meilleure après elle. Lacan donnera la portée intime de ce dialogue du désir à la jouissance pour ouvrir au rayonnement de la singularité et à son renouvellement.

a - Structure dialectique

Le mythe de Hegel ou le duel des jouissances

C'est au niveau de cette jouissance qui fut d'abord dualisée par Freud entre le plaisir et la souffrance que Lacan introduit dès le premier Séminaire le mythe hégélien :

À propos de la lutte et de travail, Hegel structure un mythe fondamental marqué de négativité : dans une société humaine, aucun lien n'est objectivable, tout est intersubjectif. Donc la relation du Maître à l'esclave n'est pas un cas de domestication de l'homme par l'homme. Cette relation ne vient pas non plus du vaincu qui demande grâce au vainqueur. Mais c'est que la lutte ait engagé le Maître par pur prestige et qu'il ait risqué sa vie. Ce risque établit sa supériorité (pas sa force). C'est pour ça que l'esclave le reconnaît comme

1 Freud S., *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 46.

2 *Ibid.*

3 Dico : Trans : préfixe du latin *trans*, « par-delà », qui a en français le sens d'« au-delà de », « à travers », et qui marque le passage ou le changement.

*Maître*¹.

Lacan y reconnaît la *dialectique fondamentale de l'exploitation de l'homme par l'homme dans tout le développement de la civilisation*², en tant que la dialectique précède la réalité. Il s'agit évidemment d'une scène imaginaire qui marque l'impasse dans laquelle l'esclave s'engage puisque la reconnaissance qu'il attend du Maître ne vaut rien aux yeux de ce dernier. Si l'esclave travaille pour le Maître, c'est au nom des risques hypothétiques qu'il aurait pris. C'est alors le travail, c'est-à-dire les règles des relations qui l'organisent, qui est inscrit dans le symbolique.

Les règles sont précisément la loi imposée à l'esclave d'une fonction qui est de satisfaire le désir et la jouissance de l'autre en tant que telle qui ne peut être conçue que comme organisée et définie.

La dialectique agit en parallèle du processus de sublimation dans une structure où le symbolique ne se présente pas uniquement dans la succession à l'imaginaire puisque la mort hypothétique est à l'origine de cette relation comme elle est à l'origine de cette règle du jeu³ qui structure toute relation intersubjective. En effet,

une action humaine est toujours plus ou moins implicitement impliquée dans une règle du jeu, nous dit Lacan.

Le pur prestige et la perspective de la mort dans laquelle s'engage la lutte intersubjective définissent les places d'esclave et de Maître, mais également la possibilité de les remettre en jeu à chaque occasion, faisant du travail ce lieu de toute la relativité du désir humain par rapport au désir de l'Autre, dès qu'il s'insère dans la société.

La dialectique et le travail insistent au niveau de la déception qui est à l'origine du malaise, alors que par ailleurs chaque nouvelle preuve de non-reconnaissance du Maître pour l'esclave, réanime le fond existentiel qui, sous son action lui revient. La déception n'a d'autre issue que d'être le ressort d'un nouveau voile mis sur le désir, c'est-à-dire ce qu'il y aura à espérer à nouveau le lendemain, accompagnant la réalisation pas à pas de l'ouvrage.

*Ce n'est plus le désir, là, mais la complète médiation de l'activité en tant que proprement humaine, engagée dans la voie des désirs humains*⁴, avance Lacan.

Le travail est la médiation de ce désir qui externalise la division intime du sujet vers une dialectique externe. Elle maintient l'illusion de la coïncidence entre les désirs du Maître et ceux de l'esclave pour y organiser un rythme et aboutir sur l'outil du travailleur.

Mais si l'esclave travaille la matière première du monde, le Maître lui s'en éloigne et rend ainsi à l'esclave la virtualité de réaliser le ressort véritable de la vérité des sujets vers les conditions de son labeur.

*[...] c'est le maître mythique ! – ce qui arrive quand il pense c'est-à-dire quand il met sa maîtrise dans l'étrangeté du langage ; il entre peut-être dans la pensée, mais assurément c'est le moment où il perd sa liberté ; que pour l'esclave, en tant que conscience vile, c'est lui qui réalise l'histoire ; dans le travail, sa pensée à chaque temps est servie du pas qu'il a à faire pour accéder au mode de l'état où se réalise quoi ? La domination du savoir. [...] Cette notion que la vérité de la pensée est ailleurs qu'en elle-même et à chaque instant nécessitée de la relation du sujet au savoir, et que ce savoir lui-même est conditionné par un certain nombre de temps nécessaires, est une grille dont assurément nous ne pouvons que sentir à tout instant l'applicabilité, à tous les détours de notre expérience. Elle est d'une valeur d'exercice, d'une valeur formatrice exemplaire*⁵.

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre I, *op. cit.*, leçon du 9 juin 1954.

2 *Ibid.*, leçon du 7 avril 1954.

3 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre I, *op. cit.*, leçon du 7 avril 1954.

4 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre I, *op. cit.*

5 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris, Le Seuil, 2006, leçon du 23 avril 1969, p. 471.

Entre le Maître et l'esclave, il y a cette distinction que l'on retrouve entre la matière et le langage. Le Maître n'y met pas les mains. C'est parce qu'il a mis *maîtrise dans étrangeté du langage*¹ qu'il perd sa liberté. De l'un à l'autre, on retrouve les deux versants du destin de l'humanité, celui de la « conscience vile » qui réalise l'Histoire et fait de l'esclave le lieu sacré de sa condition humaine, et celui qui prenant de la hauteur ne sait jamais ce qu'il en est de cette vérité. Il y a entre les deux le même rapport de béance qu'entre la parole et le langage dans le sens où l'un dit la vérité quand l'autre la théorise. C'est le même rapport qu'il y a entre l'aliénation et les conditions pour s'en séparer ; leurs destins divergent. Car Hegel fournit *cette notion que la vérité de la pensée est ailleurs qu'en elle-même et à chaque instant nécessité de la relation du sujet au savoir*. Elle nous renvoie pour l'instant au sentiment de cette vérité du système dont la réalité du travailleur produit l'effet et l'effet de savoir.

Masochisme et sadisme

Le mythe hégélien anticipe une réponse à la proposition de décrire l'envers du processus culturel tel qu'il prend forme dans le mythe de la Horde. La mort du père, la mort réelle et tangible dont le processus culturel a besoin, est annulée dans chacun des inconscients dès lors que chacun des Maîtres le réanime pour un temps.

Dans le processus culturel, la part de jouissance qui ne va ni au marché ni au travail poursuit la voie libidinale sur le mode de cette dialectique, en tant qu'elle est déterminée par le sadisme et le masochisme. Les dessous de la scène culturelle renvoient à celle du combat généralisé issu de l'ordre dialectique du désir à la jouissance car dans son Séminaire de la Relation d'objet, Lacan nous introduit à la structure fondamentale du désir comme pervers. C'est-à-dire ce qui subsiste du désir lorsque l'on ôte le voile de l'amour, soit la structure perverse du fantasme. À partir de là, on comprend que le processus culturel permet d'appliquer le baume de l'amour entre les frères dans les institutions humaines pour les éloigner de leur perversion structurelle. C'est cela que pointe toute la psychanalyse lorsqu'elle précise qu'entre le fantasme et le désir, c'est l'œdipe qui est civilisateur. Or il n'y a pas d'harmonie entre le sadique et le masochiste, leurs désirs ne se complètent pas. L'un n'est pas là pour aimer les coups que l'autre aime lui infliger. L'au-delà de leur logique intime n'est pas déterminée de la même façon. Ils n'ont pas affaire au même Autre, et la différence tient dans la position qu'ils occupent dans la scène du fantasme. Être celui qui est battu n'implique pas la même règle qu'être celui qui regarde ou encore être celui qui bat. En effet, la scène fantasmatique induit trois personnages, le sujet, le père qui bat et un autre qui peut être battu, un frère.

C'est cette configuration trilogique qui résout l'ambivalence des sentiments face au père et au frère et introduit l'au-delà de la logique binaire. Le fantasme est cette structure qui détermine la jouissance du sujet en fonction de l'Autre, de l'objet et de la place. À partir de là, le masochisme et le sadisme ne déterminent pas des structures, mais bien plutôt des places dans le fantasme.

La dialectique hégélienne prolonge la structure du schéma fantasmatique. En effet,

¹ *Ibid.*, leçon du 23 avril 1969.

c'est la *renonciation à la jouissance*¹ de l'esclave qui a pour conséquence le pouvoir du Maître, mais également le mode particulier de la jouissance de l'esclave. Lacan reprend l'exemple de Severin, héros masochiste de *La Vénus à la fourrure*² de Sacher-Masoch (1870). Il est ce héros qui nous introduit à un retournement concernant la jouissance dès lors que c'est lui qui mène la danse de la cruauté qu'il subit en obligeant le bourreau de son cœur à contractualiser les sévices, jusque dans la possibilité de sa mort. C'est donc le désir du masochiste qui fait un précédent pour toute la dialectique. Sur la base de cette première renonciation, l'issue du jeu ne peut prendre que deux directions : soit la mort, soit la défaillance du bourreau, en tant qu'il est l'Autre du masochiste. La consistance de l'un dépend de celle de l'autre et l'enjeu se situe au niveau de l'amour qui recouvre la jouissance d'être battu tout en étant le cœur paradigmatique de la fonction constituante de l'illusion dans la dialectique.

Le commentaire de Lacan concernant le *Marchand de Venise* de Shakespeare, permet d'entrer plus avant dans l'enjeu considérable qui oppose et alterne les deux figures sur le marché. Le personnage de Shylock, désigné comme le bourreau, y est d'abord présenté par Shakespeare comme une victime des humiliations dans une société hiérarchisée de classes et religieuse. Au moment où il conclue un marché avec Antonio, cette mise sociale sous-jacente est remis en jeu dans les termes du nouveau contrat de prêt qui les unit car Antonio est précisément celui qui avait craché à la figure de Shylock avec répugnance pour ses usages fonciers. La nouvelle dette rend à Shylock le pouvoir de lui prêter de l'argent et au-delà de pouvoir prétendre à réclamer son dû jusqu'à ce que mort s'en suive. En soulignant *cette livre de chair* comme l'enjeu dérisoire initial d'un marché qui ira jusqu'à requérir la peau de l'usurier, Lacan fait entendre une correspondance avec l'objet petit a en circulation dans le marché. Shylock est ce personnage qui représente l'envers d'une figure martyre, à laquelle seule la justice peut s'opposer. Il y a d'une part le contrat que les personnages ont signé et d'autre part l'enjeu sous-jacent c'est-à-dire le règlement du préjudice. La valeur morale devient l'enjeu de la valeur marchande de leur commerce.

Les personnages de Severin et de Shylock ne sont pas les mêmes figures et s'animent sur des théâtres différents mais ils renvoient tous deux au destin économique dans lequel on aperçoit la libido. C'est parce que chacun des deux est d'abord aux prises avec une dialectique interne que le conflit social y trouve la résonance pour se déporter et exporter la tyrannie du surmoi dans l'Autre.

*L'ultime manifestation pulsionnelle du moi, devenue masochiste sous l'influence du sur-moi sadique [...] utilise, aux fins d'une liaison érotique avec le sur-moi, une part de la pulsion à la destruction interne qui est présente en lui*³, nous dit Lacan.

La dialectique hégélienne résonne avec la dialectique pulsionnelle par l'étagage du mythe et offre au reste de culpabilité du sujet l'issue socialisée dont elle produit la scène. Or l'ordre coupable jaillit justement sur la première renonciation puisqu'elle est à l'origine d'un surcroît de jouissance qui trouve dans la mort l'issue prestigieuse laissée en suspens. Alors que la figure Sainte infinitise la jouissance du dénuement, elle renferme au cœur de sa logique sa capacité latente d'accusation c'est-à-dire de renvoyer à l'Autre quelle était sa part initiale, de quelle exploitation il est coupable. La jouissance de l'esclave prend des voies plus énigmatiques que celle décomplexée que l'on peut attribuer au Maître et renferme une essence dans le processus de la Culture, le lien intime entre la victime et la Loi. La justesse de la cause, c'est-à-dire dès lors qu'on peut la caractériser d'*altruiste*, est la condition pour que

1 *Ibid.*, leçon du 13 novembre 1968.

2 Sacher Masoch L.von, *La Vénus à la fourrure*, 1870.

3 Freud S., *Malaise dans la culture*, *op. cit.*, p. 79.

l'accusation porte et qu'après la première dénonciation, l'ordre invisible de l'exploitation sociale y soit aspiré.

Ce que nous apprend le paradigme masochiste du désir, c'est la jouissance à laquelle il accède lorsqu'il renonce. Dès lors que la figure du travailleur universalise le renoncement, l'issue grandiose telle que cette jouissance vient de nous la dévoiler permet de trouver le renforcement narcissique qui lui manquait.

Le ressort qu'il trouve à supporter la *cause du peuple* et à l'aimer *pour rien* vient sublimer le prestige lui-même. Le lien intime du travailleur à la société du travail transcende l'élan moteur et progressiste du rapport de l'homme à lui-même, en tant que la sublimation en est l'Idéal. Dès lors que l'alternance entre la victime et sa résurrection magnifie l'idée de puissance sur celle de l'impuissance, le destin sacrificiel du désir produit une tache sur la toile cirée de l'Idéal technologique car l'esclave est celui où *la formule du combat entre Éros et pulsion de mort* se réalise.

La dialectique pas sans le complexe

Depuis la structure familiale qui a vu naître le sujet, des sauts ont été nécessaires pour que la structuration de la personnalité accompagne les déplacements des scènes sociales pour l'accueillir mais également les difficultés, les conflits et les contradictions que cela engendre.

Le saut dont il s'agit dès lors que l'on parle d'évolution, sur le modèle de l'œdipe, théorise la castration comme le franchissement nécessaire sans lequel Lacan avance que le modèle familial ne sortirait jamais du *communisme de clan*¹ et que *l'individu qui ne lutte pas pour être reconnu hors du groupe familial n'atteint jamais à la personnalité avant la mort*².

Ceci qui assigne la castration au rang de condition culturelle universelle permet de cerner ce qui devrait idéalement débiter par le père et finir au travail.

Cependant, si l'on suit le phénomène des suicides au travail, nous sommes conduits en retour à interroger d'une part la personnalité de celui qui l'a acté et d'autre part le complexe dans lequel il s'est produit et réaliser l'enquête inverse pour laquelle Lacan avance :

*le complexe se comprend par sa référence à l'objet*³.

Le suicide impose sa condition selon laquelle il est l'objet du travail qui fait référence pour comprendre le complexe ou le dysfonctionnement du complexe si on entre dans la considération que la structure sociale n'est pas conforme aux exigences symboliques et si la sociale est une scène pour régresser au mythe antérieur, c'est-à-dire au mythe hégélien en tant qu'il ne met pas en jeu de castration. L'esclave comme le Maître irait jusqu'au bout de leur jouissance faute d'application de la Loi de l'interdit et le mythe répondrait en tout point au destin social de la jouissance s'il n'y a pas de Loi Universelle pour établir la fonction.

De la sorte, la structure d'une personnalité qui serait conduite sous l'égide d'un *Être travailleur* irait à la réaliser sous modèle hégélien de domination, et ceci jusqu'à la mort. On se demanderait alors si c'est une castration, dès lors que la mort du suicidé produit une coupure dans le discours du Maître lorsque ce dernier impose : *travaille !*

1 Durkheim E., *La Famille conjugale*, op. cit.

2 Lacan J., *Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie*, 1938, *Autres Écrits*, Paris, Seuil, p. 35.

3 Lacan J., *Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu*, op. cit., p. 28.

Dans ces circonstances, la dialectique hégélienne se propose comme la scène pour le recours régressif que devra suivre la logique du sujet et pour qu'en fin de tous les comptes une castration se soit opérée et qu'il ait rejoint sa personnalité comme son Idéal, celui qu'il mettait dans la société du travail.

Cette étude est dominée par cet ordre régrédient appliquée à chacune des fonctions qui s'y animent pour rejoindre l'ordre d'une résolution centripète et introjective. Les suicides au travail animent d'abord des représentations et des idées selon lesquelles quelque chose a eu lieu qui a détruit l'ordre symbolique précédent pour retourner le champ des références au point où le registre de la vitalité fut renversé au profit de celui de la mort. Le drame remplit une fonction dans la structure du complexe qui est une fonction de coupure et une fonction de déportation. En effet le suicide au travail fait taire d'abord puis déporte la sublimation après lui. Bien que pour le suicidé, il faille déplorer que ceci aille au-delà, un peu trop loin et qu'il n'ait pas trouvé d'autre bord que la mort de l'esclave pour répondre de ses attentes. Ici la contradiction effective entre le destin de celui qui se tue et ce qu'il tend à désigner par sa mort, force également à se réjouir de la jurisprudence dont il est l'auteur dans le discours du Maître. En réalisant l'ultime fantasme de castration, le travailleur qui se suicide marque la fin d'un temps et la nécessité de penser le suivant pour que la *main invisible* d'Adam Smith ne soit pas trop à ses aises.

La pente au recours archaïque que l'on a située au niveau de l'objet a, se traduit dans le sujet comme retour à la mort, et s'anime au niveau du mythe social comme un retour à la dialectique du Maître et de l'esclave. Elle permet de saisir le mouvement inverse dont l'humanité s'empare pour trouver le processus culturel lorsqu'il s'emballe. Ce qui se décroche du travailleur lorsqu'il se suicide ne prétend pas avoir un message pour les générations à venir. Il déporte simplement son énigme fondamentale sur la prochaine question d'ampleur à laquelle la société n'a pas encore répondu concernant le travail.

L'issue de la Loi du père avait été la condition pour que le narcissisme aille vers l'existential, la dialectique du Maître à l'esclave en renouvelait la nécessité qui est une nécessité de reprise. Lacan souligne que l'antinomie propre à l'imgo paternelle, c'est-à-dire autant la répression que la sublimation, a des effets de progrès qui dépassent de beaucoup le drame personnel, intégrés dans un *immense patrimoine culturel : idéaux normaux, statuts juridiques, inspirations créatrices*.

Le psychologue ne peut négliger ces forces qui, en concernant dans la famille conjugale les conditions du conflit fonctionnel de l'œdipe, réintègrent dans le progrès psychologique la dialectique sociale engendrée par ce conflit¹.

b - La vérité et le réel — Destin marxien

De la renonciation au plus-de-jouir

La thermodynamique était une référence nouvellement propice au discours scientifique du XIX^e siècle, pour étendre le champ de la réalité perceptible. La démocratisation des moteurs à vapeur offrit à Freud l'analogie conceptuelle propre à dégager sa conception

1 Lacan, J., *Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu*, op. cit., p. 5.

énergétique de l'inconscient, dans le sens où la libido put se concevoir comme l'au-delà de n'importe quel principe binaire, qu'il soit de plaisir ou de réalité. Or, en 1968, le cours du monde permet à Lacan de souligner que *les configurations économiques sont autrement plus propices*¹ à dire ce qu'il en est du symptôme et de la jouissance des sujets.

Il reprend Karl Marx au niveau où précisément il détermine l'avènement d'un discours sur l'*absolutisation du marché jusque dans le travail*². Son discours ouvre sur une conséquence de taille puisque c'est une conséquence de masse qui trouve son origine dans une condition humaine désormais *prolétaire*. En effet, le nouveau sujet issu de ce discours peut dire de quel larcin il est l'objet et qui est le capitaliste qui l'a volé. Cette possibilité d'énonciation donne à sa renonciation d'esclave la dimension sacrée de lutte des classes dans laquelle chacun des travailleurs peut loger son destin existentiel.

C'est sur cette base qui énonce un ordre de vérité qui, bien que singulière, trouve sa correspondance dans le champ économique, que la doctrine de la pensée matérialiste renvoie à cette vérité athée dont Lacan dira :

*L'histoire telle qu'elle est incluse dans le matérialisme historique me paraît strictement conforme aux exigences structurales*³.

Cette lecture marxienne ne détermine pas que la revendication du travailleur se justifie par cette vérité, mais qu'elle situe une dimension harmonique entre la logique des travailleurs et celle du marché. Ce discours est celui de leur rencontre dont les effets de jouissance rendu visible sous l'impulsion de 1968 laissent déjà pressentir à quelle impasse le discours lui-même serait plus tard confronté. Ce qui a eu lieu depuis quant à cette jouissance a siphonné l'ordre de la vérité prolétaire et avec elle son effet constituant sous le terme de *peuple*. On assista ici au sentiment intime, lorsqu'il coïncide avec le sentiment commun et qu'il se déroule contre l'autre ordre d'exigence de la civilisation. En effet, la figure du prolétaire pouvait incarner toute la redevance que la société devait au travailleur dans la direction de sa sacralisation.

Au niveau du sujet, l'étrangeté la plus intime atterrit dans le fruit de son travail, de toute son activité. En se considérant là où il est lésé du larcin, son manque fondamental trouve un sens dans le sens historique. L'ordre fantasmatique, de son rapport fondamental à l'objet de son manque, trouve dans le matérialisme la consécration de sa matérialité.

C'est dans cette direction que le Séminaire XVI ouvre sur cette *économie politique*⁴. Lorsque Lacan utilisa ce terme, il situait quel ordre de jouissance pouvait partir du prolétaire pour aller, dans certains cas, jusqu'à la jouissance et l'ascèse du saint dans le Séminaire Encore⁵. De l'un à l'autre, de 1968 à 1973, il offre les jalons pour saisir l'étendue de cette jouissance qui alla de la dénonciation du bourgeois par le prolétaire à la généralisation de la condition bourgeoise jouissante. En effet, Lacan extirpe de la figure prolétaire, le plus-de-jouir qui ira ensuite vers des destins jouissants dont notre époque est le théâtre, entre les bords du sacrifié et du consommateur, de la privation la plus stricte à la consommation la plus bouffie.

Ce dont notre époque est la terreur pourrait bien tenir dans cet au-delà de l'au-delà lui-même, dans cet au-delà de la lutte des classes qui ne peut être appréhendé que lorsque l'on reconnaît le saut de la plus-value au plus-de-jouir, ce petit plus de jouissance que rien ne peut

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Staferla, leçon du 13 novembre 1968, p. 8.

2 *Ibid.*

3 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Staferla, leçon du 20 novembre 1968, p. 15.

4 *Ibid.*, p. 12.

5 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *op. cit.*

arrêter sinon la mort ... ou même pire¹. Le pas que fait Lacan à partir de la plus-value marxienne vers le plus-de-jouir désigne ce *petit plus* qui est le ressort d'un désir qui capitalise ses profits, le même dont se plaignait déjà Durkheim et qui avec Lacan est déployé jusque dans la parole la plus intime du sujet.

C'est parce que la dénonciation du capitalisme est l'occasion d'une capitalisation de la jouissance que 1968 l'étale sur les murs, quelle que soit par ailleurs la justesse des choses à défendre. C'est ce qui permet à la psychanalyse de distinguer le Réel de la vérité mais c'est également ce qui nous glace le sang depuis les années 2000, car si le matérialisme historique issu de l'énonciation de Marx était le discours de vérité, celui de Lacan désigne où est son point de vacuité face au réel de la jouissance.

Si on assiste aujourd'hui à des interprétations du texte lacanien qui ne sont pas sans effets politiques divergents², se pencher sur la question des suicides au travail va à décrire le destin du dernier des travailleurs en date alors même qu'il ne peut plus faire usage d'aucun discours syndical pour s'affronter au Réel, c'est-à-dire au tout dernier moule des aliénations en cours.

Que son destin soit reflué sur son angoisse d'abord et son symptôme ensuite, est la condition pour saisir quel destin de la jouissance fit passer la masse des travailleurs à la série de suicides, et la grève générale au burn-out. Ce qui s'est passé entre les deux a retourné la figure du travailleur sur son envers et la glorification dont il fut l'objet pendant le XX^e siècle vient de revenir sur ses origines c'est-à-dire sur sa condition de rebut face aux nouveaux enjeux de la civilisation et au profit de la dernière forme de libéralisme.

Cependant, dans ces nouvelles conditions, ce qui reste est néanmoins situé sur le savoir qui concerne la jouissance ; et l'issue du sujet que nous interrogeons ici poursuit son destin existentiel sur sa renonciation à la jouissance. C'est-à-dire cette position la plus radicale qui définit un sujet là où il refuse, et pour lequel le destin de sa jouissance devra s'accorder avec cette nouvelle donnée d'éternité et de sacralité. Le destin de l'objet, à nouveau pris en grippe par le système, prend avec le suicidé au travail l'envolée de son destin idéal. Il produit dès lors une nouvelle coïncidence entre le destin singulier du sujet et le cours social des événements sous la forme d'une autre réalisation fantasmatique dans la mort tout en renvoyant au social l'ordre historique dans lequel sa fin arrive.

Lacan se détache du destin marxiste qui peut être donné à Hegel, dans le sens il rend à l'esclave cette part dans sa renonciation à la jouissance qui institue le Maître et le principe de son pouvoir³. Les places du Réel et de la vérité étant dissociées, la structure du discours n'est plus appendues à d'autre validation que celle déterminée par la cause, c'est-à-dire savoir quelle est la cause que le discours sert et quelle en est sa raison, de la même façon qu'on attribue une raison d'État ou d'une raison supérieure. Or le discours est également caractérisé par une difficulté à faire référence au structuralisme pour entrer dans la compréhension des phénomènes, le Réel de la structure du discours semble aujourd'hui lui avoir été préféré. L'absolutisation du marché dont parlait déjà Lacan, semble désormais requérir l'adhésion des travailleurs sans qu'il ne puisse plus recourir à la légitimité d'avoir renoncé. C'est, ce qui s'apparente à une nouveauté de l'astreinte et à une régression à l'imaginaire docile. Cependant, c'est également parce que le Réel de leur adhésion au marché est en fin de compte la condition humaine la plus générale qu'être *tous capitalistes* gagne sur la

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIX, *Ou pire*, 1971-1972, Paris, Le Seuil, 2011.

2 Nous soulignons par exemple la scène de débats ouverte entre les positions divergentes de Slavoy Zizek et de Jacques-Alain Miller.

3 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Staferla, leçon du 13 novembre 1968, p. 6.

dialectique et renvoie le travailleur à être lui aussi « -entrepreneur de soi-même-».

Or les derniers mots que le suicidé inscrit dans sa lettre opère une *réduction du matériel*¹ langagier du plus-de-jour. Elle a effacé la réalité des enjeux personnels que ce travailleur-là entretenait avec le travail d'une part, alors que par ailleurs elle est démunie à rendre compte du complexe social dans lequel sa vie puis sa mort ont pris place. Cependant cette lettre encadre et contracte l'ordre des enjeux qu'ils soient d'économie et de politique sur la dernière position que le sujet y a pris à savoir son acte. La matérialité de la lettre elle-même interpose son feuillet au discours managérial, c'est-à-dire un discours qui répond mais différemment aux mêmes enjeux structureaux engagés au travail. Lorsque la lettre énonce, *Je me tue à cause du travail*, elle collapse la causalité du sujet avec celle du discours. Elle annonce une vérité première qui parle d'elle-même d'une mort non-ordinaire. Celui qui vient de se tuer pour une raison qui mérite d'être dite, comme le travailleur meurt pour le dire.

Lacan distingue le sujet capitaliste et le *je*, introduisant de la sorte la dialectique interne dont Marx avait déployé l'économie externe. Lacan est celui par lequel on entre dans la face interne de la dialectique dont on peut même dire ici que c'est en interne que la dialectique reprend:

*Sans doute le travailleur est le lieu sacré de cet élément conflictuel qui est la vérité du système, à savoir : qu'un savoir, qui se tient d'autant plus parfaitement qu'il est identique à son propre perçu dans l'être, se déchire quelque part*².

Deux réalités « qui s'opposent dans notre monde politique »

L'accusation que produit la lettre du suicidé détermine à nouveau dans les esprits ces places binaires dans le lignage de celles du Maître et de l'esclave puis de celles du capitaliste et du prolétaire. Elle réintroduit l'opposition des deux réalités dont Lacan disait qu'elles *s'opposaient dans notre monde politique*³.

Bien que l'universalité de la *Merlust* ait depuis été prouvée dans le sens où il n'y a peut-être aujourd'hui pas d'autre moyen pour se ranger sous la communauté d'un *tous* que derrière le tous capitalistes, celui qui se suicide au travail réinsère la complexité du jouir de s'abstenir propre à l'émergence de la dialectique. C'est-à-dire dans les termes d'une dialectique entre une jouissance morale et une jouissance immorale. Une jouissance décomplexée parce qu'elle s'extrait du complexe, rencontre avec le phénomène des suicides un affranchissement bien plus accru qui renvoie sur de denses questions telles que celles de savoir ce qu'est un travailleur, un homme, un sujet, une valeur.

L'argument de Lacan dégage l'Universalité de la jouissance dans laquelle seule la renonciation peut faire effet d'illumination, *une illumination comme ça vous arrive pour peu que vous sachiez vous retenir, ou vous contenir*⁴, dit-il. Ce retrait ouvre sur le savoir intime qui concerne la jouissance elle-même et organise la division entre les *deux réalités qui s'opposent dans notre monde politique*. Cependant,

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Staferla, leçon du 20 novembre 1968, p. 13.

2 *Ibid.*, p. 16.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

Le savoir ce n'est pas le travail, nous dit-il, c'est le prix, le « prix de la renonciation à la jouissance ». Originellement, c'est par là que nous commençons d'en savoir un petit bout. Pas besoin de travail pour cela. Ce n'est pas parce que le travail implique la renonciation à la jouissance que toute renonciation à la jouissance ne se fait que par le travail¹.

Lacan fraye un savoir sur la jouissance à l'heure où ces deux réalités politiques ne manquaient pas de matérialités concrètes en France et dans le monde entier divisé en blocs de l'est et de l'Ouest, pour porter leurs idéaux respectifs et le traitement particulier qu'elles réservaient à leur objet sacré qu'était le travailleur. Les cinquante années qui se sont écoulées depuis pour en transformer les repères, portent à douter de cette sacralité elle-même au regard des enjeux de jouissance à élucider.

Or lorsque la jouissance est comptée, elle entre au statut de savoir, c'est-à-dire qu'elle prend la fonction de la valeur d'usage que l'on peut en faire dès lors qu'on n'en use pas. Par ailleurs, celui qui se suicide au travail inverse la tendance précédente qui dans la grève « soudait le collectif au travail » puisqu'il s'en extrait pour de bon et détermine ainsi que va vie est l'équivalent de la valeur qu'avait pour lui le travail. La grève d'hier et le suicide d'aujourd'hui détermine l'ordre de cette inversion qui s'est produite dans l'intermédiaire et qui ouvre à une comptabilité différente. Or le suicide public impose la représentation de cette inversion qui situa en son temps le travail au joint du marché et de la sacralité et qui détermine aujourd'hui en miroir l'énigme sous laquelle il apparaît aujourd'hui.

La série des suicides au travail détermine un marché du travail, dans le sens où chacun des suicidés y a payé le prix d'un savoir qui l'a mené à son acte. On peut faire entendre que si la condition d'être travailleur telle qu'elle était auparavant, le portait au travail dans l'espoir d'y reconquérir la satisfaction qu'il y avait engagé, la nouveauté du travailleur semble nous designer qu'il en sait désormais suffisamment sur le rapport illusoire qu'il entretenait à la *Merlust*. Cependant, s'il n'est plus situé à l'endroit où elle lui avait été volée, il est peut-être désormais détenteur d'un plus-de-jour dont il ne sait pas quoi faire. Vivant à l'heure où le travail est en question, ce qu'il sait de lui sans pouvoir s'y engager s'en retourne contre lui. Ainsi lorsque quelqu'un se suicide au travail, il paie au vrai prix du marché, l'inflation dont le travail est l'objet au niveau des valeurs et des normes. Ce que fait celui qui acte et énonce *je me suicide à cause du travail* oppose à l'universalité de la jouissance capitaliste l'insistance de là où l'on peut dire *je*.

Bien qu'il sache où il en est et peut-être même où en est la société du travail, il s'en sépare. Si la condition la plus générale de jouir sans castration peut être énoncée de la façon suivante, *je sais bien, mais quand même*, en se suicidant le sujet largue le *mais quand même* pour se positionner du côté de ce qu'il sait et qu'il nous dit, à savoir que le travail tue. Il dégage son destin singulier de jouissance pour dire également qu'il est autre chose que cela auquel il renonce.

Celui qui se suicide au travail marque peut-être encore cette distinction entre les réalités *qui s'opposent dans notre monde politique*. Le discours unique de la dernière modernité trouve face à elle l'acte unique pour faire entendre qu'il y a peut-être deux façons de vivre la modernité, l'une qui en jouit et l'autre qui y est aliénée. Alors que la première jouit du marché, la seconde cherche les conditions pour activer la fonction de la renonciation et accéder ainsi à un autre monde hors de celui organisé sous la jouissance du premier. Les deux réalités déterminent deux modes de jouir dont l'une met en jeu la souffrance².

¹ *Ibid*

² Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Staferla, leçon du 20 novembre 1968, p. 16. « À partir du savoir... ce qui n'est pas nouveau mais ce qui ne se révèle qu'à partir de l'homogénéisation des savoirs sur le marché... on aperçoit enfin que la jouissance s'ordonne et peut s'établir comme recherchée et

Or le travail est la scène où elle se côtoient avait déjà avancé Marx. Le travail est le lieu où le savoir du travailleur est susceptible d'avoir des destins opposés, d'un côté il peut aboutir sur le sublime savoir-faire et, le cas échéant, sur la désignation d'une vérité du sujet c'est-à-dire le rapport intime qu'il a à la jouissance. Cependant ce n'est pas le tout de l'affaire, car ce plus-de-jouir constitutif n'a pas le même destin selon que le travailleur l'exprime dans la joie de la grève pour que *la vérité collective du travail se manifeste*¹, ou qu'il s'en retourne sur le symptôme du sujet. Le symptôme, c'est la souffrance issue de la jouissance du plus-de-jouir. Donc le symptôme est le résultat d'une *vérité sociale moyenne, une vérité abstraite*².

Le travail, même s'il est payé à sa juste valeur, ne résorbe jamais le plus-de-jouir, c'est ce qui fait de lui le lieu apte à reconnaître le joint entre le destin de la *Merblust* chez les travailleurs et l'accord plus général avec la vérité du complexe. Dans cette perspective, le symptôme n'est pas l'expression du sujet, c'est le résultat de cette conformité à une vérité sociale et interne dont le sujet n'est ni séparé ni investi.

Ce que sait le travailleur aujourd'hui, il le tient à nouveau de sa souffrance et de l'indication qu'elle lui donne sur ce qui a changé d'une part comme de l'attente qu'il peut en espérer d'autre part.

En énonçant *le travail m'a tué*, il n'usurpe aucune autre interprétation que de serrer la vérité au plus près de sa condition singulière prise dans l'humanité la plus large, du *stricto sensu* au *lato sensu*, et produit un savoir dans la société.

Lacan souligne la fonction de la « joie » à l'endroit même où Marx introduit la plus-value, en la dénotant sur le « petit plus » du profit où le savoir sur la jouissance explose. C'est le rire du capitaliste³ lorsqu'il tire profit du travailleur qui souligne ce « petit plus » comme l'au-delà à tous les échanges humains. Le rire en circulation pointe cette jouissance supplémentaire par rapport aux modalités initialement prévu dans le contrat. La jouissance du prolétaire qui, rendait au bourgeois la monnaie de sa pièce dans la plus joyeuse des luttes des classes, s'est biaisée lorsque la vérité fut atteinte. En effet, la jouissance généralisée lui a d'abord tordu le rire en grimace d'effroi pour l'installer à nouveau au niveau de la vérité intime de l'esclave.

c - Destin sacré

Quel avenir pour l'illusion

Compte tenu des divergences de vues profondes des idéologies de son temps, en 1927 Freud mettait en garde contre les idéalités et l'avenir de l'illusion issu de la religion du père.

Il déroula ensuite la fonction de la pérennité du père mort en 1939, insistant sur son

perverse. »

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Staferla, leçon du 20 novembre 1968, p. 17.

2 *Ibid.*

3 Le premier chapitre de la troisième partie du *Capital*, « La production de la plus-value absolue », et le chapitre V sur « Le travail et sa mise en valeur ».

efficacité symbolique pour écrire l'histoire des hommes. Les réalités discordantes, la multiplication des personnages et le mythe dont est issu l'histoire de Moïse sont le support pour mettre en avant l'importance de la reconstitution de sa fonction symbolique. Freud met en lumière le principe de cette filiation symbolique qui s'oppose aux coupures et aux événements, à ce qui fait rupture dans l'histoire pour que la continuité détermine le lien phylogénétique entre les générations d'un même peuple.

Par ailleurs, lorsque, avant cela, Freud arriva sur le continent américain, la première des cinq leçons qu'il donne à la Clark University commence ainsi :

Mesdames et Messieurs ! C'est pour moi un sentiment nouveau et troublant que d'être en position de conférencier devant des désireux de savoir du Nouveau Monde¹.

Ce dont il qualifiait les États-Unis tient dans l'*anhistorisme* de la nouveauté, qui se disjoint ainsi du savoir et pointer ainsi le ressort inverse du mécanisme historique.

C'est dans ce double mouvement de continuité et de rupture dont nous avons déjà souligné notre temps, qu'une lecture du phénomène s'ouvre. En effet, la série des suicides au travail propose d'insister sur la figure du travailleur mort qui, au moment de disparaître trouve une ultime résurgence pour faire filiation dans les esprits. La nouveauté technologique s'affronte à la proposition phylogénétique que représente la longue histoire du travail.

En effet, la filiation issue du travailleur, propose ce type de reprise sur la mort de la figure paternelle antérieure, mais également la puissance que la parenthèse *prolétaire* y avait inséré, à savoir la dialectique de sa propre déchéance. C'est cette alternance entre la déchéance et la résurgence qui produit la fonction symbolique en contrepoint du Réel nouveau monde.

Deux mouvements coexistent, d'une part la réécriture des codes et des Lois du travail et d'autre part l'insistance d'un ordre mythique qui est un appel à la filiation, à savoir ce qui se transmet de l'un à l'autre au point de la souffrance. Le suicidé au travail ouvre le lignage de la souffrance au travail sous laquelle la mort de l'ancien exige le renouveau. La souffrance intime de chacun d'entre eux est la planche d'appui pour la filiation, en tant qu'elle recèle une nécessité symbolique pour que les sujets s'y logent. La présence de la mort anime les questions vivantes pour interroger sur l'avenir de l'illusion constituante du peuple si le travail n'y répond plus, si ce qui se transmettait doit périr.

Là encore, ce que soulignait Lacan en 1968 nous guide pour saisir les modalités du saut dont le travail fut dépassé. En effet, sous le slogan *jouir sans entraves* des étudiants, on n'avait plus à prendre la peine de se fonder sur la souffrance des travailleurs pour réclamer son dû. L'idée seule y suffisait. Entre la figure de l'étudiant et celle de l'ouvrier est contenu le jus par où *la cause du peuple* représente la sacralité du travailleur comme occasion du discours sur la jouissance. De l'un à l'autre, de l'étudiant à son père laborieux, on aperçoit l'anhistorisme dont la jouissance du savoir est le nom. C'est-à-dire ce qui trouve à son opposé l'histoire dont le martyr est le prix.

Le saut que peuvent représenter la figure étudiante et la figure ouvrière montre ce que c'est qu'un objet sacré qui chute au moment où il est brandi. L'étudiant qui érige l'exemple des ouvriers pour produire l'injonction d'amour libre au détriment de l'amour pour le père qui disparaît sous la jouissance prônée par le fils. Lorsque le travailleur fut l'objet sacré et visible dans le cri de l'étudiant de 1968, il devint l'icône désincarnée propre à illustrer une esthétique de la jeunesse sur la nécessité de la rupture, c'est-à-dire le chemin que prend le désir en se débarrassant du père.

1 Freud S., *Sur la Psychanalyse. Cinq leçons données à la Clark University*, Paris, Flammarion, 1909, 2010.

1



Ce à quoi on assiste aujourd'hui est d'autant plus difficile à cerner qu'il agit encore et qu'il n'a peut-être pas encore atteint sa forme définitive pour en faire l'histoire ou la faire disparaître car ce ne sont pas des *événements* comme on a pu qualifier ceux de Mai 1968 mais un lent processus. Cependant, le suicide et sa série n'est pas sans effet, dans le sens où il produit cet effet de pensée qui fait effet retour. Lorsque le père se donne la mort lui-même, alors même qu'on ne le voyait plus, une question de filiation entre dans le jeu. On se demande qui est ce travailleur qui va jusque-là et qui de la sorte nous rappelle toute l'histoire issue de l'aliénation de ses aînés. La formule œdipienne de l'énigme reprend contre l'ahistorisme de la nouveauté.

Pour faire le pas de plus dans la direction de saisir ce dont il s'agit, nous invoquons une certaine analogie entre le phénomène et la démarche de Michel Foucault qui tire des archives l'ordre des sacralités et des tabous non liquidés de l'histoire dans la façon dont ils forment les institutions de son temps. La psychanalyse quant à elle, y ajoute la singularité de l'économie libidinale qui s'y joue.

Lorsque Lacan, qui ne veut pas qualifier 1968 *d'événements*, critique le slogan « *jouir sans entraves* » comme un progrès indissociable de la jouissance qui la désigne comme libérée bien que faussement libératrice, au contraire puisqu'elle renferme le renforcement de l'aliénation du travailleur. Le slogan est là pour que la progression avance et pour cela il faut bien barrer le vieil Autre. L'idéal de liberté existe pour lui-même, c'est-à-dire sans causalité, sans autre rapport à aucune vérité issue ni de la souffrance ni de la renonciation, mais la vérité du plus-de-jouir qui se sert d'une aliénation par procuration.

Le travailleur qui avait trouvé la légitimité de son destin souffrant en octobre 1917, pose aujourd'hui une question à cet endroit : c'est parce qu'on peut se demander s'il ne l'a pas perdue en 1968 qu'on peut peut-être sentir ce qu'il en retrouve aujourd'hui alors même qu'il la perd toute entière.

Il convient de souligner que Lacan évoque cela avec le ton des certitudes que l'on

¹ Photographie d'Henri quartier Bresson, Mai 1968, Rue de Vaugirard

soumet au doute.

Sans doute, articulé ainsi, ceci entraîne une revendication concernant la « frustration » du travailleur. Ceci entraîne une certaine position du « je » dans le système, quand ce je est à la place du travailleur, ce qui est le cas de plus en plus général¹.

Sans doute, renvoie à ce qui est vraisemblable et probable selon toutes les apparences, à cet ordre de savoir qui reconnaît l'existence articulé au doute, c'est-à-dire cet ordre de savoir articulé à celui du sacré qui correspond à la nécessité de s'y opposer. La figure du travailleur, émergea sur le joint historique déterminé sur un déclin religieux et porté vers la multiplication démocratique car lorsque l'omnipotence divine recula, vint l'ombre du doute portée sur la sacralité. Le travailleur est la dernière des figures pour que la chaîne de production qui concerne l'économie de la jouissance fasse Culture et pour que la souffrance originelle encensée dans un culte de l'effort ouvre sur la dimension de progrès social, même sans le travailleur lui-même. En reprenant la sentence d'Érasme, *Non licet omnibus adire Corinthum*, Lacan souligne que tout le monde n'a pas accès² aux bénéfices du culte. Le travailleur lui-même reste en marge de ce savoir dont il est l'objet et le destin du plus-de-jour auquel il a accès finit dans le malaise. Cette fonction sacrée appendue au pré carré laïque n'entre dans la conscience que par le doute laissé par le discours courant, ce qui détermine toujours qu'elle doit être redécouverte.

C'est au titre d'un retournement qui s'est produit depuis les années -1930, que l'on appréhende aujourd'hui la question sacrée portée sur le travail, car si le travailleur est encore le cas le plus général pour dire « je », c'est souvent devenu impossible. Dans l'entre-temps, la raison dont Marx est l'auteur n'a pas été démentie au point de laisser le travailleur suspendu au réel de sa propre jouissance et d'ouvrir une ère postérieure à ceci qu'elle y cherche ses origines dans le marc de la vérité de l'aliénation du travailleur.

L'exemple de Metropolis

La même année où Freud écrit *L'Avenir d'une illusion*, en 1927, le cinéaste autrichien Fritz Lang réalise le film *Metropolis*.

En 2026, Metropolis est une mégapole divisée en une ville haute, où vivent dans le luxe les familles dirigeantes, et une ville basse, où les travailleurs font fonctionner la cité.

Alors que Maria, une femme de la ville basse, emmène clandestinement des enfants d'ouvriers visiter la ville haute, Freder, le fils du dirigeant de Metropolis Joh Frederson, tombe amoureux d'elle. En descendant dans la ville basse pour la retrouver, il voit un ouvrier épuisé par le rythme imposé par les machines. Une violente explosion se produit et la machine se transforme en Moloch, une divinité monstrueuse qui exige son lot de sacrifiés. Freder veut mettre son père au courant, mais en retour ce dernier tente de le convaincre des bienfaits de cette société ségrégative. Freder retourne dans l'usine souterraine et vit le calvaire que représente une seule journée de travail. Il découvre un plan énigmatique dans la poche d'un vêtement de travail sur lequel un rendez-vous et une crypte sont indiqués. Là, il découvre Maria s'adressant aux ouvriers pour leur annoncer l'arrivée imminente d'un

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Staferla, leçon du 20 novembre 1968, p. 45.

2 *Non licet omnibus adire Corinthum* : « Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe », in *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, 1966-1967, par JAM, p. 40.

médiateur qui, *entre le cerveau et les mains doit être le cœur*¹. Entre-temps, Joh reçoit de ses subalternes des plans de la crypte de la prêtresse, trouvés dans les poches d'ouvriers morts suite à l'explosion. Il se rend chez Rotwang, l'inventeur du monstre mécanique qui fait fonctionner toute la ville. Craignant la menace, Joh ordonne à Rotwang de façonner un androïde à l'image de Maria afin de semer le chaos parmi les ouvriers mais Rotwang, aigri suite à un ancien amour éconduit, en profite pour se venger de Joh. Il préfère façonner l'androïde à l'image de Maria pour qu'il mène le peuple à la révolte et qu'il détruise la ville, qui est pourtant son œuvre. Le robot séduit la foule et la mène à la catastrophe en inondant la ville au risque de noyer les enfants des ouvriers.

C'est par Maria, d'une part, et Grot le contremaître, d'autre part, que le dénouement se produit. Alors qu'elle sauve les enfants, Grot retourne la foule contre la fausse Maria pour lui ouvrir les yeux. La scène finale s'achève sur les ouvriers reconnaissants et admiratifs de ceux qui, sur le parvis de la cathédrale, mettent en scène la réconciliation où naît un nouveau pacte social. Maria invite Freder à se placer entre Grot et son père pour que ces derniers se serrent la main et que le fils *soit le médiateur*, lui dit-elle.

L'intrigue et son dénouement tiennent sur l'amour qu'il y a entre Freder et la prêtresse. Freder n'est pas un Maître, mais son rejeton, dont le sentiment envers la femme lui donne accès à cette sensibilité dont manque son père pour ses ouvriers.

L'élan du dauphin pour la roturière va plus loin que pour simplement *faire chier père*. C'est l'amour qui l'emporte vers la condition ouvrière. C'est-à-dire dans la direction de cette part de la sublimation qui déplace toute son économie vers cette dimension autre. Ce qu'il y a de toujours autre par rapport à la référence paternelle, et dont la femme est l'entrée. Cette autre voie l'ouvre à une transcendance prise dans son caractère social, à savoir vers l'utopie du *ciment du peuple*, quand le regard du dirigeant se penche en contre-plongée vers les bas-fonds. C'est donc au risque de sa propre mort par épuisement que Freder entre au service de la cause ouvrière et c'est précisément ce qui retourne son Maître de père. S'il ne craint rien pour lui-même, il craint désormais pour la vie de son fils dont la mort, tout imaginaire, produit son effet. Elle le sort de la maîtrise et l'amène à se pencher sur l'humanité de la cause.

Metropolis met en scène l'opération imaginaire qui consacre la société du travail comme l'utopie sociale des temps modernes. L'utopie telle que l'iconographie des années 1930 l'a matérialisée. L'esthétique et le scénario découvrent l'effet transcendantal qui part des bas-fonds vers le discours le plus sacré et le plus pacificateur. Dès le début, le discours de la prêtresse recouvre la souffrance du baume dont elle peut créer l'espoir. Ainsi le cinéma prend ses fonctions pour mettre en forme la transformation d'une société dystopique en utopie de pacte social.

Tout débute sur la mise en place d'une impossible rencontre entre le bas et le haut. Les mondes, les aspirations et les réalités s'opposent. Issue sociale et dialectique de l'impossible rapport sexuel par lequel aucun désir ne répond à un autre. Pour trouver l'établissement structurel, chacun des personnages prend ses fonctions et se déplace dans la direction de son désir. D'abord, il y a le fils qui va vers la détentrice du discours, laquelle ne devient femme qu'avec lui. Puis il y a Grot, le contremaître, qui, issu du peuple, loge son désir dans le lignage de celui du Maître. Mais jusqu'à un certain point, où il sera à même de prendre parti, se faisant le porte-parole des ouvriers dans la lutte.

À l'opposé, Rotwang, le savant fou, représente l'envers de cet Idéal éthique. Il

¹ Réplique de Maria

représente à lui seul toute la jouissance du créateur que l'on peut accuser pour des motifs immoraux. En lui s'incarnent l'envers et l'égout des sentiments les meilleurs. Il lui est reproché de jouir seulement pour lui-même jusque dans la pulsion de mort pour inonder toute la ville. Mais il lui est également reproché de ne pas sublimer ses désirs vers le social. Il est le créateur de la machine à qui on reproche après coup d'être le père d'une modernité incontrôlable, pour son profit, sans aucune parenthèse civilisatrice. L'unique vrai fautif sur lequel retombent toutes les accusations de cette histoire pourtant plurielle et derrière lequel apparaît furtivement à l'écran une étoile de David. Il est là à lui tout seul pour nous représenter l'envers mortifère de l'illusion constituante d'un peuple, dans l'après-coup duquel notre sang se glace de ce que la figure émissaire du juif a pu subir. L'apparition de cet envers est furtive dans le film au regard de l'éclat esthétique qui désigne les conditions d'apparition de l'illusion constituante du peuple, pour que la jouissance se fraye un destin moral comme ciment des intérêts de chacun et de tous. L'amour y recouvre l'impossibilité structurelle entre le Maître et l'esclave et est rendu possible par les figures et contre-figures porteuses de discours.

L'agent civilisateur ouvre cet autre ordre dialectique dans la voie que prend la jouissance pour aller vers le désir. Ce désir qui s'inscrit dans le lignage moral prend la direction éthique dès lors que le sujet l'acte au moment où il le doit. Il est par définition, lorsqu'il est ainsi idéalisé, le contenant du sujet et de l'Autre, c'est-à-dire que ce désir qui s'extrait de la jouissance ouvre dans la direction du lien social. Il est un désir de lien social, dont Rotwang représente l'aigreur¹, ce qui reste de maîtrise et de technique sans agent civilisateur, et la figure de la radicale autonomie qui n'entre dans aucune dialectique.

Joh le père, quant à lui, n'est pas là. Dieu impuissant perdu dans les cieux, dès lors qu'on n'attend plus aucune reconnaissance de sa part, il est celui dont la politique se laisse mener par les événements créés par le désir des autres.

Il y a également dans le personnage de Freder, le fils qui endosse les habits et les efforts des ouvriers dans l'occasion de son amour, la dimension de son choix sur la route de son désir pour la femme. En effet, il est celui qui travaille par choix, c'est-à-dire ce qu'est un choix lorsque l'on ne revient pas sur son désir. De la sorte, il vient représenter ce que l'on pourrait qualifier de saut entre le prolétaire et le travailleur. C'est-à-dire ce qui déborde cette condition prolétaire que l'on reconnaît dans la mesure où sa jouissance est organisée autour de la fonction mortifère de l'aliénation. Du prolétaire au travailleur, c'est la direction vers la singularité de la condition dès lors que le désir du sujet se sépare de l'aliénation fondamentale par son choix et son adhésion.

Entre la masse des ouvriers et Freder, il y a le même écart qu'entre la masse des ouvriers et Grot, le contremaître. La singularité de leur désir propre contre l'aliénation au discours du Maître tout en s'y logeant.

Une occasion est donnée par les événements. Les événements dont l'origine tient tout autant à l'inconscient des personnages principaux qu'au réel de la mécanique meurtrière de Molock. C'est une occasion de *lutte des classes* qui détermine des personnages principaux dont le caractère éthique de leur désir définit plusieurs types de médiateurs entre leur désir et le désir de l'Autre, un désir à destin socialisé. Freder et Grot sont ceux détachés de la masse des ouvriers marchant du même pas vers Molock. L'un comme l'autre sont portés par l'assurance de n'être pas comme eux, ni comme le Maître ni comme la masse, qui sont des extrémités zombies sans désirs propres.

Le dernier des personnages intervenant dans cette affaire, ce sont les lettres qui se

1 En effet, on apprend également que Joh Frederson et Rotwang ont par le passé convoité la même femme et que ce dernier fut l'éconduit.

transmettent de la main à la main entre les ouvriers avant d'atterrir dans leurs poches, où elles peuvent être trouvées par ceux qu'elles ne concernent pas directement. Ce sont elles qui naviguent le plus facilement de bas en haut et de haut en bas. Elles ne contiennent rien d'autre que le plan pour accéder à la crypte où Maria prêche après la journée de travail. Elles désignent un lieu encore plus souterrain que les bas-fonds du peuple, un lieu propre à cacher le germe de lutte et de religion en attente dans le peuple. Les lettres et le lieu représentent l'endroit vide au creux du discours dominant où se loge pourtant ce qui est en attente d'être plein chez les ouvriers. Mais également le lieu où le Maître voit un danger pour son autorité. La brèche dans la roche formalise celle dans le discours, fournit l'occasion pour son remaniement.

Ainsi *Metropolis* fait cette proposition selon laquelle un au-delà de la dialectique du Maître et de l'esclave est possible lorsque la mort imaginaire change de camp dans l'occasion de l'imminence de la mort réelle. À partir de quoi la pulsion de vie reprend ses droits vers de nouveaux droits. L'issue du film est le sacre de la sublimation elle-même, en tant qu'elle correspond à toutes les attentes mythologiques de la société moderne.

Iconographie pour le XX^e siècle

Bien que la laïcité préserve l'espace sacré des sociétés modernes derrière le doute qu'elle lui accorde, l'iconographie qui nous est léguée depuis le XX^e siècle suffit à le soulever. Il est aujourd'hui ordinaire de renvoyer dos à dos les idéologies des années 1930 sur la preuve de leur issue despotique. Mais c'est omettre de prendre en compte la valeur morale des idéalités qu'elles ont formalisées, se priver du terreau nécessaire pour comprendre ce qui fait notre présent, et a fortiori éviter de chercher à saisir au profit de quoi nous sommes conduits à les renvoyer si aisément dos à dos, malgré toute la divergence qu'il y eut entre le communisme et le national-socialisme. Qu'est-ce que notre présent nous démontre pour que ce qui fut opposé et en guerre découvre aujourd'hui tellement de points communs ? Dont précisément le travail est au cœur.

Nous avons déjà suffisamment évoqué quelle réponse le matérialisme historique fut pour les désirs de quelques générations pour présenter la forme iconographique léguée par le communisme :



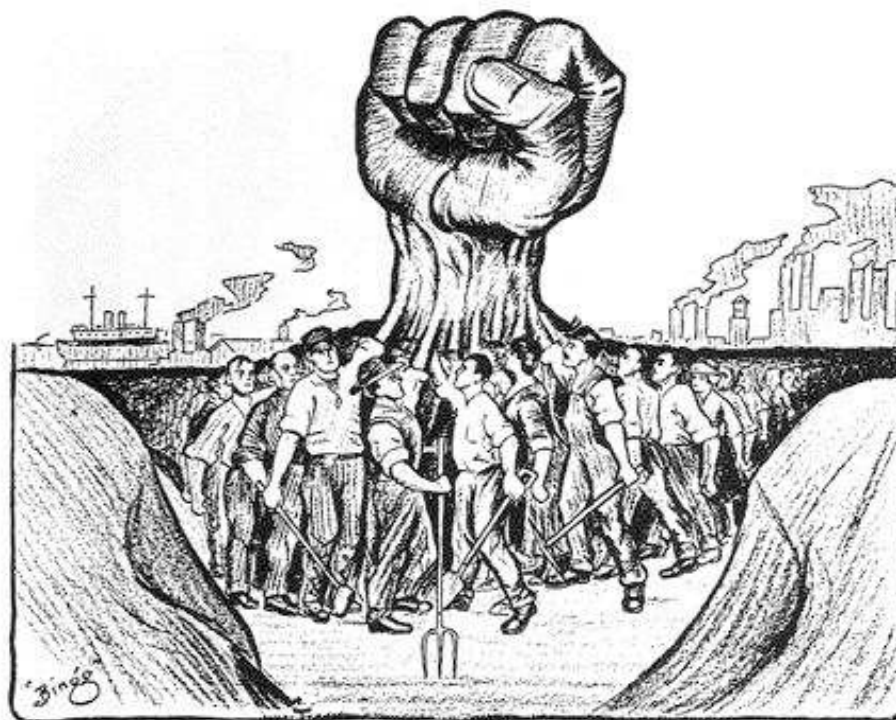
1



2

¹ Affiche de propagande Serbe pendant la seconde guerre mondiale. Traduction : *Serbes : Le mot d'ordre pour chaque jour est ordre et travail.*

² *L'ouvrier et la Kolkhoziennne*, groupe sculpté monumental, par Vera Ignatievna Moukhina en 1937 pour l'exposition universelle de Paris et actuellement située au nord de Moscou.



Solidarity, June 30, 1917: The Hand That Will Rule the World—One Big Union.

1

Le travail – et après lui le travailleur – est la Chose, ce par quoi l’humanité se soude. Chacun de ces trois exemples désigne les trois types de soudures que l’on attend de lui.

La première est l’alliance des frères pour faire société en marche vers le progrès.

La seconde recouvre le non-rapport sexuel. La différence fondamentale entre être un homme et être une femme au regard de son désir est recouverte par leur alliance dès lors qu’ils travaillent dans la même direction.

La troisième désigne ce peuple qui sort de la masse qui pourtant le constitue pour ériger le totem phallique et progressiste comme issue de toute son œuvre.

Ici le travail est la condition de tout ce qui fait ciment, de tout ce qui solidarise les hommes comme les femmes pour qualifier l’humanité tout entière d’une fonction qui ne saurait être *transgenre* dès lors que le travail de tous lui offre le destin social, c’est-à-dire hors de l’intimité. La comparaison avec ce que l’on peut appeler aujourd’hui un idéal asexué, pour balayer la question de genre au profit du nouvel idéal démocratique, le fruit de la nécessité de l’égalité, est là pour nous désigner un déplacement des fonctions. Le recul du travail pour fédérer et former la société n’a pas été sans le retrait de ladite sphère sociale qui maintenait les sexualités privées. La scène sociale organisée par le travail donnait aux identités sexuées le destin sublimé de leur alliance pour en effacer les différences dans le labeur. La poursuite identitaire des sexualités actuelle arrive alors même que le travail ne fait plus cette offre, pour que l’idéal démocratique, toujours en quête d’une forme sociale Une, trouve d’autres voies sur le chemin de l’idéal d’universalité.

¹ Industrial Workers of the World, published in *Solidarity*, 1917; *Rebel Voices: An IWW Anthology*, edited by Joyce L. Kornbluh, Charles H. Kerr Publishing, 1998

Les deux siècles passés ont vu s'étendre le travail aux femmes en période de guerre alors que leurs hommes de maris étaient au combat. Ceci précéda la revendication suffragette pour étendre le travail et la démocratie à une humanité désormais plus large, alors que par ailleurs le travail des enfants ne cessait de chercher sa réglementation pour que la nation préserve ses pupilles. Le travail fut l'outil de cette réglementation qui contribua à ce que cette iconographie de la première moitié du XX^e siècle présente le triomphe de la Chose sociale dans la société du travail.

La portée transcendante issue du travail subsiste malgré les effacements de notre siècle. Le travail n'est pas une petite chose mais porte en lui une question d'humanité dès lors qu'on se demande s'il n'est pas redevenu la chose à évacuer au profit de l'autre transcendance, celle drainée par la technologie.

D'une part, la technique du travailleur qui faisait le suc du bien commun est ravalée par le redoublement de la maîtrise de la nouvelle technologie, alors même qu'elle éclipse le technicien. D'autre part, l'issue industrielle de cette techné pour la masse et sa consommation a effacé le travail. L'industrie et la science pourraient être qualifiées de divinités agissant contre celle œuvrant au ciment des peuples.

L'iconographie communiste est la représentation de ce corps social qui prend corps par-dessus la différence unaire dès lors que chacun travaille dans la direction commune. Elle donne à la souffrance du labeur l'essor transcendant qui fait de l'imaginaire l'illusion constituante des peuples. Le travailleur est cette icône souffrante qui est la condition de tout le reste, dès lors que sa souffrance n'est pas vaine et qu'elle draine le peuple tout entier dans la sublimation de sa condition souffrante.

Au revers de cette valeur totémique, l'envers tabou d'une jouissance bien moins socialisée eut également son pignon sur rue et son traitement de masse.



« *Arbeit macht frei* », inscrit au fronton du camp de concentration d'Auschwitz, est encore là aujourd'hui pour nous rappeler que sous le travail, l'ordre du discours qu'il emmena n'a plus rien d'esthétique lorsque la pulsion de mort a conduit à faire travailler l'homme à sa propre mort.

Ce reste de pulsion qui n'entre jamais dans aucune sublimation peut tout autant courir en sens inverse à la destruction des plus industrieuse. Freud l'avait déjà repéré lorsqu'il disait :

Le diable serait le meilleur expédient pour excuser Dieu, il assumerait là le même rôle de délestage économique que le juif dans le monde de l'idéal aryen¹.

Et c'est bien évidemment à cela que l'on pense aujourd'hui dès que l'on met dos à dos les deux idéologies dans leurs destins mortifères respectifs, camps de concentration contre goulags.

Mais pour faire un pas de plus, il est saisissant que le logos reste. *Le travail rend libre* adossé à Auschwitz se fige sur sa contradiction pour marquer toute la limite et le retournement de n'importe quelle illusion dès lors qu'une jouissance morbide de destruction se fait impérative. La même destruction qui est au cœur du travail lui-même, de sa maîtrise et de son industrie. Cette pulsion qui pousse autant l'homme vers son désir qu'elle renferme la mort du désir.

Ainsi le travail effacé sous le logos des plus sublimes *Le travail rend libre* est là pour désigner le vidage le plus atroce de sa substance, lorsqu'il ne répond plus qu'à l'impératif de la réduction de son coût².

Le dernier saut scientifique est ce saut technologique qui n'a pas seulement eu des conséquences sur le travail concret, c'est-à-dire sur sa technique et ses outils. C'est la fonction d'idéalité qui fut atteinte. Elle produisit le retournement et le retour d'une figure du travailleur aliéné, mais après qu'il a eu son heure de gloire.

Le travail rend libre, même dans son retournement le plus atroce, n'est plus. Il a été remplacé par l'injonction *Travaille !*³, qui n'a pas fait disparaître le travail mais l'a vidé de la substance utopique. L'imaginaire et son destin symbolique s'en sont effacés pour ne lui laisser plus que le réel de l'impératif pour que le PIB du pays prenne sa place au niveau mondial.

Le travailleur n'est pas mort. Il est orphelin de ce matérialisme historique dans lequel il logeait le destin de son désir au travail. Ce à quoi il a affaire après cette disparition opère un effacement qui n'est pas sans laisser de traces, des traces qui s'apparentent à celles de ses aînés martyrs du travail sans pouvoir faire montre de la même force symbolique. Le travailleur d'aujourd'hui est soumis à ceci que l'histoire a été jusqu'au bout. L'érection dont il fut l'icône n'annule pas le siècle, mais le laisse immobile face à la vacuité qui en reste une fois que toutes les jouissances en furent épurées et qu'il n'en reste plus que celle de la mort pour prétendre exister. Ce qu'on a coutume d'appeler la perte des idéaux, ou plutôt la toute dernière perte des idéaux en date, produisant la rigidification de tout le vocabulaire auquel il croyait, le renvoie sur l'effet retour de sa nature pulsionnelle, par où l'on se demande à nouveau si elle constituera le terreau pour reprendre une histoire sociale.

1 Freud S., *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 62.

2 Les conditions industrielles de la Solution finale devaient minimiser au maximum ses coûts. D'où l'utilisation du gaz et la récupération des richesses des juifs jusque dans leur travail.

3 Titre de la revue *Travaille ! La cause du désir*, éd. Navarin, n° 99, juin 2018.

IV – Un peu plus loin dans le mythe

Introduction

Le travailleur se pose comme figure sacrée de cet homme qui, par la maîtrise de la matière, est connecté à son humanité, moyennant évidemment quelques sacrifices.

Lorsque Lacan dit que le travailleur est la condition du *je* de plus en plus générale, c'est bien après que les femmes y ont eu accès, et même les bourgeois, en période de *plein-emploi*, l'emploi plein de tout un chacun. Il ne subsiste plus personne pour ne pas travailler.

Ce qui s'est passé depuis, et dont le chômage de masse est l'indice, inverse la tendance. Non pas que le travail ne soit plus la condition la plus générale du *je*, mais qu'il ne soit plus si accueillant.

Aujourd'hui, ce n'est pas que la condition ait changé, c'est que nous sommes étourdis du bruit sourd qui gronde suite à l'extinction de la possibilité de la lutte, malgré les marques évidentes de l'aliénation.

Les suicides au travail déterminent cette issue au pire de la jouissance qui prend sous son aile tout ce que peut vouloir dire de mourir au travail.

Si les conditions pour que le collectif s'embrace ne sont plus réunies, la question se déporte un peu plus loin et dépendra de la foi qu'on y porte. Le suicide au travail, dès lors qu'il adresse le message *lato sensu*, donne à l'énigme issue de la pulsion non pas sa portée, mais qu'il y a une portée en attente, qu'elle désigne une vérité sociale en attente d'être élucidée. Depuis le prolétaire, le travailleur fut l'usurfruitier d'un plus-de-jouir, qui ne lui a pas été retiré. Il reste en suspens de la façon dont il doit le miser dans l'avenir vide.

Si Marx est l'auteur de la vérité, Freud est celui du mythe, et après eux, Lacan est l'auteur du réel.

Nos derniers temps modernes sont caractérisés par cette postériorité, mais sans postérité précise, ce dont on a désormais l'usage d'appeler *l'ère post-vérité*, parfois même *post-factuelle* en ce qui concerne la culture politique¹ et bien que ce soit devenu un mot-valise, on y reconnaît l'ère où les émotions ont plus de poids en politique que les faits.

Le fait, lorsqu'il est un acte criminel² ou un suicide, est ce qui se définit comme l'issue de la pulsion. Il est un fait pulsionnel auquel s'adosse l'émotion.

Ainsi, si la vérité marxienne n'est plus audible, remplacée par le réel de sa jouissance, alors le mythe comporte la ressource. En effet, l'écriture de la sociologie freudienne contient cette valeur mythologique sur la base de la reconnaissance de la pulsion, de la pulpe vivante³

1 Utilisé pour la première fois par Steve Tesich en 1992 dans la revue américaine *The Nation*, selon le *Times*.

2 La série *Mindhunter* de David Fincher montre ce rapport scientifique qui vise à comprendre la logique de la pulsion dont l'issue n'est rien d'autre que la vérité de la jouissance. Il s'agit d'une fiction sur le lien entre les études en psychologie et le crime en série.

3 Selon l'expression de Lacan.

de l'humanité¹.

Or retourner à Freud, c'est ouvrir un œillet temporel sur le rapport historiographique effacé sous le réel du fait. Car le suicide au travail est ce fait qui arrive au bout du rêve qui porta le XX^e siècle. Comme l'issue du rêve de Freud de *L'injection faite à Irma*², qui finit par effacer toutes les histoires et les croyances derrière le réel de la formule sexuelle. Le suicide au travail, dans son message et dans sa mise en scène, est l'issue et la formule du siècle sacré qui tient dans la mort du travailleur, comme le social est toujours l'extinction du sujet. Son retour à l'état pulsionnel s'est gorgé de son message pour dire quelle valeur d'universalité il supporte.

a - Le fait pulsionnel

Le travailleur mort et la coïncidence

La théorie freudienne des pulsions est une énonciation qui vient se loger dans la fonction mythique, laissée vacante après que la dernière des écritures saintes a été recouverte par une nouvelle nécessité laïque. En soulevant les tendances et les contradictions internes, la pulsion est l'embryon de la fondation de l'homme de langage qui se décolle de son instinct pour mieux rendre sa charge libidinale signifiante, significative de quelque chose. L'ambivalence au fondement de toute réaction humaine ouvre sur une épistémè réglée sur le conflictuel et la reconnaissance de ces choses invisibles sous la contradiction. Alors que l'économie interne du sujet va vers toujours plus de décharge, et que par ailleurs, du signifiant et de la pulsion se produit une alternance.

Le champ de bataille trouva dans l'icône du travailleur de quoi se résorber. Il venait figurer l'alliance des enjeux individuels comme collectif pour orienter la contradiction sur son destin de lutte des classes. Or la visée pacificatrice de la civilisation, pour venir à bout des sentiments contraires, se rabat rapidement sur le leurre de l'oblativité, dont la psychanalyse est la critique. Comme le montre l'Idéal de justice qui ne va jamais sans la dimension de l'accusation, à savoir toute la bataille sous la Loi.

C'est cette figure Idéale dont la place a changé, et dont on se demande sous quelle volonté obscure la mort du travailleur est requise.

Mais dès lors qu'il se tue, le travailleur prend la place d'une autre coïncidence, c'est-à-dire qu'il fait coïncider avec autre chose en même temps qu'il se produit, à savoir l'insistance de l'absence du travailleur pour l'avenir. Chacun de ceux qui se suicident acte et propose cette contingence entre son destin propre et la question portée sur le destin collectif.

1 La sociologie freudienne nous offre plusieurs types de mythes. Celui d'Œdipe d'abord, qui détermine le complexe familial, c'est-à-dire la trinité issue du père puis sa descendance dans le couple père-fille, Œdipe-Antigone. Le mythe de la genèse poursuit l'ouvrage social en offrant la réduction de la formule : le meurtre du père comme condition de la société des frères qui ouvre sur la civilisation et le commerce. Et il y a celui de Moïse qui revisite non pas l'histoire mais son propre mythe.

2 Freud S., *L'Interprétation des rêves*, op. cit.

En actant, il produit quelque chose en plus dans la course, quelque chose qui fait un pas de plus. Si l'on peut se demander si c'est un pas de trop pour le sujet, il ouvre la question sur l'après, l'au-delà, ce qu'il convient de prendre en compte pour que ça ne se reproduise pas. Le temps, la course du temps est ponctuée pour arrêter la réflexion.

Le tour de passe-passe du suicide est la volonté de la mort, puisqu'il renverse la tendance de la pulsion de mort elle-même. Car alors que dans le malaise¹, Freud nous dit que la pulsion de vie est bruyante et que *la pulsion de mort travaille en silence, à l'intérieur de l'être vivant, à la dissolution de celui-ci* – les suicides au travail –, la jointure essentielle qu'il désigne entre la logique du sujet, celle de la société et la logique de classe retourne la tendance dans laquelle est prise la civilisation.

La nature pulsionnelle aboutit dans l'acte et marque un point d'arrêt dans le progrès pour désigner qu'il doit faire « école », c'est-à-dire comme pour le grec pour qui l'école comporte l'« arrêt de travail ». L'ordre des choses se renverse comme cette idée que l'on se fait de l'Étude qui doit nous préparer au travail, alors qu'elle peut tout au contraire être la pause nécessaire à la *skholé*. Les loisirs consacrés à l'étude imposent à la course de la civilisation une pause pour reposer quelques questions d'humanité.

Le suicidé réalise une coïncidence de son désir pour la mort avec le désir de l'Autre. Ce qui est un tour de passe-passe saisissant. En effet, son suicide engendre tout un registre de pensées dans lequel on s'interroge sur ce qui se passe au travail, sur ce qu'il y a de tellement mortifère pour justifier un tel acte. Mais également on se demande quelles sont les mesures à prendre pour en venir à bout ou encore de savoir si la course planétaire doit ou non consentir à quelques sacrifices humains. Celui qui se suicide fait preuve d'un désir pour la mort dans le filet duquel il attrape le désir de l'Autre. Il gouverne la coïncidence et impose à l'Autre de lever les yeux hors de ses tableaux comptables pour se pencher à nouveau sur les travailleurs.

Il ne se fait pas entendre pour lui-même, mais pour entendre l'Autre. C'est cela son tour de magie, car il inverse totalement la règle du jeu telle que nous l'avons décrite comme « le désir est le désir de l'Autre ». Tout se retourne dès lors qu'il trouve le ronron du monde, pour prôner qu'après lui la vie doit reprendre. La sidération qu'il laisse derrière lui est pleine de ce Réel dont il trouve la course aux profits, car alors même qu'il renonce à son désir propre de s'épanouir dans le travail, il l'exprime pourtant le plus clairement.

Toute la dialectique dont nous avons cherché à faire état, entre le Maître et l'esclave d'abord, puis entre le désir et la jouissance du sujet, aboutit à celle de la vie et de la mort pour que le meurtre de la Chose soit la condition d'une résurrection.

Or ici, l'au-delà de la désillusion n'aboutit sur aucun pardon, mais au contraire largue les amarres de la vie pour reprendre le ferment de la lutte issue de l'accusation. La figure christique qui est pourtant suivie a bel et bien laissé tomber le pardon religieux lorsque l'élan démocratique entend trouver les coupables.

Pour ce qui est du sujet lui-même, l'occasion lui est donnée de se précipiter en tant que sujet dans un précipité de jouissance sainte pour le faire sortir de celle de l'angoisse et finir en cendres. L'angoisse qui était jusqu'ici de son côté passe elle aussi cette nouvelle ligne de démarcation qu'il impose à tous pour se reporter sur le social et clouer le bec au management. À condition bien sûr que l'interprétation de l'Autre soit la bonne.

Ainsi l'au-delà du langage retourne à la nature, comme l'au-delà de la vie retourne à la mort, comme l'au-delà de la civilisation retourne à la pulsion dès lors que l'au-delà du silence

1 Freud S., *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 61.

reprend un dire sous sa forme vindicative. Le travailleur qui n'avait acquis que trop de mots pour faire lien social dans la société du travail, retourne à sa condition plus archaïque encore, plus primitive que sa condition prolétaire, coupée du monde. L'issue qu'il trouve à cet isolement, alors même qu'il ne peut pas sortir du travail, tient dans le mécanisme primordial de la séparation la plus simple, à savoir : *c'est pas moi, c'est l'autre*, infléchissant la pulsion de mort elle-même vers la pérennité qu'il offre à son accusation.

Freud avance que la théorie de la pulsion entre dans le champ du mythe car elle instaure cette simplification qui ne néglige ni ne viole les faits, à laquelle nous aspirons dans le travail scientifique¹.

Si la pulsion ne viole pas les faits, c'est qu'elle en est l'essence factuelle. Mais l'acte, c'est encore un peu plus que cela, puisqu'il contient la primitive contradiction sur laquelle se tient le sujet tout entier qui ne se connaît pas lui-même.

Un tel acte au travail troue le réel et cisaille le cours des choses. D'abord dans le sens où il le contraint, il lui applique une force perpendiculaire², venue d'en haut, de plus haut dans la hiérarchie des importances. Mais également en lui imposant un autre cours, un autre courant de circulation³ pour les idées, tournées celles-ci vers les hommes. Il coupe de la sorte ce qui jusqu'ici semblait évident pour la *Raison d'entreprise*. Il y introduit l'ombre du doute dès lors qu'elle envisage la souffrance de ses travailleurs.

Après cela, ce n'est pas que les choses changent radicalement, mais que le doute produit son effet d'étude. Des conceptions contraires se croisent à nouveau pour réintroduire une dialectique que l'enthousiasme pour la nouveauté du progrès avait effacée.

Le fait s'oppose à la marche en avant pour lui souffler le registre de son inflexion. Le fait pulsionnel sur lequel se tient le sujet répond point par point et à l'envers de l'élan dans lequel la civilisation est prise.

Digression⁴ clotienne à l'agression fondamentale

Yves Clot⁵ est un psychologue du travail qui a l'intuition du fait⁶. Une intuition qui le mène à enfreindre sa loi scientifique. Il prélève une lettre au détriment de sa méthode habituelle de recueil des données pour en dégager des invariants. Il prélève donc une lettre pour laquelle il estime prendre un risque du côté de l'intuition.

1 *Ibid.*, p. 61-62.

2 Selon la première définition donnée par le dictionnaire *Le Petit Robert* (2006) pour le terme « cisaillement ».

3 Selon une autre définition donnée par le dictionnaire *Le Petit Robert* (2006) pour le terme « cisaillement ».

4 Selon une définition donnée par le dictionnaire *Le Petit Robert* pour le terme « digression » : « Développement oral ou écrit qui s'écarte du sujet ».

5 Yves Clot, professeur du CNAM, Psychologie du travail, psychologie du développement.

6 Clot Y., « Suicides au travail : un drame de la conscience professionnelle ? », *Activités*, 10 (2), 2013, p. 39-53, www.activites.org/v10n2/v10n2.pdf

Article soumis le 19 avril 2013, accepté pour publication le 14 septembre 2013.

Ce qu'il en prélève est juste dès lors qu'il souligne « la conscience professionnelle » et *la vindication* comme ce qui est essentiel. Or la justesse de son intuition révèle tout autant l'aveuglement de la science. En effet, il s'en réfère à ses contemporains, Baudelot et Establet, pour leur en attribuer la découverte :

Ils nous proposent de prendre en compte une dimension anthropologique, absente chez Durkheim et même chez Freud : l'orientation vindicative. Peut-être n'est-elle pas absente du suicide dans les sociétés industrielles¹.

L'anthropologie est ainsi vouée à redécouvrir les choses dès lors qu'elle étudie les invariants et non la Loi commune. À prendre les invariants d'une époque, on ne peut pas les dégager de leur déterminant ponctuel pour en déterminer ni la règle du jeu ni la Loi de leur processus. Or, il nous semble l'avoir déjà suffisamment souligné pour répéter ici que la *vindication* est cette Loi commune à tous qui instaure le sujet et l'autre en même temps dans la dimension de l'agression. Non seulement Freud utilise le même terme² de *vindication*, mais il lui donne même la portée d'être la *condition étiologique générale de tous les processus de cette sorte*³, à savoir le jus, le suc, le zéro et le un de toute dialectique qui se proposera en enfilade.

En ne lisant Freud et Durkheim que dans leurs conclusions et non par rapport à la Loi académique de leur discours, le scientifique n'entend pas ce qu'ils lui disent. Par exemple, croyant avoir soulevé l'énigme du suicide au travail, il souligne que le travail n'a pas été étudié comme facteur direct de suicide par Durkheim, sans prendre la mesure que le travail devait en être la résolution.

Yves Clot lit les auteurs qui font référence au suicide⁴, mais il n'a accès qu'à un savoir qui s'amoncelle et qui s'additionne à chaque tournure du temps. Lorsqu'il redécouvre de manière intuitive la conscience professionnelle et la *vindication*, il fait une brèche dans le savoir pour s'offrir les conditions d'entendre ce à quoi il a affaire, bien qu'il ne puisse pas pour autant en retirer d'enseignement.

Or le modèle freudien désigne par son écriture le modèle de la Loi de la civilisation sous la condition du meurtre et de son interdit au travers des différents mythes qu'il soumet à l'homme moderne. Toute causalité désirante, prise aussi bien dans une phylogénèse⁵ que dans une ontogénèse⁶, répond à ce *Modèle phylogénétique*⁷.

Ainsi, on retrouve au travers de son œuvre un ordre sémantique, c'est-à-dire l'étude du langage considéré du point de vue du sens, qui permet d'écrire autant sur le présent que sur les questions que pose l'avenir et même de réécrire ce qui fait valeur de passé historique⁸, dès lors que c'est au niveau du mythe que l'écriture est produite. Lorsque Lacan en poursuit l'ouvrage, celui-ci tient sur la nuance où il en accentue le trait, c'est-à-dire là où la signification n'a plus aucun poids au regard du signifiant lui-même.

1 Baudelot C. et Establet R., *Suicide. L'envers de notre monde*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 234.

2 Freud S., *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 72.

3 *Ibid.*, p. 73.

4 Canguilhem ou Vygotsky, et les contemporains comme Baudelot ou Molinié.

5 Selon la première définition donnée par le dictionnaire *Le Petit Robert* pour le terme « phylogénèse » : « Histoire évolutive des espèces, des lignées et des groupes d'organismes ».

6 Selon la première définition donnée par le dictionnaire *Le Petit Robert* pour le terme « ontogénèse » : « Développement de l'individu depuis la fécondation de l'œuf jusqu'à l'état adulte ».

7 Freud S., *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 74.

8 La réécriture du mythe de Moïse, le présent des rêves et de la pulsion et l'avenir d'une illusion et ce qu'il convient d'en espérer ou d'en craindre.

Lorsque Yves Clot parle de *conscience professionnelle*, il entend *le logos*¹, mais pas le sujet ni son message. Il redécouvre de la sorte les conditions les plus archaïques de l'énonciation. Dès lors qu'il a accès à la machine du langage sans pouvoir saisir le sujet qui en est l'effet.

Pendant l'intuition d'Yves Clot tient à l'omniprésence du symbolique qui se dégage de la mort volontaire et de la lettre, dès lors que *l'homme parle parce que le symbole l'a fait homme*², nous dit Lacan.

Dans ces conditions, « la conscience professionnelle » dont on parle partout et bien au-delà de la psychologie du travail pourrait bien être le mot qui reste lorsque la matérialité du travail a disparu pour faire place à la permanence du concept, sans le sens dont il était la vie. La *conscience professionnelle* pourrait bien être ce reste qui peut être dit, voire être brandi, quand tout le reste qui faisait la fonction symbolique du travail s'en est allé.

Ainsi la conclusion d'Yves Clot sur la *vindication* et la conscience professionnelle contient tout le drame de notre époque. En effet, à suivre son intuition, il vise juste sur la pulsion de mort et la pulsion agressive, à l'exception toutefois de toute l'étoffe dont le travail était la société.

Celui qui se suicide au nom du travail entre dès lors dans la chaîne signifiante qui le précède. Il entre dans cette chaîne des mises à mort symboliques successives que réclame la civilisation. Il représente à lui seul la dernière des mises à mort en date, de ce qui soutenait une fonction paternelle. En donnant à son angoisse le destin de représenter le symbole et sa mort, il inscrit son nom au côté des espoirs de résurrection qu'il contribue à fournir.

La vindication

Freud, lorsqu'il parlait d'*angoisse sociale*³, la situait dans le lignage de cette peur de ne pas ou de ne plus être aimé par le père. L'amour que la société du travail déversait sur son travailleur n'est plus. Du désespoir ou ceci le mène, il commet le pas de plus qui accuse la société de cette négligence dans son devoir d'amour. L'ultime pulsion du sujet ne se réduit pas à la pulsion de mort qui détruit le sujet mélancolique abandonné et coupable de quelque chose qu'il ignore. Au contraire, ce fond de haine de soi trouve à retourner à l'envoyeur et à lui exhorter de faire preuve d'un peu plus d'amour. Et produit de la sorte un saut culturel supplémentaire.

Ce que le travailleur a perdu dans la dernière des occasions technologiques qui tua le travail technique n'est pas seulement l'objet de tout son investissement, c'est également la place précieuse que lui offrait la société matérialiste. L'ascension symbolique que produit son acte de mise à mort le renvoie pour toujours à *la droite du Dieu*⁴ pour soumettre à son tour le

1 Selon la définition d'Heidegger (*Introduction à la recherche phénoménologique*). Le *logos* est défini comme « un être vocal qui signifie, il est voix ». Sa phénoménologie s'écarte de celle de son fondateur, Husserl.

2 In *Écrits*, *op. cit.*, p. 276.

3 Freud S., *Malaise dans la culture*, *op. cit.*

4 « Le Seigneur Jésus, après nous avoir parlé, s'est assis à la droite de Dieu.

Il s'est assis : c'est une image, mais combien riche d'enseignement pour nous !

Il s'est assis, comme celui qui a pleins pouvoirs.

Il s'est assis à la droite de Dieu, parlant au Père d'égal à égal, et intercédant pour nous dans ce dialogue

corps social et son autorité pour prendre des mesures¹.

Le dernier des effets du sujet est celui qui met en balance sa haine et sa culpabilité, c'est-à-dire ce qui advient dès lors que l'amour se retire. Mais également ce qui est le terreau du dialogue qui s'instaure. Le suicide pourtant ne va pas au bout d'une *vindication* qui ira à porter le coup contre celui qu'on accuse. Le dernier des renoncements du sujet renvoie le coup sur lui-même et répond dès lors à sa nécessité propre de punition pour la part qu'il y a prise. Ainsi il est lavé de toute possibilité d'être accusé à son tour par le surmoi féroce.

Freud en parle en ses termes :

Lorsque le malheur extérieur² le frappe, celui dont la conscience morale lui avait été jusqu'ici clémente, reconnaît son état de péché, accroît les revendications de sa conscience morale, s'impose des abstinences et se punit par des pénitences.

Son reste de jouissance et de plus-de-jouir s'en retourne sur lui après qu'il soit tombé de son piédestal.

Toute part d'agression que nous nous abstenons de satisfaire est reprise par le sur-moi et accroît l'agression de ce dernier (contre le moi).

L'interdit du meurtre produit in extremis le dernier coup de semonce, l'ultime de tous les renversements de cette affaire pour satisfaire au moins le fond de *haine de soi*.

b - Modèle

Modèle et contre-modèle

Si le complexe est la règle du jeu, le modèle est exemplaire, comme on est exemplaire de la conduite qu'il y a à y tenir.

Cette dimension de modèle est présente dans la série des suicides au travail, dès lors qu'on désigne un moule dont tous les suicides, dans leur diversité, seront issus. Il implique qu'il y ait une référence qui fasse précédent pour que le suivant s'y loge à son tour. Or, nous avons fait sentir que c'est le manque de référence concernant ce que désire l'Autre pour le travailleur qui porte d'abord ce dernier à ne plus rien espérer pour lui-même et qui, dans certains cas, impose son désir pour la mort comme condition pour que l'Autre s'exprime.

d'amour.

Il s'est assis définitivement, et rien ne le fera se lever jusqu'au dernier jour, ni les guerres ni les bruits de guerre, ni les scandales ni les contestations, ni les périls ni les victoires de son Église.

Il s'est assis dans la paix, ayant achevé chez nous l'œuvre du Père, et goûtant déjà, lui, notre Premier-né, le repos de Dieu », Marc, XVI, 15-19.

1 « Cette eau était une figure du baptême, qui n'est pas la purification des souillures du corps, mais l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu, et qui maintenant vous sauve, vous aussi, par la résurrection de Jésus-Christ, qui est à la droite de Dieu, depuis qu'il est allé au ciel, et que les anges, les autorités et les puissances, lui ont été soumis », Pierre, III, 22.

2 Freud S., *Malaise dans la culture*, op. cit., p. 69.

Cet Autre dont il est question existe dès lors que, dans la structure du langage, on y inscrit ses actes et on les conjugue avec lui.

Les suicides au travail et plus précisément encore la série, c'est-à-dire ce qui persiste à chaque fois, désignent qu'il y a un modèle sous-jacent qui propose un paradigme pour que le désir du sujet s'y loge, pour que celui qui n'est plus ce qu'il fut y loge les conditions d'un nouvel Être au monde, une ontologie pour être exemplaire du tout.

Ce qui caractérise ce qui se passe au travail, c'est que le modèle précédent a disparu sous la dernière vague, et que ceux qui ne l'ont pas prise continuent d'Être et de revendiquer sous un modèle qui ne fonctionne plus et que celui qui lui a succédé est incompréhensible et absurde au regard de leur référence. Pour eux, il se passe jour après jour quelque chose au travail qu'ils ne reconnaissent pas et qui les angoissent.

Le problème qui s'impose à eux est en attente de résoudre la quadrature du cercle. Dès lors que l'acte viendra à la place de cette solution, elle ne résoudra pas pour autant l'ontologie du sujet dès lors qu'elle implique qu'il disparaisse. Mais alors, c'est ce qui fait toute sa puissance, car le reste d'énigme se déporte sur le social et interdit à quiconque de pouvoir qualifier les suicidés ni au titre de fous, ni tout à fait au titre de victimes, ni même au titre de martyrs dont on ne saurait pas de quoi ils témoignent. Jusqu'au bout, dès lors que l'on imagine un bout, l'Autre n'est pas suffisamment reconstitué, il n'y a aucune voix politique pour enrayer la dernière des modernités. L'Autre manque toujours à l'appel pour modéliser quelle lecture nous devons en faire, et renvoie dès lors ces suicidés à être des témoins sans témoignage précis, passeurs du temps perdu vers les générations futures.

Ainsi, dans le creux de l'Histoire, le suicidé est celui qui inscrit son acte dans l'ancien modèle dans l'espoir de corriger les erreurs du présent. La force de l'acte tient sur cette induction qu'il y a des erreurs dont il est la preuve, et donc un Autre pour les commettre. C'est la substance de la scène que le passeur installe dans la société.

On assiste ici au renouvellement de la mise à mort du père pour que la nouvelle société s'installe selon des codes et des rites propres à la construire. Cette mise à mort que Freud a posée comme le mythe à l'origine du fait social dès lors que les frères tuèrent le père et dont le modèle de la guillotine poursuit son œuvre pour orienter la *vindication* révolutionnaire. Or, ici, la mise à mort du père est opérée par lui-même. Les pères de l'ancien modèle accèdent à leur propre mort pour que le sacrifice invoque les bonnes grâces dont la société a besoin. L'acte de mise à mort volontaire organise la subversion de passer outre l'interdit fondamental et civilisateur du meurtre, sur sa propre personne.

À défaut d'un Autre consistant, c'est-à-dire d'une gouvernance pour tenir la barre du progrès, le dernier des ressortissants est le témoin de la façon dont la barre était tenue. Sa mort le porte vers cette qualité d'être exemplaire de ce qui fut. Ainsi, à défaut de gouvernances exemplaires dans leur conduite, le suicidé est un exemplaire, un échantillon pris dans le territoire, un contre-exemple propre à faire sentir qu'il n'y a pas de modèle et qu'il en faut un. Sa mise à mort produit cet effet, cette prise dans le champ signifiant.

Dire « Le travail m'a tué » alors même qu'on se porte soi-même le coup de semonce est la structure même du modèle d'énonciation qui a autant de prétention au niveau du sujet qu'au niveau politique. C'est un Verbe, ou plutôt il réverbère, dans le sens où il installe une référence nouvelle, bien que reprise sur le passé, pour que le présent s'en saisisse.

Dire *Le travail m'a tué* c'est se garder d'accuser qui que ce soit. Il y a bien une accusation, mais qui n'aboutit sur rien. Ce qui produit sa force d'extension. La question peut tout autant retomber sur le modèle économique que sur les choix managériaux, que sur le dilettantisme d'un dirigeant ou au contraire sur ses abus. Veut-il le bien de tous ou jouir de ses propres intérêts ? Est-il tourné vers ses salariés ou vers ses actionnaires ? Priorise-t-il le

travail au quotidien ou les intérêts pour l'avenir ? L'intérêt des travailleurs ou celui de l'entreprise ? L'électeur ou le pouvoir ? Le pays ou le marché mondial ?

L'Autre est mis en cause, mais comme aucune réponse univoque n'arrive jamais puisqu'il n'y a rien pour déterminer des coupables avec certitude, la question se poursuit jusqu'à invoquer qu'on prenne des dispositions nécessaires pour que cela ne se reproduise pas. Ainsi la fonction de l'énigme instaure à son tour un appel au modèle, au modèle de société comme au dirigeant dont on attend qu'il soit un modèle de conduite.

Lorsque Freud fait référence à Moïse, il extrait cette fonction « du grand homme » dans le maintien de la fonction symbolique comme un relais incarné pour qu'elle se perpétue aux côtés des écritures. Il situe sa figure, et même sa multiplication sur plusieurs hommes à différentes étapes de la construction de l'histoire du peuple juif. La figure religieuse de Moïse s'apparente à la fonction du guide pour inscrire l'ordre monothéiste dans la pensée. L'appel que produit le suicidé en direction des gouvernants anime une exigence au niveau du politique pour qu'ils se situent dans l'interface de l'ancien et du nouveau monde. L'analogie fonctionne ici dès lors qu'un Autre consistant a déjà fait ses preuves, et qu'on mise sur la fonction Unaire pour transmettre les valeurs et les acquis sociaux, sous la figure inversée et pourtant unifiée du travailleur victime.

Mais jusqu'à présent, l'appel au politique ne retombe plus sur aucun *guide*, sur aucun *petit père des peuples*, mais sur une fonction dénaturée qui court après *La main invisible* pour créer des protocoles managériaux *plus humains*.

Ces travailleurs sont dans une attente que l'on peut qualifier d'attente métaphorique. Ils attendent le signe venu d'en haut, et en attendant, toute jouissance de l'Autre est un signe de son immoralité qui pourra toujours me définir en contre-exemple pour mon attitude bien plus modèle. Ce dialogue établit sur sa teneur perverse est, en attendant, un signe de ce qui se passe dans l'attente et dans la transition d'un discours valable dans lequel le travailleur pourra se loger si le travail n'a pas disparu d'ici là. La fonction Unaire que l'on attend dans la société trouve des intérimaires pour la désigner.

Les suicidés occupent la place vide pour s'en faire une contre-figure propre à l'invoquer, et l'acte les éteint au profit de ce *Non* qu'ils opposent à la main invisible. Ils s'insèrent ainsi dans une tradition qui les précède, lorsque la fonction du père ne tient plus que sur son témoignage¹.

Le rituel dans les trous de l'histoire

La lecture du *Moïse* de Freud ouvre le lecteur sur les processus dans les trous de l'Histoire² de la civilisation. On y aperçoit la dimension des *faits*, qui donnent aux actes la portée et la fonction de rebond car dès lors que les actes passent aux faits, ils entrent dans cette histoire qui continue de travailler en silence la civilisation. Les faits que ne produisent pas de nouvelles écritures historiques, sont souvent à l'origine de nouveaux protocoles de

1 Selon la première définition donnée par le dictionnaire *Le Petit Robert* pour le terme « Martyr » : « Témoin ».

2 Freud parle de « l'historiographie "officielle" » qui a cours pendant la période de latence de la religion (*L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1937-1939), p. 173).

Bien-être au travail qui renvoient sous la barre du silence les traces tangibles depuis ce que l'on appelle les Lumières.

Les suicides au travail renvoie sur ce que C. Baudelot et R. Establet ont qualifié avec justesse d'*envers du monde*¹. Ils insistent sur l'envers du symbolique pour insister sur le fait qu'il doit subsister quelque chose à sa disparition, c'est-à-dire la fonction symbolique.

Freud souligne cette *opposition entre la fixation écrite et la transmission orale*² qui se propage dans la tradition. Cette tradition est la matière³ vivante qui détermine le *mythe*, la *légende* sous la doctrine. Dès lors que l'on attribue au travailleur d'être une dernière des figures paternelles en date à s'éteindre, son suicide peut être considéré comme un appel à manger son symbole, à ce repaître sur ce qu'il fut pour faire à nouveau société. Chaque nouveau suicide anime le deuil de la fonction qui fut à l'œuvre.

Il réactive ainsi à chaque fois, à chaque nouveau suicide, la trace de ce qui fonctionna avant lui car Freud dénote les rites comme la marque des résolutions symboliques précédentes apte à être réinvoquées pour venir à bout de l'ambivalence du présent. L'acte volontaire de se tuer au travail insère un coin dans l'issue du cycle mythologique du travailleur en l'érigent sur sa fonction de père au moment de son meurtre c'est-à-dire d'être un Autre pendant la latence. Cependant la signification de son suicide ne recouvre pas toute la vacuité sur laquelle il ouvre et n'offre pas à son acte d'atteindre à la fonction d'une sentence qui pourrait venir à bout de la latence pour enfin passer le saut de l'histoire et interrompre le phénomène. Chaque nouveau suicide ne peut que lentement infléchir le courant transitoire sans qu'aucun nouveau sens puisse y mettre fin. Les suicides ne font pas l'histoire mais s'insère dans cette tradition de contre-histoire où les esclaves font de l'œil aux poètes dans la puissance commune qu'ils détiennent d'ouvrir l'accès à l'au-delà du langage.

Conclusion : une entrée dans la série

La sociologie Freudienne offre un détail dont la richesse démonstrative s'oppose à la réduction que Lacan a ensuite opérée. Elle est dès lors propice à introduire et faire entendre l'ordre du mythe qui agit sur la question des travailleurs alors même que sa forme tend également à la réduction dont le suicide est la dernière représentation. La sociologie freudienne fournit la matière importante qui est l'accès à ce qui est laissé sous le couvert du Réel, celui que le suicidé impose à la société comme celui qu'il trouve.

Poursuivant son analyse du mythe de Moïse, il souligne qu'une chose ne devient traumatique qu'en fonction de son caractère quantitatif, c'est-à-dire le trop-plein de ce réel qui ne peut pas s'évacuer. Le traumatisme agit dans une constitution donnée qui dans d'autres cas n'agirait pas comme cela.

*D'où résulte alors l'idée d'une « série de complémentations » glissante dans lesquelles deux facteurs convergent vers l'accomplissement étologique où un Moins de l'un est compensé par un Plus de l'autre, ou il se produit au niveau général une collaboration des deux actions, et où c'est seulement aux deux extrémités de la série que l'on peut parler d'une motivation simple*⁴.

Ces quelques lignes décrivent le travail de concaténation appliqué pour faire face au

1 Baudelot C. et Establet R., *Suicide. L'envers de notre monde*, op. cit.

2 *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, p. 172.

3 « Matière » étant l'une des traductions de *Uberlieferung*.

4 *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, p. 180.

Réel, et dont la motivation simple, le sens, ne se comprend qu'à l'issue où toute la charge a été traitée et annulée. Pour le travailleur logé dans le fond de sa souffrance, c'est en lui répondant par une aspiration plus haute où une portée plus large que la direction de son énigme peut espérer entailler une signification. Ainsi l'acte de suicide vient à son tour inscrire un « Moins » soustrait au corps social qui produit un « Plus » dans tous les esprits dès lors que sa disparition n'a pas pu leur échapper, une explication en attente. La série des suicides peut dès lors être perçue comme une chaîne de ces alternances de Moins et de Plus, à l'issue de laquelle seulement la motivation claire apparaît, en tant qu'elle est une motivation sociale.

Ce que formalise la série des suicides est ceci que, dans cette logique à caractère collectif, on peut lui superposer la logique individuelle. Au même titre que le premier des traumatismes issus de la séparation avec la mère rencontre le travail dans l'issue sociale que lui apporte le père. La série se présente à nos yeux comme l'algorithme social de chacun des traitements individuels des parcelles de Réel auxquelles chacun a affaire, pour que, *in fine*, ce soit au niveau social qu'un traitement symbolique agisse. Ici, la logique de chacun des sujets qui va à l'acte s'insère dans l'histoire par la série. Le sujet propose un premier étage pour se nouer dans l'ordre symptomatique des résolutions, offrant à son symptôme singulier un nouage démocratique.

Ainsi nous concluons cette première partie, qui tenta d'extraire quelques jalons pour lire les deux suivantes, en ouvrant sur ce sujet qui apparaît comme la condition première pour le social dès lors que l'issue qu'il donne à sa logique personnelle produit cet appel d'air vers ce qui parle de tous et à tous.

- PARTIE II -
LE SURVIVANT DE L'ACTE RÉEL

INTRODUCTION

L'enseignement de Durkheim nous rappelle que quand l'homme s'est effacé, et quand volontairement il s'est tué, le rapport qu'il a à la société tend à décrire ladite société, ce qui n'est pas un biais de la recherche, mais bien son ossature.

En effet, ceux qui s'actent en s'éliminant contre le discours qui les précèdent s'offrent alors comme Réel dont la clinique se refuse.

Celui qui se suicide sur son lieu de travail, dans son acte propre et personnel, se rend à la fois incontournable sur la scène médiatique, dans le même temps qu'il est indiscutable et inscrutable. Son absence n'est pas sans effet sur le social lui-même, mais rien de cet effet ne pourra convenir à le déterminer, ni ce que dit l'entourage, ni ce que disent les médias, ni ce que dit la psychodynamique du travail, ni ce que dit la psychanalyse d'ailleurs. Les sujets s'éclipsent intentionnellement et par extension sérielle, extension sociologique.

La clinique se refuse, et en particulier aux regards du chercheur en psychopathologie puisque le sujet ne laisse pour seule trace qu'une lettre déposée sur le lieu de travail, trace fluette et néanmoins condensée. Sa causalité de sujet s'efface pour sa cause perdue. Et pour nous dire, en quelques mots, que c'est le travail qui l'a tué. Ce faisant, il nous prescrit de regarder ailleurs, au niveau des causes sociales justement.

Cependant, ceux qui ne veulent pas mourir en silence ne veulent pas mourir pour rien, comme celui-ci qui espère que s'il n'est pas *le premier autant qu'il soit le dernier*¹. Une délégation de souvenirs s'impose aux vivants. Ainsi la trace du sujet qui s'efface nous dit qu'« ici, il y avait quelqu'un ». L'énigme du sujet veut se déporter sur le social, tout en indiquant une existence propre. Une existence qui fait exception parmi les autres dans l'acte qu'elle produit. Il se fait ainsi représentant d'une condition commune aux travailleurs sans s'autoriser à être représentatif de chacun. C'est alors Le Travail qui est interrogé dans son ensemble, et dans toutes les directions, pour peu que ce soit possible. Ainsi tout de sa délégation nous fait une prescription sociale. Mais ce n'est pas parce que le sujet n'existe plus qu'il n'y en a pas eu. Le sujet nous guide, nous incite à porter notre regard là où sa logique le conduit, vers cette éclipse au profit de la société.

Celui qui, d'entre tous, s'exceptionnalise au nom de tous nous indique le chemin que doit prendre la pensée pour s'y retrouver. En suivant la fonction centrale d'inversion dans cette affaire, celui qui, parmi les morts, est ressuscité devient l'exception parmi ces exceptions, celui par lequel nous pouvons faire un pas de plus. L'exception des exceptions retourne la contradiction pour chercher à se dire et tenter de s'exprimer. Réanimé après son acte, il exige qu'on prenne au sérieux un témoignage, sans pour autant contrevenir à la prescription de silence concernant les autres.

Alors pour celui qui se suicide, le résultat de son acte est attendu post-mortem. Là, une voix se fait entendre d'entre les morts, d'entre deux morts.

1 Lettre de Thierry Hainaut en annexe p246

Le passage de la lumière à l'ombre s'offre pour les morts comme l'occasion d'une trace, d'une lettre à léguer pour faire une brèche dans l'énoncé. Mais le chemin inverse de l'ombre à la lumière est alors le support d'une énonciation pleine. Il offre non pas la possibilité de scruter cette clinique qui se refuse, mais d'en respecter l'indication en suivant la logique du sujet là où elle trouve une sortie, là où celui qui n'a pas pu faire ses preuves dans le social attend à la personnalité dans la mort.

Le 9 septembre 2009, Yonnel Dervin, technicien chez France Télécom, tente de mettre fin à ses jours en se poignardant lors d'une réunion de travail. Il s'inscrit, dès lors, dans une série de passages à l'acte suicidaires qui à ce jour se poursuit, et dont l'acmé pour cette entreprise se situe entre 2008 et 2009.

Rapidement pris en charge par les secours, il se réveille à l'hôpital et témoigne alors dans un livre qui sera publié deux mois plus tard. Là où certains ont laissé quelques mots ou des lettres ouvertes, et d'autres rien, son écrit nous est précieux par la tentative qu'il y déploie et le détail qu'il nous offre des années qui précèdent, dans lesquelles nous pouvons repérer des points clés de décomposition et de recomposition.

Revenant d'entre les morts, ce qu'il tente de dire le concerne bien qu'il ait le souci permanent de ne pas trahir ce qui pourrait concerner les autres, ceux qu'il ne connaît même pas. La précision de ses mots tente de faire ressortir la sous-jacence à l'affaire, comme affaire commune. Ce qui ne peut pas être dit, ni soulevé, de son énigme propre rejoint celle des autres, pour y frayer un langage qui parle de tous. Celui qui « -est- » alors qu'il « -a été- » s'offre comme support dialectique pour dégager une compréhension en deux temps.

L'acte d'écriture de Yonnel Dervin entre dans une certaine analogie avec celles des auteurs que nous avons cités jusqu'à présent. Ce sont des écritures où le sujet se produit seul pour faire une indication au reste du monde. Le sujet est ce lieu d'une pensée qui se socialise, qui se secondarise et diffuse une pensée toujours sociologique.

Ainsi, entre le social et l'individuel, entre le sociologique et le psychologique, une figure du témoin se propose comme marque du temps sous l'énigme du sujet. Car la jointure n'est rien d'autre que l'homme lui-même qui ne désire pas sans son époque, hors du discours dans lequel il est pris. Il est cette unité minimale d'une économie microscopique, d'une économie de la libido qui n'est pas l'antithèse du sociologique, mais plutôt l'exception qui le confirme. Le sujet, lui, est tendu sous ce désir qui surgit en s'éclipsant pour autre chose, plus loin et plus haut.

- A - *MISE EN PLACE*

I - Un trauma en trois temps

Chronologie d'un bouleversement — Une inquiétude dans l'enthousiasme

Dans son écriture à rebours, Yonnel Dervin situe une première date en 1988, quand la *Direction générale des télécommunications quitte le giron des PTT pour devenir France Télécom, conformément à ce que prévoit une directive européenne de mise en concurrence des services publics*¹. Cela a lieu alors qu'une mutation technologique *sans précédent* opère le passage de l'électromagnétique à l'électronique. Lui a passé *avec succès plusieurs examens dans l'espoir de franchir un palier au sein des PTT en devenant aide-technicien*. Et en effet, en 1993, on lui propose de rejoindre l'unité d'intervention Champagne-Ardenne à Romilly-sur-Seine où il travaillera pour le service des installations professionnelles. Il fera partie d'une équipe de huit techniciens *chargés de concevoir, de mettre en place et d'entretenir des systèmes téléphoniques complexes dans les entreprises du département*. Quinze ans après son arrivée au sein de la *Maison*, il touche enfin *le cœur de métier qu'il avait toujours rêvé de faire*.

Mais en 1995, les premières rumeurs de privatisation, les *premiers signes de changements* provoquent un vent d'inquiétude parmi les salariés. Puis en 1997, reconnu dans ses compétences et *de surcroît père de famille comblé*, il est au seuil d'un désir ascendant *pour transmettre le goût des choses bien faites et diriger une petite unité de techniciens*. Même si, cette année-là, la privatisation de l'entreprise draine une inquiétude parmi les salariés, dans le même temps la *révolution technologique* reste prometteuse de découvertes *passionnantes*.

Puis vient le début des années 2000, temps des *réorganisations permanentes*. Il comprend que la règle a changé et que désormais : *soit vous suivez, soit vous partez*.

En 2004, l'arrivée d'un nouveau manager tranche avec les figures de chefs d'équipe précédentes. Puis, en 2005, le discours de la direction se *durcit* à mesure qu'il se focalise *sur la nécessaire réduction des coûts*. Conçu par Thierry Breton, président-directeur général de l'entreprise à cette période, et mis en œuvre par son successeur Didier Lombard, le plan NEXT² est mis en place. En parallèle, le plan ACT³ décline l'outil de redressement des comptes au niveau des ressources humaines. Pour Yonnel Dervin, la direction ne se cache pas de vouloir supprimer vingt-deux mille postes sur une période de trois ans.

Au bouclage de cette chronologie, *nombreux sont ceux qui se sentent pris au piège, tels les derniers des Mohicans*, car, dit-il, *le plus angoissant est qu'aucun effort, aucune initiative ne semble pouvoir [les] mettre à l'abri*. Tous les secteurs sont visés et il ne sert *plus à rien de chercher à se bagarrer*

1 Dervin Y., *Ils m'ont détruit ! Le rouleau compresseur de France Télécom*, Michel Lafon, coll. « Témoignage », Neuilly-sur-Seine, 2009, p. 45-76. Tous les renvois à l'ouvrage de Yonnel Dervin seront en italique sans guillemets.

2 NEXT : Nouvelle Expérience des Télécoms.

3 ACT : Anticipation et Compétences pour la Transformation.

puisque *la direction, en effet, ne s'intéresse visiblement plus depuis belle lurette aux résultats de [leur] labeur.*

Sur le fond de cette Histoire s'en déroule une autre, la sienne. En avril 1979, il a dix-huit ans, son père lui signale que les PTT, où il est lui-même ouvrier, ont lancé un appel à candidature. Si ce n'est pas exaltant de réparer les cabines téléphoniques, il s'agit *d'entrer dans l'entreprise par la petite porte.* Ainsi, après son service militaire, il *démarre à la base* par l'entretien des locaux et des jardins *ainsi que de menues tâches techniques au sein du répartiteur.* Puis, à l'issue d'un parcours de formation, il a atteint en 1993 le niveau de compétences suffisant pour être muté à un poste correspondant d'aide-technicien. Ce sont les *années fastes* et enthousiastes.

Lorsqu'en 1997, la privatisation draine son lot d'inquiétudes, il reste optimiste dès lors que le discours des cadres cadre encore avec l'orientation ascendante de son propre désir. Ils ont des Choses en commun.

En effet, les révolutions technologiques répondent en premier lieu à son propre désir, logé dans l'acquisition technique. En effet, c'est par elle qu'il en est là et qu'il est reconnu pour ses qualités. Il perçoit son savoir-faire de technicien comme le premier niveau de la carrière qui l'attend, mais également comme une matière première pour l'institution dans laquelle il travaille son désir. Ainsi le saut technologique sonne comme une possibilité superlative, dans le sens où elle résonne comme une technique augmentée.

Par ailleurs, les cadres annoncent que *les réorganisations [seront] bénéfiques pour tous*, laissant entendre que le grand bénéficiaire qu'en tirera l'entreprise inclura chacun des intérêts particuliers. La marche générale qui prétend n'oublier personne trouve là encore un écho chez Yonnel Dervin, qui souhaite évoluer. À la différence près que la preuve que l'Entreprise offre de sa conception égalitaire est prévue sous forme de répartition par un intéressement aux bénéficiaires.

Le nouveau discours inscrit le progrès dans le précédent, mais au désir ascendant pris dans le travail, l'entreprise répond en termes de plus-value. L'intéressement de chacun dépend d'une conception chiffrée de la récolte. Et déplace ainsi la conception solidaire de ceux qui travaillent dans ce même sens, d'un léger quart de tour par rapport à la jouissance personnelle.

Yonnel Dervin doit cependant continuer à maintenir sa propre conception, bien qu'il ne soit pas dupe de cette illusion mal bâtie selon laquelle ils auraient *tous gagné au loto.* Le dividende doit être la cerise sonnante et rébuchante sur le gâteau bénéfique du progrès. Yonnel Dervin et ses collègues achètent les parts d'actions qu'on a prévues pour eux. Cependant, la couleur idyllique du discours voile mal une certaine duperie pour contenir le vent d'inquiétude qu'elle soulève. Rapidement et *bizarrement*, nous dit Yonnel Dervin, ça ne colle pas. L'annonce à peine faite, la direction *durcit son discours* en critiquant le passé.

La réalité des échanges fait sentir cette sous-jacence. Mais si Yonnel Dervin et ses collègues la perçoivent, ce n'est pas pour autant qu'elle vient à bout de l'étoffe constituante de leur désir de travailleur. Alors que tout s'annonce à demi-mot dans un univers qui reste identique à lui-même et à ce qu'il fut, quelque chose reste étrangement incompréhensible.

Du Père à la Chose — Détails pour l'Idéal

Ce qui est attaqué, c'est précisément ce passé qui est cher à Yonnel Dervin puisqu'il est dans sa chair. Les années 1990 étaient *l'âge d'or, le temps béni pour lui comme pour tous ses collègues*. Son écriture réorganise ce passé sous la forme du souvenir qui lui revient d'après la perte.

L'âge d'or le renvoie à l'éternel printemps de sa puberté, au souvenir d'une journée inaugurale, écran Idéal pour faire écran sur ce qui s'est passé depuis¹ : lorsqu'un matin de ses douze ans, pendant les vacances scolaires, son père *s'est penché sur lui alors que toute la maison dormait encore*, il a bondi hors de son lit, impatient d'accompagner son père sur le chantier. Là, ils ont rejoint les sept hommes de l'équipe qui, *du 1^{er} janvier au 31 décembre, sillonnaient les Ardennes pour planter des poteaux, tirer des câbles, et finalement amener le téléphone dans les villages les plus isolés*. Ils apportaient la communication aux paysans qui les attendaient comme des héros. Infatigables, *son père et ses collègues pouvaient tirer plusieurs kilomètres de ligne le long des routes et des chemins. L'ambiance était magnifique. À l'époque, ce métier rimait avec respect, convivialité, et lui inspirait une fierté aujourd'hui disparue. Ceux qui passaient le plus clair de leur vie ensemble étaient les meilleurs amis du monde*.

En ce temps-là, mes escapades avec les collègues de mon père étaient agrémentées par les rencontres régulières avec son chef d'équipe, dit-il. Proche de ses hommes, toujours à l'écoute, *il connaissait sur le bout des doigts les métiers de techniciens pour avoir passé l'essentiel de sa carrière sur le terrain*. Les autres le suivaient sans hésiter, *le sourire aux lèvres lorsqu'il lançait à la cantonade : « Salut les gars ! La semaine prochaine, on a dix kilomètres de réseau à faire à l'autre bout du département », sans que jamais il n'y ait la moindre critique*.

Lorsque, après le repas partagé avec ses *gars*, parfois il emmenait l'enfant *sur les hauteurs du village*, il déployait le poste de radio amateur qu'il transportait dans sa DS. À l'avant-garde d'un matériel *de pointe* pour l'époque, il pouvait établir des communications au-delà des mers, *en anglais ou en allemand, par ce dispositif tout simple*.

L'enfant était *absolument fasciné*.

L'apogée alpin sur lequel se termine le souvenir n'a rien à envier aux utopies des années 1930. L'iconographie personnelle de Yonnel Dervin dépeint parfaitement la représentation transcendante de ce qui extirpa l'enfant de son giron maternel pour suivre la voie du père dans le monde de ses représentations démultipliées. Les collègues puis le chef d'équipe puis enfin *les hauteurs* embrasent cette image idéale propre au matérialisme de la pensée du travailleur pour représenter la société Idéale et solidaire à laquelle le travail doit mener.

Mais également, le souvenir dépeint l'élan et le déport de cette progression désirante, alors que le matériel de pointe pour l'époque ouvre sur l'espoir de cette communication qui, par-delà les langues et le langage lui-même, ouvre l'oreille de la jeunesse sur la diversité du monde, sans qu'il sache encore à quelle terreur mondialisée cela le renverra.

Entrons dans le détail de cette réminiscence : Yonnel Dervin fut élevé dans la maison familiale par sa mère qui ne travaillait pas, avec sa sœur jumelle et son frère. Il n'aura aucun regret à quitter ce giron, puisque ce *même scénario* s'inscrit en lui jour après jour pendant tous les congés de cet été-là. Ce qui s'inscrit chez l'enfant n'est pas un détail de la vie du père, ni une chose qu'il lui aurait dite. C'est la répétition démultipliée de sa figure sur l'étendue vaste des travailleurs.

¹ Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 36-38.

L'enfant est, dans cette circonstance, le spectateur acquis et l'objet de l'attention particulière de ces hommes pour que le souvenir marque à l'encre indélébile le rite initial et initiatique de cette transmission dont le travail est la portée sociale.

Le souvenir propose une représentation extrêmement précise de l'image qu'il reforme, ayant effacé entre-temps les historioles et ses petites difficultés quotidiennes comme celles de ses aînés. L'enfant est le témoin d'une histoire qui n'a plus à être vécue mais qui déjà s'écrit dans les mémoires avec l'accent idéal de son temps.

Le souvenir s'ouvre sur le visage de son père qui s'encadre tout entier sur l'œil encore endormi de l'enfant pour le tirer de son sommeil. Ce visage qui s'efface ensuite au profit de son déploiement sur *les sept bonshommes* de l'équipe. La masse de leur nombre et de leurs corps prend plus d'importance que leurs caractères singuliers pour déployer l'image primordiale du père sur l'horizontalité du corps social et de l'œuvre commune.

Leurs outils, des plus rudimentaires, annoncent cette simplicité comme caractère unaire qui viendrait autant unifier les corps à leur travail que les hommes entre eux. Ces mêmes hommes qui rencontrent en chemins d'autres hommes, les fermiers reculés dans la campagne lointaine. Autres types de travailleurs manuels, autres mains sur d'autres terrains.

En ce temps-là¹, dit-il, il faut dire que les années soixante-dix furent, pour les PTT, une sorte d'âge d'or marqué par la pénétration de territoires jusqu'alors ignorés des grands réseaux de communication².



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'idéal de Yonnel Dervin rejoint celui de l'Unité entre les paysans et les ouvriers dont nous avons déjà souligné la portée iconique³ qu'elle eut dans le communisme et dont mai 1968 renouvela l'étendard pour son propre profit.

Cette unité renferme également le principe d'une hiérarchie dans l'ordre du progrès dont la communication est le véhicule, de la terre au langage, des campagnes aux villes... et plus si affinités. La communication est installée dans le souvenir de Yonnel Dervin comme la Chose même de cet Idéal progressiste qui mène la société des travailleurs vers le lien entre les peuples. Cette expérience mythifiée propose une certaine idée du labour qui déborde

¹ *Ibid.*, p. 37.

² *Ibid.*, p. 35.

³ Affiche issue du comité d'occupation de l'ex Ecole des Beaux-Arts de Paris en 1968

largement la sueur et l'effort, dans la joie *des escapades* de ceux qui sont les *meilleurs amis du monde*.

Yonnel Dervin ouvre des guillemets sur le métier de son père qui était « *Agent de ligne* ». La fonction professionnelle résorbe dans le signifiant de sa place sociale toute sa fonction paternelle dont le désir de l'enfant est le fruit.

Ce qu'il rencontre cet été-là, sur le chemin de sa puberté, c'est l'embranchement de ce désir qui fera de lui un *bonhomme*. Après cela, son désir ira vers l'apprentissage manuel pour devenir mécanicien, puis pilote. Jusqu'à ses dix-huit ans, quand le père revient pour l'informer simplement d'un poste au PTT auquel il pourrait postuler. Il doit alors faire un choix et c'est cette *admiration qu'il a toujours eue pour le « métier »* qui le porte définitivement dans la voie de son père au prix d'un premier renoncement à une offre plus individuelle faite à son désir.

Mais soulignons également que l'horizontalité sociale sur laquelle s'étend la fonction paternelle trouve dans la présence du chef d'équipe le ressort d'une verticalité imposante.

Les journées estivales de cet été là étaient *agrémentées* par sa présence. Membre de l'équipe, il en est le plus expérimenté, le meilleur d'entre eux. Mais ce n'est pas tout, il est également un modèle de bienveillance qui s'occupe personnellement *de rapporter le boulot à ses gars comme* il s'occupe personnellement d'acheter les victuailles pour les fêtes rituelles de fin de chantier. Le père des pères, devenu grand Homme, embrase l'équipe de sa présence pour dire quels fils ils sont pour lui. Il assoit de sa stature la hiérarchie transmissive d'une société fondée sur le signifiant. Ce superlatif paternel et sublime se penche à son tour sur Yonnel Dervin, dernier des fils, pour le hisser sur les hauteurs du monde et nouer dans un genre moderne la fonction qui va du père au fils. Le sommet symbolique de ses intentions les meilleures ouvre sur le principe de son extension sociale.

Cette verticalité issue de la fonction du père précède l'horizontalité sociale dans l'histoire de l'enfant. Or ce qu'il rencontre lorsqu'il arrive dans le monde gouverné par le matérialisme historique, c'est le principe de son inversion. En effet, au regard du travail de la matière, l'Utopie place l'«- agent- » avant le chef d'équipe. La dextérité des mains ouvrières dont la technique est si fine qu'elle crée la matière.

Lorsque, plus tard, ce sera le tour de Yonnel Dervin de travailler aux PTT, il se spécialisera sur l'installation des standards auprès des professionnels et des entreprises. Entre-temps, le progrès des télécommunications a avancé, comme le sien.

La réalité de son travail n'est pas la même que celle de son père, bien qu'elle se situe dans son prolongement. C'est « presque pareil », si l'on ne tient pas compte du progrès.

Il est un technicien, c'est-à-dire ce que l'on peut concevoir comme un ouvrier augmenté de sa spécialité. Comme également ce déplacement depuis cette époque où on apportait les lignes dans les campagnes. Ses années 1990 sont celles où les installations sont déjà mises en place.

La génération de Yonnel Dervin est celle des héritiers qui entretiennent le patrimoine dont ils sont les nouveaux spécialistes, non pas du lien, mais du matériel qui relie désormais les hommes les uns aux autres par le téléphone. Le pas de plus a déjà été fait dans la direction du futur.

« -De plein fouet- » — « - Ton poste n'existe plu-s »

Ainsi, à l'échelle de Yonnel Dervin, la privatisation des PTT en 1997 ne l'impacte pas en profondeur. Les promesses, même oiseuses, maintiennent encore le rapport intime à l'idéal sans déroger à la pente ascendante de son désir.

Jusqu'à ce qu'en 1999, deux ans seulement après l'ouverture du capital, il soit pour la première fois touché de *plein fouet* lorsqu'un de ses supérieurs lui dit :

– *Ton poste n'existe plus... Le service des « professionnels » de Romilly va bientôt fermer. Pour ne pas te contraindre à déménager, il a donc été décidé que tu allais rejoindre l'équipe des « résidentiels » qui, elle, reste en activité.*

– *[...] sidéré autant qu'incrédule après que l'entreprise a investi depuis plusieurs années, pour que je sois capable d'intervenir sur les installations téléphoniques les plus complexes. Et voilà qu'aujourd'hui, vous décidez de dilapider ce capital en me renvoyant réparer les téléphones des particuliers...*

– *Le problème, c'est que pour rationaliser notre organisation, la société a décidé de regrouper tous les techniciens spécialisés dans le traitement des standards professionnels sur le centre de Troyes. Si tu veux rester dans ce secteur, il te faudra donc aller travailler là-bas.*

– *Mais c'est à près d'une heure de route de chez moi !*

– *Si tu tiens absolument à poursuivre dans la même voie, tu peux toujours déménager...*

En quelques mots tout était dit. Pour la première fois, j'ai réalisé que j'étais devenu un simple pion déplaçable sans préavis au gré des vastes plans conçus par des états-majors parisiens qui, j'en suis certain, n'avaient jamais mis les pieds dans un central téléphonique¹.

En *Philosophe*, dit-il, il a *pourtant* accepté sa mutation à Troyes en se disant que l'essentiel était après tout de pouvoir continuer à faire son métier.

La réécriture qu'il fait concernant cette première fois où il est directement concerné fait apparaître cette acceptation face à ce qui se présente comme un sort inéluctable, cependant, on y trouve une résolution personnelle dont la valeur est à l'opposé de sa formulation. Sous sa soumission en surface, l'aspect définitif du message qu'il reçoit a la forme du choix :

Soit vous suivez, soit vous partez².

Excluant d'emblée d'aller travailler chez les résidentiels, il indique déjà quelque chose où il a une nécessité à préserver. C'est-à-dire non pas là où il n'a pas le choix, mais ce qui se resserre autour de son objet intime. Il le défend par une réponse qui modifie le centre de gravité de sa position. En refusant de travailler chez les «- particuliers-», il montre qu'il ne reculera pas dans l'ordre de ses compétences. Il n'y a aucun retour envisageable sur l'issue de cette logique phallique issue du père dont la compétence est l'apogée. C'est ce à quoi il tient puisque c'est ce sur quoi il tient.

Le dilemme, pourtant imposé de l'extérieur, se déporte là où le sujet se prend dans le désir de l'Autre par le refus qu'il lui acquiesce et la somme qu'il y consent. C'est pour lui une inauguration qui le positionne de manière inédite entre dérobade et volte-face. Lui qui jusqu'à présent n'avait jamais jugé nécessaire de s'opposer à l'Entreprise, sous aucune forme syndicale que ce soit.

¹ Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 60.

² *Ibid.*, p. 61.

En faisant cela, il découvre que c'est pour préserver son métier qu'il y met le prix. Alors que le cours de tous ces efforts en formations et expériences vient de chuter subitement, l'inflation prend en parallèle une valeur grandissante. Dorénavant, il fera les trajets sans « -évidemment- » de compensation financière, et à cela s'ajoutent les deux heures qu'il prélève sur son temps personnel pour les effectuer. Mais, dans la réalité dervinienne, il n'y a désormais plus rien qui soit plus exorbitant que la valeur ajoutée que vient d'acquiescer instantanément à ses yeux son savoir-faire.

Alors que la formulation du choix opposait le domicile et le travail, il monnaie finalement une perte dans laquelle d'une part, il conserve les deux, et d'autre part, il ouvre un espace-temps supplémentaire dans sa vie, celui des trajets.

On voit ici que la chronologie des faits datés de l'Entreprise est une trame de fond dans laquelle un événement fait traumatisme¹ lorsqu'il le touche de plein fouet. Il est, comme ses collègues, sous l'influence de quelque chose qui s'est imposé à eux. Une énigme qui concerne ce que l'entreprise veut de lui sans balayer ce à quoi il croyait. Dès lors qu'on exige quelque chose de lui, l'énigme n'est pas éclaircie pour autant, sinon celle qui dévoile la valeur signifiante qui le constitue et qui s'ancre encore plus.

Une fois passée la sidération qu'a générée en lui cette annonce, ce qu'il opère dans sa réponse est une modification nécessaire de sa position pour que rien ne bouge de ce qui est essentiel pour lui. Cette recomposition qui commence ici nécessite une adhésion, c'est-à-dire un engagement supplémentaire. En 1997, Yonnel Dervin se considérait au sommet de ses compétences et au seuil de prendre d'autres responsabilités. Cet épisode marque la perte de cette promesse, dont on mesure une conséquence au moment où il vient de surcroît de donner plus encore pour faire son métier et alors même que ce service, qui deux ans plus tôt comptait encore une dizaine d'employés, a été enterré et *en silence*, souligne t'il.

II - Entrée en duel

Les yeux dans les yeux

Les années qui suivent sont marquées par des changements successifs dans la nature et les conditions de son travail, ainsi que dans le défilé de ce que l'on appelle désormais les nouveaux managers et commerciaux à la place des anciens chefs d'équipe. Yonnel Dervin, lui, s'efforce de trouver comment continuer d'exercer son métier.

En 2004, Thierry Leclan arrive dans le service, quelques mois avant que la direction *n'annonce* son projet de supprimer chaque année plusieurs milliers de postes.

Un midi, Yonnel Dervin va au-devant de lui pour établir le lien en déjeunant *en tête-à-tête*. Il nous fait part de cet échange dans les termes suivants :

– *L'équipe que tu vas diriger est composée des meilleurs techniciens dans leurs domaines, ai-je tenté de lui faire comprendre. Si tu nous offres de bonnes conditions de travail, il y a donc moyen de faire*

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VIII, *Le transfert*, op. cit., Leçon 22.

d'excellentes choses avec ce groupe.

Visiblement un peu surpris par ma démarche, il m'a regardé sans rien dire. Puis il a terminé son repas et a repris le chemin de son bureau¹.

Yonnel Dervin instaure un *tête-à-tête* qui inverse l'ordre des places hiérarchiques. Il est celui qui entend donner la directive puisqu'il est plus ancien dans le service et qu'il y occupe une place permanente alors que les chefs se succèdent depuis plusieurs années.

Bien que Thierry Leclan soit *quinquagénaire* et ait fait toute sa carrière à Troyes, il est néanmoins incompetent au regard de la technique. Ce manager est la contre-image du chef d'équipe que Yonnel Dervin privilégie.

La façon dont il lui formule son conseil contient en fait une demande, celle de venir se loger dans la réalité qui précède. C'est parce que Yonnel Dervin a mis le métier sur le chemin de l'excellence qu'il est sous sa référence, le mieux placé pour inverser le miroir de sa réalité. Il se met en position d'être cet aîné, un guide pour le dernier venu. Cette figure de chef d'équipe s'est étoffée depuis ses douze ans. Le dernier en date avec lequel il a travaillé était capable de remonter les bretelles d'un technicien *les yeux dans les yeux² lorsque [son] travail était jugé insatisfaisant*. le technicien en question *s'efforçait de redresser la barre*.

Mais lorsque cela tourne au fiasco, cette réalité prend l'accent du déni. Le silence qu'il rencontre produit un vide qui lui revient en écho dès lors que ce qui compte pour lui n'est visiblement pas partagé.

L'année suivante le PDG, Didier Lombard, annonce le projet de suppression de vingt-deux mille postes. Mais pour Yonnel Dervin cela ne suffit pas à combler le vide de son explication. Puisque c'est inacceptable, inassimilable. Un travail, ça ne se perd pas.

Ce qui empêche de remonter le fil des explications se situe sur la scène fantasmagique. Jour après jour, le quotidien lui rapporte les *ratés* et les preuves de désorganisation, c'est-à-dire les inconséquences qui portent à conséquences. Il n'a accès qu'à cette réalité, c'est-à-dire au revers de son propre monde. Le dilettantisme et le manque de professionnalisme sont le prisme par lequel il a accès à la déstructuration totale de son monde.

Bien que le fondement de la règle du jeu selon laquelle tournent toute sa vie et celle de ses collègues ait changé, il est prédestiné à devoir le dénier.

Il est dès lors cisailé sur une autre scène, la scène fantasmagique qui se joue avec le manager. Car ce dernier est cet autre, cet alter dont la petite différence de compétence fait toute la différence, jusqu'aux conceptions du monde les plus fines.

Lorsque, pour toute réponse, Thierry Leclan a installé ce silence, il a rouvert le même silence assourdissant qui avait enterré l'ancien service dans lequel Yonnel travaillait. Il a effacé les mots et ouvert sur cet Autre inconséquent qui, incapable de faire face correctement à la modernité, risque de couler le bateau avec ses salariés.

Le silence coïncide avec la non-rencontre entre les deux personnages. Il n'y a plus rien dans la réalité pour rappeler le monde antérieur dont la référence se brise définitivement. Le silence préserve alors l'énigme de savoir ce qui se passe dans la quête interne. L'Autre, le plus grand, la Maison-mère France Télécom, est préservé dans cet écrin. Car, en effet, il est difficilement concevable et particulièrement angoissant de mesurer qu'on veuille liquider la masse salariale. En s'installant, ce silence rompt avec tout ce qui avait eu lieu jusqu'à présent. Il n'offre rien, pas d'accord même de façade, ni même un refus. Il interrompt ce qui avait été

¹ Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 78-81.

² *Ibid.*, p. 143.

inauguré par le père et ouvre au contraire sur une altérité des plus radicales, celle qui ne dit rien et qui n'offre aucun signe, celle qu'on ne reconnaît pas. Alors que l'altérité qu'il avait rencontrée en pleine puberté, sous la forme sublimée de la société du travail, n'agit plus, cette non-rencontre n'est pas rien pour autant, cela ressemble même à une mauvaise rencontre.

Seul le regard circule dans le face-à-face quand les mots ont disparu. Il se trouve sur ce fil inconfortable de s'opposer, mais de s'opposer à rien, voire même de s'opposer pour rien.

Même si Thierry Leclan est *visiblement surpris* par ce que lui dit Yonnel Dervin, cela n'est pas un signe, et encore moins un signe de réconciliation. C'est bien plutôt le point noir sur le miroir qui ne se partage pas bien qu'il s'échange et qui ira, comme nous le verrons, très loin dans l'histoire du couple Dervin/Leclan.

Un affront

Bien que cela arrive par hasard, Thierry Leclan rencontre la contingence de Yonnel Dervin pour lequel nous avons dégagé la figure centrale du chef d'équipe :

Il est sensible à [...] *la succession ininterrompue des chefs d'équipe qui sont partis à la retraite les uns après les autres, lorsqu'ils ne se sont pas simplement épuisés à tenter de faire tourner un service qu'ils savaient condamné. La plupart d'entre eux, élevés à l'ancienne école, ont jeté leurs ultimes forces dans la bataille, s'efforçant tant bien que mal de corriger les ratés des agents commerciaux ou du personnel administratif*¹, nous dit-il.

À l'échelle du destin de Yonnel Dervin, l'arrivée de Thierry Leclan est cruciale. Après ce premier déjeuner manqué, son attitude continuera de remplir le vide laissé par l'Autre lorsqu'il est redescendu de son piédestal. Le manager est partout bien que Yonnel Dervin ne lui offre à grand-peine que la place de l'incompétent. Il n'est même pas un interlocuteur valable, seulement éventuellement une coquille vide en attente de recevoir des leçons. D'ailleurs, sous son silence, ce sont les injonctions de la haute direction qui ânonnent par sa bouche. Mais par ailleurs, il exerce le pouvoir magistral de l'emprise fantasmatique qu'il a sur Yonnel Dervin, qui cherche à préserver en lui le reste de figure idéale fétichisée.

Cette figure du chef d'équipe n'est pas celle du chef suprême, ce qui en fait précisément quelque chose de si centrale, un autre plus accessible sur le chemin de l'Autre. Malgré toute la superbe dont il peut faire preuve, il est lui aussi châtré en dernier lieu par une instance qui le gouverne. Une certaine puissance fétichisée retombe sur lui, dès lors qu'il est un maillon dans une lignée de puissance.

D'une part, on ne sait pas jusqu'où cette figure remonte, puisque même derrière Didier Lombard, il y a les actionnaires. À l'époque des PTT qui remplissaient leur mission de service public, l'État lui-même devait son rang à la volonté populaire. Sous le règne de France Télécom, la boucle des puissances est plus floue, bien qu'agissant à tous les niveaux. Mais d'autre part, on peut s'y identifier, voire l'aimer ou même la détester.

Ce manager est en tout état de cause celui sur lequel retombe la question. La scène imaginaire qui s'installe ici tient sur cette fonction de la dissymétrie. L'ambiguïté des références qui sont prises pour définir la hiérarchie impose le miroir comme un terrain de

¹ *Ibid.*, p. 76.

lutte imaginaire, de *guerre des nerfs*.

Car la circonstance veut que Thierry Leclan ait remplacé le dernier des chefs d'équipe : *très apprécié de tous* et doté d'une *longue expérience de technicien*. Il était resté en place pour *épauler le frais émoulu*. Mais ce dernier *supportait mal que son prédécesseur lui fasse de l'ombre auprès de l'équipe*.

Il y eut un duel autour d'une question d'organisation. Alors que le nouveau voulait *rationaliser* le système de gestion du matériel, l'ancien craignait que cette réforme n'entraîne *une situation chronique de rupture de stocks*. La guerre des chefs renferme celle des discours lorsque deux mondes s'affrontent. *Après quelques frottements [...] et sans véritable justification, on lui a fait comprendre qu'il était temps pour lui de se trouver une nouvelle affectation au sein de l'entreprise*.

L'incompétence n'est plus rien comparée à l'indélicatesse du procédé. Yonnel Dervin voit à quel manque de respect on peut assimiler une telle mise à la poubelle. La voie du père déchue sans raisons valables marque le préjudice derrière lequel il entrera lui-même en conflit.

Peu de temps après, encore *choqué par le procédé*, il vécut son *premier affrontement sérieux avec Thierry Leclan*. Lui qui ne s'était jamais jusqu'ici *ouvertement opposé à ce système* malgré sa désapprobation s'étonne lui-même.

Cela se produit un jour où son service a été *distingué par la direction générale* pour ses *très bonnes performances commerciales*. Il a toujours trouvé *un peu bizarre de laisser entendre* que lui et ses collègues *auraient besoin d'une récompense pour faire convenablement leur boulot*. *Paradoxalement*, dit-il, ce jour-là, *leurs bons résultats ont bien failli semer la zizanie au sein de l'équipe*. Ce qui est bizarre et paradoxal n'est déjà plus ce mélange d'inquiétude et d'enthousiasme des premiers temps. Il s'est déjà fait une idée, il n'en pense pas moins, et il n'est pas d'accord. Ce qui l'étonne vraiment, c'est que France Télécom ne pense pas comme lui. Et ce qui détonne réellement, c'est sa propre réaction.

Ce jour-là donc, le nouveau manager a été *chargé de décerner les cadeaux, des bons d'achat, aux différents membres du groupe*.

Dans un premier temps il les félicite : «- *Je suis fier de vous-* », dit-il, et il poursuit :

Au lieu d'imposer une répartition à égalité entre l'ensemble des techniciens, comme n'importe quel chef raisonnable l'aurait décidé, il a entrepris de nous consulter, afin de privilégier ceux qui avaient le plus activement participé à la performance collective. Logiquement, certains collègues se sont avancés pour « rafler la mise », d'autres ont contre-attaqué. Des plaisanteries acides ont fusé, l'ambiance a tourné au vinaigre. Pour une poignée de bons d'achat destinés à payer quelques paquets de lessive, nous étions soudain prêts à nous étripier.

Exaspéré par ce spectacle, Yonnel a senti le rouge lui monter aux joues et, sans réfléchir, a divisé l'enveloppe en deux parties. D'une main, il a tendu la première à l'un de ses collègues qui, il le savait, peinait souvent à joindre les deux bouts. De l'autre, il a ostensiblement déchiré le reste des tickets avant de les jeter dans une poubelle puis de quitter la pièce¹.

Fin de la scène.

¹ *Ibid.*, p. 80.

À l'annonce de *la bonne nouvelle* venue du haut lieu de la Direction, ce qui est attaqué par le manager, c'est l'image réelle de l'objet idéal démultipliée sur chacun de ses collègues. Au moment où le vase de sa cohésion disparaît, chacun tend la main vers le trésor *pour raffler la mise*. La totalité de la bourse provenant de *la performance collective* est en roue libre, à disposition du plus offrant. Pour Yonnel Dervin, l'équipe se révèle ici comme l'enveloppe qu'elle est pour lui. Elle est la représentation inattaquable et idéale du corps des travailleurs. En rassemblant ceux qui se totalisent en unité, elle compose l'image nécessaire au miroir de Yonnel pour y réfléchir la sienne.

Après l'éviction du dernier des chefs, le groupe est dépourvu du regard bienveillant et englobant du meilleur d'entre eux. Et ici, ce que Yonnel évalue, lui, ce ne sont pas les performances individuelles, c'est l'évaluateur. Il lui oppose la figure du chef «- raisonnable-» qui se doit d'être sage et de montrer la voie dans l'unicité de sa direction contre la multitude des appréciations. Le surplomb idéal de la pensée dervinienne en appelle au garant là où la menace, dirigée sur tous, le vise particulièrement. Il en appelle à la mesure du réfléchi. Ce qui est réfléchi et qui réfléchit l'image de l'équipe dans le miroir pour l'égaliser dans l'équilibre de la répartition.

Le rouge de l'angoisse et de la colère lui monte aux joues au moment où la ségrégation de la concurrence se substitue à la cohésion. Là, il n'exprime pas son désaccord. C'est lui-même qui se substitue à son tour au manager pour acter la distribution, dans un élan réparateur.

Mais contre toute attente, il n'est pas cet homme raisonnable qu'il croit être. Il oppose à une intention de division, au classement du mérite en quotes-parts, une autre division. D'abord, il partage, puis déchire le fruit de la « performance collective ».

Lui qui a déjà payé plus, rien que pour continuer à travailler, est déjà dans un intéressement au travail dont la mesure se fait par la perte. C'est au moment où la récompense se refuse qu'il impose le désintéressement en référence pour mieux pointer à tous la richesse chez chacun d'entre eux.

La balance s'opère alors entre la futilité des « bons de lessive » et la nécessité alimentaire du plus pauvre de ses collègues, entre le rien et le tout. C'est par là que la valeur s'estime dans la première coupure. D'abord vers la gratuité, puis vers la nullité dans la deuxième coupure. La valeur de cette gratification laissée en blanc sur les bons d'achat est totalement anéantie pour faire apparaître celle que porte le travail. Quand « l'objet a » s'est montré pour ce qu'il était, à savoir soit rien soit tout, apparaît ce qu'il est pour lui, c'est-à-dire un agent de nettoyage pour laver l'affront porté à son honneur *dévalorisé*.

Reconstitution

Ainsi, à l'issue de cette mise en place, une perte radicale s'est réalisée pour que le destin de l'Entreprise entre à nouveau en correspondance avec celui de Yonnel Dervin. Bien que tout les oppose par ailleurs. Ses repères à lui l'assignent à être le réfractaire à la nouveauté. Porteur du signifiant « Travail » alors que tout dégringole dans le discours.

Ce qui s'est opéré ici est une transformation radicale au niveau des rapports et des

enjeux.

Lorsque le Travail était mis à la place du concept de la société pour offrir une conception du monde structurée sur la main du travailleur, la logique phallique était formelle, car elle formalisait les relations entre les travailleurs. Le passage de l'Unité des travailleurs à l'Unique figure du chef d'équipe permet de se représenter cette Chose commune dont nous avons déjà largement souligné que le Matérialisme Historique s'en soutint.

Ce qui est intéressant dans le témoignage de Yonnel Dervin, c'est qu'il s'en soutient également, son image et sa cohérence y sont entièrement structurées. Dès lors, ce qu'il nous apprend, c'est le frayage qu'y prend le sujet après coup, après le coup porté à la Chose.

L'épisode du partage des *bons de lessive* isole Yonnel Dervin du reste du groupe. Là, il ne fait plus tout à fait partie de l'équipe puisqu'il est le justicier. À défaut d'une figure de Chef d'équipe, il est celui qui n'aura rien à voir dans l'affaire, dans l'économie concrète qui se joue parmi les collègues.

La vertu qu'il met en avant s'éloigne de toute norme et le renvoie à une position d'exception dont le but est de recréer le groupe, mais sous une référence purifiée, celle de la pauvreté. Celui qui avait tout misé sur la compétence et sur la fonction symbolique du travail n'y revient pas. Au contraire, il doit faire un pas de plus dans sa direction d'idéal.

Sa pointe phallique le porte même lorsque sa compétence ne lui est plus d'aucune utilité. C'est sur elle qu'il se lève, bien que mal assuré. Elle lui sert encore de trait unaire pour le porter tout entier en tant qu'il est, précisément et dans ce cas-là, unique en son genre. Alors que tout a tourné, le sujet poursuit la radicalisation de sa position la plus stricte.

Toute son économie interne se transforme. Alors qu'on se souvient qu'il additionnait les formations et qu'il avait acheté des actions, désormais non seulement il renonce au gain, mais il peut aller jusqu'à donner. Il n'abdique pas, il sacrifie sa part. Il se déleste de cette part de jouissance monnayable au profit d'une jouissance plus grande issue de la Vertu. En renonçant au gain du travail, il accède à un autre type de gain qu'il impose aux autres. La gratuité sera pour tous, à l'exception du pauvre. La jouissance du sacrifice apparaît dans le message d'équité puisque l'équité la prévoit.

Yonnel Dervin ne se trompe pas de scène. Il s'agit bien de « gratification ». Mais la façon dont il l'apprécie balaye la référence monétaire de France Télécom pour lui opposer la référence supérieure à laquelle on accède avec la gratuité des actes. La finance s'efface sous la Valeur lorsque le sujet court à l'Idéal.

Ainsi, en 2004, Thierry Leclan arrive quelques mois *avant que FT n'annonce son projet de supprimer chaque année plusieurs milliers de postes*¹. Avant cela, France Télécom était encore le terrain de manifestations. Seuls les *plus malins* avaient compris qu'il s'agissait d'un redoutable rouleau compresseur².

Le *n'* trahit un souhait alors que lui et ses collègues auraient préféré que l'Entreprise n'ait pas ce projet, et même qu'elle *n'* en fasse pas l'annonce. Car l'annonce a son propre effet sur la colère qui est un effet d'étouffement quant à la révolte puisque c'est inéluctable. Ainsi Yonnel Dervin témoigne de ce désir le plus intime du sujet qui doit maintenir l'illusion,

1 *Ibid.*, p. 77.

2 *Ibid.*, p. 58.

au déni d'une réalité irreprésentable. Car il faut bien encore faire illusion jour après jour, alors qu'il n'y a plus personne pour espérer, sinon peut-être de ne pas faire partie de la vague. Cet espoir en cultive secrètement un autre, bien plus grand. Un espoir qui reprend avec lui l'Idéalité collective perdue par l'escalade d'une vertu. Le sujet se tient en équilibre sur cette position instable, en faisant comme s'il ne savait pas. Il maintient ainsi un désir, mais un désir si ténu qu'il est un désir de ne pas savoir. Un désir qui ne tient plus que sur la négation. Ce ne sera qu'à l'issue de tout ce qui se jouera ensuite pour lui qu'il réalisera l'oracle qu'avaient déjà pressenti les *plus malins* lorsqu'ils disaient qu'il n'y aurait que *deux solutions et pas une de plus, soit tirer son épingle du jeu, soit finir écrasé*.

La vacuité de l'illusion tient toute la force du désir qui s'engage dans le déni. Elle ouvre l'énigme sur le destin d'un savoir qui ne veut rien savoir du Réel. Divisé entre adhésion et refus, les deux solutions du savoir inconscient, Yonnel Dervin ne choisira pas ; il prendra les deux et n'en finira pas d'interroger l'objet intime de son désir dans la comparaison imaginaire avec Thierry Leclan.

III - Quelque chose à défendre — Les jalons d'un désir de lutte

Premier épisode — Service public

Au début des années 2000, Yonnel Dervin a vécu un *accrochage mémorable* avec un commercial qui avait vendu un matériel complètement inadapté à la responsable d'une PME. Arrivée sur le chantier, Yonnel dit à la cliente que l'équipement ne sera pas en mesure de lui fournir certaines des options qu'elle avait commandées¹. *Aussi sec*, dit-il, *elle décroche le téléphone pour se plaindre auprès du commercial et tenter de faire annuler la vente*. Ce dernier lui répond qu'on ne peut pas revenir sur un contrat signé et l'entretien tourne à l'aigre. C'est alors qu'il demande à parler à Yonnel pour, très sec, le tancer :

– *Pourquoi est-ce que tu vas raconter à la dame que son installation n'est pas adaptée ?*

Yonnel, un peu échaudé :

– *Parce qu'elle m'a posé la question. Tu ne penses quand même pas que je vais lui mettre en place un standard qui ne répond pas à ses attentes en essayant de lui faire croire le contraire ?*

L'autre, piqué au vif :

– *Écoute, je suis le commercial et tu es le technicien, alors tu fais ce que j'ai défini et tu fermes ta gueule.*

Enfin, Yonnel réplique, juste avant de lui raccrocher au nez :

– *Alors là mon garçon, tu es mal tombé ! Je n'ai pas passé vingt ans de boutique pour me laisser parler comme ça devant une cliente !*

¹ *Ibid.*, p. 63.

L'écriture de cet épisode vise à rendre significatif que *certaines employés de FT ont complètement perdu le sens du « service public » et de plus que le statut de technicien s'est considérablement dévalorisé.*

Leurs compétences représentent désormais un coût pour l'Entreprise. Alors même que le technicien connaissait le domaine des installations téléphoniques complexes *mieux que quiconque*. Yonnel rappelle qu'à l'époque, puisqu'il était le seul en contact avec la matière, il instruisait les autres salariés – commerciaux et agents administratifs.

L'argument hégélien sert l'envers de l'organisation hiérarchisée, les places s'inversent quand il s'agit de se référer au savoir que procure le travail. Dans cette conception, les Maîtres en tout genre, bien qu'ils soient aux commandes, ne peuvent que mal penser puisqu'ils sont détachés du terrain et que la bonne réalisation des chantiers dépendait d'une harmonie où *les agents travaillaient tous main dans la main*, en prenant appui sur *l'expertise et les conseils avisés* des techniciens, chevilles ouvrières de l'œuvre commune. Ils se déplaçaient *ensemble* pour estimer les travaux, et *le commercial finissait la vente en faisant une offre commerciale qui satisfaisait à la fois les intérêts du client et ceux de France Télécom*, faisant ainsi de l'estimation du prix le symbole de l'échange égalisé entre les travailleurs et les clients, afin que cette répartition jouissive se fasse civilisatrice. Yonnel reforme ici l'harmonie nostalgique de l'idéal perdu du Service Public. Mais s'il en déplore la perte de sens, c'est pour lui opposer un sens, et le bon, celui qui se fie au bon sens du technicien pour indiquer la direction de la marche commune au service du bien commun.

Mais là encore, derrière cette refonte, on lit cette autre logique souterraine qui lui est étrangère. Bien qu'il soit empêché de pouvoir faire son travail, ce n'est pas pour lui qu'il plaide, mais pour le client qui n'obtient pas gain de cause. C'est précisément parce qu'on lui installe le téléphone, le dernier cri des outils technologiques de la communication standardisée, qu'il pointe le manque cruel de communication qu'il y a entre les différents protagonistes. La mésentente se situe entre la cliente et le commercial qui n'a pas répondu à ses attentes.

C'est là où la demande se fait sentir comme réclamation, que Yonnel réussit à rendre compte de quelque chose pour lui-même, au niveau de l'insatisfaction d'une autre et pour qu'un autre rende des comptes.

Alors que l'autre lui demande pourquoi il a pris cette initiative, Yonnel répond : *parce qu'elle m'a posé la question*. Il se place alors en exécutant pour elle, déplace ainsi son rôle de simple tâcheron. C'est parce qu'il est un agent de la fonction publique, un bras outillé au service des télécommunications, qu'il refuse la valeur du valet – et sa nouvelle consigne de suivre les instructions du commercial –, pour conserver cette position de l'agent, au service de « la Dame » et au profit d'une lutte.

Il déplore l'invasion des commerciaux qui teinteront peu à peu tous les postes de France Télécom. La compétence qui leur manque sera le levier de l'autoritarisme qu'il reconnaît ici, comme partout. C'est ainsi qu'il reste hors d'atteinte des reproches de celui qu'il vient de châtrer. En lui imposant lui-même la répartition phallique de là où il n'est qu'un préposé, Yonnel a trouvé l'interlocuteur à qui servir la réplique :

– Tu ne penses quand même pas que je vais lui mettre en place un standard qui ne répond pas à ses attentes en essayant de lui faire croire le contraire ?

L'autre, situé dans une duperie en tant qu'il espérerait quelque chose de Yonnel au niveau du langage, veut trahir une vérité qui serait une jouissance cachée et honteuse.

Mais l'accumulation des négations que Yonnel Dervin déploie dit bien plus que son opposition, nécessaire au maintien de sa position. Elle trahit ce qui s'applique trop à démentir pour dire où sa propre jouissance se situe. En dénonçant une vérité de la jouissance

commerciale, l'occasion lui est donnée de faire valoir ce qu'il y a de moral à y renoncer au service de l'autre. Mais c'est sans compter ce qui de la sienne se redouble.

Sa position d'opposition pourfendeuse fait de lui le garant de sa causalité de Service Public malgré l'épuisement de son rayonnement.

L'association des termes « service » et « public » est là pour faire entendre une conception où les uns travaillent au nom de la demande des autres. Cette demande devient ici le support de l'entendu de la vertu. Yonnel vient là de s'essentialiser dans la cliente, à qui il doit une conduite irréprochable. Son honneur se joue en position héroïque dès lors qu'il se sous-tend de celui de la dame par l'affrontement, le face-à-face avec ceux dont les réponses divergent.

Sa technique, qui ne lui sert plus ici pour faire son métier de technicien, qu'elle serve alors à graduer son système de valeurs. Elle montre désormais quelle ligne de fuite il peut emprunter pour exprimer son refus : celle de ne pas laisser « les incompetents » traiter son prochain comme lui-même.

Les voies de l'Idéal et de sa gratuité ne seront pas sans suite pour lui. Alors que pour l'heure, la réponse qui lui est faite est une injonction à fermer sa gueule.

Deuxième épisode

Il y a quelques années, dit-il, il a passé un très désagréable moment chez un entrepreneur.

En arrivant sur le chantier, il réalise que le matériel commandé est largement surdimensionné par rapport aux trois petits bureaux et à l'unique ligne extérieure.

Alors que, dans l'entre-temps, d'autres frottements identiques au précédent ont généré l'interdiction d'entrer en communication avec les commerciaux, Yonnel ne dit rien. Cependant, il prend soin de déballer tout le matériel sous les yeux du client afin que celui-ci prenne la mesure du décalage.

Interloqué, ce dernier lui demande le prix.

– C'est à peu près deux mille euros, lui répond-il, franchement gêné, après avoir jeté un coup d'œil sur la facture.

De plus en plus contrarié, le client appelle le service commercial.

Celui-ci lui répond qu'il pouvait modifier son contrat, mais que cela prendrait un temps fou, pour une différence de coût finalement minime.

– Ils me disent que je trouverais toujours une façon d'utiliser ce matériel, lui explique-t-il. Mais il est hors de question que je paie pour une installation dont je n'ai pas besoin. Deux mille euros, ce n'est tout de même pas rien !

Et le client, écauré d'avoir été grugé de la sorte, entreprend de demander de l'aide à Yonnel

. – Je crois bien que je me suis fait avoir...

Yonnel, *perfide* [précise-t-il], répond :

– Ça dépend, est-ce que vous avez rencontré la personne qui vous a vendu cette installation ?

– Non, tout s'est passé au téléphone.

– Ah... il faut dire que ce n'est pas très prudent d'effectuer un gros achat dans ces conditions.

– *Bon, mais selon vous, qu'est-ce que je peux faire maintenant ?*

– *Malheureusement je n'ai pas le droit de me prononcer sur l'offre qui vous a été proposée. Prenez donc le temps de réfléchir pendant le déjeuner. Je reviendrai après et vous me direz ce que vous avez décidé.*

Vers quatorze heures, il retrouve son client qui, assez abattu, lui dit :

– *Je suis désolé de vous avoir fait venir pour rien, mais franchement, cette installation ne me convient pas. Yonnel arbore un grand sourire et se lâche, dit-il.*

– *Maintenant que vous avez pris votre décision, on peut se parler d'homme à homme et je dois vous avouer que vous avez entièrement raison. Mais ne vous inquiétez pas, on va trouver une solution. Vous maintenez votre demande de changement de contrat : compte tenu de la configuration de vos bureaux, il vous suffit de prendre une ligne supplémentaire et un autre poste. Et tout ça devrait vous coûter autour de cent euros.*

Il conclut en disant *avoir la faiblesse de penser* que le client a fini, grâce à lui, par être satisfait de la prestation que lui a fournie France Télécom¹. Même s'il est à peu près certain que ses supérieurs l'auraient désapprouvé, voire sanctionné.

Cette «- faiblesse- » trahit au contraire la fierté d'avoir été encore une fois le sauveur de la satisfaction du client contre la manœuvre de l'Entreprise. Ici, la lutte est souterraine et la *désorganisation imprimée* à France Télécom n'a pas encore eu raison de cette brèche minimale et essentielle à toute reconstitution de la Chose dervinienne.

Cette *grâce* qui est sienne est ce par quoi les travailleurs se parlent d'homme à homme.

Tant que le client lui demande de l'aide, les voies d'une pratique et d'une pratique du langage restent possibles.

La *franche gêne* de Yonnel n'est pas tant le signe de ce *très désagréable moment*, c'est plutôt celui de ce qu'il organise lorsqu'il fait précéder la franchise à la gêne. Bien qu'il soit interdit de parler *franchement* aux clients, il passe par lui pour qu'il formule cette demande dont il a la réponse et manœuvre au passage contre les intérêts de France Télécom.

Il manie le langage avec l'aisance de celui qui sait et qui sait avant tout se taire quand il le faut. Il apparaît dès lors sous le halo du heureux hasard. C'est sa présence inutile qui résout le problème de manière providentielle. Il réussit ainsi à faire passer la demande initiale du client pour un sauvetage et à apparaître comme le servent d'un public égaré, forme nouvelle pour un Service Public.

Tout a encore évolué depuis l'épisode précédent, aussi bien dans l'Entreprise, qui laisse de moins en moins d'espace au langage, que pour Yonnel. Mais pour lui, ce qui a changé répond à l'impératif que Rien ne bouge dans son équilibre, que ce à quoi il croit intimement ne soit pas attaqué. Le Service et le Public sont encore en place, ils poursuivent leur destin au cœur de ce fonctionnaire, malgré la privatisation et surtout au prix d'une inflation de jouissance toujours en progrès. Car, à chaque fois, il retire un bénéfice quant à sa personnalité, mais il ne peut pas mesurer la pente dans laquelle il est engagé malgré lui, bien qu'en tout état de cause.

Bien sûr, en nous exposant ces épisodes, ce n'est pas l'effet qu'il souhaite rendre au lecteur. Il souhaite faire entendre ses raisons pour l'issue fatale avec laquelle il n'en a toujours pas fini. Ce qui en ressort à la lecture montre plusieurs choses. D'une part, la succession d'une escalade de jouissance qui s'ignore, d'autre part, un déplacement des actes

¹ *Ibid.*, p. 69.

professionnels devenus inaccessibles vers des actes inconscients et à portée éthique, mais également un éloignement de lui-même. En effet, plus il se met au service d'enjeux moraux, moins il est en capacité de se prémunir.

Dans cet épisode, on repère la ronde des désirs sur leur registre pervers. Derrière le sauvetage du client, on aperçoit ce qu'il lui impose et pour lequel le client finit, de surcroît, par s'excuser.

France Télécom, qui s'est remparé contre le système qu'il a créé, est désormais inattaquable en public. Le fond de loyauté que Yonnel lui réserve déplace l'attaque sur le manquement du client. Ce dernier est sommé de prendre ses responsabilités, lui qui fut si dilettante lorsqu'il passa sa commande auprès du protocole téléphonique auquel il a eu affaire.

Ce protocole prend en charge la commande et le matériel. L'agent récepteur répond à la demande du locuteur seulement par le matériel, qu'il met à sa disposition. Il n'y a pas besoin d'autres échanges entre ceux qui sont anonymes. Une communication binaire et sans extravagance se boucle sur le paiement de la transaction.

Mais c'est sans compter avec la présence de ce tiers qu'est le technicien pour installer le consommable et donner la facture. Il est, désormais, ravalé au rang d'installateur. C'est de cette position muette qu'il devient apte à montrer ce qu'il y a d'embrouille et de supercherie sous la mécanique du langage. Il dévoile la dimension d'une jouissance qui entre en jeu bien qu'elle ne soit jamais requise dans le protocole marchand : le désir du commercial, celui du technicien et aussi celui du client.

Ainsi entre les deux épisodes cette figure du client s'est installée puis déplacée :

– le premier exemple propose une cliente à qui il manque du matériel, alors que le second est un homme qui en a trop. D'un côté, l'objet manquant, de l'autre, l'abondance et l'inutilité des objets. D'un côté, il y a une responsable en charge d'une PME, et de l'autre, un entrepreneur balbutiant qui met en place son entreprise.

– *l'imprudence* du second tient à l'abandon qu'il a fait au déclaratif dans le protocole téléphonique. Sa légèreté l'expose aux dangers de se faire entendre comme un «- entrepreneur- », laissant ainsi libre cours à l'interlocuteur d'induire les nécessités abondantes de cette condition progressive : *il trouvera toujours une façon d'utiliser ce matériel*, dit le commercial.

On sous-entend que si sa volonté n'est pas précise, pourquoi ne disposerait-elle pas de ce qu'il a désormais à sa disposition ? Le matériel devient la matérialité d'un désir indéterminé mais d'une vraie promesse de jouissance. La représentation que le récepteur se fait du locuteur, au service de son propre désir de vente, voilà ce que le client inconséquent offre à France Télécom. Le déclaratif cède à l'information sans préciser la position du désir qui le sous-tend.

Yonnel, témoin muet, expose aux yeux de ceux qui sont présents une autre réalité, puisqu'il s'agit ici de *trois petits bureaux et d'une unique ligne extérieure*.

Il dit : *Malheureusement, je n'ai pas le droit de me prononcer sur l'offre qui vous a été proposée*¹.

Son savoir ouvrier en la matière n'a pas dé-consisté dans l'avancée technologique, il

¹ *Ibid.*, p. 68.

doit seulement être tu et c'est par là qu'il se redouble. Alors que l'embrouille est à son comble, il y a quelqu'un, ici, qui sait et qui ne peut rien dire, alors qu'il est accessible au client qui aurait le souhait de l'entendre. Il n'y a rien de *malheureux* ici, au contraire ; un heureux hasard a été fabriqué de toutes pièces.

La présence de l'ouvrier qui ne sert plus à rien sinon à faire signer le récépissé qui déclenche la facture vient de passer à autre chose. La rencontre pseudo-accidentelle offre sa lumière au client.

L'écriture de Yonnel voudra ensuite dénoncer ces *ventes abracadabrantes* qui sont désormais sans garde-fous. Ce qu'il révèle également entre les lignes, c'est la finesse de la logique du sujet. Lorsque celui-ci sait se servir du savoir passé aux oubliettes, il produit des actes sonnants et rébuchants.

Il vit sous une ère où il n'y a plus que des *restructurations permanentes*, c'est-à-dire des débuts. Ce que son témoignage trace contre cela, c'est une continuité qui s'instaure dans la logique du sujet par rebonds successifs, d'épisode en épisode. L'appui frêle qu'il y retrouve à chaque fois s'emprunte sur un autre. Il hameçonne le désir de l'Autre partout où il le peut pour convoquer les acteurs en présence.

Son argument donne toutes les apparences de la dénonciation et de la recherche des responsables de toute cette décadence. Mais il écrit également ce qui ne peut être lu que dans l'après-coup de son passage à l'acte suicidaire. Il écrit cette poursuite du sujet qui, sur la voie de son désir, tente jour après jour de résorber l'énigme sous laquelle il est maintenu. En convoquant au passage les désirs des autres, il rend au travail, à son échelle, sa fonction de lien social.

Dans le premier épisode, il y a un affrontement entre le commercial et le technicien dont l'objet est la cliente pour une causalité morale. Entre les deux épisodes, une triangulation est opérée grâce au savoir qui se sait perdu. On perçoit ici une jonction où la lutte cède à une Éthique quand il n'y a plus rien à attendre. Cette Éthique est attendue de ceux qui ont encore une marge de manœuvre, c'est-à-dire le client du second épisode, dont on attend qu'il dise Non. Il ne se retire pas du marché, mais va vers la nouvelle écriture. En effet, à la fin de la scène, il ne renonce à rien et veut un *nouveau contrat* pour définir au mieux les objets de l'échange, c'est-à-dire le matériel et l'argent.

Ce *désagréable moment* n'en est pas un, au contraire : il réalise quelque chose au niveau du sujet comme au niveau de la scène de chantier, au niveau social. Mais il est insuffisant à rendre compte des véritables chantiers impraticables qui seront ensuite son quotidien. Ne réussissant plus à faire tenir l'utile et l'agréable, ils seront au contraire des scènes répétitives de sa *descente aux enfers*.

Un temps pour comprendre — Le temps de la désillusion

Il choisit ces épisodes pour montrer la désorganisation profonde dans laquelle est plongée la réalité de terrain. Il aimerait comprendre ce qui s'est passé, mais il ne réussit qu'à aligner les exemples qui le concernent.

Avec l'introduction de l'outil informatique dans l'organisation du travail, l'interdiction

de parler édiflée entre les commerciaux et les techniciens trouve le verrou managérial qui lui manquait. Désormais, c'est simple : il n'y a plus rien à comprendre, il suffit de suivre le planning numérique.

L'organisation des chantiers, jadis réglée comme du papier à musique, a commencé à se détériorer. En parallèle, un jeu de chaises musicales pousse nombre de techniciens hyper-compétents vers la sortie alors qu'ils avaient pris l'habitude de gérer tant bien que mal la situation en bricolant¹.

Désormais, il ne subsiste plus aucun dialogue, ni au sein de l'entreprise, ni avec les clients. Seule une succession de difficultés rythme la journée. Elle *pourrait prêter à sourire*, nous dit-il, si elle n'était pas tragiquement liée au sentiment des techniciens qui se sentent *abandonnées à leur sort, comme livrés en pâture à des employés incompetents qui leur compliquent la tâche au lieu de la simplifier².*

Récemment, nous dit-il – c'est-à-dire peu de temps avant son passage à l'acte –, un troisième exemple est venu illustrer la structure du drame qui s'annonce.

Ce jour-là, après avoir relevé son ordre de mission sur le logiciel dédié, il arrive chez *ce viticulteur de Champagne*, après *plus d'une heure de route* à cause des temps de trajet qui ne sont pas pris en compte dans la répartition des chantiers.

Puis, s'apercevant que l'étude technique préalable indispensable à la réalisation de son travail n'a pas été menée à bien par ceux dont c'est la mission, il se retrouve à devoir effectuer cette *corvée imprévue*, ce qui lui prend une bonne partie de l'après-midi. Il s'aperçoit finalement que les techniciens du réseau n'ont pas pu mettre une ligne à sa disposition, contrairement à ce qui était prévu, et cela sans qu'on le prévienne. Le résultat de sa demi-journée de travail est nul, ce qui l'oblige à revenir le lendemain pour terminer.

Comme les autres, il fait *contre mauvaise fortune bon cœur*. Autant dire qu'il prend sur lui de pallier la mauvaise fortune. On aperçoit déjà comment le ressort phallique logé dans sa compétence renverse la tendance. Cette conscience professionnelle vient à la place du cœur pour pallier la défaillance d'autres. Tout ce qu'il prend sur lui est tout ce qu'il ne fait pas remonter à sa hiérarchie et qui reste comme *un gros coup au moral³*. Dans la détresse et la solitude, tous les efforts qu'il a déployés pour rien ce jour-là ont pourtant un résultat :

Lorsque la direction s'aperçoit qu'une intervention s'étale sur deux jours alors que le client a payé un forfait correspondant à six heures de main-d'œuvre, il est en effet logique qu'elle s'interroge sur le rendement de ses techniciens⁴, nous dit-il. Ces dernières années, certains de nos managers ont même commencé à nous faire des remarques perfides sur nos déplacements, laissant entendre que nous, techniciens, surtout les anciens « fonctionnaires » ! prenions parfois un peu trop notre temps en chemin⁵.

Le tragique est en place. Il n'y a plus rien de drôle dans la désorganisation généralisée si l'interprétation qu'en fait la direction retombe sur les fonctionnaires. De ce côté-ci également, cela va au-delà de la *mauvaise fortune*. La hiérarchie a sa propre explication et l'étau se resserre. Le grand bouleversement de la dernière modernité a produit sa première vérité. L'Autre fait un signe au technicien, il l'accuse de tout ce bazar. Dès lors, la première interprétation a ouvert le jeu des vérités. L'Autre s'est manifesté et Yonnel Dervin se demande en retour s'il n'y aurait pas *une volonté de démontrer l'inutilité des techniciens*.

1 *Ibid.*, p. 71.

2 *Ibid.*, p. 72.

3 *Ibid.*, p. 69.

4 *Ibid.*, p. 72.

5 *Ibid.*

Les temps sont sombres. Ils ne sont pas propices à ce que le moral des troupes en berne s'ouvre sur un cri de cœur : « Haut les cœurs ! ». Au contraire, tout le monde sait bien pourquoi ça ne fonctionne pas. Le saut technologique a eu raison de ce qui avait été établi auparavant. Or comme il n'est pas possible de revenir sur un progrès, on court après. La référence qui agissait avant est tombée. Elle a fait place à un retour énigmatique. L'inconscient règne sur les suppositions. Ici, les premiers à se prononcer sont les détenteurs du discours. Les managers dans la bouche desquels on entend la voix de l'Autre : s'il faut supprimer vingt-deux mille postes, la prophétie se réalise chez les *fainéants*.

Chacune des valeurs qui faisaient la fierté de ceux qui bossaient pour France Télécom a décliné. *Le service du client est devenu un concept ringard qui a été supplanté par la recherche de l'efficacité commerciale. Qu'importe si les usagers sont satisfaits, l'essentiel est de savoir qu'une fois abonnés, ils consommeront en permanence des communications téléphoniques, alimentant ainsi le chiffre d'affaires de la maison*¹, nous dit-il. Plus personne désormais ne peut s'opposer aux commerciaux et aux ventes de *prestations abracadabrantes...* *Même si sur le terrain ce sont les techniciens qui paient les pots cassés*. La messe est dite. Les techniciens et les clients se retrouvent ensemble sous le joug d'une volonté jouissante. Chacun des pots *fragilisés* puis *cassés* résonne sur la métaphore culturelle, sur les poteries comme sur les ouvriers qui les façonnent.

Yonnel Dervin rend compte de l'état dans lequel se trouvent les hommes et leur société lorsque le savoir est soumis à interprétation. Il rend compte de cela par une écriture qui tente encore de s'y frayer une explication.

Ce troisième épisode montre le temps pour comprendre, bien qu'en fin de compte on ne comprenne toujours pas d'où nous vient le sentiment d'absurdité. Chez France Télécom, une boucle s'est faite dans la signification, mais elle n'a pas pris ses salariés sous son aile. Au contraire, elle les accuse.

Pour Yonnel Dervin comme pour ses collègues, s'ouvre l'ère qui a inversé toute la tendance de la valeur qu'on leur attribuait. Après avoir été les objets précieux de la société du travail, ils viennent de redescendre au statut de rebuts de toute la machinerie.

L'écriture de Yonnel Dervin rend compte de sa place ; il est désormais divisé entre une position éthique et un statut de déchéance, entre les deux extrémités de sa logique phallique.

Face à l'impasse pour rendre compte du Réel de sa détumescence, c'est le sujet de la pensée qui nous est présenté. Alors que la clef de la voûte céleste du travail est tombée, cette part d'ordre symbolique qui n'a pas survécu rend compte de la désorganisation. Le travailleur, quant à lui, retourne à son *servitium*, à son esclavage.

¹ *Ibid.*, p. 73.

- B - PÉNUULTIÈME

I - L'autre versant du désir

Juste faire son boulot

Dans un premier temps, les techniciens ont cherché à faire remonter à la hiérarchie *les graves dysfonctionnements* par crainte que l'Entreprise n'y survive pas. Mais ils se sont toujours heurtés aux décisions autoritaires. Yonnel fut l'un des premiers à dénoncer l'injustice de ce dont on les accusait. Mais quelle que soit son attitude, la demande restait *lettre morte* et *il en arrivait toujours à la position d'être présumé coupable*¹ par le manager.

Le flot des questionnements, l'angoisse et la *désespérance* ont bientôt pris place. Et pour *se protéger* de l'injustice, il a opté pour faire *juste son boulot*. Puisque aucune contestation n'est entendue, le seul choix est de coller à la prescription de *fermer sa gueule*.

C'est un retrait, mais également un tournant dans l'économie de sa libido. Il ne trouve plus à l'extérieure de quoi faire les réaménagements qu'il frayait jusqu'ici. Cette décision va plus loin dans la direction interne, dans la direction intime puisqu'elle vient de lui et va à l'encontre de lui-même. Son opposition se redouble sur une négation plus profonde qui va contre ses valeurs, celles de bien faire son travail.

Il est sous le joug des *attentions* du manager. Ce dernier tente de le piéger sur les chantiers depuis l'épisode des *bons de lessive*. Le dernier *bénéfice*, la dernière forme de reconnaissance a tourné. Il ne lui reste plus d'autres ambitions que de chercher à s'extraire de la focale cauchemardesque dans laquelle il est enfilé en renonçant à être agitateur et en se faisant discret.

Tous sont soumis à ce régime de défaveur, à ce qu'il qualifie de régime *totalitaire* dans lequel *on finit par se sentir contraint d'adhérer à toutes les décisions de la direction pour éviter d'être mis au ban du service et poussé vers la sortie. Si vous n'êtes pas contents, ce n'est pas un problème, a-t-on coutume d'entendre, vous pouvez toujours vous en aller*². Ce ne sont pas de vaines menaces, après ce qui est arrivé au dernier des chefs d'équipe il a vu des collègues mutés sur les *plateaux téléphoniques* pour motif de crise économique. *Les entreprises n'ayant plus les moyens d'acquérir nos installations complexes, l'activité du service serait à moyen terme condamné à décroître*³.

Cependant, Yonnel ne croit pas à ces arguments. Il se supporte d'une autre vérité plus souterraine, une vérité inconsciente qui gouverne les échanges au-delà de leurs déterminants économiques. Il se soutient de cette vérité qui attend son heure lorsque le savoir de l'esclave porte sur le complexe sous lequel il est contraint. Dans l'attente, l'angoisse règne et le danger plane puisqu'on ne connaît pas à l'avance la distribution de ceux qui devront partir.

¹ *Ibid.*, p. 99.

² *Ibid.*, p. 97.

³ *Ibid.*

Pour préserver ce qu'il y a de plus intime au sentiment de la vie, il capitule. Mais, nous sommes désormais suffisamment habitués à la contradiction du sujet pour saisir que sous ce fond d'innocence, sa causalité intime est préservée. Alors qu'il est toujours présumé coupable, il maintient en soubassement sa causalité. Son attitude de soumission reste en surface. Non qu'il ne la subisse pas, mais elle préserve son désaccord. Car il ne reste plus qu'au sujet cette pensée d'opposition pour avoir le sentiment de son existence.

Lorsqu'il n'y a plus de langage pour supporter et faire consister le sujet, sa pensée intérieure est le dernier écrin. Cependant, elle est coupée du lien social et n'est plus branchée que sur elle-même. La pensée de Yonnel maintient l'ordre d'une pensée qui n'a plus cours ailleurs que dans tous les esprits.

Ses actions et ses gestes effectuent désormais le boulot comme un *automate*. Son corps est séparé de sa tête selon une ligne de démarcation qui ne lui laisse plus que la chair dénuée de son support. Il fait des erreurs de débutant.

Tout comme moi, mes potes se sont progressivement mis en retrait, courant de chantier en chantier avant de rentrer chez eux au plus vite, si possible sans croiser le chef de service. Ce nouveau mode de vie, imaginé pour nous immuniser, a eu pour conséquence de nous fragiliser un peu plus encore¹.

Le paysage humain a totalement changé chez France Télécom. Le corps des salariés en masse graduée s'est transformé, ils sont maintenant isolés les uns des autres. Bien que chacun soit renvoyé à son angoisse la plus intime, le langage n'offre plus d'autre autorisation que la ségrégation qu'il organise. D'un côté, il y a les acquis au discours de la direction ; de l'autre, il n'y a personne, il n'y a que des invisibles. L'Autre est désormais reconstitué et il est tyrannique et omniprésent. Il réside jusque dans les gestes des techniciens. Il s'agit d'être *tous commerciaux*, et pour le reste, ça n'a plus aucun intérêt.

Sous ce regard réprobateur, Yonnel reflue sur son angoisse et se sent devenir *un bon à rien*. Le *Bon à rien* désigne le retour muet de la question qu'il adressait encore hier à France Télécom. Le *bon* sens qu'il lui opposait contre les erreurs que l'entreprise commettait, et le *rien* au prix duquel il trouvait sa force de conviction. Sa richesse est importante, mais, obsolète, elle est condamnée à ne pas consister.

Le *bon à rien* est le dernier des retranchements de son identification. La dernière des formes que son objet a prises pour répondre de son paradigme laborieux. Elle a entre-temps renversé toute la valeur du travailleur. Mais pire encore, on ne sait plus qui de l'un ou de l'Autre, du travailleur ou de France Télécom, est à l'origine de cet état de fait. Le désir pris dans le désir de l'Autre est tombé dans le maelström pour détruire et évacuer tout ce qui autrefois existait.

Même après tout cela, après être passé à l'acte et en être revenu, Yonnel Dervin n'en aura pas fini. Il restera sur la suspension du « sens ». Son écriture viendra se ranger aux côtés de toutes celles qui essaient encore aujourd'hui de comprendre. Son écriture opérera un tracé précis et minutieux au bord du hors-sens, de l'aberration du système.

Mais en 2008, les regards agacés des clients sont encore bien présents. Ils ont pris le relais des questions insidieuses du manager. Il est le *bon à rien*, dans le sens où il est le bon objet à la bonne place pour tenir la voûte de la nécessité impérieuse de se débarrasser de la représentation dont le fonctionnaire est le représentant. Il est le bon à rien qui vient ficeler

¹ *Ibid.*, p. 99.

toute la représentation battue en brèche ; plus rien ne tient sur rien et il n'y a rien à savoir.

Yonnel Dervin s'inscrit ainsi dans la série des Otages aux côtés de ses prédécesseurs, ceux qui ont à vivre sur la brèche du temps qui passe. Le personnage claudélien¹ de Sygne de Coufontaine en fait partie. Ouvrant une saga déclinée en trilogie, Sygne représente cette position d'otage pour le compte de la modernité après le bouleversement de la Révolution française. Paul Claudel ouvre avec ce personnage puis poursuit avec ses descendants pour nous faire entendre le cycle de la pensée qui se constitue parmi les hommes. Il fait entendre ce qui doit se maintenir depuis l'Ancien Régime, mais également ce qui doit disparaître, ce qui se reformera et ce qui se déplacera.

Le commentaire que fait Lacan du personnage de Sygne, fille issue d'une famille noble et catholique prise dans le tournant révolutionnaire, souligne le retranchement de la personnalité face à l'impératif auquel elle doit répondre. Il souligne comment la personnalité suit cette courbe négativée qui doit renier jusqu'au plus intime objet de son existence pour en maintenir la trace jusque dans la mort, unique solution à sa disposition pour dire Non. Pour faire face au bouleversement révolutionnaire, le sujet, pris en otage dans des enjeux contradictoires, n'a pas d'autre issue que de maintenir jusqu'à la mort et jusqu'à l'absurdité le signifiant de l'Ancien Régime, c'est-à-dire rien d'autre que son Nom. Alors que tout bouge autour d'elle, que les places se déplacent et que les valeurs se retournent, l'adhésion à laquelle elle est forcée de consent renferme le désir le plus radical de maintenir quelque chose qui n'existe plus. Ce à quoi elle consent renferme l'opposition la plus ferme et le prix le plus exorbitant, sa vie.

Une étude des suicides au travail doit se situer sur le principe de la saga. L'histoire singulière de Yonnel Dervin fait entendre ceci dont il est l'otage et qui se déroule sur trois générations. Il ouvre sur la dimension d'un sujet pris dans le *rouleau compresseur* de l'Histoire pour faire entendre des choses intimes comme des choses propres à son époque. Ici, le sujet se trouve sur cette fonction d'être celui qui se rigidifie, se statue pour que rien ne change bien que tout se transforme.

Yonnel Dervin lit dans les yeux de ses collègues leur condition commune. Chacun d'entre eux réitère le processus qui les a vus passer de la force à la faiblesse pour en réifier l'antécédence bien que le silence règne. Lui et ses collègues erreront dans ce vel jusqu'au prochain signe, jusqu'à la prochaine étape.

L'Entreprise deviendra le lieu qu'il faudra éviter. Ici, pas de brutalité, pas de rupture, mais une lente dérive. Il n'y a plus d'autre refuge que les *chemins de traverse*² que lui ouvrent les trajets professionnels. À travers champ, Yonnel sillonne une géographie sans utilité propre. Pendant des mois, il parcourt ces autres itinéraires que l'on ne découvre que lorsque la voie principale est obstruée, ceux qui s'interstient entre les lieux dédiés, référencés et signifiants du monde commun. Ils sont également les chemins de *la nature* où il se perd et *retrouve le calme et la solitude*. Le soir venu, de retour chez lui, sa femme et lui roulent des heures en quad à travers la forêt environnante. La forêt qui, de toujours, a précédé les routes du fret et du transport des marchandises. L'abstinence est à son comble, mais pas l'abnégation.

1 Claudel P., *L'Otage*, suivi de *Le pain dur* et *Le père humilié*, op. cit.

2 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 157.

Ça sabote

Rien, pas même la colère, ne parvenait à enrayer le bouillonnement ininterrompu dans son esprit qu'il est entièrement occupé à gérer. Il essaye de retrouver le calme en se plongeant dans le travail, mais le vacarme de ses désillusions le poursuit jusque sur les chantiers.

Il a donc acquis la conviction d'être un *bon à rien* et, *pire encore*, craint de devenir un poids pour ses proches. L'angoisse prend toute la place laissée vacante dans son désir et ne lui laisse présager que le pire. La désillusion ne vient pas à bout de l'illusion, mais du désir. Elle n'entraîne pas le sujet à revoir sa copie, mais le draine plutôt dans sa vacuité. Les portes d'une perception qui touche au Réel lui sont ouvertes, il ne repère plus que l'incohérence que le langage renferme.

Tout son Être est dirigé à gérer ce bouillonnement de l'angoisse, c'est-à-dire, d'une part, à ne pas commettre *des erreurs de débutant*, et d'autre part, à se contenir pour ne pas aggraver Thierry Leclan. Il lutte contre la pulsion lorsque, au bout de l'angoisse, elle vient lui proposer la décharge dont il a besoin. Mais cette pulsion n'est pas uniquement à comprendre comme un flux incohérent qui réclame l'apaisement. Les erreurs qu'il commet malgré lui redondent en réalité à des nécessités qui ne nous sont plus si obscures.

Par exemple, cet été-là, les techniciens de son service ont dû aller travailler dans un autre service, auprès des particuliers. Cette décision était due, selon l'interprétation, à la *crise* ou à la demande des consommateurs. Travailler auprès des particuliers est en apparence plus simple, sauf si on n'y est pas formé. Lorsqu'ils ont compris qu'ils n'étaient pas en mesure de faire le travail, ils ont d'abord :

Comme toujours [...] essayé de gérer la situation au mieux, jonglant tant bien que mal avec les demandes des particuliers en multipliant les plus plates excuses pour ces lamentables ratés¹.

Leur hiérarchie leur avait pourtant donné la consigne de mettre en avant la complexité du nouveau matériel technologique pour justifier les dysfonctionnements. Mais Yonnel ne l'entend pas ainsi. Pour lui, cela ne fait plus un pli, c'est plutôt dû à l'incompétence généralisée dont il est devenu l'otage.

Cependant, et quel que soit le point de vue que l'on porte sur les difficultés de terrain, les techniciens fournissent leurs *plus plates excuses*. En faisant cela, ils se soumettent à ce qui leur est demandé. Ils maintiennent le plus possible l'indulgence du client pour l'Entreprise. Les accidents de chantier, les erreurs, les cafouillages sont les leurs puisqu'ils sont sur place. L'organisation de leur travail a beau courir après la modernité, ils sont encore les travailleurs, les seuls à Être au pied du travail.

En commettant des *erreurs de débutant*, toute l'explication est rabattue sur Yonnel. Il porte la faute, car il faut bien que quelqu'un endosse l'accusation pour que le client soit content et pour que France Télécom survive à la concurrence.

Son angoisse ne renvoie pas seulement au joug de la tyrannie sociale. Elle renvoie également à la tyrannie de son désir, à ce qu'il réalise lorsqu'il fait des *erreurs de débutant*.

En effet, son argument montre sa crainte que l'Entreprise ne se *saborde* elle-même à vouloir trop tirer sur les gains. Ainsi, il désigne sur quelle contradiction de son désir il agit en funambule. Car il ne voit pas que ses actes manqués remplissent une fonction centrale qui permet de faire tenir les directions opposées de ses souhaits. Les *erreurs de débutant*

¹ *Ibid.*, p. 166.

dédouanent l'Entreprise de toute responsabilité. Il occupe alors la place émissaire pour son ambivalence de vouloir voir s'effondrer l'Entreprise qui le fait tant souffrir d'une part, tout en souhaitant d'autre part qu'elle ne disparaisse pas. Car si cela était le cas, toute une époque, toute une ère serait emportée, ne laissant que le vide derrière elle. Lorsqu'il fait des erreurs de débutant, il est aliéné à son inconscient. Mais il maintient également le rez de son image limite dès lors qu'il n'en a pas conscience, qu'il n'y est pour rien, emporté par un autre lui-même.

C'est ici que tient le drame, car il n'a pas d'autre choix que de se laisser porter par sa propre aliénation. Son angoisse lui fait perdre ses moyens, répondant ainsi trait pour trait à assouvir son désir honteux d'une part, et à sauver le reste de sa personnalité d'autre part.

Le sujet acéphale s'épargne le doute. Il ne peut pas remettre en cause ce qu'il fait puisqu'il n'est pas Maître de lui-même. La division se situe précisément entre la volonté et l'inconscient. Il produit donc des actes totaux, c'est-à-dire des actes qui répondent à toutes les contradictions qui le tiraillent. Car il répond à une exigence plus haute : il faut préserver l'Entreprise. Si elle disparaissait, qu'advierait-il ? La préserver, c'est maintenir la forme du monde qui hier encore était. Le monde entier, le signifiant d'un monde. Le sujet acéphale répond à ce que son époque attend de lui : qu'il prenne sur lui ce qui doit être liquidé pour tourner la page du progrès. Car ces techniciens, fonctionnaires de surcroît, sont la localité la plus précise de l'enjeu. Ils sont ceux qui ont une partie d'eux-mêmes, voire plus, dans France Télécom. Dès lors, ils sont ceux sur lesquels repose la question de savoir ce qu'il faut préserver.

En passant pour un *bon à rien*, il perd son honneur, mais maintient celui de l'Entreprise, et même plus encore celui du Service Public. Alors que ses *erreurs de débutant* répondent à sa nécessité d'ultime refus, mais également d'adhésion au désir de l'Autre. Son déshonneur est le prix de sa conscience professionnelle.

L'agencement complexe de ce reste de désir prend tout en compte : la réorganisation des places, sa fonction d'otage ; il obtient de surcroît la punition pour ce qu'il n'a pas manqué de réaliser. Le châtement ultime vient du client. Le client est le dernier des légataires des premiers *paysans* qui l'auraient hier encore accueilli en héros. Il lui rend la monnaie de sa pièce en lui donnant le pouvoir d'apprécier sa valeur. L'inflexion générale a pris la forme d'une nouvelle conception du Service Public lorsque le client est roi.

Ainsi l'angoisse est sienne. Elle est le signe de ce sujet qui réussit tout ce qu'il entreprend contre sa volonté. Car c'est en reculant devant son désir qu'il le réalise. Les maladresses de sa compétence sont les réussites de sa colère.

En se délestant d'une aigreur inutile, c'est vers la radicalité de son refus que le sujet chemine lentement, et ainsi vers l'acte. Si, en des temps immémoriaux, le travailleur était la conscience du façonnage, il est ici l'inconscient qui réalise l'histoire en manquant son but.

Aucun démenti en place publique

En lui *mettant la tête sous l'eau*, la hiérarchie de France Télécom a réussi à le soumettre¹. Il dit qu'elle ne l'a pas fait sciemment, délibérément. C'est arrivé de façon insidieuse. Sans que personne ne s'en

¹ *Ibid.*, p. 167.

aperçoive.

Pas même moi : j'étais alors trop occupé à tenter d'évacuer ma souffrance, dit-il.

Cependant, bien qu'il déporte tout le processus sur l'Entreprise puisqu'elle est à l'origine de tout, il laisse entendre entre les lignes une chose qui le dépasse, il se demande si on ne pourrait pas l'accuser d'*arrogance*.

Pour celui qui se découvrait *tout à coup inutile à son entreprise, à ses clients, et plus généralement au monde qui l'entourait*¹, toutes ses réussites passées ne sont plus d'aucun secours pour lutter contre ce qui pourrait être *pire encore*. Il s'est mis à craindre d'être *un poids insupportable pour ses collègues et ses proches*.

Cette crainte, sous laquelle s'ajuste une pente vers le pire, renferme également un autre déplacement, un autre remplacement. La bataille qu'il a perdue pour le Service Public fait place à une place publique.

Du point de vue de Yonnel, le monde se divise désormais en deux camps. D'un côté, les obsolètes qui ne sont plus bons à rien, de l'autre, tous les autres. Ceux qui sont nouvellement acquis à la cause de France Télécom et qui ont pris la vague du progrès. D'une part, les *poids morts*, d'autre part, le reste de ce monde, une généralité hostile.

Le monde se coupe en deux sous le regard d'une extériorité radicale, celle des proches. Ce à quoi on tient par-dessus tout et sur lequel tient le sentiment de la vie. *Les proches, la famille, les amis et les collègues* sont des bornes, dans le sens où il pose une question que l'on peut énoncer en ces termes :

Auprès de qui n'est-il pas possible d'être un poids mort ?

La limite est imposée sur cet Autre qui pourrait à son tour être entamé par sa déchéance. Cependant, cette question renferme l'étendue de la mort elle-même. Elle est le pivot de son propre renversement. En s'identifiant au poids qu'il est pour d'autres, il ouvre sur la formulation d'une question terrible :

Qu'y aurait-il à conclure de ceux qui se sentiraient soulagés par sa disparition ?

Il faut saisir que derrière l'ouverture de l'abysse sur lequel s'ouvre cette question, on a également la représentation d'une borne pour arrêter sa chute. En effet, il y a une image minimale sous laquelle il ne peut pas descendre au risque de perdre l'estime de ceux auxquels il tient, et, plus encore, au risque de perdre ceux qui ont son estime. Son monde, c'est-à-dire l'organisation paradigmatique de son objet intime et de son élan vital dans la vie, trouve autour de cette question le support pour être reformé et réformé. Il y a d'un côté de cette borne les inconséquents, la masse des acquis à la modernité folle. De l'autre côté, il y a le vrai monde, celui qui est témoin du passé dès lors qu'il peut se souvenir de l'homme qu'il a pu être. S'il ne peut pas redevenir ce qu'il fut, il peut encore arrêter sa chute avant qu'il ne soit même plus un ami pour ses collègues, un mari pour sa femme et pire encore, un père pour son fils. Il trouve là la seule limite capable de s'opposer à la pente du désir dont la structure masochiste doit tant à la jouissance de l'esclave.

Mais le pas de plus à faire est de reconnaître que cette limite ne se limite pas à lui faire peur. Elle ouvre sur autre chose, sur une autre société, celle qui se reconnaît dans la mort.

Déjà mort parmi les nouveaux vivants, sa perception s'ouvre sur tous ceux qui sont concernés par cette mort. Ses collègues sont ses homologues pris dans leurs propres

¹ *Ibid.*, p. 168.

histoires, toujours poinçonnées à la logique mortifère de l'Entreprise. Ses proches, quant à eux, sont concernés, mais d'une façon bien plus dense. La mort les expose au déchirement d'une séparation. Ainsi l'idée de la possibilité de son absence rencontre la borne de ses proches. Ce qui a commencé au travail se poursuit sur toute l'existence du sujet.

Reprenons cependant la logique initiale : Yonnel pensait *depuis longtemps que personne ne le retiendrait s'il décidait de quitter la boîte. Celle-ci n'avait-elle pas pour objectif de pousser au départ un maximum de fonctionnaires afin de devenir enfin « concurrentielle » ?*

Durant ces jours d'angoisse, j'ai donc vécu avec la conviction que mon départ, loin de les embarrasser serait pour eux un soulagement¹, dit-il.

Cette conviction est une démonstration. Elle est entièrement soutenue par le sentiment que son absence produirait chez l'Autre. Il devient ainsi celui qui est potentiellement porteur d'une vérité qui ne peut se révéler qu'en son absence. Un champ de vérité qui prend dans sa Loi, celle de l'Autre, celle du marché concurrentiel.

Celui qui ne compte plus pour l'entreprise sauf quand il coûte cher se retrouve sur cette place vide, c'est-à-dire un embranchement dans lequel l'idée de la mort s'avance à couvert.

Il entre dans le négatif, dans le contrechamp des opérations à partir du moment où sa pensée ne prend plus d'autre appui qu'en lui-même. Il tourne en interne et se retourne sur sa propre dénégation :

Personne n'a pu me démentir car j'ai systématiquement refusé d'étaler mes difficultés sur la place publique², ajoute-t-il.

Nous restons sous le coup de cette phrase qui pousse à ce point la contradiction. Personne n'a pu le démentir puisqu'il n'en a parlé à personne. De toute façon, il ne peut plus y avoir aucun démenti pour le sujet de la négation. Même les encouragements de sa femme n'atteignent pas ce sujet rivé sur le désir de l'Autre. Non seulement on ne peut pas le démentir, mais il s'y affirme comme il affirme l'Autre.

Car tout cela tient sur la façon dont on comprend le verbe « démentir ». Il nous laisse entendre que s'il posait la question, on lui mentirait puisque personne n'est dupe de l'enjeu qui se joue dans l'Entreprise. Sa position de sujet est accrochée à la vérité du complexe avec une acuité effrayante.

Son silence lui évite le risque d'être dédit. En effet, s'il était désavoué, cela n'ébranlerait pas sa certitude. Il courrait un risque bien plus grand, celui peut-être d'être pris pour un fou. Car c'est au moment où la conviction prend le risque de devenir certitude qu'il n'y a plus de doute. La folie pointe lorsque la logique du sujet correspond à celle de la société, lorsqu'il n'y a plus d'autre possibilité que celle-ci³.

Ainsi sa pudeur à ne pas s'étaler en place publique renferme un danger bien pire.

À mes yeux, dit-il, il était interdit, voire dangereux, d'exprimer mes sentiments dans l'enceinte de la firme qui en était la cause.

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 Nous avons déplié cela en première partie.

La croyance qu'il faut apporter ou non à la certitude du sujet est ce qui ouvre sur des questions de société prégnantes. Cependant, en ce qui nous concerne, une chose est sûre : toute la logique du sujet ne sort pas de l'entreprise, et même au-delà, elle y répond. Nous soutenons qu'il est Un Homme du Siècle puisque lorsqu'on suit sa logique pas à pas, on découvre qu'elle aboutit sur une résolution précise. En effet, il retrouve peu à peu la place privilégiée que la société du travail lui avait offerte. Mais alors que le totem se renverse en tabou, il atterrit sur son versant le plus glaçant, et qui le glace lui-même.

Tout se tient et se maintient dans le silence. Il ne prend pas le risque d'entendre une autre version tant son existence est en jeu, tant sa rivée est rivée sur l'enjeu existentiel. Au contraire, tout ce qu'il entend derrière le mur de son isolement n'est que des *inepties* propres à renforcer sa position. Car ce qui est maintenu dans cet isolement le plus extrême, c'est le joyau de cette image du travailleur. Il la préserve puisque aucune autre ne peut remplir la même fonction sociale. Ses sentiments sont préservés de la marque du temps. En effet, il maintient son engagement sans faille dans cette période des plus obscures que traverse le Travail. *L'enceinte de la firme* est le point d'appui et l'exemple du règne mondialisé de l'Entreprise, alors qu'il est le dernier des héritiers d'une autre Chose sociale.

Ceci ira extrêmement loin, en ne prenant pas le risque de faire tomber sa théorie, il se tait et se maintient encore un peu au centre des attentions des managers. En effet, il se demande quel soulagement sa disparition leur procurerait. Il n'en sort pas, il se maintient ici dans la position de les embarrasser. Il ne s'en détourne pas, mais n'acquiesce pas pour autant à la volonté de l'Entreprise. Il est le boulet qui la maintient dans l'embarras.

Il faut saisir cette position du sujet piégé. En n'étant plus rien que le poids dans l'Autre, c'est sur l'Autre que repose la chute, tant que l'Entreprise n'aura pas pris les responsabilités de sa politique interne et qu'elle continuera à faire porter le chapeau à ses fonctionnaires.

L'embarras général maintient l'alliance un peu plus loin dans le temps, et dans le pire. La rupture n'est pas actée tant que le sujet reste sur le fil des sentiments de l'Autre à son égard.

La vérité selon laquelle France Télécom ne s'intéresse plus à ses techniciens ne peut être entendue compte tenu des sentiments qui les avaient d'abord unis dans le Service Public. Yonnel Dervin produit, jour après jour, l'effet qu'il a sur le manager en s'identifiant à cette présence encombrante. S'il n'y a pas d'autre issue dans la modernité que de cesser de s'accrocher à son travail, il faut reconnaître qu'aucune autre proposition valable n'est venue s'y substituer. Yonnel témoigne alors de cette prolongation jusque dans les extrémités les plus sordides de mise à mort.

En introduisant la question « -Quel manque serait-il dans l'Autre ?- », il ouvre sur cette prolongation qui ne peut s'appuyer que sur sa disparition. C'est-à-dire ce qui va un peu plus loin que partir simplement en silence. Ainsi, on comprend que la mort ne vient pas toute seule, elle draine avec elle toute cette possibilité de prolongation qui fait écho chez tous les travailleurs lorsque l'un d'eux se tue. En s'imaginant sous le souvenir qu'il imprimerait dans la bonne ou la mauvaise conscience des survivants, il se donne un destin post-mortem dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Mais au-delà encore, il embarque dans sa parenthèse le désir honteux de liquidation de la masse salariale de l'Entreprise.

Car la décomplexion dont Didier Lombard a fait preuve lorsqu'il a annoncé la

suppression de vingt-deux mille postes n'est pas venue à bout de la règle sociale qu'il transgressait. De l'avoir dit à haute voix n'a pas eu l'effet qu'il avait peut-être espéré, que cela se réalise facilement. Au contraire, c'est même peut-être parce que la violence de son annonce réelle maintenait sous silence les enjeux inconscients qu'il n'a pas été le Grand Homme que les PTT auraient peut-être été en droit d'attendre pour s'affronter à la vague qui allait placer les télécommunications au centre d'une société nouvelle.

Yonnel Dervin se caractérise par cette position d'Être le manque dans l'Autre. C'est ce qui fait de lui, et de ceux qui ont suivi le même chemin, la dernière des occurrences de la société du travail. Celle qui ravive sur la brèche les sentiments les plus passionnels. L'attention de l'Autre leur est désormais tout acquise, à commencer par la scène médiatique. Celle-ci est alors le déversoir des commentaires les plus variés et plus ou moins justes.

Ce que nous lègue Yonnel est précieux, car son énonciation est très précise. Pour lui, le danger qu'il y aurait à exprimer ses sentiments dans l'Entreprise ne tient pas seulement à la logique du sujet. Il est de ceux qui considèrent qu'il est *interdit* de faire cela dans *l'enceinte de la firme qui en était la cause*, dit-il.

Cette interdiction parle du travail en tant qu'il est la scène sociale par excellence, la scène où l'on n'a pas à exprimer ses sentiments, où l'on ne doit pas parler en son nom. Si l'on a à dire quelque chose, il faut que ce soit pour la Raison sociale et l'œuvre commune. Celui qui s'aventure à dire ses sentiments pourrait bien faire preuve de folie, dans le sens où il n'aurait pas pris acte du saut symbolique qui aurait fait de lui un Être social.

Or il semble que cette interdiction ait continué à être franchie lorsque l'on a ramené le dialogue autour de la *souffrance au travail* dans l'Entreprise. Alors que ce dialogue devait y ramener l'apaisement, il a eu pour effet d'étendre le champ du symptôme sur le travail au détriment de la dialectique sociale de la lutte. Si aujourd'hui le travail ne veut plus de sa prétention à être le cas le plus général pour remplir sa fonction symbolique, ce n'est pas pour autant qu'il doit prendre soin de la santé des travailleurs. Peut-être doit-on envisager des coupures symboliques, une séparation entre l'Entreprise et le Soin et une séparation entre l'Entreprise et l'État.

II - Transgressions

Un mauvais pressentiment

Ce matin-là, en allumant son ordinateur, Yonnel découvre l'affectation de son chantier du jour : son contenu et ses temps de trajet le rendent irréalisable avant même qu'il ait commencé. Yonnel, qui habituellement ne recule pas devant les heures supplémentaires – en cas d'orage, par exemple –, explose devant cette désorganisation. Ce mélange *d'incompétence et de dilettantisme*¹ l'obligerait à travailler jusqu'à la tombée du jour.

1 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 106.

– *Toi, surtout, ne t'approche pas ! Ai-je soudain burlé [en direction de Thierry Leclan] [...]. Reste bien loin, sinon...*

Enivré, submergé par une brusque montée d'adrénaline, j'ai ensuite débité toute ma rage contre France Télécom.

– *J'en ai marre d'être pris pour un pion, d'être utilisé et déplacé à volonté pour boucher les trous ! Marre que personne ne nous respecte et qu'on nous laisse pour compte ! Vous n'avez plus aucune considération pour nous et on est censés supporter ça éternellement¹.*

Déplaçant *sa fureur* de Thierry Leclan au matériel, il *ravagera l'atelier*².

Cette explosion permet de sentir le poids que les conditions quotidiennes font porter sur lui. Le technicien n'a plus d'outil à sa mesure, tous lui sont devenus étrangers. Sur *un motif en apparence futile*, nous dit-il, on aperçoit que la contrariété renferme la dignité du technicien, dépourvu de *sa pièce détachée* dans l'Entreprise. Dépossédé de tout jusque dans sa technique, sa colère trouve sur son passage le premier parmi les responsables.

L'explosion trahit la pulsion, un aller et retour qui va du matériel au manager et retourne au matériel. Au bout, c'est l'atelier qui subit son courroux, puisque de toute façon, il ne répond pas à la fonction qu'il attend de lui. Hier encore, l'atelier était pourtant l'endroit le plus extime où les collègues venaient se rejoindre, en début et fin de journée. Là, ce qui apparaît sur le passage de la destruction, c'est l'interdiction elle-même sous laquelle l'agressivité finit par retomber sur ce qui se trouve à sa portée.

Cet événement déclenche une « vague » d'agressivité parmi certains de ses collègues. Quelque temps après cette explosion, Max lèvera la main sur un manager.

Yonnel Dervin a un mauvais pressentiment :

[...] peu avant mon passage à l'acte, j'ai progressivement été envahi par la certitude qu'un événement grave était sur le point de bouleverser notre fragile équilibre.

Il *redoute une nouvelle colère collective*. La pulsion est présente sur fond d'exaspération. Voici qu'il est à l'origine d'un phénomène au sein de l'équipe.

S'il a baissé les bras, il n'a pas renoncé au phallus. À la maison, il l'a juste confié à sa femme qui, bienveillante et aimante, s'occupe des affaires courantes pour soulager son mari. Mais ici, c'est différent, il doit maintenant faire face à une nouvelle nécessité de limite face à la puissance agressive dont il est à l'origine. Bien sûr, la pulsion ne lui vient pas de nulle part, elle réclame son dû pour tant de renoncements en série. Les dernières petites contrariétés ne sont que le signe que tout ceci n'est pas près de s'arrêter. Cependant, s'il a pu s'arrêter au seuil de frapper Thierry Leclan, au seuil de l'Interdit fondamental d'agression, ce ne semble pas Être le cas pour tous ses collègues. Ça le dépasse et largement. Alors que pour lui, la limite était interne. Bien qu'il ne soit plus en mesure de se contrôler en bien des endroits, il démontre quand même qu'il y a quelque chose à ne pas franchir pour se respecter et pour respecter la Loi d'interdiction fondamentale. Il est détenteur du fond structurel symbolique qui rayonnait auparavant dans l'Entreprise pour faire barrage aux règlements de comptes imaginaires. Mais la transgression de ce fond est en jeu, et de façon différente pour chacun des collègues. Cette puissance agressive qui n'est plus régulée par la fonction sociale sort de

¹ *Ibid.*, p. 107.

² *Ibid.*, p. 105-107.

son ornière.

Il entre alors en dialogue avec lui-même.

Devais-je, encore une fois, tout envoyer valser au beau milieu de l'atelier ? Allais-je à mon tour lever la main sur l'un de nos supérieurs ? À plusieurs reprises au cours de ces journées, j'ai aussi eu la tentation de faire demi-tour sitôt arrivé au boulot, pour bien marquer mon ras-le-bol, ou même de ne pas venir travailler pendant deux ou trois jours. Un matin de grand épuisement, j'ai même rêvé de planter le premier client qui me parlerait sur un ton désagréable sans faire la réparation¹.

Refusant la pulsion comme elle lui vient, il est en mesure de faire passer l'agression à la dimension de la transgression ; c'est-à-dire à la dimension d'un acte chargé d'une signification à valeur éthique. Le dialogue s'instaure dans les plus hautes instances de son inconscient. Il se demande ce qu'il *doit* faire. Faisant valoir en priorité l'injonction surmoïque, il tente de faire face aux *fantasmes récurrents*.

Son devoir est transgressif pour rendre son dû à la pulsion et s'éloigner du danger qu'elle représente. Il n'a que trop concédé au désir de l'Autre et pris ainsi la mesure de la pente mortifère où cela le conduisait. Il doit désormais produire un acte qui s'y oppose avant que le drame touche l'équipe.

Or les hypothèses qui s'offrent à lui déclinent plusieurs types d'opposition symbolique au contrat : des variations de transgression à la Loi, du contrat de travail à l'Interdit fondamental de non-agression. Depuis son explosion, il est entré dans la lande de ceux qui commencent à sentir ce qu'ils devraient faire, bien qu'ils s'y refusent.

Aller un peu trop loin

Ainsi, quelques jours seulement après cet incident qui a bouleversé tous les collègues du service [...]. Un matin, alors que [mon copain Max] venait de débusquer un énième raté de l'organisation de son travail, il s'est levé et, sans un mot, s'est rué sur Thierry Leclan pour le frapper. In extremis, l'un de nos collègues a pu s'interposer et l'empêcher de commettre un geste irréparable².

Alors qu'on n'avait jamais reparlé à Yonnel de son *coup de sang*, Max fut lourdement sanctionné. Il était allé trop loin, et la hiérarchie en fit un exemple. Max devient le bord externe vers le pire, le contre-exemple à ne pas suivre sous la référence transgressive instaurée par Yonnel. Le coup n'a pas porté au même endroit et c'est ce qui autorise le manager à médire sur le compte de Max, *critiquant son ambition supposée et l'accusant de ne pas penser à l'intérêt de l'équipe³*. Envoyé en formation *pour sauver la face, il en est revenu avec quelque chose de brisé. Son regard, ses traits semblaient brouillés par une profonde souffrance⁴*.

Faire cela, c'est *se flinguer* aux yeux de la hiérarchie. Or, c'est précisément ce que n'a pas fait Yonnel. Il a respecté la dissymétrie hiérarchique pour éviter un affrontement en face-à-

1 *Ibid.*, p. 173-174.

2 *Ibid.*, p. 108-113.

3 *Ibid.*, p. 109.

4 *Ibid.*

face qui n'aurait, de toute façon, pas répondu du préjudice, qui n'aurait pas répondu de la scène symbolique. En protégeant Thierry Leclan tout en le menaçant, il donne une suite à cette figure du chef d'équipe qu'il respecte tant, bien qu'il ne porte aucun crédit à celui-ci. Il se situe définitivement sur ce plan symbolique : en retenant son coup, il a ouvert la possibilité d'une accusation sans qu'elle puisse après lui être étouffée.

Mais l'exemple de Max va plus loin dans sa fonction de contre-exemple. En effet, il est puni pour ce qu'il a fait, et c'est parce que Yonnel est ici témoin du traitement qui a été infligé à *son copain* que la scène fantasmagorique s'installe entre les trois personnages : Max, Yonnel et Thierry Leclan. L'ordre symbolique qui vient d'éviter de justesse de franchir l'interdit entre déjà dans cette scène triangulée qui servira d'indication et de boussole pour Yonnel.

Pourquoi a-t-il été épargné bien qu'il soit à l'origine de l'explosion ? Cette question installe la scène fantasmagorique qui doit trouver des correspondances avec le fantasme primordial du sujet. Elle supporte une question à valeur existentielle. Même si Yonnel pense que la hiérarchie n'a pas voulu envenimer la situation en prenant des sanctions contre lui, la question restera en suspens jusqu'à bout. Qu'y a-t-il entre Yonnel Dervin et Thierry Leclan pour que son destin singulier se détache de la condition commune de ses collègues ?

Le dialogue qu'il installe avec lui-même poursuit sa route qui l'exceptionnalise toujours dans l'équipe. Là, il déclenche l'explosion, quand avant il sauvait un client, et quand auparavant il portait la bonne parole contre la cupidité des *bons de lessive*. Chacun des épisodes est une scène triangulée entre un manager, c'est-à-dire un Autre, auquel on s'oppose, et un autre pour lequel on roule.

Avec Max, l'ordre fantasmagorique de la triangulation atteint à sa fondation. Yonnel n'est plus que ce regard qui voit son copain se faire battre. Le retranchement le plus intime confine le sujet sur sa fondation, sur sa délibération la plus éthique. Il quitte le personnage claudelien de Sygne de Coufontaine pour rejoindre celui d'Antigone¹. Ici Yonnel refuse le duel selon les formalités qu'il avait pourtant instaurées lors du premier déjeuner en face-à-face. Il sait que depuis l'Autre a pris ses aises, et que désormais lui, Yonnel, ne se relèverait pas d'un affrontement. En attendant, il maintient son refus que la pulsion d'agression s'exprime écartant l'attrait imaginaire pour mettre en attente la fonction symbolique.

La dernière des renoncations de Yonnel tient sur la renoncation à la violence. Ce qui n'est pas la même chose qu'un renoncement. Car l'affrontement qui oppose Yonnel Dervin et Thierry Leclan ne peut être ravalé à de basses querelles, sous-tendu qu'il est par une énigmatique intimité qui va bien au-delà.

Fantasmes récurrents

Dans ses fantasmes récurrents, il s'imagine faire demi-tour en arrivant devant la porte de l'atelier et repartir ; ou encore ne pas venir deux ou trois jours. L'aspect anodin de ces idées porte son imagination vers la transgression dans le pouvoir symbolique qu'elle renferme. Car le contrat de travail est ce qui le lie à France Télécom, ce qui inscrit le lien et

¹ Voir Claudel P., *L'Otage, suivi de Le pain dur et Le père humilié*, op. cit. ; et Sophocle, *Antigone*, Paris, Flammarion, coll « GF », 1999.

en produit une écriture analogue à celle du contrat de mariage, dans le sens où il renferme la règle dans laquelle le complexe se jouera.

En risquant la sanction, il retourne l'implicite que l'Entreprise fait à ses salariés lorsqu'elle les invite à trouver un nouvel emploi, à s'ouvrir au marché du travail ou à monter sa propre entreprise. Il n'est pas envisageable pour lui de partir de sa propre initiative, de rompre son statut de fonctionnaire pour aller vers des aventures oiseuses et incertaines. Lui qui aimait tant son travail voit la perte considérable que lui coûterait son départ. Un coût d'autant plus exorbitant qu'à l'inverse, son absence ne coûterait rien à la boîte.

Ici, Yonnel imagine des scénarii qui nuancent la façon dont ça pourrait se passer. En enfreignant le contrat, il forcerait France Télécom à prendre des sanctions alors qu'elle a fermé les yeux sur son explosion. Il pousse vers une rupture effective. L'entreprise devrait prendre les mesures qu'elles jugeraient nécessaires pour cet abandon de poste, de la mise à pied au licenciement. Elle devrait prendre sa part et ses responsabilités dans la rupture plutôt que laisser son salarié seul face à une décision de taille. Il serait alors sous le joug d'une décision qui punirait son acte et rétablirait l'ordre inverse du contrat de travail, c'est-à-dire ni de son propre chef, ni d'un commun accord, ni de la décision de France Télécom, mais bien plutôt en répondant à la nécessité symbolique de transgresser cette règle inadmissible.

Le cas Max ouvre sur cette dimension qui tend à préciser quelle serait la transgression juste. Max fut simplement déplacé avant de revenir cassé. Les scénarii répondent aux deux nécessités, celle de partir et celle de rester. Mais également, en frôlant le danger de la faute grave ils atteignent, derrière le contrat, la Loi inconsciente en vigueur, celle du désir de l'Autre.

La législation du travail ne porte plus sa garantie alors qu'elle avait été établie sur cette prétention. Il ne lui reste plus que le symbole, mais vidé de sa substance. Ce qui reste du contrat ne tient plus que sur le devoir de présence quotidienne du salarié. En enfreignant ces règles réduites à l'absurdité de la présence du corps, il renvoie l'Entreprise à ses propres obligations d'employeur, celles de lui fournir le travail pour lequel il avait signé.

La différence de point de vue, la différence de vue et de visée entre le salarié et son employeur rejettent le consentement mutuel et ouvrent au malaise. Ce hiatus consommé au niveau du désir qui devait les lier renvoie la contractualisation à la dissymétrie des positions hiérarchiques. Dans ces nouvelles circonstances, la valeur du contrat s'est inversée. Elle ne symbolise plus l'union et l'égalité, mais la chaîne, le verrou et la domination.

Se sentant devenir un *pion*, dernier des objets devenus encombrants de tout l'héritage dont France Télécom ne veut plus, Yonnel s'oriente vers cette transgression qui aurait pour but d'oindre l'Autre de ses responsabilités à son égard. Cependant, l'issue de cette voie reste incertaine alors que le meilleur est derrière et le pire est en attente car ce que l'idée ose ne laisse comme place à l'acte que l'espoir qu'il cultive, l'espoir que ça se voit. E, effet, la transgression comporte le risque important de voir le fragile équilibre voler en éclats. L'équipe, au bord d'un trou et d'une explosion ne laissa pas présager de révolte, mais bien plutôt une lente flétrissure pour qu'elle s'en retourne au néant car l'Autre ne se contente pas d'exploiter, il veut faire disparaître.

Le contrat et derrière lui la législation sont le dernier obstacle pour le nouveau désir entrepreneurial. Yonnel Dervin rend compte qu'il est aussi celui où la subversion du sujet qui n'a plus de place se cherche.

Sous la tentation de faire demi-tour pour bien marquer son ras-le-bol, le symbole imprime le seul revers auquel a accès son engagement. Ne pas aller au travail deux ou trois jours n'est rien si ce n'est qu'une autre façon de se mesurer par rapport au manque que son

absence susciterait.

Dans cette direction, le pas de plus n'est pas la démission, bien au contraire.

Un matin de grand épuisement, j'ai même rêvé de planter le premier client qui me parlerait sur un ton désagréable sans faire la réparation...

Non seulement celui qui se sent planté par l'Entreprise de sa vie ne peut pas faire demi-tour, mais il est porté en avant par l'impatiente pulsion dès lors qu'aucune voie subliminaire ne s'offre à elle. Son rêve, ou plutôt la façon dont il en rend compte dans son livre, rend l'ambiguïté du verbe *planter* au lecteur. Il laisse tomber le client dans des termes à évocation meurtrière. Le tragique s'intègre au comique de la situation puisqu'il ne fait même pas la réparation. Le rêve ne présage de rien, mais prend effet d'interprétation dans l'après-coup. Laisser un client les bras ballants ou le tuer retourne l'ordre symbolique fixé sur la pulsion et imagine des stratégies contraires pour *ne pas supporter ça éternellement*¹.

Les clients ne sont pas les managers, bien qu'ils se partagent le mauvais œil. Impersonnels et toujours renouvelés, ils le socialisent même. La scène primitive s'étend sur ce monde où les fonctionnaires sont de plus en plus mal vus. Ainsi, la géographie dervinienne rejoint la pensée sociale. Depuis l'atelier, cœur sacré et antre des techniciens, la généralité s'ouvre par le relais des chantiers et des clients.

Ce dont témoigne Yonnel Dervin, c'est de cette rencontre entre l'individuel et le social où l'étendue se mesure par reduplication, où l'objet intime rencontre l'objet social sous la forme du fonctionnaire dévalué.

III - Chute et remparts existentiels

Le silence plein des hommes

La bataille définitivement perdue, Yonnel voit l'étendue de son monde signifiant se contracter. Celui qui apprend à parler en son nom lorsqu'il parlait de travail n'a plus aucun autre mot à sa disposition pour communiquer. Au contraire, tout ce qu'il entend, tout ce qui lui parvient le renvoie à cette théorie désormais au-delà de l'entendable selon laquelle le rouleau compresseur du progrès ne laissera pas de trace derrière lui. Seuls les mots de la colère et du ressenti passent la barrière de ses lèvres. Pour le reste, il reste silencieux. Le monde des hommes se ferme et ouvre sur l'autre monde. Celui qui les a toujours précédés, le monde naturel qui revient dès lors que la Culture ne peut plus l'accueillir. Retiré du bruit des échanges et du *blabla* quotidien, l'homme se fige sur son temps et parcourt les sillons naturels de la campagne.

1 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 107.

Dans la famille Dervin, je dois le reconnaître, nous avons plutôt l'habitude de souffrir en silence. Pleurer devant les siens, étaler ses inquiétudes, ça ne fait vraiment pas partie de notre culture, si bien qu'il nous faut généralement atteindre une situation intenable pour enfin sortir du mutisme. Fidèle en cela à mes origines d'hommes de l'Est, je n'ai rien voulu dire de mon sentiment d'humiliation et d'échec au cours de ces longues semaines. Jusqu'à mon hospitalisation, je me suis même refusé à leur dévoiler le cul-de-sac professionnel dans lequel je me trouvais engagé¹.

Yonnel Dervin fut « la fierté de sa famille- ». Il fut un Homme et un Père comme il fut un travailleur et parce qu'il fut un travailleur, dernier des hommes à tenir le flambeau paternel, et même au-delà, le flambeau de l'ancien monde. Le silence auquel il est désormais rangé maintient également le code, la façon de voir, de penser et de dire le monde telle qu'elle était courante jusque dans la génération précédente, jusque dans sa jeunesse. Il porte désormais la disqualification dont le présent a besoin pour produire l'avenir.

Dévalorisé, honteux parfois de voir ce que j'étais devenu, j'ai continué à m'isoler un peu plus au cours des mois qui ont précédé ma tentative de suicide. Les relations avec ma famille, les amis, se sont notablement distendues. Même avec mon père, je n'ai pas réussi à évoquer simplement mes difficultés professionnelles. Pour avoir quitté l'entreprise à une époque où les premiers nuages s'amoncelaient à l'horizon, il était pourtant très bien placé pour me comprendre. Mais il avait plus de quatre-vingts ans et j'ai fait le choix de ne pas l'ennuyer avec toutes ces histoires².

Mais alors, on comprend que cette panne généralisée doit rester sur lui. Il est le fils de l'homme sur lequel l'impasse ne doit pas remonter, car le risque est grand de le destituer dans la foulée. Si son père le comprenait, cela viendrait valider la fin de tout ce en quoi ils ont cru ensemble. Si son père ne le comprenait pas, cela viendrait insister sur sa propre disqualification. Dans un cas comme dans l'autre, le couple père-fils viendrait confirmer la mort du passé et vider de sa substance la gloire qui y fut attachée.

Ainsi Yonnel Dervin a dû se retirer de sa *maison* langagière, du langage issu de la lignée paternelle, devenue incommunicable. Le *cul-de-sac professionnel dans lequel il se trouvait engagé* ouvrait sur cette voie sans issue. En préservant son père vieillissant, il maintient sur le fil de la vie l'image sur la pierre tombale. Il restera au moins une génération qui partira sans être entamée, pour porter la garantie de ce qui exista.

Le vieux père détient cette part d'Idéal qu'il emportera avec lui. Il vient avec Nadia, la femme de Yonnel, préserver l'essentiel. En effet, Yonnel nous révèle qu'à cette période, il se reposa entièrement sur Nadia pour les affaires familiales. Il lui confia cette part phallique qui fait de lui un homme pour qu'elle le maintienne dans son giron et qu'elle ne soit pas atteinte par la chute du travailleur. Ce qu'il protège de la sorte, ce ne sont pas ses arrières. Il n'envisage pas autre chose. Ce qu'il protège, ce sont ses valeurs. Les mêmes valeurs qui l'ont amené à protéger Thierry Leclan contre lui, et ainsi de protéger la forme Idéale du chef d'équipe, tout près de laquelle se tient celle du chef de famille.

Lorsqu'à l'issue de tout ce processus Yonnel Dervin lui-même reviendra d'entre les morts, il produira une écriture sur ces choses préservées. Il conjuguera la figure de son père au *plus-que-parfait de l'indicatif*, c'est-à-dire ce qui, dans son souvenir et sa nostalgie, sera maintenu encore plus parfaitement que ce qui existait. Il témoignera qu'avant lui, son père et les hommes de sa trempe *étaient là* pour faire une condition qui serait une indication pour l'avenir. Dans la succession des générations, Yonnel Dervin est le dernier des fils en date à

¹ *Ibid.*, p. 170.

² *Ibid.*, p. 163.

entretenir cette fonction paternelle et s'il fut *imparfait* c'est la force des choses qui l'y contraint. Situé sur le hiatus entre une image Idéale et sa chute, sur leur annulation, il produit un témoignage des deux versants dans le même temps pour rendre compte de ceci : qu'un homme ça peut le meilleur comme le pire. Fort de ce savoir au joint de la contradiction, Yonnel rend la plaidoirie à Durkheim : encore faut-il *réguler* et *intégrer* les sociétés pour que la logique des sujets puisse espérer s'y fondre et espérer même mieux, que le *Bien* en dépende car le pire est en attente.

Ce silence dans lequel tant de précautions sont prises pour conserver l'essentiel ne va pas sans l'idée de la mort à laquelle il ouvre. Il est la première des morts du sujet privé de son langage et de la possibilité qu'il devrait ouvrir pour se dire et pour se vivre. Le sujet est reclus sur son monde intérieur dès lors que le monde des autres hommes a déjà disparu. En errant dans la campagne, c'est l'étendue sauvage qui s'ouvre à lui, celle dans laquelle il n'y a pas d'hommes et dans laquelle peu d'hommes sauraient vivre. Le prix de ce retrait radical du monde signifiant fait appel d'air au vide que seule l'angoisse remplit et poursuit son office.

L'homme silencieux se ferme à sa famille et s'ouvre sur la communauté de ceux qu'on n'entend pas, aux premiers rangs desquels ses collègues sont ses *alter ego*, une démultiplication de sa condition. La catégorie de ces hommes s'ouvre encore un peu plus dans le partage de la souffrance.

Elle s'ouvre même à *Jeanine, ancienne secrétaire de direction*¹, forcée à rejoindre *cette équipe de techniciens exclusivement composée d'hommes* suite à une *reconversion improvisée*. Elle qui *ne savait pas percer un trou ni tirer un câble* s'est pourtant fondue dans le service. La catégorie des hommes est étendue aux femmes du même genre, et tous *partagent l'amertume et souffrent du silence de la hiérarchie face à la fragilisation de la profession*. Le silence grave qui règne dans l'atelier et les regards sombres forment cette communauté des souffrants, bien qu'ils soient *isolés les uns des autres*. L'ancienne communauté des collègues s'est retournée sur son envers obscur, un paysage de vivants-morts. Max avait cette *attitude plus effacée, presque absente, passant des heures entières sans adresser la parole à quiconque*². L'ambiance est au plus sombre, bien qu'au bord de l'exaspération.

Cependant, au milieu de ces chantiers *cauchemardesques* et des exaspérations, les repas du midi au réfectoire sont l'occasion de *rires complices*. Ici, on peut se moquer de l'absurdité. Le réfectoire est l'unique lieu de l'entreprise qui peut encore y échapper pour maintenir la tradition du partage du repas. L'unique lieu où la communauté se reforme dans ce rire. On peut rire du non-sens, lorsque le chantier où l'on a perdu la face est loin et qu'enfin le revers comique du tragique peut jaillir. Chacun des chantiers vécus dans la solitude peut y être raconté. Seul le trait d'esprit en vient à bout pour un temps, un temps où la communauté se reforme. L'éclat de rire perce le mur de ceux qui sont divisés entre leur conscience professionnelle et leur colère, et retentit sur tous. Le rire ouvre sur ce temps court et précieux où le monde n'est plus divisé de la même façon ; d'un côté, il y a la communauté, de l'autre, le néant. Si la solidarité ne trouve plus où s'exercer, le rire des zombies offre le service minimum de l'amour pour les lier. Cette moquerie retourne la valeur de la situation pour l'offrir à ceux qui, dans l'adversité, restent des *copains* et partagent cette condition commune. Car ceux qui rient sont ceux qui, selon l'expression de Lacan, sont de la *même chapelle*. C'est la trace du partage, celle qui passe par-dessus le bord des différences. Ainsi, il reste à ceux qui sont aliénés de la même façon de pouvoir en rire ensemble, et rire du ridicule de celui qui par ailleurs les soumet. Le rire aigre peut se moquer de l'inconsistance sans pour autant venir à bout du fait qu'elle les a détrônés. Ainsi le rire désigne tout autant celui qui ne rit pas et

1 *Ibid.*, p. 113.

2 *Ibid.*, p. 109.

inscrit devant lui une ligne de démarcation qui fera une nouvelle offre de classification.

Mais le silence préserve également son fils Sullivan. Lorsque Yonnel a eu peur que *des pans entiers de sa vie ne s'effondrent*, il a *commencé à s'inquiéter pour son fils, en se demandant comment il allait réagir au brusque décrochage de son père*¹. L'image limite du père contre la chute est également la sienne. C'est le risque que le drame se déplace sur la génération suivante qui borne la chute vers le pire. Alors que le passé s'enterre peu à peu, la figure paternelle poursuit son ouvrage en déportant la possibilité d'un avenir. Être un père pour son fils, c'est lui avoir transmis l'image forte d'un père pour armer l'enfant à *prendre une place dans la vie active*. L'ordre symbolique est préservé sur ce lignage paternel. Car l'ultime crainte de Yonnel Dervin serait que son fils ait *honte de lui*. Toute cette honte qu'il supporte jour après jour ne doit pas franchir la génération, au risque que tout soit englouti. La *fierté* tient sur le piton ténu mais rocheux de la fonction paternelle dont seul le fils à son tour pourrait avoir à témoigner. La dignité est le trognon phallique, ce qui reste lorsque le monde signifiant a disparu. Le *caractère fort* des Dervin se transmet en *souffrant en silence* et malgré les dégradations les plus importantes.

Yonnel pourtant, dans d'autres circonstances, ouvrait *toujours sa gueule*, au point que sa femme, *pour s'amuser, se moquait parfois de son tempérament d'Ardennais têtu, fort en gueule et insoumis*². Ainsi, l'issue de toute la reconnaissance que le travailleur ne peut plus obtenir et qui inexorablement draine le destin de l'esclave aboutit sur le fils. C'est de lui, de sa reconnaissance dont tout dépendra. Car c'est *en qualité d'hommes de l'Est* que les hommes se reconnaissent dans le mutisme. Il a *supporté les regards suspicieux et les remarques désobligeantes de la hiérarchie*³, *enduré les commentaires atterrés des clients, digéré la brusque métamorphose de son entreprise et le lent goutte-à-goutte des brimades, des frustrations et des humiliations*. Mais c'est dans le regard de son fils que la valeur de tout ceci dépend.

Le dernier bastion symbolique tient dans la survie du phallus. Cette petite différence qui les fait hommes et qui ouvre à une sociologie des hommes qui se reconnaissent entre eux. Le père et les collègues reprennent du service depuis le temps des PTT pour maintenir ce qui n'a plus rien d'Idéal mais qui doit Être gardé. Cependant la communauté des hommes qui se comprennent même lorsqu'ils ne parlent pas attend de redonner la forme superbe des origines. Elle attend la compréhension du dernier des fils. Le feu sacré maintenu sur la diade de Yonnel et de son père ne tient plus que sous le regard du dernier des aspirants, devenu seul juge.

Lorsque après tout ceci Yonnel Dervin écrira, le verdict de sa descendance sera tombé. Un jour après son passage à l'acte, son fils *a lâché au téléphone* :

*Ce que tu as fait, c'est vraiment une énorme connerie. Il faut être le roi des égoïstes pour ne pas avoir pensé à maman, pour avoir imaginé de la laisser toute seule face à tout ça... Dis-toi bien qu'après tout, ces cons-là, t'en as rien à faire ! Et puis, faut tout de même pas exagérer : tu as un boulot, un salaire, une famille. Il y a des gens qui sont plus à plaindre que toi*⁴.

La série qui s'ouvrait par son père, passait par Yonnel et s'étendait sur les collègues attendait la compréhension du troisième pour valider la cohérence. Cependant cela n'eut pas

1 *Ibid.*, p. 162.

2 *Ibid.*, p. 77.

3 *Ibid.*, p. 153.

4 *Ibid.*, p. 190.

lieu. L'image limite n'a pas atteint la compréhension du dernier d'entre eux et n'a pas dès lors pu reformer l'illusion de l'ensemble. Bien que Yonnel pense avoir *évité la catastrophe dans la mesure où Sullivan,  g  de vingt-trois ans, [ tait] désormais capable d'affronter la situation sans vaciller*, il reste persuadé que son fils a été atteint par son passage à l'acte.

C'est sur cette image du fils entamé que l'accusation porte. France Télécom est renvoyée à cette limite où elle *aurait pu* avoir raison de lui. Cet Autre qu'est le fils, celui que l'on attend dans la succession, fait un appel à la question de l'Autre. L'entame qu'il aurait eu à subir se fait preuve qu'il y a un Autre qui a présidé à tout et dont la densité tient dans l'impossible pardon que cela lui aurait valu:

*Rétrospectivement, c'est peut-être cela que j'ai le plus de mal à leur pardonner*¹.

Cependant le fond d'énigme propre au sujet et laissée en suspens par la dureté du fils, reste aux prises de la culpabilité de Yonnel pour en poursuivre l'ouvrage. Le savoir de l'esclave relève alors la nécessité de maintenir des différences échelonnées dans l'ordre des coupables. Le savoir surplombe toutes les retombées interprétatives et toutes les accusations intimes dont Yonnel pourrait faire l'objet sur le socle de cette vérité : l'origine du changement ne vient pas de lui, rien n'aurait été si loin sans cette condition première, sans cette pente du désir qui, n'est jamais hors de sa dépendance du désir de l'Autre. Le savoir intime de l'esclave est l'ocre de son aliénation et d s lors qu'il est empêché de suivre sa version dans le fils , c'est à formuler l'énigme sociale qu'il prend l'envergure qui lui revient.

Dans quelle société vivons-nous ? Qu'étais-je devenu ?

Dire à des femmes — Localités pour une intention

Jamais il n'aurait *envisagé de consulter un psychothérapeute parce qu'[il] était convaincu qu'une telle démarche consisterait à ressasser [ses] déboires et risquerait de [l']affaiblir encore un peu plus*³. Une telle démarche lui *paraissait aberrante* dès lors que *le plus naturel regret du travail bien fait put déboucher sur une souffrance pathologique*⁴. Le silence ne trouve que peu de brèches et celle que lui prescrit la société d'aller consulter un psychothérapeute pour venir traiter sa souffrance ne répond pas à la mesure sociale dans laquelle elle s'inscrit. Au contraire, le dispositif thérapeutique comporte le premier risque de renvoyer la part objective de sa plainte dans le désert et le second risque didactique de centrer plus encore la part subjective sur la voie sans issue empruntée par le symptôme.

Même s'il souhaite s'en extraire, Yonnel est déjà engagé sur la voie de son inconscient et du destin fantasmatique qui le lie à l'entreprise, bien au-delà de toute possibilité contraire. Il ne s'agit pas de *se dire* mais de chercher à *dire* cette chose qui n'est pas en mesure ni d'être énoncée ni d'être entendu, car le sujet du regret ne se rétracte pas à sa souffrance mais contient le monde auquel il appartenait. Il ne peut y avoir de psychothérapeute à qui adresser une demande qui va naturellement à l'entreprise dès lors qu'il n'y a pas d'Autre plus apte ni à

1 *Ibid.*, p. 163.

2 *Ibid.*, p. 164.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

recevoir sa plainte ni à occuper le lieu central et foncier entre ce que la société a fait de lui et la question qu'il lui pose en retour. Au reste, il n'y a plus rien d'Autre, plus rien dans l'Autre que le travail au joint de la question sociale qui passe la frontière du langage comme il n'y a plus rien d'autre à remettre en circulation s'il n'y a pas de lieu pour en accueillir la vérité.

Seule la confiance peut faire une trouvée, c'est-à-dire un don de parole qui sera sûr de recevoir bon accueil. Ainsi, ce n'est pas par le langage que passe toute la compréhension de ce dont il s'agit. Être compris pour rien est la seule chose qui reste lorsque l'Autre est devenu hostile. Seule une voie régressive se dégage, celle qui redescend de l'Autre sur un autre compréhensif. Les collègues sont de ceux-là. Ils sont cette localité intermédiaire entre le sujet et l'entreprise, où l'inconscient peut encore un peu s'identifier hors de lui. Cette localité intermédiaire entre l'interne et l'externe, entre l'individuel et le social, contient tous ceux qui se situent sur ce savoir qu'ils ont en commun. Entre Yonnel, l'équipe et la société s'organise un étalonnage qui vise le symbolique. Le corps des collègues vient recouvrir la rupture qui a séparé l'entreprise de ses salariés.

Mais alors que le partage ne correspond à aucun accollement, aucune fusion de chacune des solitudes, l'étendue des travailleurs souffrants est consistante bien que vide. Il n'y a pas de communauté de la souffrance sinon celle d'une condition humaine. Cependant, cette étendue est la configuration d'une masse qui s'identifie à son fond perdu, bien qu'elle ne réponde pas aux critères freudiens de la masse. Car ce n'est pas qu'elle ne fait pas cas des souffrances, au contraire, le cas est trop présent. Pourtant, l'étendue de cette compréhension court à rejoindre la superficie de ce qui, hier encore, faisait masse. Ceux qui hier encore se reconnaissaient dans la masse travailleuse continuent de se voir sans pour autant qu'il trouve un langage pour s'extraire ensemble de leur solitudes. Le rempart devant ceux qui sont pourtant si proche donne à la formule *Nous ne sommes rien soyons tout*¹ un accent de vérité radicalement différent du précédent, différent à l'exception seulement du précipité social auquel elle conduisait dès lors qu'on pouvait la prononcer.

Ici, les collègues sont encore la planche d'appui qui mène Yonnel vers l'entreprise mais chacun d'entre eux ne supporte plus que sa question mortifère lorsqu'il se demande qui il est. C'est pourtant encore l'équipe qui occupera la place du Sphinx qui renvoie à Œdipe sa propre question. Elle renverra à Yonnel le miroir d'où il tentera de se saisir mais également celui qui démultipliera l'énigme vers la question plus large de société. L'équipe sera également le lieu pour la condition commune.

Il n'y a qu'avec sa sœur jumelle qu'il a vraiment partagé son cauchemar dans la mesure où, à la même période, elle a aussi connu d'importantes difficultés dans son métier et ses contacts professionnels². Unique en son genre, la parole que le frère et la sœur s'échangent s'ouvre sur le revers féminisé du partage. Plus proche et pourtant plus loin que les collègues, les coordonnées singulières de Yonnel et particulières de France Télécom, trouve ici les conditions pour une parole souffrante mais également pour une extension au-delà de l'intimité. La singulière similitude qu'offre bien plus sa sœur que ses collègues, propose d'en dénoter les mots pour en connoter le sens commun.

Ce qui se dit entre les souffrants n'aboutit pas sur une réponse, ce qui se dit résonne. Le cauchemar, même lorsqu'il se partage, ne fait pas communauté mais confirmation. Les damnés se voient, interdits et muets, car l'objet petit a dématérialisé est renvoyé sur

1 *L'Internationale*.

2 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 163.

l'universalité de l'angoisse et se propage à défaut d'un Autre pour en répondre. Dès lors, il n'y a aucun psychothérapeute pouvant répondre à la fonction sociale en attente que seule la communauté imaginaire des souffrants peine à contenir. Bien qu'elle ne puisse pas traiter l'angoisse et offrir une séparation qui tienne, elle poursuit son œuvre communiant là où les sentiments se partagent lorsqu'il n'y a plus rien d'autre à espérer. La communauté de ceux qui se comprennent alors qu'ils n'ont plus de mots pour communiquer est une vaste étendue qui ne connaît rien des détails intimes.

Nadia, la femme de Yonnel Dervin, occupe une place différente dans cette configuration. Elle le comprend, bien qu'elle ne partage pas sa souffrance. Elle en prend sa part, en le soutenant et en acceptant d'être le témoin passif et solide. Elle s'efface sous cette fonction qui est la fonction de l'amour qui recouvre ce qui fait impasse, ce qui ne trouve pas de résolution, du voile le plus inconditionnel de sa présence. Sa compréhension tient sur cette communauté de partage car dans le fond, elle ne comprend pas. Lorsque, pour le rassurer, elle lui dit qu'*il finira bien par les oublier*, elle est renvoyée à cette altérité radicale dont l'intention tient avant tout sur la clarté de sa bienveillance. Elle préserve ainsi *la maison*, le principe de ce qui s'étend par ailleurs et en opposition au travail, l'univers où Yonnel peut se ressourcer.

Si je n'ai pas craqué plus tôt, c'est assurément parce que j'ai pu puiser dans mon univers personnel de grands bols d'air frais qui, à intervalles réguliers, m'ont permis de reprendre des forces. Durant ces longs mois, Nadia m'a prêté sans faiblir une oreille toujours attentive, patiente et compatissante. Mille fois, je lui ai raconté les mesquineries du management ou le gâchis d'un chantier, sans qu'elle ne montre le moindre signe de lassitude. Souvent, j'ai pensé qu'elle devait en avoir assez, qu'elle allait finir par se fatiguer d'épauler un homme aussi manifestement affaibli. Avec le recul, je me dis même que j'ai pris un risque énorme en me montrant ainsi, vulnérable et à bout de forces. Mon épouse a cependant puisé en elle suffisamment d'amour pour m'accompagner sans faiblir durant cette longue et pénible traversée¹.

Entre eux, il ne s'agit pas d'une communauté de la perte, mais d'une communauté du manque. Le manque constitutif qui la fait femme devient le principe qui supporte ce qui ne le fait plus homme. C'est ainsi qu'elle propose un encadrement pour la perte abyssale dont Yonnel est l'effet. Elle maintient l'essentiel du sentiment de la vie pour que la perte elle-même soit amputée de ce qu'elle maintient encore. Yonnel Dervin *imagine que certains hommes supporteraient avec difficultés que leur épouse les remplace dans la conduite de la famille²*. En remettant l'objet phallique à sa femme, il s'écarte de la transmission masculine du flambeau pour entrer sous la garantie de l'amour, le socle qu'il ait de plus solide lorsque tout se délite par ailleurs. Alors qu'il tourne sur lui-même, ce nouveau bercail maintient l'essentiel pour qu'il soit encore parmi les *derniers à plier*.

Entre sa sœur et sa femme, nous pouvons saisir ce qu'il en est de ses conditions pour Dire. L'une partage l'angoisse, l'autre fait contrepoint. À Nadia, il dit la colère, expression des restes de l'homme qu'elle entend comme il se doit en lui offrant un élevage de chiots dans leur jardin.

Il m'apparaît aussi que ma vieille passion pour le dressage canin m'a, durant la longue période qui a suivi l'ouverture du capital de FT, permis de tenir bon. Cent fois les sorties avec Jo, mon berger belge malheureusement disparu en 2006, m'ont aidé à oublier les minables tracasseries de l'atelier. À mesure qu'un sentiment de dévalorisation s'est emparé de moi, j'ai puisé dans la pratique de la compétition une fierté, une reconnaissance précieuse au sein de la petite communauté des dresseurs de chiens. À deux

1 *Ibid.*, p. 153-154.

2 *Ibid.*, p. 162.

reprises, en 2000 et 2002, j'ai même remporté le titre de champion de France. Si je n'avais pas eu cette soupape, j'aurais sans doute perdu plus tôt toute confiance en moi. Grâce à l'admiration de mes pairs, au contraire, j'ai longtemps pu préserver, durant ces week-ends de détente, un semblant d'estime que mes supérieurs hiérarchiques, tout au long de la semaine, remettaient régulièrement en question¹.

Elle ouvre sur la contre-figure par où tout pourrait reprendre. Figure maternelle pour que l'ordre régressif, que la fonction du père poursuit, trouve un accueil. L'inconditionnel maternel, qui était là avant même que la Loi du père n'entre en fonction, reprend du service pour que Yonnel protège ses arrières. Acceptant le refuge, il s'y maintient. Ainsi le giron des PTT définitivement perdu trouve sa ressource dans un giron bien plus intime. Celui qui ressource lorsqu'on retourne aux sources. La maison familiale qui fut par le passé le bout de la chaîne du travailleur qui œuvrait à nourrir les siens est le reste et le socle à la fois. Ouvrage sanctuarisé pour accueillir l'Être du souvenir. Le travail est encore la scène où l'inconscient du sujet suit son processus, mais dans les coulisses, il reste un lieu pour se loger.

Il estime avoir pris le risque important de perdre l'amour de Nadia, en s'ouvrant ainsi à elle et en jouant ainsi son va-tout sur la scène familiale mais ceci lui a permis de voir en elle le reste d'un Autre auquel il pouvait dire parfois :

Je me lèverai quand j'aurai fini de dormir, disais-je à ma femme, désireux de montrer que France Télécom, à l'avenir, ne me dicterait plus sa loi².

Mais alors, on comprend que la scène fantasmatique, ici aussi, suit sa travée et cultive le désir de subversion. Bien qu'il soit impossible de lutter, ici on peut le clamer jour après jour et maintenir dans le discours ce qui ne peut pas se réaliser dans la réalité.

Dès lors, l'impasse n'est pas levée, au contraire elle le renvoie à la culpabilité de s'être, quant à lui, détourné de sa femme. En déposant les armes à ses pieds, il renferme le ferment d'une lâcheté et le renvoie à cette nouvelle position intenable entre maintien et détumescence.

Dans cet univers dont il est la clef, la voûte a tourné sur son axe depuis l'époque des solides travailleurs. Il est entré dans l'ère inédite d'une féminité d'homme. C'est-à-dire d'un manque qui ne répond plus tout à fait aux exigences phalliques, mais qui doit composer avec l'aspect définitif de sa condition. Il y trouve une possibilité infime et infiniment présente pour une nouvelle modalité de désir, l'intention d'un désir poinçonné à sa propre extension.

Et en route pour ailleurs

L'écriture de Yonnel Dervin, c'est-à-dire le champ sémantique qu'il utilise après coup, rend compte de tout ce déplacement avec un vocabulaire des plus simples. Ce qui n'était d'abord qu'un *vent mauvais* est devenu par la suite *une tempête* qui a tout balayé. Quelque chose a disparu, emportant le monde signifiant tout entier. Dès lors, le rapport qu'il entretenait à la jouissance s'est renversé. Délivée du travail et de la réalisation quotidienne des chantiers pour

¹ *Ibid.*, p. 154-155.

² *Ibid.*

faire vivre sa famille, sa jouissance a pris du galon pour ouvrir son territoire sur l'humanité la plus large.

Précédemment les fins de chantiers étaient l'occasion quotidienne pour que la satisfaction du *travail bien fait* ouvre sur la joie des fêtes entre collègues accomplis. Désormais, cette pulsion accrochée au travail, cette *triebepresentanz*¹ comme la nomme Freud, est ce qui reste lorsque tout s'est délité par ailleurs.

Elle porte le sujet à l'errance, non pas celle qui divague, mais celle qui vagabonde. Non seulement France Télécom n'est plus la *maison-mère*, mais elle renferme le danger de voir la pulsion se déchaîner au sein de la *firme*. Dès lors, elle suit le destin de l'errance. Le traitement que le travail n'opère plus sur la Chose dervinienne s'est retourné sur son envers et attend une réforme, une nouvelle modalité pour le collectif qu'elle a dissous. La maison familiale devient ce lieu où quelque chose s'établit pour maintenir un socle sur une antériorité plus profonde qui en appelle au *giron*. Il offre à la pulsion laissée vacante l'étendue naturelle de la forêt environnante pour le sujet de l'exil. Contre l'œuvre commune des hommes, une autre multitude s'ouvre, celle des origines, avant toute construction culturelle. Un lieu pour se reposer sans être inanimé. Au contraire, la nature ouvre à cette vivacité de la vie non bordée. Là, la jouissance n'est pas encore morbide et la fuite signe le règne du vivant auquel il aspire.

Son champ professionnel, restreint à l'extrême, s'ouvre également sur l'étendue du réseau routier. *À travers champs*, il sillonne une géographie *des chemins de traverse* sans utilité propre, les autres voies, itinéraires bis qui n'existent que lorsque l'on quitte la voie principale obstruée. Celles qui s'interstient entre les lieux dédiés et référencés et qui ne sont pas faites pour rallier les murs intangibles des endroits bien signifiants. Les chemins qui sillonnent et se perdent dans la nature précédant les routes du fret, de la cargaison des marchandises. Là, il se sent *détendu et confiant*. L'errance s'y fait voltige avant que son *corps commence généralement à se charger d'un stress qui ne faisait que croître à mesure qu'il approchait du centre France Télécom*².

Jo également, son *cher berger belge*, ouvre cette nature sur une autre humanité. Leurs *sorties* en forêt l'ont aidé à *oublier les minables tracasseries de l'atelier*³. Car Nadia ne peut lui apporter le même soulagement puisqu'il ne peut pas l'êtreindre en sanglotant comme il le fait avec Jo. Il est certain qu'il ne le jugera pas puisque Jo ne parle pas. Il est le regard neutralisé d'une bienveillance absolue, capable d'accueillir ce qui réclame de s'évacuer. Ce qui est impossible à dire adresse son sanglot à Mère Nature. Là, elle n'est plus tout à fait la sauvage et la lointaine mais la fidèle, la présence infaillible. Sortie de son état indomptable, elle renvoie sur l'Être de Yonnel lorsqu'il rejoint la plus pure familiarité domestique. En effet, entre Yonnel et Jo, il y a un consensus dans l'aliénation.

Lorsqu'en 2006, Jo meurt, Yonnel se retrouve désormais *totalemtent seul, face à l'adversité*⁴. L'animal signait la dernière présence de cette humanité même quand le langage a disparu. Yonnel est inconsolable. Jo était l'écoute absolue, la tristesse partagée qui n'attend rien, figure virginale d'une compassion qui pourrait être naturelle. Leur complicité était le lien le plus absolu, la substance du lien lui-même, ce qui raccroche le sujet à un autre et au sentiment de la vie. Lorsque Jo meurt, c'est la mort elle-même qui s'impose, la perte est définitive cette fois.

Ainsi, la disparition de l'Autre qui était censé attendre quelque chose de Yonnel est remplacée par autre chose. Le monde de France Télécom disparaît et ouvre celui de tous

1 Freud, S, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), Paris, Puf, 1965.

2 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 158.

3 *Ibid.*, p. 154.

4 *Ibid.*, p. 171.

ceux qui n'ont d'autres mots. C'est alors en débordant le monde vers l'inanimé et le naturel qu'une figure de Bonté surgit d'entre les morts-vivants. Bien qu'elle ne réponde pas de la perte symbolique, elle s'oppose à l'Autre, comme le Bien s'oppose au Mal.

IV - L'empire acéphale de l'Inconscient

Corps laborieux

En décidant de faire seulement son travail, il n'a fait que rogner sur son désir transgressif. Non seulement cela ne l'en a pas dégagé, mais le désir refoulé se fait d'autant plus sentir. En effet, aucun conflit ne peut aboutir en sa faveur ; au contraire, ils ne font que le desservir et le faire passer pour un réfractaire au changement. Le langage est devenu totalement impraticable, même à exprimer une frustration. Alors, *en cas de conflit avec la hiérarchie*, il s'est mis à *relativiser*¹ pour ne pas *se ravager la tête*². Mais le résultat est à l'envers. Puisqu'il n'y a plus de possibilité dialectique, son esprit reste aux prises avec l'angoisse, et son corps de l'épuisement.

Ainsi, l'été 2009, Yonnel Dervin ne prend pas de congés. La contradiction du sujet qui ne prend pas le repos auquel il peut prétendre et redouble de travail signe ce désir dont il s'est détourné. L'agitation n'est plus contenue et passe par-dessus les bords du temps réglementaire que l'on a coutume de consacrer au travail.

*[...] enchaînant les journées de travail sans avoir la moindre notion du temps. Seule respiration dans cette morne succession, j'ai résolu de consacrer tout mon temps libre à des travaux de terrassement, de maçonnerie, de peinture ou de jardinage afin de m'occuper l'esprit autant que possible. À la longue, en effet, j'ai fini par comprendre que l'inactivité, parce qu'elle favorise l'ébullition de mon cerveau, était mon plus redoutable adversaire*³.

Il ne prend plus congé de son aliénation à ce désir de l'Autre, il en est envahi, et il n'y a aucun vagabondage qui pourra la résorber. Elle se creuse jusqu'au noyau de son errance intime et le remplit *de pensées aussi douloureuses qu'anarchiques. C'est à devenir fou*. Le contrat de travail ne semble plus remplir sa fonction de bord. Une jouissance morbide passe par-dessus et entraîne le sujet zombie et agité. C'est parce qu'il ne peut pas accéder à la castration, c'est-à-dire la fonction de la frustration dans son désir, que le zèle tente de surpasser l'impuissance et d'engager le sujet dans un cisaillement tel que pour venir à bout de l'épuisement, il faut produire un effort supplémentaire. Dans cette descente aux enfers, le temps n'existe plus, et *le tourbillon de ses pensées ne rêve que de tout envoyer valser*. En allant contre son désir, il n'y a d'anarchie que pour celui qui pense en réalité en sens contraire de ce qu'il voudrait faire. Dès lors, le corps jouissant largue les amarres des pensées inavouables pour travailler comme un automate.

1 *Ibid.*, p. 156-157.

2 *Ibid.*, p. 157.

3 *Ibid.*, p. 172.

L'image du travailleur a fait le tour d'un cycle comme elle a fait le tour d'un siècle. Sa figure déconforte rejoint celle de l'ouvrier automate de *Metropolis*. Lorsque l'icône qu'il était devenu entre-temps se resserre et réduit le sujet acéphale à son corps laborieux.

Le domaine de la lutte qui ne se joue plus sur la scène sociale se referme sur le sujet. Il devient dompteur de lui-même bien qu'il ne maîtrise plus rien. À ce moment, Yonnel n'est plus l'homme qu'il était. Il est désormais recouvert de l'habit du technicien dont on ne veut plus. C'est-à-dire même plus l'habit, mais la dépouille du technicien mort. En n'agissant plus que comme un automate, ses gestes le précèdent.

Pris dans une activité incessante, il est au bord de *l'effondrement*¹. La logique du désir a inversé la tendance de son rapport au désir de l'Autre. Elle est passée d'une logique phallique à celle d'un collage. Il est l'objet qu'il pense être dans le désir de l'Autre. En remettant le Phallus à sa femme à la maison, il poursuit au travail une trajectoire qui se féminise. Celui qui est déjà un homme et un père est désormais une autre chose ne trouvant aucun repos, comme un Être total qui ne serait pas divisé.

Une inconscience professionnelle

*Inexorablement, au fil des derniers mois, j'ai eu la sensation de perdre ma dignité, et même ma personnalité*² dit-il.

Il ne peut plus mettre l'accomplissement de sa personnalité à l'épreuve du travail. Celle-ci erre sans gravité, mais pas sans direction. En effet, ce que la personnalité tend à rejoindre, c'est le symptôme du complexe dans lequel elle est prise. L'imaginaire et le symbolique se collapsent pour que le sujet tende à occuper la place signifiante du symptôme du corps social. Il est désormais situé sur le vel de sa propre personnalité, sur le hiatus de son propre rapport signifiant au monde, là où la société du travail ne veut plus de ses travailleurs dès lors qu'ils représentent une charge, une somme à dégraisser.

*La surveillance et l'insécurité de l'entreprise se sont insérées dans mon cerveau et elles guident désormais chacune de mes actions*³, nous dit-il.

Il n'y a plus de signifiant qui soit Maître à bord de France Télécom pour en guider et en ordonner la marche des désirs, il ne reste de lui que le regard malveillant sous lequel Yonnel Dervin se liquéfie pour devenir l'automate qui répond à la question de la société lorsqu'il nous dit :

*Finalement, je me demande si l'entreprise n'a pas raison de dire que « les techniciens dans mon genre, trop âgés et trop coûteux, ont aujourd'hui fait leur temps »*⁴.

Durant cet été 2009, il leur a été demandé, à lui et à ses collègues, d'aller travailler *chez les résidentiels*. Bien que ce soit un travail moins qualifié, Yonnel s'est aperçu qu'il n'y était pas formé. C'est pour lui une rétrogradation qui achève ce reste de compétence d'une part, et qui révèle d'autre part l'inutilité qui est attendue des techniciens. Il était déjà un *bon à rien* tout en ayant été l'un des meilleurs.

1 *Ibid.*, p. 162.

2 *Ibid.*, p. 161.

3 *Ibid.*, p. 161.

4 *Ibid.*

Mais là, la contradiction est à son comble. Elle est Réelle puisque les chantiers chez les particuliers sont *trop durs* bien que *trop faciles*. Il a alors *définitivement cessé de se battre*¹. Le sujet du symptôme est hors compétition, hors classement, déclassé. Ni débutant ni bon à rien, ni fort ni vaillant, ni 0 ni 1, il tombe dans le vel pour révéler la contradiction du système. Revers et im-production de tout un discours d'optimisation des coûts. Le sujet occupe cette place intenable d'être la vérité du système, celle qui fait tache sur le mur d'un discours comptable.

Cet été-là, une *ambiance lugubre gagnait l'équipe*. Cette mutation, bien que temporaire, a raison du dernier va-tout et des rires des collègues. La dérision ne suffit plus pour affronter le réel pourtant dérisoire. L'ambiance lugubre remplace définitivement le lien social. Le symptôme *d'inutilité* ne rejoint pas seulement la dimension de vérité du discours, mais également la forme du groupe. Exception parmi ses semblables, Yonnel est à l'épreuve de sa souffrance singulière.

Ce qu'il nous apprend, c'est le pas supplémentaire que le sujet franchit par rapport à l'idée de *conscience professionnelle* telle qu'Yves Clot l'envisageait². Hier encore, c'était *un sursaut de conscience professionnelle*³ qui poussait Yonnel Dervin et ses collègues à *corriger le tir et chercher à sauver des chantiers défectueux*, comme s'ils étaient responsables de ce naufrage. Désormais, ce n'est plus de cela qu'il s'agit, mais bien plutôt de ce que l'on pourrait qualifier d'inconscient professionnel. Chacun reclus dans sa jouissance mortifère occupe quand même une place dans l'Autre. Ils ne font plus corps, et pourtant, chacune de leurs souffrances intimes est le revers d'une communauté.

Cependant, cela va plus loin encore. Cette inconscience professionnelle qui pallie les dysfonctionnements de France Télécom en s'esquintant sur des chantiers irréalisables est au service d'une jouissance qui se récupère. Car en se rendant seul responsable des chantiers bancals, c'est tout France Télécom qu'il dédouane. Il retrouve ici une utilité, même mésestimée. Bien que sa hiérarchie lui propose de faire entendre aux clients que les nouvelles technologies sont difficiles à maîtriser, et que les méthodes se sont complexifiées avec l'arrivée des nouvelles technologies, il le prend à son compte et endosse la faute auprès des clients. France Télécom, lavée de tout soupçon, peut poursuivre son chemin vers le progrès quand le dernier de ses techniciens a pris sur lui un *sursaut de conscience professionnelle* plutôt inattendu.

En refusant d'être *pédagogue* auprès des clients comme l'y invite sa hiérarchie, il s'assure que c'est une ineptie au regard de la réalité de terrain, au regard de ce qui se vit sur le terrain. Car pour lui, l'argument ne sert rien d'autre que les profits réalisés sur le dos du client. Son acuité est particulièrement sensible à démasquer la jouissance de l'Autre sans pour autant pouvoir reconnaître la sienne. Il ne voit pas quelle dernière utilisation il fait de sa technique obsolète. Il la met au service de son savoir d'esclave. Il sait ce qu'il y a d'inhumain lorsque le travail lui-même n'a plus sa place dans les grandes préoccupations de son temps.

Ainsi, et bien qu'il refuse de se *fondre dans le moule que la boîte a imaginé pour eux*⁴, Yonnel y répond trait pour trait. Il s'excuse platement du haut de sa conscience professionnelle. Il prolonge ainsi l'inutilité de la technique sacrée devant le public client et témoin et unit encore un peu son destin à la boîte. Car rien dans ses justifications ne peut redresser *l'image désormais écornée de l'entreprise dans les yeux du client*, nous dit-il.

1 *Ibid.*, p. 167.

2 Telle qu'Yves Clot y voyait une explication.

3 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 160.

4 *Ibid.*, p. 161.

- C - PRÉCIPITÉ

I - L'Événement ou le temps moins Un

Une annonce — Réification du désir de l'Autre

Ce qui se passa le 8 septembre 2009, Yonnel, qui n'en finit pas d'y repenser, l'écrit deux fois dans son livre. Une première fois en ouverture :

En milieu d'après-midi, mon manager m'a convoqué dans son bureau et, l'air vaguement gêné, m'a annoncé ma mutation d'office vers une voie de garage. Après avoir invoqué les impératifs économiques, les «- restructurations-» indispensables au sein de l'entreprise et autres couplets que je connaissais par cœur, il a annoncé son verdict humiliant :

– C'est un peu délicat à dire, mais... tu es arrivé aux limites de tes capacités. Je pense qu'à ton âge, tu ne progresseras plus beaucoup¹.

La nullité de Yonnel est censée justifier la décision prise par France Télécom, mais la gêne de Thierry Leclan, *vague*, incertaine et confuse, ne lève pas le doute au contraire, pour Yonnel, cette gêne signe même un aveu. Le trouble, dans cette situation embarrassante et contraignante, est le signe que l'argument est fallacieux, mais également le signe que derrière la décision de France Télécom, il y a quelqu'un, Thierry Leclan, pour en être gêné, bien qu'il en soit l'accessoire et le bras armé. Sous le discours de façade, il y a quelqu'un pour culpabiliser. Et c'est parce que l'objet de la gêne est précisément Yonnel que le signe vaut également pour lui. Le désir d'un Autre prend forme lorsque la décision officielle se mêle aux sentiments pour ouvrir sur un événement qui pose question.

Ce face-à-face transforme la configuration des relations entre Thierry et Yonnel d'abord, et avec France Télécom ensuite. Que Yonnel soit un *bon à rien* ou non n'est plus l'objet de la question mais l'alibi pour qu'un désir de l'Autre s'y appuie et s'annonce. Yonnel change dès lors de statut, la pente de *la descente aux enfers* vient de trouver sa limite en son fond et s'interrompt pour autre chose qui n'est pas encore décidé. À cet instant, Yonnel est le dernier, celui qui est au bout de ses capacités. Mais également le premier visé de cet échange. Toute la logique à l'œuvre chez France Télécom vient de redescendre sur lui. Désormais, c'est son heure.

La gêne de Thierry Leclan y insère un doute quant à ses intentions personnelles. Yonnel sort de sa position d'incertitude. Il n'est plus le réprouvé, mais celui dont on peut avoir pitié. Ce sentiment que l'on réserve aux plus faibles, et qui déploie toute la puissance de celui qui l'éprouve.

Ce qui s'installe ici est le fond sur lequel se pose le processus lorsqu'il ne progresse pas, mais qu'il suit la logique régressive. Il atterrit sur ce fond sous la forme pré-dialectique du

¹ *Ibid.*, Chapitre I, « Coup de poignard », p. 12.

face-à-face où s'animent les jouissances perverses du Maître et de l'esclave¹. L'enjeu redescend sur cette scène où les sujets s'effacent au profit des victimes, renvoyées à leurs bourreaux. Le discours, lorsqu'il est impératif, lorsque rien ne peut y déroger et que dans son intermédiaire le socle jouissant s'anime, renvoie sur cette scène primitive où le sujet est objet sous un joug tyrannique.

Lorsque Thierry Leclan avance que *c'est un peu délicat à dire...* la délicatesse qu'il met en avant est le signe de son énonciation propre qui s'insinue dans le discours. Il est lui-même soumis à l'injonction managériale de mutation, mais il se trouve dans cette position de devoir justifier que cette décision engage le destin de Yonnel. C'est donc en douceur qu'il convient de faire porter le chapeau à celui dont la fragilité devient l'argument.

L'autre vérité, celle où Yonnel est un *technicien hautement qualifié avec un emploi qui nécessite un réel niveau d'excellence dans son travail*², est effacée pour haute Raison d'Entreprise. Au niveau de Yonnel Dervin, de ce qu'il perçoit et de ce qu'il reçoit, cet autre s'insère entre lui et le désir de l'Autre pour y introduire un supplément pervers. Cet autre devient le support de toute la question puisque France Télécom est inaccessible.

L'argument de Thierry Leclan, qui prend à témoin *la limite des capacités*, est de trop. Il *précipite l'anéantissement*³ de Yonnel. On vient de lui mettre *la tête sous l'eau* avec violence, comme un *coup de poignard*. Mais alors qu'il peut supposer l'implication de l'autre, l'effondrement ne vient pas seul, la colère l'accompagne :

*Mon âge ? J'ai quarante-neuf ans et l'on sous-entend que c'est déjà trop tard*⁴.

La colère le décentre de lui-même au moment où l'événement ne concerne pourtant plus que lui. Il s'aligne sur la collectivité des injustices, des *éconduits, les rétrogradés, éccœurés par tant de mauvaise foi qui finissent par donner leur démission sans aucun espoir pour leur avenir. À moins qu'ils ne démissionnent de la vie tout simplement, en mettant fin à leurs jours*⁵, dit-il.

Le voile se lève avec la pas de trop pour faire apparaître enfin la vision d'ensemble sous la prise infaillible de sa nouvelle position de victime. Le fond du sujet, son énigme intime qui ne lui laisse aucun répit, trouve dans la malhonnêteté si criante de Thierry Leclan le ressort pour la retourner à l'extérieur, pour l'extimer dans le social.

On voit ici un embranchement de cette énigme, fond et socle de tout sujet, qui s'en retourne à l'envoyeur, qui s'en retourne au social lorsque l'annonce fait annonciation, c'est-à-dire lorsque ce qui prétend le définir comme un *bon à rien* réalise la prédiction de Didier Lombard⁶, énoncée plusieurs années auparavant. Ici, la fonction de l'énigme arrive à son terme pour se retourner sous forme de question : pour quoi ?

C'est au niveau où la jouissance en jeu au niveau de la pulsion de mort renferme celle du plus-de-jouir, que Thierry Leclan jouit un peu plus de sa position que ce que lui ordonne le discours. La position de Yonnel, en tant que celle de *bon à rien*, est la production supplémentaire de tout le discours. Lorsque le sujet est en position de victime, il localise ce supplément qui est produit pour que l'harmonie morbide de l'entreprise se boucle sur le

1 Voir Partie I, la description dans le Chapitre C, « Une entrée dans la psychanalyse », III, « L'au-delà d'une binarité dans la jouissance », sous-partie « Structure dialectique ».

2 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 12.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*, p. 13.

6 Nous rappelons qu'il avait annoncé supprimer vingt-deux mille postes en trois ans.

truisme de la nullité du sujet.

Le souffrant au travail renferme la question de société lorsqu'il interroge la mauvaise foi de l'autre. Il vient en supplément indésirable de tout le discours qui met en avant la promesse technologique et la privatisation. Ce qu'il désigne, c'est que le discours contient le ferment d'une vérité de la jouissance dont le sujet est le témoin dès lors qu'il en pâtit et qu'il en est le déchet.

Cependant tout ne retourne pas au social. Yonnel, terrassé, n'a pas su quoi répondre. Les pensées se sont bousculées dans sa tête¹.

Lorsque Thierry Leclan, *faussement compassionnel, a tranché* :

– Tu seras plus à ta place au sein d'une équipe chargée de dépanner les téléphones des particuliers.

Yonnel s'est senti retourner à la case départ, en somme. Trente ans de vie professionnelle effacés, en toute bonne conscience², nous dit-il. La somme de toute son œuvre retourne au néant et avec lui le sujet auquel elle avait donné consistance. On lui a coupé la tête, et son corps sans tête, sans chef, retourne au bercail. Comme l'inconscient revient à la pulsion.

Abasourdi par cette ultime provocation, et sans m'attarder sur les mots de « consolation » qu'est venu me prodiguer son supérieur hiérarchique, je me suis levé sans un mot, j'ai marché vers la porte et suis reparti dans l'atelier. Là, comme un automate, j'ai saisi un téléphone sur lequel j'ai composé mon propre numéro. Lorsque Nadia a décroché, je lui ai dit que j'allais rentrer à la maison plus tôt que d'habitude. Puis j'ai salué les copains sans rien leur expliquer et je suis monté dans la voiture.

De retour du boulot, j'ai brièvement exposé la situation à ma femme qui, comme d'habitude, à chercher à me rassurer. Rapidement toutefois, j'ai coupé court à la conversation. Puis nous avons sorti le quad et nous nous sommes enfoncés dans la forêt dans l'espoir d'y trouver un peu de répit³.

L'affaire est faite, l'heure est enfin à la transgression pour repartir chez lui en pleine journée. Humilié par l'Autre désormais totalement hostile, il s'en décolle. Il n'y a plus de consolation qui vaille dès lors que le Rubicon est franchi, dès lors que Thierry Leclan a dépassé la limite en transgressant le bon usage des règles. Il n'y a plus aucun retour et Yonnel est momentanément sous l'emprise de son corps pulsionnel. Il sort.

Que s'est-il passé à cet instant dans mon cerveau⁴ ? se demande-t-il encore après coup.

Il n'a pas réagi, il n'a pas répondu à Thierry Leclan. La jouissance qui aurait pu se dégager en vociférant, même en pure perte, reste entière, entièrement tenue sur cette dignité muette. Dès lors, sa part de l'énigme reste viciée en lui, à cheval entre l'intime et le social.

Pourquoi n'est-il pas parti plus tôt, lorsqu'il *imaginait changer de métier* ?

Seulement voilà : je me suis accroché à France Télécom au point de donner à cette entreprise, année après année, les armes pour me briser⁵, dit-il.

Yonnel Dervin est totalement en prise avec l'énigme. La décision de France Télécom ne trouve pas d'explication. Elle reste encore à cheval sur la brèche entre *le poids de leur agissement et le parfaitement fondé⁶*. Il est cet homme dont le destin intime s'est toujours construit de manière solidement solidaire à celui de la Société. Il est dès lors parfaitement à sa place au niveau de la question sociale qui est posée puisqu'il est celui qui la pose à nouveau et de manière inédite :

1 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 13.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*, p. 13-14.

4 *Ibid.*, p. 177.

5 *Ibid.*, p. 178.

6 *Ibid.*, p. 177.

Que me veut-il ?

Il n'est plus assujéti au discours de l'Autre puisqu'il en est la réalisation, l'objet et le résultat. Dès lors, il reste sur la pointe où il ne se comprend pas lui-même, situé sur la méconnaissance fondamentale dont parlait déjà Durkheim.

Une nuit

Voici ce qu'il dit :

Je parle peu pendant le dîner [...] C'est ensuite, quand la lumière s'est éteinte, que mon esprit s'est mis à bouillonner.

Incapable de dormir, je vois maintenant ma vie défilé, obnubilé par les mots de mon chef de service qui tourment et retournent dans ma tête. Comment peut-il affirmer que j'ai atteint mes limites ? Comment peut-il me porter un coup d'une telle violence ? Comme chaque soir depuis des mois, je voudrais dormir, mais le sommeil, décidément, ne vient pas. Plus la nuit avance, plus il me semble évident que, cette fois, je n'ai pas d'échappatoire. La détresse, la souffrance me tétanisent. Fragilisé, humilié, je cherche en vain à me rappeler qui je suis. Vivre, soudain, me semble insupportable. Comment arrêter ce vacarme ? Je voudrais fermer les yeux mais la peur, toujours, m'en empêche. Soudain je sens la mort qui s'approche lentement de moi, comme une sournoise tentatrice. Je viens de basculer dans une autre dimension.

Ça y est tout est clair, même mon angoisse m'a quitté. Il ne me reste plus qu'à suivre la ligne droite jusqu'au moment où je me planterai une lame de couteau dans l'abdomen.

Voilà plusieurs heures que je mûris, seconde par seconde, ce scénario implacable. Dans un premier temps j'ai envisagé de précipiter ma voiture contre un arbre ou dans un fossé mais on aurait eu tôt fait de conclure à un accident de la circulation. J'ai aussi pensé à me pendre dans une petite pièce voisine de notre chambre à coucher. Hélas, dans ce cas, personne n'aurait compris la signification réelle de mon geste.

Puis l'évidence s'est imposée à moi. Je vais me tuer demain dans l'enceinte de France Télécom, au beau milieu de la réunion organisée par mon chef de service pour présenter les restructurations en vue. De la sorte, chacun comprendra que c'est la boîte, et la boîte seule, qui m'a cassé après toutes ces années de dévouement. Marié à une femme aimante depuis 1981, père d'un beau garçon de vingt-trois ans, entouré de nombreux amis et propriétaire d'une jolie maison située en pleine campagne entre Nogent-sur-Seine et Romilly, je n'ai aucune raison «- privée- » de mettre fin à mes jours. Je refuse donc qu'on puisse attribuer à mon suicide d'autres causes que le stress professionnel.

Le désespoir professionnel ! Par-delà le choc qu'elle va constituer pour ses témoins directs, ma mort doit être un message adressé aux patrons de France Télécom. Elle leur explosera à la figure. Je veux dire, le plus simplement du monde : «- Regardez ce que vous avez fait de moi- » De nous ! Car je ne suis pas le premier à avoir choisi cette solution extrême¹.

Yonnel a atteint la scène fantasmagique qui ouvre à toutes les questions et en premier lieu celle-ci : pourquoi le battre ? Pourquoi Thierry Leclan a-t-il fait cela et comment cela a-t-il pu en arriver là ? Son énigme et son savoir de la matière quotidienne se retournent sur sa fonction pour interroger tout ce qui devient questionnable.

La mort arrive alors la première comme *sournoise tentatrice* pour délivrer le sujet de

¹ *Ibid.*, p. 16-18.

l'impasse fantasmatique. La pulsion de mort se présente sous les traits de la tentation de la délivrance, retour souhaité au repos de celui dont la détresse est à son comble. Elle arrive pour boucler le sujet pulsionnel et proposer un franchissement du sujet par lui-même. Mais cette première mort n'est pas la mort. Dans le sens où elle ne produit pas de passage à l'acte. Elle lui ouvre la voie vers autre chose.

*[...] Je viens de basculer dans une autre dimension.
Ça y est tout est clair, même mon angoisse m'a quitté [...].*

Le témoignage de Yonnel Dervin n'est pas celui d'un homme qui craque sous l'emprise de sa pulsion. Elle est déjà prise dans l'Autre, dans le signifiant pour lui donner l'essor civilisé du message qu'il veut adresser. Aucun détail n'est laissé au hasard. Il *mûrit un scénario* depuis plusieurs heures dans lequel le comment et le pourquoi trouveront dans la mort un sujet pour en répondre.

Je vais me tuer demain dans l'enceinte de France Télécom, au beau milieu de la réunion organisée par mon chef de service pour présenter les restructurations en vue. De la sorte chacun comprendra que c'est la boîte, et la boîte seule, qui m'a cassé après toutes ces années de dévouement.

Cette phrase comporte la solution de l'énigme. Un précipité de sujet annule l'angoisse et fait de son corps mort la solution et la preuve, une ordalie. Tout le sens de cette affaire ne trouvera pas de résolution. On ne comprendra pas plus ce qui s'est passé, mais la suspension du sens est la garantie que cela sera interrogé après lui. Il s'extrait de l'affaire tout en lui donnant sa tonalité car il est impensable d'accepter cela. Rétrogradé, c'est un retour en arrière bien que projeté en avant dans le vide. C'est une offense dans laquelle l'honneur s'enflamme : le sien, celui de sa famille, celui de son père et des aînés. Il y a des choses qui ne doivent pas Être effacées, au prix peut-être qu'un sujet en maintienne l'inscription.

C'est parce que la Chose dervinienne est atteinte que, pour Yonnel, Thierry Leclan s'efface derrière la volonté plus haute des *patrons de France Télécom*, et qu'il s'apprête à leur demander son dû pour son dévouement. Tout ici suit cette ligne ascensionnelle qui part du blessé, du fragilisé pour monter en grade vers la question de la société. En passant outre la mesquinerie de Thierry Leclan, Yonnel rejoint le destin social dans lequel il s'est toujours mu et par lequel le déchu renverse la tendance.

Une certitude

Le *désespoir* professionnel est la cause perdue pour laquelle *sa solution extrême* a des prétentions collectives. L'acte est le sens en lui-même, c'est-à-dire la direction que Yonnel Dervin donne à son histoire et à l'histoire collective de France Télécom. Il n'y a pas d'autre signification que celle-ci, et même lorsqu'il écrit, il se demande encore si le sens qu'il a mis dans son geste est *présomptueux ou naïf*. Le sens s'annule lorsqu'on le soumet à son interprétation. Seul l'acte fait solution et maîtrise de la sorte l'interprétation en l'interdisant.

Il se met lui-même sous le jugement éthique qu'il impose à France Télécom. On pourrait l'accuser d'être trop naïf, de ne pas se rendre compte des impératifs et des réalités de son époque. Comme on pourrait l'accuser du contraire, d'avoir des prétentions au-dessus de ses capacités. Car cette nuit-là, une nouvelle forme de pensée s'est imposée à lui. Une pensée native, dans le sens où elle régénère toute sa pensée antérieure. Elle s'impose sur la substance

naïve de la sincérité, c'est-à-dire qui peut représenter la Chose telle qu'elle est ici et maintenant.

Son acte ne s'embarrasse pas de l'étroitesse du langage, c'est un acte pur et simple auquel on pourrait reprocher de ne pas prendre la peine de plaider. En effet, il est loin d'être dans l'ignorance des enjeux dans lesquels il se trouve. On pourrait même l'accuser d'endosser la position du naïf en toute connaissance de cause, c'est-à-dire pour sa cause. Car il y a dans l'acte la puissance de cette simplicité qui s'impose lorsqu'il est difficile de prouver son point de vue. Alors le simple fait la démonstration, il se fait démonstration. C'est donc au niveau de l'acte que le naïf rejoint le présomptueux pour ouvrir le sens aux spectateurs. Pour cela, il faut bien qu'il présume du résultat au moment où la décision se prend.

Cette nuit est ce moment qui précède, ce moment juste avant son acte qui contient toute la position de ce sujet qui tient sur la pointe de sa croyance. Dans le sens où il surestime sa croyance pour lui donner l'ampleur de son acte. Situé entre le naïf et le présomptueux, il n'est plus ni l'un ni l'autre mais annule sa propre valeur, pour ne représenter que son absence significative. Le dernier des Yonnel Dervin en date est sur cette balance au niveau des valeurs pour en renvoyer la question à France Télécom. Comme avec cette place de justicier qu'il occupait dans l'épisode des *bons de lessive*, il s'oublie pour se mettre au centre de la question commune. Car, même s'il se juge lui-même, il deviendra dans le social celui qui ne peut pas être jugé. Et précisément celui à partir duquel un jugement de valeur s'imposera par-dessus toutes les certitudes. Le réel de son acte ramera la pensée en cours pour produire une terrible interrogation sur la scène publique. En franchissant la pulsion de mort et le fantasme, il retrouve la communauté de ceux qui l'ont précédé. Il met sa négativité en fonction pour venir suggérer l'ensemble des absents. Le vent du progrès a emporté quelque chose qui les concernait tous, après quoi il n'y a plus rien à voir sinon peut-être celui qui se rend incontournable avant de disparaître. Puisque aujourd'hui c'est son tour, il occupe cette place singulière d'être l'exception du jour au cœur d'une condition commune et chaque jour renouvelée. Situation d'un moment où il peut prétendre être un représentant non représentatif d'une condition générale.

Il regrette pourtant que tous ses efforts, toutes les formations et tous les examens qu'il a passés ne lui aient servi à rien. Comme s'il avait été arrêté au seuil de la concrétisation d'une puissance en développement. L'essor sublimatoire de sa jeunesse aurait dû finir en sublime figure de chef d'équipe. Mais toute sa compétence a été remise en cause. Il n'en reste plus que le suc. Il est quelqu'un de *minutieux* et d'appliqué au travail. C'est à partir de cette qualité unaire qu'il échafaude avec précision son dernier plan, son dernier scénario.

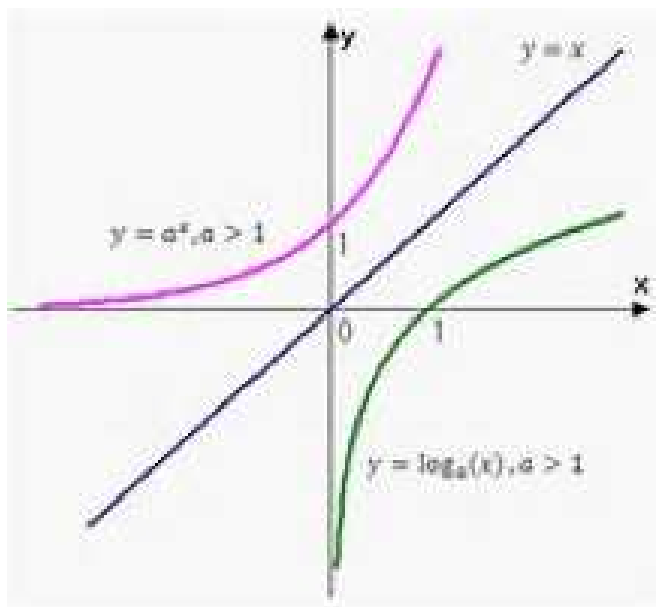
Mais celui-ci répond encore à ce désir porté vers l'infini. Toute la structure de son désir s'est inversée au cours d'une révolution de sa logique. Il n'est plus porté par le désir de l'Autre, il sera alors celui qui ranimera avec précision l'Autre dans son désir. La formulation logarithmique suivante permet de représenter cette inversion complète :

$$d(A) = \text{minutieux.}$$

Son énigme intime est située en x. Bien qu'elle ne tienne plus que sur sa qualité minutieuse, elle sera le ressort pour intimer l'Autre d'une part, et pour produire un nouveau désir personnel d'accomplissement, même au prix de la mort, d'autre part. En l'absence de l'Autre pour le guider, sa logique est laissée à elle-même, et elle ne peut pas s'interrompre. Elle poursuit l'envolée que nécessite sa structure pour avoir été prodige en son temps.

Tout s'inverse bien que tout poursuit une fonction exponentielle, infinie et réciproque.

$$\text{Log minutieux}(d(A)) = x^1$$



Cela permet de situer une nouveauté pour le désir progressiste, une nouveauté qui tend au pire, quand le meurtre de soi-même tient sur un désir qui se présente comme une réserve de puissance pour la postérité.

La minutie de Yonnel Dervin est la première de ses qualités positives qui le définissent comme sujet : $un + 1$. Elle le tient, bien que tout le reste soit énigmatique ou vide, soit un x . Ainsi, la mort n'est plus la tentatrice, mais le moyen. C'est-à-dire le Réel de l'infini qui fait signe de ce Réel auquel il est confronté et auquel il impose un autre Réel. Lorsqu'ici la formule *Le désir est le désir de l'Autre* s'inverse, le désir du sujet précède celui de l'Autre. Chacune des deux fonctions réciproques suit deux courbes inverses, mais qui tendent toutes deux à l'infini. La ligne graphique bissectrice au centre, où $x = y$, montre ce que c'est qu'une direction. L'idée d'une médiane qui pourrait réguler la disproportion des désirs s'en dégage. Elle rejoint la nécessité de faire sens dans l'infini des passions, comme l'avait déjà proposé Durkheim. Le Réel du sens vient quand la signification fait défaut. Bien que son désir dépasse les bornes, l'intention du suicidé tient sur cette médiane.

Il oppose le Réel d'un Acte au Réel d'un discours qui doit déplacer ses fonctionnaires *coûte que coûte*. Eh bien, puisqu'il en est le prix, il fait son prix. Il faudra que ça leur coûte, et au moins autant que ce qu'il avait misé au départ. Il exige la culpabilité de l'Autre, il exige l'(a) dans l'Autre. Car ce qu'il a compris à partir de l'argument de Thierry Leclan, c'est que France Télécom accomplira son progrès, et peu importe la méthode. Eh bien, sa radicalité dépasse largement cette règle. S'il n'y a plus rien à perdre, que la Société comprenne qu'elle n'y est

1 Fonction réciproque : en mathématique, l'exponentiel et le logarithme sont des fonctions réciproques.

$$1000 = 10^3$$

$$\log_{10}(1000) = 3$$

Or le logarithme de base b d'un nombre réel strictement positif est la puissance à laquelle il faut élever la base b pour obtenir ce nombre. Le logarithme de x en base b est noté $\log_b(x)$.

pas pour rien. L'esclave reprend les rênes, mais ce ne sont que les rênes de son aliénation.

Alors qu'il est demandé au travailleur d'être mobile pour répondre aux exigences du marché, la décision de Yonnel Dervin n'y déroge pas tout à fait. Il continue de loger son désir dans une dimension *d'ordre social*¹. Mais la castration qu'il opère n'est pas de son côté. Il veut l'imposer au désir progressiste de l'Autre, et non au sien. Il répond à la demande d'*abnégation* au-delà de toutes les espérances de France Télécom. Et ravale la valeur du marché aux questions portées sur une valeur plus haute, la valeur morale. Ainsi, on ne peut pas dire de lui qu'il se tue par désespoir, mais bien plutôt porté par le dernier baroud pour l'honneur de son désir lorsqu'il le prolonge dans la mort. En effet, c'est le désir lui-même qui est promu sous l'extinction du sujet.

Le suicide résulte d'une série de négations du désir pris dans celui de l'Autre. La seule issue de cette pente ne fait que radicaliser le désir lui-même lorsqu'il s'exprime pour rien. Il ne résulte rien au niveau du sujet, sinon l'essor social que provoque sa mort lorsque les questions de société sont sommées de prendre en compte les questions d'humanité. Yonnel Dervin témoigne de ce principe régressif dans la civilisation. En faisant de son désir le principe de son abnégation, il répond à l'encan général de la société.

Mais à une nuance près : Il est celui qui attend d'être entendu pour rien, offrant son désir personnel au principe amoureux qui devrait lier les hommes en recouvrant les impasses du désir. Ainsi celui qui est naïf et présomptueux à la fois rejoint la figure que la Société offre au Saint lorsqu'elle lui reconnaît sa fonction de Martyr, sa fonction d'exemple, sa fonction de contre-exemple même.

Ce livre est un cri d'alarme, nous dit-il en introduction. Le cri dans le vide de l'Autre est ce qui précisément doit être entendu pour rien, sinon pour l'amour du prochain. Un cri comme une voix antérieure et postérieure à tout langage.

II - La cène — L'acte

Inversion topologique, scène spatiale

Dans la grande pièce lumineuse où nous avons rendez-vous, une douzaine de mes collègues ont déjà pris place autour d'une table rectangulaire, assis sur des chaises, lorsque j'arrive à mon tour. L'atmosphère est tendue. Convoquée la veille, cette réunion porte sur la réorganisation annoncée du service. Depuis plusieurs mois, nous savons que la baisse d'activité liée à la crise économique risque d'entraîner une réduction des effectifs. Certains m'ont avoué leur inquiétude, d'autres affichent une indifférence de façade. Pour ma part, je sais désormais à quoi m'en tenir. Et je ne suis donc pas surpris lorsque j'entends mon chef de service annoncer, avant même que j'aie pu m'asseoir :

1 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VIII, *Le transfert*, op. cit., Leçon 22, « Décomposition structurale », 24 mai 1961. Lacan dit cela à propos de Lumir et de Louis de Coüfontaine.

– Yonnel Dervin et son collègue Thomas Tousseux ont donc été choisis pour nous quitter et rejoindre le service résidentiel...

Assis au fond de la salle comme le mauvais élève que j'ai fini par devenir, j'observe, impassible, mes collègues qui encaissent la nouvelle. Pour chacun d'entre eux qui visent depuis plusieurs décennies l'excellence au service de FT, ces mutations imposées ne peuvent être interprétées que comme une sanction dégradante. Or, qui peut leur assurer qu'ils ne rejoindront pas après-demain ceux qui sont déjà déplacés de force aujourd'hui ?

J'ai préféré garder le silence jusqu'à ce que mon manager ait terminé son intervention.

Au moment de conclure, celui-ci n'a exprimé ni gêne ni remords, visiblement soulagé de constater que son annonce n'avait suscité aucune réaction agressive. Depuis qu'il a pris la tête du service, il a pourtant essuyé de nombreux « coups de gueule » émanant de ses subordonnés. Cette fois, la pilule est passée sans trop de difficultés. Du moins semble-t-il le croire jusqu'à ce que je me lève pour prendre la parole, fixant tour à tour chacun de mes collègues droit dans les yeux.

– *Je ne suis pas d'accord avec ce qui vient d'être dit et je conteste le choix de notre responsable.*

Ces premiers mots sont sortis d'une traite, ma voix ne tremble pas. Autour de moi, les copains sont littéralement scotchés. Déterminé, je poursuis.

– *Évidemment je ne veux pas aller chez les résidentiels. Je réfute tous les arguments qui viennent d'être évoqués, car vous savez bien que je ne suis pas un incompetent... Mais surtout, je voudrais vous dire que ma nuit a été très difficile... J'ai beaucoup réfléchi et j'ai fini par prendre une décision. Cette décision, parce que vous me connaissez, vous savez que je la mettrai à exécution sans faiblir. Je ne suis pas du genre à flancher... Malheureusement pour vous, vous allez être témoins d'un geste dont vous n'êtes pas responsables. Mais je vous assure que je ne peux pas faire autrement, car je me suis juré de respecter ma ligne de conduite...*

Il est maintenant 8 h 30 et je ne peux plus faire marche arrière. Devant moi, mon chef de service tourne comme un lion en cage, visiblement très embarrassé par la situation et impatient d'en finir. Mes collègues me regardent avec étonnement, cherchant à comprendre où je veux en venir. Certains sont assis juste à côté de moi, et je me dis qu'il va falloir agir vite si je ne veux pas qu'ils me stoppent dans mon élan.

Sans attendre, je sors le couteau de ma veste, le saisis à deux mains et, rigoureusement comme je l'avais prévu, le plante de toutes mes forces dans mon abdomen¹.

Yonnel n'a rien laissé au hasard si ce n'est les contingences de ce jour-là. Il arrive après les autres et s'installe à une *table de douze* qu'il augmente de sa présence. Le manager, qui avait déjà commencé ses explications à l'équipe, se saisit de son arrivée pour prononcer son nom.

Lorsqu'à la fin de l'argumentaire du manager, tout le monde est désormais au fait de la décision, Yonnel se lève. Il produit alors un renversement de la configuration de la réunion. Jusqu'ici il était installé au fond de la salle comme le *mauvais élève qu'il était devenu*, parmi ses pairs et face au Maître. Quand il se lève, le décor tout entier et son sens prennent une autre direction. Il s'oppose frontalement au manager, d'égal à égal, argument contre argument. Les positions hiérarchiques s'effacent au profit d'une joute.

1 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 23-24.

Mais l'un ne s'adresse pas directement à l'autre. Les collègues étaient une masse servile pour encaisser l'annonce de la mutation et la crainte que cela pouvait produire pour leur propre sort. Lorsque Yonnel les regarde un par un, ils ne sont plus tout à fait le public anonyme des décisions autoritaires, chacun est pris à témoin pour faire l'arbitrage. Car la réfutation que Yonnel oppose au manager le sort lui de la fange pour adresser à ses pairs une parole unique, une parole qui parle de lui tout en invoquant la condition de chacun d'entre eux. Il ne fait aucun doute que le public lui est acquis et que chacun se reconnaît dans sa parole. La constitution d'une Cène se met en place. La douzaine existe parce qu'il y en a Un en plus. « Douze plus Un- » qui n'ont pas à se prononcer. Les points de vue différents et les positions de chacun ne sont pas à l'ordre du jour. Ce que la cène met en place, c'est la condition d'une communauté, le fond de la nature humaine pris dans l'angoisse partagée du sort inéluctable qui fait point commun, point intime qui entre en correspondance avec l'intimité des autres.

Cela lui est possible parce qu'il a une longueur d'avance sur tout le monde. D'une part, les collègues étaient jusqu'ici dans l'ignorance de la mutation, et d'autre part, le manager était suspendu à la réaction que ses propos pouvaient susciter. L'angoisse était partout, sauf chez Yonnel, qui l'avait dépassée la nuit précédente en lui donnant la tournure d'une réalisation, d'une solution. Il est le seul pour lequel, ce jour-là, rien n'est laissé au hasard. Pour lui, l'épreuve est derrière, il sait à quoi s'en tenir puisqu'il est le véritable auteur de la cène.

Il a opéré une transformation. Il a inversé l'ordre structurel dans lequel était placé son objet le plus intime, précisément au moment où il était véritablement en danger. Il ne pouvait pas perdre ce dernier encart de sa compétence sous peine de partir tout entier en lambeaux jusque dans ses responsabilités familiales.

Il l'a retourné au niveau où cet objet est le joyau de sa personnalité tout entière. C'est-à-dire le fond de son savoir. Car le savoir du technicien n'est pas seulement sur sa compétence technique, mais bien sûr la façon dont il donne corps à son corps pour se mettre au service d'une idéalité constituante. C'est lorsque le manager a attaqué frontalement cet objet pour en terrasser sa substance en pointant la limite de ses capacités que Yonnel a trouvé le fond sur lequel lui redonner la dorure et l'aplomb, et même plus encore, la mort martyre.

Il est le seul qui sache le traitement qui lui est réservé, mais désormais il est également le seul à savoir comment s'y positionner. L'inflation qu'il a donnée à la valeur de son objet intime ne peut rencontrer aucune concurrence puisqu'il y a mis le prix le plus exorbitant qu'on puisse imaginer. Ce savoir et son prix sont portés en étendard par l'épreuve de sa décision et pour que chacun des collègues s'y range. Car ce savoir est partagé par chacun d'entre eux. Ils savent tous, sauf peut-être le manager, que la compétence de Yonnel ne peut pas être remise en cause malgré les derniers chantiers ratés. Ils savent tous ce que compétence veut dire, c'est-à-dire le meilleur dont est capable le technicien pour peu qu'on lui en donne les moyens. Cette compétence est de l'ordre de l'enjeu pour lequel la mise la plus mortuaire est faite. Elle est la preuve derrière laquelle tout le sujet prend son ascendance ordalique. En effet, la puissance que la mise à mort opère prouve toute l'absurdité de l'argument de Thierry Leclan. C'est sur la vaillance pour mettre son plan à exécution *sans fléchir* que tient tout le retournement.

Celui qui sait s'oppose à celui qui ne sait rien d'autre que l'impératif des objectifs de France Télécom auxquels il se soumet. Celui qui sait s'oppose à celui qui n'en veut rien savoir. Yonnel a été choisi et il y a réfléchi. Il est passé au travers de sa condition pour en

être l'effet, l'effet qu'il fera sur ceux qui sont présents. Car à cette réunion, sa présence était requise. Le manager, dont on peut également s'interroger sur les motivations intimes de sa jouissance, voulait y officialiser son départ. C'est lui qui avait mis en scène cette présentification de l'absence de Yonnel. Il partirait, et tout le monde devait l'apprendre en même temps, et en sa présence.

Eh bien, Yonnel l'a pris au mot. Il ne sera pas le corps inerte pour servir les intérêts managés. Bien au contraire, il sera le corps érigé pour venir les dénoncer. Il présentifiera l'absence dans toute son horreur, réelle.

Ce qui se résout ici, c'est le duel entamé de longue date. La réunion est le lieu du discours officiel, le lieu de la mise en fonction du langage tel qu'il doit circuler dans l'Entreprise. Mais, celle-ci est un peu plus que ça. Elle ne se contente pas de présenter le bien-fondé des restructurations, elle annonce leurs conséquences mobiles. La décision autoritaire n'est pas sans conséquence humaine. Et on saisit alors que l'effet de langage que l'Entreprise attend d'une telle réunion aboutit dans l'évacuation du dernier des mutés. C'est précisément là que celui qui n'est plus que l'effet du discours l'acte pour de bon. Il ne partira pas le lendemain en silence, il acte son absence en présence de tous. Le corps mort se fait symbole de la présence du Réel qui se cache lorsque la raison d'Entreprise est invoquée.

Ici la scène fantasmatique n'est pas seulement celle de Yonnel Dervin. Elle prend corps dans le complexe managérial de l'Entreprise. Le manager y est également installé. Et l'on peut supposer que sa propre crainte quant à la réaction qu'il provoquerait a été, en quelque sorte, exaucée. Il reçoit la punition qu'il craignait certainement lorsqu'il tournait *comme un lion en cage*. Le complexe inconscient est installé dans cette réunion, non pas seulement en fonction de la structure inconsciente des acteurs, mais du groupe ségréatif dans lequel elle prend place. Tout est en place pour en produire le symbole, c'est-à-dire l'érection du sujet mort. La prédiction de Didier Lombard n'est pas seulement accomplie, elle a produit le symbole de son époque.

Ce que réalise Yonnel Dervin ici, c'est le contre-pied absolu du discours dominant. Car il lui est demandé de ne pas en faire une affaire personnelle, d'accepter avec abnégation le sort inéluctable que le progrès réclame. Eh bien, il y répond à l'inverse. Il met en scène le destin de sa place d'exception. Il profite de cet effet temporaire pour survivre en tant que singulier, même au prix de sa mise à mort.

L'envers du discours qui est à l'œuvre dans l'Entreprise ne comporte pas le germe de la Révolution. Il n'y a pas en son cœur de quoi faire constituer la dimension d'une lutte. En effet, lorsque le sentiment général est inéluctable, l'aliénation n'est pas visible, elle n'est pas l'occasion d'une lutte, elle est réelle et installe le Réel au sein des échanges.

Ici Yonnel est la victime du jour, celui qui est sous la lorgnette pour un temps, pour deux jours, la veille et aujourd'hui, avant qu'il ne disparaisse dans un autre service. L'occasion lui est donnée de faire entendre sa singularité dans le discours qui ne se supporte que de l'anonymat des techniciens. C'est ce traitement de défaveur qui se sublime vers la position du témoin, témoin de ceci qui se passe tous les jours.

Il offre à ses collègues la représentation et la clef de tout ce qui est en attente, à savoir que la pulsion règne chez France Télécom. La pulsion de mort et perverse dont personne ne sort indemne.

Brigands

La position d'exception de Yonnel Dervin est appuyée sur celle des autres.

Thomas Tousseux est muté en même temps que lui. Yonnel Dervin n'hésite pas à écrire son identité complète. Il le nomme mais ne dit rien de lui. Il est l'homologue, celui qui désigne l'égalité de traitement. Il est l'intermédiaire anonyme et pourtant désigné entre Yonnel et ses collègues qui n'a pas d'existence pour lui-même. De l'un à l'autre, son écriture installe une embouchure universalisante vers tous ceux qui n'ont pas leur mot à dire. Il l'installe comme condition entre le particulier et le général.

Il est le second, après Thierry Leclan, que Yonnel sort totalement de l'anonymat. Une localité prélevée sur le discours du manager. Thierry Leclan et Thomas Tousseux ouvrent sur une triangulation d'où Yonnel Dervin surgit. Il y a l'autre et l'Autre, l'identique et la référence, de quoi se comparer et de quoi s'opposer, c'est-à-dire de quoi se situer, de quoi se nommer soi-même.

On assiste ici à un effet de singularisation et de généralisation qui tranche avec l'état antérieur de la situation. En effet, jusqu'à présent, tout était plus flou. Dans la relation délétère qu'il avait avec Thierry Leclan, il n'était pas possible de faire la part des choses. Avait-il été choisi par hasard, ou pour le punir de son comportement, ou bien encore pour une raison indéfinie dont le manager jouissait à la laisser dans l'obscurité ?

Mais ce n'est pas la seule triangulation qui résorbe l'identité de Yonnel Dervin ici. Il se définit désormais entre Max¹ et Thomas Tousseux. Ils sont tous les trois les figures de victimes. Le premier a été puni pour ce qu'il a fait et le second n'est que l'objet de la loterie. Yonnel Dervin est entre les deux, entre positionnement personnel et anonymat. Il n'est ni l'un ni l'autre. Il ne s'est pas laissé emporter par la pulsion débridée, pas plus qu'il ne s'est tu. C'est parce qu'il peut représenter les deux sans pour autant avoir le même destin qu'il s'encadre entre eux et définit une position intermédiaire que l'on peut qualifier de position éthique. Il dit quelque chose, il dit non, en son nom et en leurs noms.

On retrouve encore ici de quoi sentir les coordonnées dramatiques telles qu'elles se structurent au sein du sujet mais également au sein de notre société. En effet, ses deux triangulations sont autant d'étagements pour définir les principes du singulier et du général en fonction de l'autre et de l'Autre.

L'encadrement entre Max et Thomas Tousseux entre dans l'analogie christique sur la croix entre les deux brigands. Pendant cette réunion, il est sur le point d'être sacrifié : sacrifié par l'Autre qui s'est enfin manifesté clairement. Ceux qui l'ont été ou qui le sont font triompher la singularité de sa position d'exception. Il n'est pas comme eux, bien qu'ils soient tous soumis au même Autre. Il n'est pas comme eux et s'offre pour le prouver. Il s'offre comme corps souffrant, tel que le définit la position martyr du Christ lorsqu'il ouvre sur l'universalité des souffrants dont il est le représentant.

«- Je suis l'exemple des souffrants de France Télécom-», comme l'énonciation christique : « Je suis le roi des juifs² ». Son acte et son énonciation prouvent sa singularité d'une part, prouvent celle de tous les autres d'autre part, et il prouve l'Autre pour leur *montrer ce qu'ils ont fait de lui, de nous*, dit-il.

1 Max avait porté la main sur un manager.

2 INRI, « Je suis le Roi des juifs ».

Un Réel

La compétence est le noyau de l'inacceptable. Elle est le capital minimum et essentiel du sujet, noyau inaliénable du sujet tenu sur sa pointe phallique. Elle sera le recours pour un déploiement explosif.

vous savez bien que je ne suis pas un incompetent...

Il ne dit rien d'autre, rien de plus que son opposition, que sa position en contradiction avec le discours porté sur lui. Il se situe sur cette double négation, c'est-à-dire la négation de ce qui l'a nié pour se rétablir. C'est la condition la plus existentielle qui définit la causalité du sujet sous l'adhésion de tous ceux qui *le savent bien*. Il lève le voile de ceux qui n'en voulaient rien savoir, de ceux qui répondaient à d'autres exigences au profit desquelles sa compétence devait être sacrifiée.

Mais ce n'est pas tout. Pendant ce court laps de temps avant que Yonnel précipite son acte, l'Autre est pris dans ses filets. Le manager tourne *comme un lion en cage* et ses collègues *le regardent avec étonnement, cherchant à comprendre où il veut en venir*.

Le manager est impatient et pressé *d'en finir*.

Yonnel détient la chute. En suspendant le temps à ses dires, il est le détenteur de ce désir de l'Autre. Il ne le lui refusera pas. Il ne dira pas, par exemple, «- si vous prenez cette décision, j'irai aux prud'hommes- ». Au contraire, il lui permettra d'y accéder, mais non sans l'avoir fait attendre.

S'il faut en finir, Yonnel offrira plus que ce qui est demandé, beaucoup trop même. En accédant au désir de l'Autre au-delà de toutes ses espérances, il lui offre même ce qu'il ne veut pas, il lui offre tout. On reconnaît ici une forme de désir féminisé qui s'oppose au désir de l'Autre en y accédant à son corps défendant. Le désir intime de l'esclave rejoint la fonction du désir de l'hystérique lorsqu'il se manifeste en interrogeant l'Autre social dans son autorité.

L'attente des collègues surpris joue également un rôle. Ils passeront de l'étonnement au choc. Avant de leur imprimer un spectacle terrible hors de l'ordinaire, il occupe déjà pleinement la place du manque en eux. Il les rejoint sur cette anticipation de dernière minute dans laquelle tous sentent ce qui pourrait se passer. Il inscrit le manque de son vivant comme on ouvre une fonction de communauté dès lors qu'ils pourraient l'arrêter. Il choisit la façon dont il s'inscrira dans leurs esprits. Non pas seulement en tant que souvenir, mais en tant que présence ultime. L'acte précipité, bien qu'entièrement prémédité, a créé une configuration de l'Autre dans laquelle il occupe la place du manque. Mais ce manque n'est pas constituant, il est Réel, il impose le manque par la réalité d'une perte. Il ne creuse pas le discours qui se supporte de l'inéluctable, il le troue littéralement. Il n'ouvre pas à la possibilité d'autre chose, à la possibilité du débat, il interrompt la marche des opérations.

Il était le concerné du jour qui imprime à tous la consternation. En créant les conditions d'une identification hystérisante, il se fait cas particulier de la collectivité qui le regarde. L'issue qu'il a donnée à son désir en arrêtant définitivement de travailler n'en est pas pour autant un désir socialisable. En tout cas, pas directement socialisable. C'est par la scène publique qu'une socialisation de son message ouvre sur un peut-être, mais un peut-être pris dans le mortifère.

Il produit un arrêt sur cette image qui est un arrêt de travail. Dans le sens où ce qui est vécu quotidiennement continue d'engendrer un monde en perpétuelle translation. Il lui oppose une vérité irreprésentable.

III - Le survivant de l'acte Réel

Régrédients

Yonnel n'en mourra pas. Rapidement pris en charge par les secours, il témoigne dans un livre qui paraît deux mois seulement après son acte.

Le fait qu'il ne meurt pas donne à son témoignage une portée des plus intéressantes puisqu'il témoigne également de ce qui se passa en lui pendant et après son acte. Il soulève dès lors l'énigme. Une énigme qui, comme non l'avons vu, n'explique pas tout son geste, mais soulève ce qu'il réalise.

Ainsi nous verrons comment le reste d'énigme accroché au sujet, celle qu'il ne comprend pas lui-même et dont nous avons pu dessiner les contours jouissants, s'ouvrira sur une portée post-mortem. Et ceci dans les deux directions impliquées dans cette affaire, à savoir à son niveau personnel comme à celui de la Société, c'est-à-dire l'Entreprise comme la Société civile.

Cet instant, Yonnel nous en parle en ces termes :

Sans attendre, je sors le couteau de ma veste, le saisis à deux mains et, rigoureusement comme je l'avais prévu, le plante de toutes mes forces dans mon abdomen. J'ai choisi le ventre car il s'agit selon moi de la zone la plus facile à frapper. Si je tape au bon endroit, je sais qu'une hémorragie interne peut m'emporter en moins de cinq minutes. Or, voici que mes mains se crispent sur le manche. La lame est entrée toute seule, mais je ne ressens pour toute douleur que la sensation d'avoir reçu un violent coup de poing. Je tombe. Les copains se précipitent autour de moi. Joël et Max, qui ont tenté en vain d'arrêter mon geste, me rattrapent et m'accompagnent dans ma chute. Soudain, mû par un réflexe, j'arrache le couteau de ma plaie et m'effondre, sans pour autant m'évanouir. Tandis que la panique gagne la pièce, je me rends compte que j'ai mené mon plan à bien.

Allongé par terre, j'entends les cris des collègues et le bruit des meubles qu'on déplace à la hâte. Dans un coin de la salle, l'un de mes potes s'est emparé du téléphone pour contacter les secours. Malgré l'intensité du moment, sa voix me paraît étonnamment calme, maîtrisée. Autour de moi, Joël, Max et Stéphane s'organisent pour me porter les premiers soins. L'un a glissé un oreiller sous ma tête, l'autre me tient la main. Le troisième me parle doucement, cherche à me calmer. Enfin on s'occupe de moi, on s'inquiète, on me regarde. Pour la première fois depuis une éternité, j'ai le sentiment d'être quelqu'un d'important pour les gens qui m'entourent.

– Ça va ?

Tour à tour, mes potes m'interrogent en souriant.

– T'as pas trop mal ?

Soudain j'ai réalisé à quel point, ces derniers mois, nous nous étions éloignés les uns des autres. Pour certains, nous nous connaissons pourtant depuis dix, quinze, vingt ans. Ensemble, nous avons vécu l'âge d'or de cette entreprise, sillonné toutes les routes de la région, travaillé d'arrache-pied, beaucoup ri. Mais l'ambiance délétère qui plombe désormais le service a fini par installer de la distance entre nous. Chacun s'est isolé, retranché, pour tenter de se protéger. À la longue, nous en sommes presque arrivés à oublier tout ce qui nous lie.

Or voici qu'à cet instant je redécouvre ce que nous avons en commun. Malgré la douleur qui maintenant me serre les tripes, je me laisse envahir par le sentiment de fraternité qui, autrefois, m'a tant fait aimer cette boîte. Mes frères, mes plus proches amis, vous voici donc à mes côtés au moment où j'ai vraiment besoin de votre présence ! D'une voix faible, je demande qu'on fasse sortir mon chef de service ainsi que les cadres qui arrivent les uns après les autres, attirés par l'agitation. « Je ne veux pas de ces salauds... » Seuls mes collègues de travail doivent rester près de moi. Au près d'eux, je ne crains plus ni la vie, ni les mille frustrations qui m'ont tant obsédé, ni la mort.

Pendu au téléphone, en contact permanent avec les secours, Max dirige les opérations. L'un de mes potes a posé une compresse sur ma plaie, qui saigne abondamment. Un collègue s'est évanoui, Jeanine a préféré sortir. La douleur monte, de plus en plus forte, dans mes chairs transpercées.

– C'est quand même con d'en arriver là ! me lance Joël, effondré.

Max, lui, insiste pour me faire parler afin que je ne m'endorme pas. Je me force pour leur répondre :

– Les gars... Si jamais je m'en vais, je garderai le souvenir de ce que vous êtes... Ne vous en veuillez pas. C'est pas grave. L'essentiel, c'est que malgré tout ça, on soit là, tous ensemble.

Pendant une demi-heure, jusqu'à l'arrivée des secours, nous baignons ainsi dans une ambiance irréelle. Puis je suis pris en charge par les pompiers qui, en douceur, m'installent dans leur camion. Une jeune femme souriante procède aux premiers examens. Elle me pose une perfusion, plante des cathéters sur mes deux poignets. Je lui dis que j'ai une sacrée chance de m'être blessé au moment précis où elle est de service. Tiens, l'humour est revenu...

Sur le parking de la boîte, l'attente se prolonge un moment, le temps qu'arrivent les gendarmes qui vont nous escorter jusqu'à l'hôpital de Troyes.

Aux urgences, je suis immédiatement pris en charge par des médecins que mon état semble inquiéter. L'un me fait hurler de douleur en enfonçant une sonde dans ma plaie pour en mesurer la profondeur, et je prends soudain conscience de la gravité de la blessure que je me suis infligée. Lui commente : « C'est costaud. » La lame, semble-t-il, a pénétré assez profondément pour que mon cas puisse être considéré comme sérieux. Sans autre forme d'explication, le toubib m'indique alors qu'on va m'opérer sur-le-champ.

Des infirmiers poussent le brancard vers le bloc, d'autres me déshabillent. On m'appareille, on me perfuse, on me badigeonne. Je commence à avoir froid, je demande une couverture. Un instant, je cherche à analyser ce que je ressens, mais aucune émotion particulière ne monte en moi. Curieusement, je n'éprouve aucune peur de la mort. Je ne suis pas davantage inquiet à l'idée que je vais peut-être survivre à ma blessure. Serein, j'ai la certitude que ma vie, quoi qu'il en soit, ne recommencera pas comme avant.

Derrière moi, une voix résonne doucement.

– Monsieur Dervin, nous allons vous endormir.

Après des mois de souffrances, voici enfin l'anesthésie¹.

Depuis ses douze ans jusqu'à ce jour, Yonnel est allé de l'Idéal à l'Idéal. En traversant son propre fantasme, et en venant à bout de son agressivité en la retournant sur lui, il s'ampute et donne consistance à l'Autre. Il s'extrait ainsi de la situation objective au profit de son Idéal du Moi.

Son acte produit un renversement dans l'ordre des choses, dans l'ordre de l'existant.

Il n'est plus l'objet déjeté, mais le centre de toutes les attentions. Il s'est amputé à l'équipe, et a créé les conditions pour qu'elle se reforme autour de lui. Ainsi, il lui redonne une forme, celle de la communauté ré-unie autour du gisant.

Lui qui, il y a peu, était ballotté par les événements et tiré par la pente de son inconscient, a agi en toute conscience. Mais encore faut-il reconnaître la juste place à cette conscience. Elle est venue trouver réellement le discours de l'Autre, mais ce n'est pas pour autant qu'elle recouvre toute la conscience du sujet. En effet, il reste quelque chose qu'il ne connaît pas, et c'est précisément ce qui va ouvrir son destin sur une dimension post-mortem. C'est-à-dire le destin d'Idéal qu'il offre à sa jouissance.

Il reforme l'Image Idéale primordiale telle que nous l'avions décrite, comme démultiplication de son *Urbild* fondamentale sur son père puis sur la société des frères, c'est-à-dire des collègues puis des travailleurs. Or, si la communauté est reformée, ce n'est pas pour autant qu'elle occupe la même place dans la topologie du sujet et dans celle de la Société. Venant juste de se tuer, il ouvre un espace dans lequel sa disparition est anticipée. Un corps social, différent de celui de ses douze ans, s'unifie autour de lui.

Il est l'Unique sur lequel l'Un de la communauté pleure. Son geste l'a porté sur cette autre scène mythique, sur l'analogie christique. Sa mort est la condition de l'extension de son message et du relais de ses apôtres. Ainsi l'issue de sa passion sacrificielle ouvre sur le monde de sa réalisation. Yonnel est ce témoin précieux puisqu'il est encore témoin de lui-même, même après son geste, au temps plus Un d'une résurrection. Il a traversé l'écran de sa vie et a rejoint la forme Idéale de son objet, à savoir l'objet de la réconciliation, lorsque l'objet a passé au statut d'objet social.

À ce moment, il *réalise soudainement*, nous dit-il. Mais ce qu'il croit découvrir n'est que le voile levé sur sa propre portée sacrificielle, celle dont il est l'auteur. Ce qu'il réalise, c'est la portée de la clarté dans laquelle il baigne désormais.

Cela fait trop longtemps qu'il ne pouvait plus se réaliser au travail, bien trop longtemps que sa personnalité ne rencontrait plus rien pour faire ses preuves. C'est donc dans la mort qu'il la réalise à nouveau. Il est cette Intention qui s'ignore et qui ouvre sur l'extension de la communauté bienveillante. À ceux qui sont redevenus ses *potes* succéderont les infirmiers. Tous les autres parmi les professionnels qui appartiennent à la communauté de cette humanité qui prend soin, puis celle qui revient enfin, Nadia.

Le *cas* Yonnel Dervin ouvre sur cet espace qui se joue au niveau du travailleur.

Depuis un siècle, le mirage phallique est redescendu de l'ouvrier puisque l'Autre l'a abandonné. Celui-ci ouvre un œillet temporel sur la logique sacrificielle vers laquelle tout

1 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 25-27.

l'orientait et qui, une fois accomplie, retourne sur le berceau de cette humanité, en tant qu'elle est d'avant et de toujours.

Ce *temps plus Un* rejoint la représentation et la fonction christique dans le principe d'extension¹. Lorsque Jésus est redescendu de la Croix, il est confié à sa mère, figure de l'Église-Mère et principe social dans la résurrection de son message².



La figure christique, prise dans les coordonnées modernes et démocratiques, inscrit son sacrifice et sa résurrection vers la résolution du mythe freudien. C'est-à-dire sur la réconciliation des frères après éjection du tyran, coupable de tout. Cependant, il convient de souligner que le mythe christique prend ses fonctions lorsque le mythe social ne remplit plus la sienne. La communauté reformée n'est pas une société, elle rejoint bien plutôt la communauté des souffrants à laquelle ce qu'on appelle le *Société du Care* répond. Mais elle ne répond pas entièrement du travailleur. Lui, qui fut la condition d'une société construite de lui, rejoint l'antériorité de sa condition souffrante d'esclave.

Yonnel est le nouveau porteur de cette portée, à nouveau porté par sa jouissance divine. C'est-à-dire à cette part du sujet qui dépasse et déborde le langage et dont il ne sort pas indemne. Son acte est symbolique et sa portée est imaginaire.

Il a choisi *l'outil multifonction qu'il porte en permanence dans une pochette fixée à sa ceinture, pour bien symboliser la raison de son suicide.*

Il a énoncé le verbe et son outil a produit l'entaille du travailleur dans le monde réel. Son outil est sa pièce détachée qui impose le Réel de la castration à France Télécom. Ce n'est pas lui qui est divisé, il opère une coupure entre lui et le monde, division primordiale qui s'insère entre le sujet et son environnement. Bien que lui-même ne soit pas castré, il impose la vérité de l'esclave au social, c'est-à-dire le Réel de la castration lorsqu'elle ne peut pas

1 L'Évangile selon saint Jean XIX, 32-35, 38. Treizième Station : Jésus est descendu de la Croix et confié à sa mère.

2 Fra Angelico (1395-1455), *Lamentation sur le Christ mort*, 1436-1441, couvent Saint-Marc, Florence.

produire sa fonction. Mais en se poignardant au niveau du nombril, il martèle le Réel du symbolique. Ainsi tout son geste tient sur cette brèche. Il ouvre un temps et un espace qui sont une antériorité pour une fonction que l'on attend. Mais bien qu'il ne soit pas divisé, ce qu'il a fait l'a fissuré. Il s'est ouvert pour qu'en jaillissent la joie et la communauté, mais au prix de ne plus savoir du tout qui il est. Il ne peut plus se reposer que sur le regard bienveillant. Il *réalise que même désespéré, il est encore quelqu'un*¹. La personnalité qui a fait un tour complet sur elle-même doit redémarrer sur ses origines, à savoir ce que c'est qu'être quelqu'un dans les yeux d'un Autre maternel. En se tuant il a déposé et légué son corps dans le corps social. Il est désormais celui qui occupe la position la plus singulière qui soit, puisqu'elle tient dans sa disparition au profit de la société.

Ainsi Yonnel avance selon un principe régrédient, c'est-à-dire centripète et introjectif pour que l'avenir soit déporté sur le social. Lorsque le manager lui a donné le *coup de grâce*, il a offert à son destin mal engagé la grâce de ne pas avoir à user de violence. Il fut sauvé de cette violence qui l'accablait par cette issue donnée à la rivalité vers cette scène archaïque. En accusant réception du coup, il produit le revirement de se donner la mort soi-même. Il a pris appui sur une régression des plus radicales telle qu'on la saisit lorsque le sujet se détourne du sentiment de la vie. Il passe par-dessus l'agressivité en se l'appliquant. Il retourne ainsi à la source même de l'agressivité, celle qui est appliquée à la solitude la plus radicale du sujet, à savoir le suicide primordial.

L'écriture de Yonnel Dervin s'anime également sur ce principe régrédient. Sa portée éthique est assise sur la position du sage qui contient la pulsion jusque dans son état le plus régressé pour lui donner l'ampleur d'un enseignement. Il a rejoint sa fonction de technicien réparateur dont On se souvient désormais qu'elle occupait une place dans son rêve dans lequel il se voyait *planter un client sans même faire la réparation*. A l'issue de ce déploiement longitudinal où le sens se déplie dans la longueur, c'est dans la position du sage qui ne plantera en fin de compte personne d'autre que lui pour recoudre le corps social chère à son identité.

C'est parce que *ce qui ne va pas à la pulsion y retourne* que le principe régressif vient au secours des questions d'avenir. Il répond à l'injonction du discours selon laquelle il faut être autonome, autoentrepreneur de soi-même. Il s'autonomise jusque dans sa fondation radicale dans une visée de rétablissement d'harmonie sociale.

Il a déposé les armes et fait un don qui a pour résultat d'annuler sa dette. Il n'est plus l'un des derniers fonctionnaires redevables, il a fait un versement en espèces et est entré au rang des inoubliables.

Témoins et témoignages

Lorsqu'il se réveille, Yonnel n'est plus tout à fait le même. Il est désormais celui à qui l'on parle. Lorsque ses collègues viennent lui rendre visite à l'hôpital, ils lui font des confidences. Ce qui vient d'avoir lieu a fait de lui le dépositaire d'une parole qui s'ouvre à nouveau.

En effet, depuis la période où plusieurs d'entre eux ont manifesté ouvertement leur colère, ils étaient tous certains que leurs souffrances personnelles étaient dues à une cause

1 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 32.

unique. Mais le suicide de Yonnel, c'est-à-dire son acte de sortie, ouvre sur la possibilité d'une parole au-delà de l'Entreprise elle-même. Il vient d'ouvrir un lieu hors de l'*enceinte* de l'entreprise¹ qui peut recevoir les plaintes comme les analyses de chacun d'entre eux.

En allant si loin, Il a déporté sa logique personnelle à un niveau qui est de la hauteur de l'Autre. En effet, Cet Autre qui restait jusqu'ici impossible à comprendre et à délimiter ne se manifestait que sous sa tyrannie. Yonnel Dervin l'a convoqué et lui a opposé la portée de son Idéal. Il est devenu l'exception parmi ses collègues, celui qui est allé aussi loin dans la direction du message qu'il a donné à sa souffrance. Mais il est une exception qui confirme la règle qui est, par ailleurs, valable pour tous, et même au-delà de l'équipe, comme lorsqu'à l'hôpital, les infirmiers qui le soignent lui disent qu'il n'est *pas un suicidé comme les autres*. Ainsi il a touché à cette jointure qui fait de lui un exemple. Il a porté son destin souffrant jusqu'à une énonciation qui porte une valeur de signifiant pour tous les autres.

À peine est-il rétabli qu'il fraye une écriture posée sur cette prétention à pouvoir parler de lui-même et des autres sous une même bannière, une énonciation en partage. Il y déplie des exemples et des épisodes qui rebondissent les uns sur les autres. Il ajoute à ses propres exemples les témoignages qu'il a reçus depuis sa convalescence.

Son écriture est une apologie qui argumente pas à pas pour défendre la fonction d'Identification. Les attaques que chacun a subies ouvrent sur un genre littéraire qui argumente la défense vers une autre accusation.

Mais c'est alors parce que cette inculpation se fait sous x, parce qu'on accuse une Chose sans savoir ce qu'elle est que l'argument est précieux. Car il ne retombe sur aucun coupable. Il dessine une direction, le frayage qu'emprunte la pensée pour s'y retrouver, d'exemple en exemple, et embrasser de la sorte l'étendue des enjeux complexes.

L'identification, c'est-à-dire le rebond de l'énigme de l'un à l'autre, est le principe de cette pensée. Elle a jusqu'ici été un ressort majeur qui a porté Yonnel vers son acte. Nous nous souvenons de ses comparaisons avec Thierry Leclan et Max. Ici, le principe est le même, bien qu'en sens contraire. L'identification ne sert plus à définir Yonnel, mais à ouvrir sur le monde.

Yonnel Dervin est désormais le lieu unique qui s'est prononcé sans ambiguïté et contre France Télécom. Il est l'Un qui ouvre un lieu pour ceux qui parlent de la même Chose. Bien qu'on ne sache pas, Une Chose commune précède l'Autre et se tient à sa place pour ouvrir la barrière du langage. Les travailleurs parlent entre eux de leur aliénation pour chercher à en cerner les contours sur le bord extérieur, c'est-à-dire dans toutes les circonstances où elle est prise dans un contexte, dans une extériorité. La communauté des témoins aligne les exemples pour dessiner ces contours et pointer le doigt vers cette Entreprise. C'est-à-dire un Autre qui n'y est pas pour rien puisqu'il en a installé les conditions. Chacune des anecdotes, futiles et quotidiennes, démontrera la tyrannie qui s'exerce sur eux. Dès lors, elle ouvre sur la portée d'une question, d'un pourquoi ?

Yonnel Dervin, sur son lit d'hôpital, poursuit le destin religieux dans lequel il a porté sa condition prolétaire. La condition la plus radicalement aliénée de l'esclave qui n'a d'autre lieu pour faire lieu social que le fond souffrant auquel il est retourné. En s'extrojectant du joug, il a atteint un autre versant de sa personnalité. Il est entré dans une singularité plus radicale

¹ *Ibid.*, Chapitre « Collègue en souffrance », p. 103 à 127.

encore, l'exception qui confirme l'Universalité de l'aliénation. Il est sorti de la généralité pour l'incarner tout entière.

Sur ce lit d'hôpital, il est revenu d'entre les morts pour ouvrir sur le retour tenu de l'espoir, de l'attente d'une résurrection pour le travailleur. Pour eux, il incarne l'énigme, le point sombre au milieu des échanges. Il a crevé l'écran pour tendre la main vers chacun des fonds désespérés, chacun des destins tragiques. Il a ouvert sur le pouvoir du martyr, celui qui se pose en témoin de la communauté souffrante pour lui faire signe. Et le signe n'est rien d'autre que la communauté elle-même. C'est-à-dire, le destin commun qui allège l'homme de sa souffrance intime et intimée par l'Autre.

Ainsi, cette communauté vient à la place et au revers de la masse des travailleurs, mais sans la sublimation offerte à la souffrance. Le destin transcendant sur lequel il nous ouvre ne peut atteindre en l'état la fonction symbolique. Il rejoint les histoires des travailleurs qui jamais ne s'écrivent lorsqu'il s'agit d'écrire l'Histoire.

Les conditions d'une nouvelle dialectique — Une question totale

Cependant, lorsque ses collègues *ont soudain réalisé qu'ils étaient confrontés à une unique source de souffrance*, ils ont commencé à penser et à analyser leur situation.

Parmi eux, une figure ressort. C'est parce que Joël n'a jamais pris part aux explosions intempestives que Yonnel peut ouvrir son argumentation sous son autorité :

*Comme moi, comme nous tous, et Joël [...] Atterrés [...] des réorganisations pour une plus grande efficacité qui débouchent en fait sur de véritables aberrations*¹.

Représentant le sage, celui qui a su s'arrêter à temps, la figure de Joël se détache du groupe. Il est le meilleur des homologues, le *pilier du service*, parmi ceux qui ont osé *se bagarrer pour défendre nos conditions de travail*, il porte en lui une fonction bien plus stable, plus tempérée. Comme Yonnel, sa dignité et son *tempérament secret qu'ont les hommes de l'Est* font de lui une figure d'homme parmi la communauté des frères. Il est Un Homme, sa pulsion n'est pas passée outre le gué de la fonction symbolique. Lorsqu'en 2008, il a commencé à craquer, il a su se détourner de l'Entreprise pour s'occuper de ses enfants, pour Être Un père après son divorce. Il est une garantie pour Yonnel parce qu'il a su s'extraire sans pour autant se désintéresser et sans cesser d'en souffrir.

La trame de son témoignage offre une modélisation à l'argument de Yonnel Dervin. En effet, c'est parce qu'il est un Modèle du genre qu'il est hors de portée. Il ouvre sur un point de vue extérieur. Il n'est pas l'objet de sa pulsion, il se situe sur son versant externe, celui qui peut en parler de la place d'objet et non sous la revendication de l'Objet puisqu'il n'a plus rien à en attendre.

C'est pour cela que Yonnel et Joël partagent la position de ceux qui en sont revenus. Ainsi, il évoque trois épisodes qui se sont passés *quelques semaines seulement avant qu'ils n'annoncent la mutation*² de Yonnel... Ils sont à l'origine de son *déclat*, qui du point de vue de

1 *Ibid.*, p. 119.

2 *Ibid.*

Yonnel crée un précédent.

Ces épisodes ne sont pas différents des chantiers cauchemardesques que Yonnel a vécus. Leurs enjeux sont seulement énoncés plus clairement. Par exemple, c'est parce que Joël n'a pas su quoi répondre à un client en colère que ce dernier a fini par demander au technicien *pourquoi on ne lui avait pas envoyé un technicien pour prendre sa commande*. La réponse du berger à la bergère clôt toute discussion et retombe sur l'aberration de l'organisation du travail. C'est parce qu'il est resté bouche bée que la tautologie au cœur du discours managérial saute aux yeux.

*L'histoire des magasins, par exemple*¹, dit-il. Il s'agissait de savoir s'il fallait les chauffer. Les responsables voulaient faire des économies et les techniciens disaient que le matériel serait endommagé. Finalement, le matériel fut jeté et les techniciens accusés de tenir à leur *petit confort*. Le cas est intéressant, car il montre comment le discours managérial s'annule de lui-même, mais également comment entre-temps l'accusation a été portée sur les fainéants d'une part, et d'autre part au mépris du coût du matériel. Ces exemples futiles et absurdes ouvrent alors une question : pourquoi ce discours s'il ne génère même pas les profits dont il se revendique ?

Chacun des exemples déchire le discours managérial pour faire apparaître une Chose effrayante. Une chose qui aboutit toujours sur l'accusation qui est faite au technicien. Une Chose dont on ne peut pas sortir, sinon en prenant la sortie.

Depuis Marx, quelque chose a changé. Il s'est trompé de peu, il s'est trompé d'une jouissance. En effet, lorsque avec lui, la plus-value est devenue l'objet de la conquête du prolétaire face au bourgeois, ce fut l'occasion pour la lutte des classes. Mais alors, la condition générale fut d'être tous capitalistes.

Aujourd'hui, la plus-value n'est plus l'objet de la conquête, mais celui du maintien. C'est parce qu'il faut la défendre pied à pied qu'elle renferme le germe de l'accusation de tenir à son petit confort, d'être capitaliste, justement par un effet cynique de l'Histoire, un effet pour jouir encore un peu plus. Ce qui s'installe alors n'est plus la dialectique de la lutte des classes, mais le Réel de cette dialectique, c'est-à-dire une scène d'affrontement sans issue. Joël représente celui qui s'en est dépris pour se déporter sur la valeur plus haute que ce plus-de-jouir, celle d'être un Père. C'est ce qui fait de lui le support de la question. La seule question qui puisse trouer les accusations réciproques de jouir.

L'écriture de Yonnel Dervin propose ce véritable travail de démonstration autour de la question. Il ne fait pas la synthèse de tout ce qu'il convoque, n'épuise pas le contenu de tout ce qu'il aligne. Chaque chose apporte une confirmation pour toutes les autres et une réponse à France Télécom. Il répond puisqu'on ne lui demande plus son avis et donne le ton pour que ce soit remis en discussion. C'est-à-dire rien d'aussi matériel que le Réel des conditions de travail.

Entre lui et Joël, son argument va au-delà du trou qu'il a fait dans le discours de l'Autre. Il ouvre sur les conditions du débat à tenir. Il propose les conditions pour une maïeutique dans le social. La structure de son écriture est organisée pour porter la Question en trois temps. La première le concerne, la seconde concerne la communauté et la dernière s'ouvre sur le reste, sur les autres suicidés qui se sont donné la mort en cette même année 2008² et les questions d'Humanité qu'il convient de se poser pour l'avenir³. Ce

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*, Chapitre « Vingt-cinq disparus ».

3 *Ibid.*, Chapitre « Et maintenant ».

troisième temps est celui où il écrit, il imprègne l'ensemble de son livre.

Il produit une cohérence qui tient sur la réduction de l'écart entre l'inconscient et le conscient, lorsque l'énigme du sujet est la condition de la question portée sur le social. Il vise la vérité du discours dont il s'est constitué en preuve pour installer un débat à visée Morale, à visée Juridique, à visée Éthique et à visée Politique.

- PARTIE III - ET MAINTENANT¹ ?

¹ Nous reprenons ici le titre du dernier chapitre du livre de Yonnel Dervin, *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 205 à 232.

INTRODUCTION

Yonnel Dervin nous permet d'entrer dans la question de la série des suicides. Son témoignage fait également entendre la façon dont il s'y insère car avant de se donner la mort, il avait déjà entendu parler d'autres suicides, notamment ceux qui s'étaient produits au sein de l'entreprise Renault¹. En effet, l'histoire de Yonnel Dervin se situe dans une temporalité conjointe à celle qui avait débutée quelques années auparavant² et dont l'actualité de 2018 continue encore aujourd'hui à faire état. Lorsque, au cours des mois précédents, des suicides en série avaient endeuillé d'autres groupes industriels, *notamment dans le secteur de la construction automobile*³, ils en avaient *parlé entre techniciens parce que le sort de ces ouvriers [les] avait directement touchés*, dit-il. Il se souvient du malaise dans lequel l'équipe avait été plongée et il avait alors remarqué que seul le manager ne participait pas aux conversations que cela soulevait entre eux. Au contraire, il a toujours eu le sentiment qu'il cherchait à s'en tenir à l'écart, comme on *maintient à distance un voisin souffrant de peur qu'il ne nous contamine*⁴. Cependant, Yonnel Dervin précise que ce n'est pas parce qu'il avait entendu ces récits qu'il avait pensé au suicide pour lui-même. Il ne les avait pas imités mais la propagation de leur rumeur était venue toucher un point sensible dans l'équipe car la rumeur est faite des objets sociaux dont parle Durkheim, c'est-à-dire ceux qui se véhiculent lorsque le langage reste insuffisant pour appréhender ce qui se passe. Les murmures et voix basses comme les images à la télévision, renvoient le malaise sur tous ceux qui s'y reconnaissent par le véhicule des trois formes de l'*objet petit a* que sont la voix, l'ouïe et le regard. Contrairement aux objets manufacturés du langage, ceux-ci circulent parmi les hommes sans pouvoir les fédérer et bien qu'ils créent une communauté de sentiments, chacun est renvoyé à sa solitude, à cette reconnaissance au plus intime de sa souffrance dont il ne veut pas.

Lorsque plus tard, le suicide de Xavier, *l'un d'entre eux*, a eu lieu au sein de France Télécom et même dans la région géographique de Yonnel, ce murmure s'est fait entendre avec plus d'acuité. Bien qu'il ne le connût pas, il se souvient du *choc* qu'il a ressenti lorsqu'il a appris qu'il s'était jeté sous un train. Plus tard, c'est lorsqu'il fut lui-même conduit à envisager le suicide que celui de Xavier intervint. Yonnel estime que le geste de Xavier ne comportant pas de message suffisamment clair en direction de France Télécom, l'entreprise s'était alors autorisée à mettre en avant les raisons personnelles qui pouvaient expliquer son suicide. L'acte de Xavier et la réponse de l'entreprise constitue un antécédent que Yonnel intégra dans le sien et pour lequel il a souhaité soulever l'ambiguïté.

1 Il y a eu plusieurs suicides dans cette entreprise, notamment entre 2006 et 2007, dont plusieurs au technocentre de Guyancourt (Yvelines).

2 Nous avons fait référence au suicide et à la lettre d'un technicien de l'entreprise Renault dans le chapitre « Question de conditions- le leçon psychotique ».

3 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 215 et 216.

4 *Ibid.*

En s'inscrivant dans cette continuité, il s'appliqua à ne pas commettre l'erreur de laisser la main du langage à France Télécom. Ainsi, bien que les suicides précédant n'aient pas déterminé le sien, ce sont les effets qu'ils ont eu sur la rumeur et sur le discours qui furent déterminants au niveau de l'insondable décision qu'il prit pour lui-même. Cette antériorité vint en contribution de la solution dont sa subjectivité avait besoin pour se précipiter. Elle eut de l'importance tant au niveau de la décision elle-même que dans la façon dont il l'a réalisée. En se suicidant en pleine réunion de travail, il a interrompu toute ambiguïté pouvant faire l'objet d'interprétation divers. Il a ainsi complété l'acte de Xavier pour additionner l'apport signifiant de son geste au sien et trancher dans le vif de la signification. De Xavier à Yonnel, une ouverture signifiante est repérable, une entrée dans la chaîne du langage qui permet de reconnaître le soubassement logique propre à la série. C'est encore, le processus puissant de l'identification qui produit un mouvement alternatif de l'un à l'autre pour que Xavier et Yonnel s'encadrent mutuellement. L'un se produit avant l'autre qui, à son tour, lui donne un sens, c'est-à-dire une direction pour le discours que l'acte suicidaire est en droit d'attendre, c'est-à-dire au niveau où l'*insondable décision de l'Etre*¹, fait toute la différence. L'efficacité signifiante que l'on repère au sein de ce couple ouvre sur une abstraction, le terrain d'une causalité commune, d'une *Chose commune* que Yonnel Dervin fait entendre en termes de *lien incassable*. Il existe désormais entre des morts et des vivants et unit ceux qui y sont concernés. Lorsqu'après cela, pendant sa convalescence, il recevra de personnes inconnues de nombreux messages de soutien et de compréhension, la mère de Xavier elle-même lui téléphonera. En lui faisant part de sa détresse, elle remet en circulation ce lien désormais palpable et communicable au niveau de la plainte. Toutefois, pour Yonnel c'est en termes de culpabilité qu'il reste arrimé à ce lien comme à son reste d'angoisse. En prenant une décision, il s'est inséré dans le monde par la précision d'un acte à portée éthique et sociale, cependant il reste suspendu au sentiment tragique de l'impact que son propre geste a pu avoir sur d'autres tels que ses proches comme les lointains. Il se demande par exemple dans quelle mesure il a lui-même eu une influence sur le suicide de Stéphanie qui s'est suicidée deux jours seulement après l'acte de Yonnel.

¹ Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », in *Écrits*, p. 177.

- A -
LOGIQUE SÉRIELLE

I - Une écriture à plusieurs

Stéphanie

Yonnel Dervin insère dans son témoignage, celui de Stéphanie qui, le 11 septembre 2009, se défenestre de son bureau au quatrième étage de l'immeuble de France Télécom dans lequel elle occupait la fonction de chargée de clientèle au service du recouvrement en région. Avant son geste, elle avait pris soin d'envoyer un message à son père¹ dont les médias se sont fait le relais et que Yonnel reprend textuellement :

11.09.2009 17:10:11
(pas de sujet)

Bonsoir Papa,

Lorsque je t'ai téléphoné ce matin tu m'as dit que ça n'avait pas l'air d'aller.

Tu as raison. Mes pulsions suicidaires me reprennent. J'ai décidé de passer à l'acte ce soir. Oh il est inutile de prévenir le propriétaire, pour qu'il vienne me voir car je vais mettre fin à mes jours au bureau.

Mon chef n'est bien sûr pas prévenu mais je serais la 23ème salariée à me suicider. En effet, je n'accepte pas la nouvelle réorganisation du service. Je change de chef et pour avoir ce que je vais avoir je préfère encore mourir.

Je laisse mon sac à mains avec portable et clés à mon bureau. Je n'emmène avec moi que ma carte de donneur d'organes, on ne sait jamais....

Sinon à part ça, n'oublies pas d'aller chez moi récupérer Zébulon et Frimousse pour leur donner à manger.

Je regrette que tu aies à recevoir ce genre de message mais je suis plus que perdue.

Je t'aime papa.

Stéphanie

This message and any attachments (the "message") are confidential and
Any unauthorised use or dissemination is prohibited.
Messages are susceptible to alteration.
France Telecom Group shall not be liable for the message if altered.
If you are not the intended addressee of this message, please cancel

1 La famille l'a transmise au journal *Paris Match*, publié le 16/09/2009 à 18 h 45 par Julien Négui. Consultable sur le lien suivant :

www.parismatch.com/Actu/Societe/Stephanie-23e-suicide-France-telecom-142646

Or, Stéphanie témoigne de quelque chose de différent par rapport à Yonnel puisque son malaise ne naît pas du travail mais que, selon sa famille, il est possible d'y situer une origine au moment de la mort de sa mère. Yonnel Dervin estime quant à lui, que le commentaire dont s'est rapidement autorisé France Télécom se permettant de *gloser sur ce drame* dit 'il, en mettant en avant la fragilité de Stéphanie, ne répond pas de son acte. Il inscrit ainsi son témoignage dans cette continuité de l'acte auprès des proches, qui choisissant quelques jours après de remettre une copie du message au journal Paris-Match s'opposent et insistent sur la responsabilité de l'entreprise. On comprend, par leur truchement, que pour ce qui la concerne le travail ne peut pas être qualifié d'objet privilégié de son investissement mais qu'il était peut-être plutôt l'un des moyens dont elle disposait pour tenter de s'écarter de ses *pulsions suicidaires*. On apprend également que, touchée par la mort de Laurette Fugain¹, elle avait pris un engagement important auprès de l'association de don d'organes et de moelle épinière du même nom, à destination des enfants leucémiques. Or, ce qui est saisissant dans son message, c'est qu'elle s'inscrit dans la série des suicides sans le faire directement en son nom. Bien qu'elle n'adresse pas son acte ni à l'entreprise ni au médias, elle se compte dans la série comme on s'y insère. En étant la *vingt-troisième salariée à se suicider*, elle y trouve une place, un emplacement difficile à qualifier de lieu. Stéphanie nous enseigne ce qu'est un emplacement lorsqu'on n'y rattache pas d'autre signification que celle de l'asile qu'elle ne trouve pas ailleurs, une place mathématiquement repérable parmi ceux dont la cause est perdue. Son message est court et sa fin déroutante lorsque *à part ça* elle demande à son père de ne pas oublier de nourrir les chats. Bien que les témoignages de ses proches, insistent sur les difficultés qu'elle rencontrait avec ses collègues et sa hiérarchie, le sien fait également entendre avec quelle récurrence elle peinait à tenir à la vie.

Cependant, c'est bien sur le lieu de travail qu'elle fut à nouveau confrontée à quelque chose d'impossible. On apprend également qu'elle sortait à peine d'une période difficile depuis qu'elle avait obtenu une mutation qui devait l'éloigner d'un manager avec lequel elle entretenait des relations difficiles aux effets délétères sur elle. Or, la dernière réorganisation des services répondait à des nécessités obscures qui ne devaient pas tenir compte de la sienne, puisque ce manager était à son tour muté dans le même service. L'acte ainsi que la lettre de Stéphanie se distingue de ceux de Yonnel Dervin sauf sur ce moment de la mutation qui intervient comme un Réel qui applique son autorité sur les préoccupations des uns et les efforts des autres. La vie de Stéphanie nous revient de ses proches avec la marque de cette fragilité dont elle fait état dans sa lettre. Elle permet de situer quelle fonction le travail n'y occupait pas alors qu'il semblait plutôt être attendu en termes de quête de stabilité pour une subjectivité errante. Bien que, selon ses proches, elle était reconnue professionnellement pour ses études et sa rigueur, elle souffrait également de son travail qui ne remplissait ni fonction sociale d'*intégration* chère à Durkheim, ni à la fonction constituante que la subjectivité du sujet est en droit d'en attendre. Cependant, c'est parce que la profondeur de son vide intérieur caractérise sa structure, que le travail n'y était pas destiné sur les mêmes enjeux intimes que pour Yonnel Dervin. Stéphanie souffre du travail là où il ne remplit pas sa fonction d'enveloppe pour le trou décisif au cœur de sa personnalité. Et pire encore, elle y fut confrontée à un chef, à un *Autre méchant* comme appel d'air à la cruauté du monde.

Ainsi, pour elle la série remplit la fonction qu'elle ne trouve pas ailleurs, mais d'une façon opposée. Elle y trouve un lieu pour accueillir autre chose qu'un désir de vie pour la mort, une pulsion de mort sans autre médiation avec l'essence de son Être mélancolique. Stéphanie nous enseigne, en peu de mots, ce qu'est le travail lorsqu'il n'entre en corrélation

1 Le but premier de l'association Laurette Fugain est de lutter contre la leucémie. Elle doit son nom à Laurette Fugain, la fille de Michel et Stéphanie Fugain, morte en 2002 de cette maladie à l'âge de 22 ans.

avec la Chose mais qu'il est plutôt attendu comme cadre et borne pour l'Être pulsionnel¹. Ce à quoi nous sommes rappelés lorsque l'on suit la tension d'une dialectique différentielle entre cas, c'est la tautologie selon laquelle le travail reste en tout état de cause, le lieu de la terminaison de la fonction symbolique. Il en est le fond et le contour dès lors qu'il conclut la question du père. Si Stéphanie avait jusqu'ici trouvé de quoi se refuser à céder à ses pulsions suicidaires, ce fut la pulsion de mort à l'œuvre sur son lieu de travail qui en eut raison. D'abord, le réel de la mutation qui renvoie les salariés à leur instabilité foncière, a détruit les efforts que Stéphanie avait engagé pour se maintenir. Puis, dans un second temps, c'est encore par la voie du Réel que la série des suicides lui a ouvert un asile des plus néantisés, une offre contre toute autre offre et une place à la vingt-troisième suicidée de France Télécom. Ici, sa mort n'est pas l'occasion d'un message, mais la résorption du sujet lui-même dans le numéro de la place qu'elle y prend. Elle nous ouvre sur cette position de sujet singulière qui n'est pas uniquement errant de son travail, ni seulement désarrimé de sa propre vie mais également solidement rattaché au trou inconstituant de sa personnalité ; celui-là même qui avait été réouvert par le décès de la mère de Stéphanie. Son rapport au travail ne lui proposa certainement qu'un lieu précaire pour sa vie non pondérée, un simple habillage professionnel sans autre prétention à conduire ses idéaux. Sa *Solution* diverge de celle de Yonnel dans l'issue donnée à sa logique ; elle n'ouvre sur aucune question dont pourront se saisir les survivants mais offre un ordonnancement pour une mort qui était en attente. La série, constituée de ceux qui furent renvoyés à la logique binaire de ne pas pouvoir exister au travail et d'être menés vers sa sortie radicale, offre un lieu de convergence pour la clinique différentielle, dans laquelle chacun occupe une place propre à qualifier le non-sens au travail. La série des suicides découvre la structure des lieux sous la forme de la contradiction la plus absolue qui se joue au travail.

Yonnel trouve des mots justes à la hauteur de son propre message adressé à l'entreprise pour qualifier ce qu'il pense du suicide de Stéphanie, sans pour autant déroger à ses derniers mots. Il *est convaincu qu'elle a dû traverser un long calvaire avant de jeter son désespoir à la face de France Télécom en mettant fin à ses jours sur son lieu de travail*². En se suicidant deux jours après l'acte de Yonnel, Stéphanie en prolonge l'ordonnancement symbolique, sans en avoir nécessairement eu l'intention, une même intention à l'encontre du symbolique lui-même. Sans le relais impulsé par ses proches, le chiffre 23 n'aurait pas pu produire l'effet médiatique qu'il a eu de désigner la masse monstrueuse des suicides chez France Télécom. Son intention reste insondable dès lors qu'il est impossible de déterminer si elle en a eu l'idée ou si, au seuil de sa vie, elle s'en est remise une ultime fois à son père pour prendre la décision et c'est parce que ses proches en ont ressenti la nécessité, qu'ils ont constitué le message laissé en jachère. Or le chiffre dépend de la façon dont on compte, et dont on tient compte par exemple des tentatives de suicides. La puissance du chiffre 23 qui s'est imprimé sur la rétine du monde venait faire la preuve qu'il ne s'agissait pas de cas isolés tel que le discours de l'entreprise pouvait le faire entendre. Le chiffre vint alors imposer une comptabilité des preuves à l'encontre de France Télécom. Si le cas Stéphanie tranche avec ceux que nous avons évoqués jusqu'ici, c'est qu'il semble ne pas exister pour lui-même sur la scène sociale bien qu'il désigne le Réel d'une comptabilité qui produit son effet auprès d'un Autre perdu dans ses propres comptes financiers. En émergeant, la comptabilité de la série accueille le sentiment d'une large humanité puisqu'elle peut même offrir l'hospitalité à ceux qui ne vivent pas pour eux-mêmes. C'est parce que le cas de Stéphanie fait preuve d'un certain illogisme, si l'on ne tient pas compte de sa structure subjective, en se défenestrant sous les yeux de ses collègues sans adresser de message, qu'elle retranche encore un peu plus la fonction de l'exception dans l'espace public. Elle est une exception dans la communauté de ceux qui adressent un message à l'entreprise, une exception parmi les exceptions qui se suicident pour

1

2 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., p. 199.

que la radicalité de sa solitude confirme la règle des suicides et de tous ceux qui sont isolés au travail, c'est-à-dire dans l'espace le plus socialisé. Elle fait également une confirmation supplémentaire de la structure du discours à l'œuvre chez France Télécom. Ce discours ne s'encombre plus d'explications superflues auprès de ses salariés concernant les mutations auxquelles ils doivent consentir puisqu'elles sont inexorablement soumises aux tableaux de chiffres. Yonnel Dervin témoignait dans le détail de ce discours dont les significations adossées au travail ont disparu puisque le signifiant Travail est forclos, c'est-à-dire qu'il est exclu de tout ce qui n'est pas comptable ; la réalité du travail comme les relations qui s'y organisent n'y apparaissent pas.

Alors que nous avons dégagé une fonction de transmission dans le suicide, c'est-à-dire une fonction symbolique qui rebondit de l'un à l'autre, Stéphanie pourrait représenter une féminité de la fonction de transmission. C'est-à-dire un Être sans signifiant Maître, un corps sans message, un corps qui pense avant tout à donner ses organes plutôt qu'à transmettre la valeur travail.

Rémy L

La série que nous avons ouverte au cœur de la série des suicides chez France Télécom pour la circonstance de cette étude, trouve une conclusion dans le cas de Rémy Louvradoux qui s'immola le matin du 26 avril 2011 devant l'immeuble de France Télécom de Mérignac où il avait travaillé précédemment, qu'une trace de fumée. La force évocatrice de son geste fut telle que les images furent reprises dans nombre de documentaires¹ et qu'elles circulent encore dans les médias.



¹ Par exemple : *Le Grand Incendie*, de Samuel Bollendorff et Olivia Colo, lauréat de la 6^e édition du Visa d'Or France 24-RFI du webdocumentaire, 2014.



Or, un an auparavant, le 18 septembre 2009, soit une semaine après le suicide de Stéphanie, il avait envoyé une longue lettre ouverte de six pages destinées à *son employeur et à son actionnaire principal*¹. La densité de sa lettre la rend difficile à comprendre au premier abord car plusieurs niveaux de lecture s’y croisent. Cependant, elle se déplie selon la régularité d’une ossature longitudinale. D’une part, elle dégage des repères temporels concernant son propre parcours professionnel, ainsi que des évolutions dans les métiers et les discours. Alors qu’en parallèle, elle renferme une tentative argumentée pour cerner, dans les contradictions du discours qui circule chez France Télécom, le ferment de cette chose qui ne pouvait mener qu’au suicide. Le cas de Rémy Louvradoux est singulier dans la façon dont il organise son message puisque l’année qui disjoint sa lettre de son acte, fut précisément celle qui vit les instances dirigeantes de l’entreprise prendre des décisions importantes pour faire face aux suicides, notamment la destitution de Didier Lombard aux fonctions de PDG pour le remplacer d’abord par Stéphane Richard, puis l’écarter de la présidence du groupe². Ni sa lettre, ni l’expulsion dudit responsable n’avaient suffi à enrayer le phénomène. Sa lettre n’avait pas eu le pouvoir d’intimer à la conscience générale le message qu’elle lui adressait et avait été plutôt transmise à la Direction des Ressources Humaines, alertée dans les *situations délicates*. Ne pouvant atteindre que le discours auquel elle s’adressait, sa lettre comme les autres, entra certainement dans le domaine des expertises en risques psychosociaux. Lorsqu’un an plus tard, il s’immole son acte fait un pas de plus par rapport à son écrit. Là où le signifiant laisse à désirer puisqu’il est impuissant à rendre compte de ce qui se passe et que, pire encore, il ne fait que stigmatiser Rémy, celui-ci va plus loin et crée une esthétique qui en impose. Si nous soutenons que Rémy Louvradoux apporte une conclusion à la série, ce n’est pas parce qu’il permet de l’arrêter et d’autres se tueront après lui. Mais parce qu’il livre à quelle issue est porté la tragédie qui s’est déroulée dans cette entreprise. En effet, nous avons pu pointer que les lettres des suicidés au même titre que le témoignage de Yonnel Dervin tentaient de façonner à grand peine des écritures dans la direction du sens de l’histoire, alors que l’esthétique le livre. L’image surplombe la lettre pour qu’ensemble, ils cernent l’objet dont il s’agit. La lettre et l’image sont les bords de cet objet qui ne peut pas être représenté autrement. L’image du *travailleur mort* offre une condensation propre à représenter sa fin mais également sa disparition et sa trace. La dernière image sous laquelle Rémy Louvradoux s’est effacé propose un rivage pour tous ceux qui accusent le coup de la chute vertigineuse du travailleur. Il a créé une représentation selon laquelle le suicide au travail est cette image limite pour la peur que procure la plus grande incertitude de cette époque qui commence par effacer ce qui existait jusqu’ici. L’effroi que génère le suicide, trouve ici de quoi faire entendre

1 Lettre de Rémy Louvradoux, en annexe p253

2 Stéphane Richard l’a remplacé à la direction générale en 2010 et Didier Lombard a quitté définitivement la présidence du groupe le 24 janvier 2011.

la lisière qu'il est pour le monde signifiant, c'est-à-dire la limite la plus radicale à ne pas franchir sous peine de se consumer. Le monde signifiant tout entier en est imprégné et ce qui sera dit à partir de là devra s'y ajuster car c'est entre les bords du pire, entre d'un côté le suicide et de l'autre côté le discours le plus dépourvu d'humanité que la voie signifiante doit être trouvée.

L'esthétique contenu dans ce suicide public atteint cette universalité où se situe la frontière du langage et la présence de l'objet au point de son effacement. Il marque le monde d'un indice qui laisse supposer qu'il y a quelque chose à voir derrière, que derrière la modernité il y a une explication à découvrir qui sera désormais au cœur des débats, une brèche s'est ouverte au cœur de la perplexité pour créer ses propres formules.



La puissance de l'image que lègue Rémy Louvradoux tient e sur le trajet auquel il force le regard du spectateur, la trace de fumée en bas du mur s'ouvre vers les hauteurs de ce grand ascenseur en forme de croix. C'est parce qu'elle renvoie à l'ossature de sa lettre qui, après avoir mis au fronton les principes moraux de l'entreprises, s'acheminait vers la conclusion suicidaire. Le sentiment général s'embrase sur le destin du travailleur qui, après avoir été l'objet manifié de la *société du travail*, redescendit déchu de son piédestal pour remonter ici au zénith de sa fonction sociale et au sommet de son Ideal perdu. La fascination ne vient pas seulement de l'absence, mais bien plutôt de l'éclipse. C'est-à-dire de l'éliision de l'objet partiel de la société du travail, laissé en blanc sur l'image de la société moderne. En animant le sentiment de la naissance et de la mort d'une icône, si l'objet n'est plus idéalisé, qu'en est-il maintenant ? nous demande Yonnel Dervin.

Ordre ternaire

Les processus logiques qui portèrent Yonnel, Stéphanie et Rémy à leur acte comporte une certaine symétrie par rapport à l'axe central qu'est France Telecom. Ils composent un triptyque formé de trois positions subjectives, trois parties pour une unique toile de fond. Les modalités de leurs actes ainsi que leur succession ressortent en surimpression sur le phénomène plus ample. Ils ont imposé une coupure au cœur d'un processus mortifère par l'intermédiaire d'une image et d'une écriture si évocatrice qu'elle a eu pour effet des conséquences judiciaires sur une entreprise pour la première fois dans l'histoire du CAC 40. La progression du sens portée par rebond d'un suicide à l'autre s'est inscrite comme un essai métaphorique, une première explication au joint de la souffrance. La lettre de Rémy comme le témoignage de Yonnel sont à reconnaître comme des essais qui ne visent pas à expliquer le système mais le suicide qui en est une résolution, tant pour le sujet que pour le discours de

l'entreprise. Stéphanie, quant à elle, en propose un revers radical. En faisant entendre avant tout cette part du sujet pour laquelle *il n'y a pas* d'explication, elle ne se loge pas dans la contradiction mais le rien et fait échapper son acte à toute idée de métaphore. En entrant dans la série, elle en est le contre-exemple absolu qui vient garantir l'empan universel de la question qui est posée à partir du travail. En effet, tous et toutes y sont concernés, dès lors que même celles qui *n'existent pas* pour elles-mêmes et qui n'y sont *pas toute* converties s'y insèrent. Les trois rétablissent une puissance métaphorique, une direction pour le Sens après l'effacement qui est la direction du travail lui-même. En faisant cette affirmation selon laquelle *là où il n'y a pas de travail, il n'y a rien*, ils ouvrent une nouvelle fois dans l'histoire de la pensée la question de savoir ce que feraient les hommes de leur *ananké* si le travail disparaissait¹.

Dans cette efficence ternaire, le témoignage de Yonnel Dervin occupe une place de choix puisqu'il est le survivant de l'acte réel qui appuie entièrement son écriture sur l'Idéal, c'est-à-dire sur la substance imaginaire dont la métaphore a besoin pour être vivante. Il est celui des trois témoins dont l'écriture porte la vitalité du processus et sa traîne de valeurs en décrivant dans un détail quotidien que le travail est bien plus que le Réel auquel on voudrait le rabattre. Il fait entendre que le travail déborde largement son caractère technique et utilitaire en se déployant sur l'envergure de l'homme jusque dans son supplément et que lorsque l'on parle mieux du travail, c'est avant tout de là qu'on parle. Il fait entendre que lorsque l'on considère que *tout est travail*, le reste ne s'efface pas mais la vie entière s'y pondère. Ainsi lorsque le tournant technologique draine celui de l'entreprise pour remettre les compteurs du capitalisme à zéro, c'est ce travail que l'on a forclos et a qui l'on ôta le droit d'aller au bout de son acte.

Nos trois témoins marquent une transition dans la question du travail, c'est-à-dire une clôture et une ouverture au centre de quoi il n'est plus. Il y eu un antécédent après quoi sa disparition est la condition subséquente. Bien qu'ils y soient tous au même titre, chacun y fait ses propres découpes selon qu'ils privilégient les disparitions, les embouchures ou l'exclusion. Mais nous retenons que ces trois-là suffisent à poser les termes de ce qu'il en est d'une position de sujet qui doit se loger dans le signifiant éjecté. Il y a toujours quelqu'un qui précipite son être dans ce rapport au vide. Ainsi, ce qui surgit après que le champ signifiant du travail a été épuré et lavé de son histoire sociale, ce sont les différentes formes du sujet.

II - Renouveau dialectique

Nouveauté dialectique

La série des suicides chez France Télécom n'est donc pas un effet de mimétisme, comme a pu l'induire le commentaire le plus malheureux pour lequel Didier Lombard avait dû s'excuser publiquement lorsqu'il avait parlé de *mode*. Il exprima dès le lendemain dans la presse qu'il avait voulu traduire le mot *mood*, qui veut dire *humeur* en anglais. Il explique avoir

¹ La question est aujourd'hui à nouveau d'actualité tel qu'en ont fait part les débats qui eurent lieu à l'occasion des élections présidentielles françaises de 2017 qui évoquait cette hypothèse.

voulu dire : *Arrêtez cette spirale infernale (du suicide) dans laquelle nous sommes*¹, infléchissant son propos vers la connaissance que l'on peut avoir sur le fonctionnement des groupes.

Or chacun des suicidés se surimprime sur le sentiment général de ceux qui se sont sentis concernés, les collègues, les familles et les souffrants qui s'y reconnaissent. Chacun des suicidés vient faire une marque, un tatouage particulier sur un organe mythique dont l'empan dépend de ceux qui y seront attentifs et la série des suicides produit une extraction de cet organe mythique enfoui. Ce que Lacan a appelé la Lamelle² nous permet de saisir la prolongation issue de chacun des suicidés vers l'expression allégorique de son idée abstraite. Chacun de ceux qui se suicide est passé par-dessus le bord de la mort pour donner à son désir C'est une prolongation au niveau de son désir la condition pour rencontrer l'Autre à l'endroit précis où il l'avait creusé et c'est en l'occurrence, la condition pour qu'il accède à son désir. Lorsqu'une année après le pic suicidaire et alors qu'il s'en s'égrené encore, Rémy Louvradou s'immole, il déplie un étendard pour le destin religieux sur lequel a atterri la communauté mythique des travailleurs après que son destin prolétaire se soit épuisé. Il entre chacun des désirs pour la mort dans une œuvre polyptyque dont l'unité martyre renvoie sur l'organe social reconstitué et dès lors en attente d'estimation morale.

La série, qui commence timidement et se précipite ensuite pour désigner France Télécom est une création signifiante, une insertion dans le langage qui ouvre sur une nomenclature juridique dont nous aurons à parler. Elle a imposé le pire des bords qu'elle avait à sa portée pour faire entendre quelle logorrhée du discours en marche avait profondément incisé l'humanité propre au travail. Lorsque Yonnel Dervin témoigne de l'arrivée du *matricule* dans son quotidien, c'est du joint de cette incision qu'il rend compte. Le numéro qui était à l'origine prévu pour enregistrer chaque salarié dans la comptabilité de ses bulletins de salaire, a étendu son organisation jusque dans la façon dont l'entreprise s'adressait à lui quotidiennement pour l'organisation numérisée des chantiers du jour³. L'entreprise remettait ainsi au gout du jour, l'appétence obsessionnelle que l'organisation a pour sa propre technique managériale. La série des suicides se déroule le long de cette impersonnalité pour lui donner la réplique. Elle rend non seulement aux destins anonymes, l'organe mythique pour les recevoir après l'effacement des histoires personnelles, mais impose également chacune de leur signature pour les réidentifier. Elle ré-ouvre alors sur la question de savoir ce qui porte le progrès des techniques à traiter les travailleurs de la sorte, car sous l'argument du discours selon lequel les nouvelles technologies permettent une nouvelle optimisation du travail, le suicidé pose les termes pour une autre instruction qui concerne le zèle du manager en interrogeant à quelle jouissance ce dernier fait un don. La série des suicides ouvre sur cette question centrale et pourtant égarée parmi toutes celles que pose la dernière modernité mais elle inscrit un champ dialectique civilisateur dès lors qu'elle a fait un saut hors de l'état précédent dans lequel on ne voyait rien et qui renvoyait chacun à sa perplexité la plus intime. Cependant, c'est parce qu'elle touche au travail, qu'elle s'inscrit dans une Histoire qui renvoie à des siècles de dialectique issue de l'aliénation. Ce qui distingue la question qui est ici posée d'autres questions de société, c'est qu'elle ne s'inscrit pas uniquement dans la nécessité d'acquiescer de nouveaux droits pour légiférer sur le réel⁴, elle

1 Article « France Télécom : Lombard s'excuse pour avoir parlé de "mode du suicide" », *Lemonde.fr*, 16/09/2009.

2 Lacan l'utilise en réponse à Loewenstein, lors de la X^e Rencontre des psychanalystes de langue française, comme une réponse au niveau d'un « biologisme. La libido peut y être conçue comme organe mythique entre le sujet et le monde ».

3 Yonnel Dervin y consacre le chapitre 6 intitulé « Matricule YNED 6494 ». Nous relevons également la lettre d'une autre personne qui se suicide en signant de son matricule (DYDO5403, en annexe p250).

4 Nous citons simplement l'acuité d'autres questions de société qui se traduisent par une extension du domaine du droit. Ce fut, par exemple, le cas que posa la question du mariage. C'est aujourd'hui le cas du débat autour de la condition animale sous-tendu à un élargissement de la notion d'humanité au règne du

opère également un rappel quant aux luttes antérieures et aux droits qui en résultèrent. En organisant cette tension, le travail retrouve la place réservée qui est la sienne dans la hiérarchie des questions sociales puisqu'il en est la place forte d'où l'on peut interroger la jouissance du Maître, sous des termes tels que : A quel Dieu, la jouissance de notre modernité offre-t-elle un culte pour oublier et concaténer avec tant d'aisance une Histoire sociale pourtant si proche¹? Lorsque l'idée selon laquelle *le travail tue*² a traversé l'écran du Réel, elle a fait un rappel à l'étymologie *tripalium*³ que l'on se plaît aujourd'hui à reprendre pour raviver dans les esprits la figure mythique de la voracité de la machine, tel que le *Moloch* de Metropolis incarnait une itération industrielle pour les années 1930. L'ordre du débat s'inscrit entre deux bords: d'une part on trouve une esthétique du progrès propre à un discours politique dont une filiale managériale pétrit la technique. A l'opposé on trouve une esthétique religieuse du travailleur qui se situe au niveau d'un enjeu de vie ou de mort. Entre ces deux collatérales s'ouvre une dialectique qui modèle à son tour les questions transcendantes entre le discours *d'en haut* et la souffrance *d'en bas*.

L'acte des suicidés a répondu point par point au réel du discours de Didier Lombard lorsque, en 2006, il avait annoncé lors d'une réunion de cadres⁴ :

Il faut qu'on sorte de la position mère poule. [...] Ce sera un peu plus dirigiste que par le passé. [...] Il faut bien se dire qu'on ne peut plus protéger tout le monde. Il faut se poser la question de quelle va être notre carrière ? En 2007, je ferai les départs d'une façon ou d'une autre, par la fenêtre ou par la porte.

En mettant sa propre jouissance au service du tragique, le suicidé instaure un affrontement au niveau des Réels qui ouvre une brèche dans l'universalité de la jouissance ; car c'est parce qu'il a mis la sienne au service de la question qu'il pose sur celle du Maître que s'ouvre une discussion à valeur morale. Il ne s'agit pas ici d'extension du domaine du droit mais d'une question qui porte justement au niveau où ce déploiement concatène le droit du travail. Ce qui est pris en cause ouvre sur une mise en examen dans les intervalles creusés dans l'égalité des droits. Car c'est lorsque les exclus se manifestent que le discours sur l'égalité de traitement s'ouvre sur la jouissance ségrégative qu'il renferme. Le suicide au travail a largement débordé la dimension de la colère qui faisait le ferment de la lutte des classes. Il s'est aligné sur le progrès du discours égalitaire lorsque l'égalité de traitement attend de chacun qu'il endosse la distribution en faisant preuve de bonnes volontés renfermant ainsi une bienveillance de la pire espèce ségrégative. Alors que la colère n'est plus que le Réel de la rigidité, avec le suicide c'est la toute dernière forme de notre aliénation au langage qui vient de rejaillir sur la scène publique pour une nouvelle catalyse de la dialectique sociale. Celle-ci pointe que derrière la règle générale qui impose sa tendance enthousiaste, il y a le revers tyrannique du langage dont le PDG de France Telecom ne veut rien savoir, bien qu'il parle par sa bouche.

vivant.

1 A propos de cette question, nous invitons le lecteur aux sciences fictions telles que le film *Snowpiercer* (Bong Joon-ho, 2013, Corée du Sud), inspiré de la bande dessinée française *Le Transperceneige* (Jacques Lob et Jean-Marc Rochette, publiée en épisodes d'octobre 1982 à juin 1983 dans la revue *A suivre*). Il propose une esthétique de cette locomotion du progrès dans laquelle la lutte des classes n'occupe plus que la place dont le Maître se sert pour continuer à faire marcher « le train du progrès ».

2 Le slogan qui est repris au niveau du discours syndical apparaît désormais dans le titre de nombreuses publications et ouvrages critiques sur le capitalisme.

3 C'est le nom d'un instrument de torture utilisé dans l'Antiquité pour punir les esclaves rebelles.

4 Discours prononcé aux cadres de l'entreprise le 20 octobre 2006 à la Maison de la Chimie.

Champ de courses et question Éthique

Nous avons dégagé que lorsque le suicide au travail vient, il impose une bordure à l'intérieur de la société égalitaire pour insister sur les différences de traitement dont il est la victime dans l'entreprise. Il suit la tonalité d'un écart au cœur de la condition des travailleurs, sur le hiatus qui doit accompagner le changement tout en exclu du travail pour lequel ils s'étaient engagés. Deux densités coexistent, d'une part celle qui pas à pas intègre au changement tout ce que le monde peut compter et d'autre part tout ce que le discours peut exclure ; et ceci peut aller très loin si l'on se situe du point de vue du sujet dès lors que celui-ci n'existe que dans les trous du discours. Avec la question des suicides, le sujet s'y retrouve à nouveau engagé puisqu'elle a ouvert sur une infinie possibilité dialectique pour scruter les nuances du discours et lui insuffler des nuances de taille. Le suicide est la pierre d'angle qui vient dénoncer la structure logique qui a fait disparaître le travail sous son organisation, c'est-à-dire la trace de « pas » du sujet, l'empreinte de son passage comme de sa disparition qui retourne le sentiment commun. Ceux qui sont en position dirigeante se retrouvent entre deux nouvelles eaux : A l'idée que le travailleur freine la société dans les restructurations qu'elle juge nécessaire, s'adjoint celle selon laquelle, lorsque son action échappe à la gestion de l'entreprise, il peut produire des effets incontrôlables pour lesquels la gestion des risques psychosociaux ne suffira pas. La densité invisible de ce qui est exclu du discours s'étend sans que cela ne mène à la révolte. L'immolation de Rémy Louvradox n'a pas déclenché la *Révolution de Jasmin*¹ que celle de Mohammed Bouazizi avait enflammé en Tunisie. Ici, les petits et grands événements se dénombrent au goutte à goutte selon les lignes territoriales dans lesquelles les mentalités évoluent dans une temporalité calquée sur les transformations de l'économie du progrès. La colère qui ne sort pas bien que les écritures et les droits antérieurs se rétractent désignent l'ambivalence des sujets quant à leur désir. Mais lorsque la colère va jusqu'au sacrifice, ce sont ces suicidés qui sont les témoins d'un mode de jouissance devenu obsolète et auxquels ils n'ont pas pu renoncer. C'est sous cette référence antérieures qu'ils font une imposition qui est une contribution pour l'avenir. Alors que la nouvelle conception est en attente que la transition ait terminé les détails de chacune des inflexions, notre époque est marquée par ce tournant qui ne trace pas d'histoire sociale mais qui s'aligne bien plutôt sur l'évolution des techniques. Depuis Kennedy par exemple, chacun est à nouveau invité à monter dans le train du progrès mais sans y être réellement convié. Les hommes et les femmes n'y sont pas interpellés personnellement bien qu'il soit fortement recommandé de suivre chacune de ses avancées. C'est alors au travail, dans le lieu où ceux qui y sont conviés sont paradoxalement ceux qui sont en trop, que l'on aperçoit que là aussi quelque chose s'est intensifié. Un pas supplémentaire s'est également produit au niveau de l'aliénation des sujets qui doivent alors trouver dans leur épaisseur la façon dont ils miseront sur l'avenir.

Le suicide propose une cavité pour organiser cette nouveauté dialectique. Nous ferons ensuite un pas de plus dans la façon dont son écriture prend forme en justice, à l'Assemblée nationale, ou encore au niveau moral. Mais, il convient déjà de relever que les écritures de Yonnel Dervin et de Rémy Louvradox sont les premières du genre. En effet, elles formalisent la structure en miroir sur laquelle ils déportent leurs énigmes hors d'eux-mêmes, en direction d'autres et en particulier vers les générations futures. Alors que le passage à l'acte de Yonnel reste suspendu au jugement de son fils, la lettre de Rémy se termine en ses termes :

Regardons-nous dans une glace, revivons nos situations passées mais avec un de nos enfants e fils ou

¹ Mohamed Bouazizi , vendeur de fruits et légumes, s'est immolé le 17 septembre 2010 en réaction à une intervention policière qui lui avait confisqué sa marchandise. Son acte qui avait alors catalysé la colère des tunisiens fut considéré comme ce qui embrasa la Révolution de Jasmin à l'origine du Printemps arabe

filles comme acteurs en vis-à-vis, si nous détournons les yeux : nous avons la réponse !¹

Pour l'un comme pour l'autre, leur acte est l'occasion d'une Ethique, pour que ricoche après eux le socle d'une fonction symbolique intime, de l'énigme du sujet à la sentence impérieuse. L'éthique est la réponse à la première question avant même qu'elle soit posée au champ social. Elle est une première affirmation à partir de laquelle toutes les questions seront posées et repose sur la façon dont chacun trouvera une pondération face à la destruction et à l'enthousiasme du progrès. La résolution des affaires courantes repose en fin de compte sur ce que les enfants penseront de leurs aînés. Rémy formule ici une nécessité lorsque les temps sont obscurs et qu'il ne repose pas sur les aphorisme de ses grands hommes. Celle-ci repose sur une éthique apte à offrir les conditions d'une reprise qui sont des conditions de transmission.

III - Le mort et la fonction de l'exemple

L'Empédocle d'Hölderlin ou Un sacrifice

Si les témoignages de Yonnel Dervin et de Rémy Louvradoux ont en commun de dévier la conclusion qu'ils se sont donnée vers une pensée au niveau de la collectivité, leur écritures se présentent comme des essais de Pensée Critique, dans le sens où ils s'avancent avec prudence pour faire un usage juste de la raison dans la direction d'une accusation laissée en blanc. Ils ont opéré les premières distinctions, les premières coupures entre les repères personnels et les repères sociaux sans pour autant pouvoir y entrer eux-mêmes, y étant engagé au-delà du raisonnable. C'est au regard de la difficulté à nous avancer nous-même dans les contrées qui s'ouvrent à partir de la délégation que le sujet fait à sa logique et nous prémunir ainsi de l'inflation des effets imaginaires auquel nous pourrions être mené, que nous encadrons nos propos d'horizons et de repères plus appropriés. Franchissant le temps à contre-courant, nous faisons référence à une écriture qui se fonde sur le creux prestigieux d'un mort pour dire quelque chose de son époque pour autant que le prestige d'un mort vaut celui d'un Maître lorsqu'il atteint la dimension d'Idéal. C'est la vertu qu'on lui attribue qui devient alors le ressort d'une pensée critique dans la mesure où il offre un horizon pour s'autoriser à penser et que sa vertu redescend alors sur l'auteur qui s'en sert.

Nous prenons notre appui sur un rebond de vingt et un siècles entre la mort d'Empédocle et Friedrich Hölderlin qui la reprit pour le compte de la question politique de son temps. Dans la Grèce antique, au V^e siècle avant Jésus-Christ, Empédocle disparaît après avoir refusé le trône que les Agrigentins lui donnaient. On ne retrouve qu'une sandale au bord du cratère de l'Etna. En 1798, dans l'après-Révolution française et l'élan de la conquête napoléonienne, Hölderlin élabore un projet dramatique, une trilogie de trois versions de cette mort.

Son écriture vient combler l'énigme laissée par la sandale. Chacune des versions

¹ Lettre de Rémy Louvradoux, en annexe.

commence au début de l'exil d'Empédocle et décrit ses derniers instants. Elles lui empruntent ses dernières heures pour leur insuffler la portée politique de ce grand Homme qui refusa le pouvoir pour l'offrir aux Agrigentins. En mettant en forme cette mort, Hölderlin l'offre comme une possibilité pour les questions politiques de son temps. Il ouvre ainsi l'espace pour un discours alors que la vérité de son temps ne peut pas être dite dès lors que la démocratie s'est finalement nantie d'un dernier empereur. Mais cette vérité peut être mi-dite, par rebonds interposés.

La première version s'intitule « La mort d'Empédocle¹ ». On y voit se succéder à ses côtés plusieurs personnages. Le foisonnement des dialogues met en scène avec précision une temporalité où se fraye le tragique d'une pensée vers le suicide. Nous reprenons ici la succession des scènes et des échanges.

– En préambule, trois personnages disent ce qu'ils pensent d'Empédocle. D'abord Panthéa, qui l'aime car *L'illimité, tu l'aimes sans limites*, dit-elle. Les dieux l'ont abandonné. Et c'est la preuve qu'il s'était hissé à leur niveau. Pour elle, il est celui qui Est. Alors que pour le second personnage, il est celui qui n'a plus. Hermocrate est le religieux qui souhaite que *l'illusion sauvage se retire* des Agrigentins. Car il aspire à retrouver le temps perdu où la parole des dieux était l'assise de la notoriété de son propre discours. Il entre en dialogue avec Critias, le gouverneur, père de Panthéa. Si celui-ci reconnaît une valeur particulière à Empédocle, c'est en tant que mauvais exemple pour les Agrigentins. Car les fêtes à son honneur sont un trouble à l'ordre public. L'alliance de ces deux-là porte sur la Chose Publique et œuvre à retourner *l'on-dit prodigieux* par lequel la pensée ordinaire croît vers la pensée commune. La rumeur par laquelle Empédocle est advenu pourrait également servir à le faire tomber, car seul le peuple peut départager la façon de considérer ce qu'est un rapport aux dieux. Seul le peuple peut déterminer le sort de qui sera le blasphémateur et de qui sera l'élu.

– Puis Empédocle apparaît seul et s'adresse aux forces de la nature. Elles sont le recours immuable pour celui qui a perdu l'attention éphémère des dieux. Il s'accuse d'avoir joui de cette fonction qui était trop grande pour lui. C'est le péché qu'il a commis et qui lui a fermé les yeux, après avoir été clairvoyant, à l'inverse d'Œdipe.

À Pausanias qui arrive, Empédocle dit : *Les dieux m'étaient maintenant devenus serviteurs, moi seul était dieu, je le proclamai en une insolente fierté*². En reconnaissant sa *parole audacieuse*, elle apparaît désormais comme une trahison à sa fonction gouvernante qui réclame le châtimement. Sa toute-puissance se retourne car *rien n'est plus douloureux [...] que de déchiffrer l'énigme de la souffrance*, dit-il³. C'est alors que les ennemis d'Empédocle le rejoignent avec trois Agrigentins : cette rencontre est programmée par Hermocrate pour organiser la vengeance du peuple.

La reprise d'Hölderlin n'est pas quitte du passionnel destin de la souffrance christique, mais elle n'offrira pas la lapidation attendue, ni le même mode de sacrifice.

La souffrance d'Empédocle, consciente de sa jouissance, s'en accuse et se refuse à servir les intérêts de l'Autre. Pourtant, en réclamant vengeance, il lui offre une sortie à sa souffrance. Mais Empédocle a déjà fait le pas supplémentaire, le pas démocratique auquel il est prédisposé. Il se refuse à être la victime impropre à redorer le blason de l'ancien discours religieux, et même s'il est sous l'effet de la malédiction des dieux. La manœuvre d'Hermocrate ne le fait pas descendre de son piédestal. Au contraire, il y culmine :

1 Hölderlin F., *La Mort d'Empédocle*, 1798, Première version, Traduction de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub pour leur film *Noir Péché* (1989), Toulouse, Éditions Ombres, 1986.

2 *Ibid.*, p. 47.

3 *Ibid.*, p. 45.

Ainsi, épargnez-moi aussi ; ne m'ôtez pas la dignité de ma souffrance avec un discours méchant, car elle est sacrée ; et laissez ma poitrine libre de votre contrainte. Ma douleur appartient aux dieux¹.

Ainsi, l'autre dimension qu'il a atteinte ne peut pas être effacée. Sa souffrance est entièrement ralliée à celle de l'impossible, c'est-à-dire à cette transcendance qui porte l'humanité.

Alors qu'un affrontement terrible se prépare, Empédocle retourne l'accusation puisque désormais, il sait où est la jouissance. Il dénonce le plaisir cannibale du peuple qui souhaite sa mort. Les personnages s'éloignent alors brusquement. Cette séparation signe celle d'Empédocle d'avec l'Autre. À peine est-il à nouveau seul avec Pausanias que déjà, il parle de lui au passé. Il parle de lui comme il souhaiterait laisser une trace. Il souhaite que son souvenir puisse être suffisamment puissant pour que ceux qui l'aiment, comme Panthéa, y puisent la ressource. Il est désormais mort de son vivant.

Hölderlin lui fait prendre le temps de retourner dans « la maison paternelle » pour congédier ses esclaves afin qu'ils deviennent des hommes d'honneur et non les vassaux d'un autre.

Les alternances démocratiques et impériales de la Grèce antique sont le théâtre Idéal pour que Hölderlin crée une sortie en perspective de la figure du Maître. Il lui oppose celle qui, dans sa déchéance, libère ses esclaves. Ce Maître, conscient de sa fonction sociale auprès du peuple, fait une délégation de liberté. Mais la particularité de celle-ci est qu'elle advient parce qu'il disparaît. La mort du Maître antique s'ouvre sur les conditions de la société moderne. Elle ouvre sur les enchaînements dialectiques de la liberté et de l'honneur.

Hölderlin montre une voie qui, à l'heure de la guillotine, ne propose pas le rétablissement du Père, mais le frayage de ce qu'il a gagné en castration, à savoir une question portée sur l'avenir des hommes.

L'Empédocle d'Hölderlin est le Maître en tant qu'il est barré. C'est la condition pour qu'il ouvre à sa pérennité, pour qu'il transmette aux générations futures le souvenir qu'il leur incruste. Ce qui s'ouvre alors s'écarte du déchaînement d'une « jouissance toute ». Au contraire, elle s'oriente vers l'exemplarité de la jouissance autre, celle qui se prend dans la transcendance du sujet. La figure de l'exemple est encore amplifiée par l'exemple déchu qui fait porter son message au-delà de sa propre vie.

Il désigne un déplacement qui va d'une jouissance phallique, accrochée au pouvoir de son discours, vers une jouissance autre qui s'en détache pour en féminiser le pouvoir. Car si la féminité impose sa position contre le discours, celui qui suit le cours de sa subjectivation contre le discours de l'Autre tend à en rejoindre la fonction. L'Empédocle d'Hölderlin est une figure de transcendance qui s'ouvre sous le mirage de la liberté des esclaves.

– La scène suivante cible la focale sur Panthéa seule. Elle dit :

Ab souvent ! Quand la vie ne me suffisait pas, et que moi l'insociable, troublée avec d'autres, j'errai autour de nos collines, je regardais vers ces sommets d'arbres, et je pensais là-bas il en est encore Un pourtant ? !

Pour elle, Empédocle est le repère au milieu de la masse. Il est une variation de l'unique qui lui propose un écho à sa différence radicale. Son exil à lui retentit sur son exclusion à elle. Son propre destin y est concerné, bien qu'elle ne soit pas à la hauteur du péché qu'il a commis. D'ailleurs, elle reconnaît *s'avantager dans sa plainte*.

– Puis on retourne à Empédocle, seul avec Pausanias. Celui-ci tente de convaincre

¹ *Ibid.*, p. 53.

² *Ibid.*, p. 91.

Empédocle de ne pas se tuer :

Laisse la plainte maintenant et ne me dérange plus ; avec le temps tout est bien, avec les mortels et les dieux je serai bientôt réconcilié, je le suis déjà, lui dit-il.

La ligne de rupture n'est plus au niveau du sujet et de sa faute, mais entre le corps mortel et l'âme. Si quelque chose est à jeter, que ce soit le corps. L'image, elle, se réunit en réconciliation. Le sacrifice propose une issue qui dépendra de la façon dont on se réappropriera la perte qu'il laissera derrière lui.

Lui, ne peut pas revenir en arrière. L'empreinte de son ancien bonheur ne peut pas le laisser imaginer une jeunesse divine et infinie, à lui le flétri. *Une chose aide*, une Chose qui le déporte sur tous les autres et engendre une clef pour le présent.

– Lorsque les autres personnages reviennent, Hermocrate est maintenant prêt à le secourir. Il peut offrir son pardon au faible qui a commis une erreur. Mais Empédocle n'est pas le résidu d'une faute. Il est celui qui a clarifié son désir et qui le porte vers la mort. Il est dans la position d'entendre quelle férocité se cache derrière les sentiments humains, même retournés en altruisme. Il répond à Hermocrate :

Nous allons sur un chemin différent, meurs, toi, de mort commune, comme il se doit, de servile sentiment sans âme, un autre sort est imparté, un autre sentier vous me l'avez prêté jadis quand je suis né, vous dieux vous étiez présents – comprends-tu cela, ah ! Ton ouvrage est fini et tes intrigues ne s'étendent pas jusqu'à ma joie!

La prédiction de sa naissance se boucle à rebours sur son issue tragique. Il offre à sa petite histoire qui s'offre le joint de l'Histoire. Au seuil de la mort, tout est dépassé, mais Empédocle puise en réalité dans la jouissance qui précède. La mort produit la révélation de son destin en rétrospective, et la joie.

« Saint ! » disent Critias et les Agrigentins.

Le retournement du sentiment populaire le place comme l'exception gracieuse qui rayonne désormais sur eux. La valeur éclatante de sa bonté retourne en miroir celle d'Hermocrate. Un voile s'est levé au niveau du peuple qui crie désormais sa vindicte, crie contre Hermocrate qui les a rendus mauvais aux yeux de leurs propres fils. Chacun revoit sa position au regard de la transcendance et de la transmission de celui qui fait exemple. Chacun retourne la question sur lui-même pour s'interroger soi-même comme exemple pour ses enfants, et désigner au passage un autre coupable.

Empédocle se tait et pleure. Le risque est trop grand de parler, puisque tout ce qui peut être dit n'est plus que vindicte ou pardon. La répartition morale se trace désormais entre langage et silence. C'est-à-dire entre deux modalités de jouissance du langage, l'une phallique qui s'ignore, et une autre qui se sait. Le saut de l'une à l'autre dépasse toute bonté pour orienter le sujet vers l'engagement dans son acte. Car ce sera le sacre de l'Idéal par son exemplarité.

Le peuple l'implore de devenir son roi, Empédocle répond à la communauté que ce n'est plus le temps des rois. *L'aigle jette hors du nid les oisillons dès qu'ils ont regardé la lumière.* L'Empédocle du XVIII^e siècle, situe une page qui se tourne sur la figure du roi déchu. Désormais, la question porte ailleurs.

Qui es-tu homme ?, lui demande-t-on.

1 *Ibid.*, p. 121.

Rémy Le Bossuet — Fonction éthique

Mais si les témoignages de Yonnel et Rémy portent leur exemple sur cette scène politique et morale, nous avons également soulevé que le discours qu'ils dégagent repose avant tout sur le fond concret d'une position éthique dont la validité dépend de la mort et dans laquelle nous nous avançons à notre tour par l'intermédiaire d'un autre emprunt.

Les oraisons funèbres de Jacques-Benigne Bossuet¹ sont proposées une série de discours fondés sur le creux prestigieux d'un mort. En effet, il fut un personnage important, souvent considéré comme l'un des plus grands orateurs. Faisant l'expérience de la conversion religieuse, il étudia également la philosophie et la théologie, avant d'être nommé évêque de Condom puis de Meaux, et précepteur du dauphin, fils de Louis XIV. En 1689, Bossuet publie six des oraisons funèbres qu'il prononça à l'occasion de la mort de grands de son monde, comme celle d'Anne d'Autriche en 1666, ou celle d'Henriette d'Angleterre en 1670. Les oraisons de Bossuet sont toujours l'occasion d'un jugement moral. En effet, l'exemple vertueux du mort permet d'interroger l'orgueil humain du haut de l'idéal redescendu sur les mortels. Ainsi, lorsque la Maison royale lui ordonna d'écrire un panégyrique à l'occasion de la mort de Nicolas Cornet², c'est affligée de cette perte qu'elle s'adresse à lui, car elle *ne peut négliger le seul avantage qui lui revient de sa mort, qui est la liberté de le louer*³, dit-il. Mais en acceptant d'écrire l'oraison, c'est également l'auteur qui accède à cet bénéfice car pour lui, Nicolas Cornet était

*le trésor inépuisable de sages conseils, de bonne foi, de sincérité, d'amitié constante et inviolable, puis-je, dit 'il lui refuser quelques fruits d'un esprit qu'il a cultivé avec une bonté paternelle dès sa première jeunesse ; ou lui denier quelque part dans mes discours, après qu'il en a été si souvent été le censeur et l'arbitre ? Il est donc juste, Messieurs, puisqu'on a bien voulu employer ma voix, que je rende comme je pourrai à ce collège royal son grand Maître, aux maisons religieuses leur père et leur protecteur, à la faculté de théologie l'une des plus vives lumières, et celui de tous ces enfants qui peut être a autant soutenu cette ancienne réputation de doctrine et d'intégrité qu'elle s'est acquise par toute la terre ; enfin à toute l'Église et à notre siècle l'un des plus grands ornements*⁴.

Celui qui fut pour lui, l'ami et le père encadre de sa garantie les propos de l'auteur et permettre à Bossuet de s'autoriser de lui-même.

*Car Messieurs, vous n'ignorez pas que l'artifice le plus ordinaire de la sagesse céleste est de cacher ses ouvrages et que le dessein qu'elle a de couvrir ce qu'elle a de plus précieux est ce qui lui fait déployer une si grande variété de conseils profonds*⁵.

D'une oraison à une autre, la structure sérielle de l'écriture de Bossuet accroît la puissance oratoire dont il a besoin pour étoffer son propre propos. Chacune d'entre elle s'adossant sur une mort, leur succession se déploie autour de la fonction de l'abîme qui déculpe son argument pour lui offrir la récursivité infinie que l'exemplarité du défunt peut lui procurer. Structurant son énonciation sur l'efficacité des rebonds, il déploie une figure discursive en fractale, basée sur la multiplication et le grossissement de la vertu qui est alors le fond invariant à partir duquel s'étend son discours morale sur l'Église et sur tout le royaume. L'assertion de Lacan qui avançait que *le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* avait déjà gagné ici des lettres de noblesse en s'appliquant à la vertu et à l'exemplarité. Bossuet démontre que celui qui affermit son discours de ce rebond en accentue la résonance et s'assure que l'intention de son propos ira en grandissant selon un changement d'échelle propre à la géométrie fractale, telle que celles-ci :

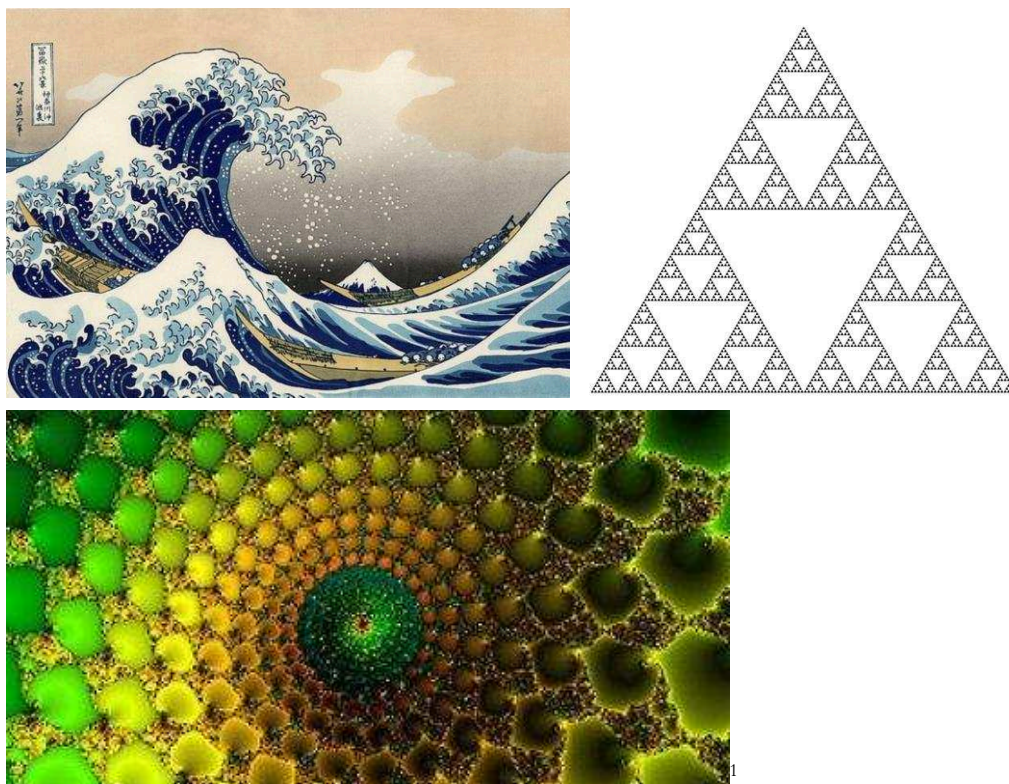
1 Bossuet, *Sermons et oraisons funèbres*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1997.

2 Nicolas Cornet était un théologien adversaire du jansénisme.

3 *Ibid.*, « Troisième oraison de Bossuet pour Nicolas Cornet », p. 77-78.

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*, p. 79.



Bossuet s'autorise de la mort des grands de ce monde qui se doivent à une conduite irréprochable et dont Bossuet contribue d'étoffer le prestige pour arrondir ses propres propos et brocarder la société du vice. Ses prescriptions morales portent sur toute la société et résonnent sur les Evangiles par le truchement de ce réseau de garanties dont l'exemplarité du Christ est le principe. La lettre de Rémy s'inscrit dans ce lignage, par la portée morale de son essai critique sur l'appui de la série des suicides, jusqu'à écrire sa propre homélie. S'adossant, comme Bossuet, sur la mort comme condition de vérité et sur la polysémie de ses références, c'est la même structure sémantique qui conduit les deux écritures vers un réseau de significations analogues.

Rémy était entré dans l'entreprise pour des raisons purement alimentaires, puis, mué, par la volonté d'être partie prenante *dans les décisions*², il avait franchi les échelons vers les fonctions de cadres. C'est parce qu'il en a fait les frais, qu'il se situe au niveau de la garantie idéale du discours managérial pour le dénoncer et rappeler en en-tête une déclaration officielle de France Télécom datant du 10 décembre 2008 :

« Conformément à l'une des huit valeurs qui nous guident, nous sommes « responsable » : nous traitons les personnes et le monde qui nous entoure avec respect. En tant qu'entreprise comme à titre individuel nous nous comportons de manière responsable à travers toutes nos décisions. Cette valeur trouve son expression dans le code de déontologie du groupe France Télécom/Orange ».

Mais la pragmatique organisée dans l'écriture de Rémy diffère de celle de Bossuet. Le contexte n'est pas le même, et pas seulement le contexte historique, mais également l'argument de vérité sur lequel elles s'ouvrent. Le tribun n'a pas le même langage que le martyr et la cohérence du texte de Bossuet s'oppose à la structure en co-texte de la lettre de Rémy. En effet sa lettre est un texte cahoteux autour d'un énoncé clair si on le rétracte à son

¹ Exemples de géométries et d'Art fractale.

² Lettre de Rémy Louvradoux, annexe, première page

en-tête et à sa conclusion, à la déontologie en haut et à l'indigence en bas qui encadre la doxa managériale. Sa *conclusion et cause profonde* est l'*indigence managériale*, l'état de grande pauvreté d'esprit, de lâcheté et de manque de responsabilité¹ qui a cours à tous les niveaux de France Télécom. Au centre se déroule une critique malaisée qui porte au niveau de tout ce qui répond à complexité des temps obscurs par des facilités de langage pour sortir de l'angoissante perplexité. Ainsi Rémy avance son argument en évacuant peu à peu les explications que l'on a tendance à donner pour expliquer le problème. Il balaye peu à peu toutes les explications contingentes de ce qu'il considère comme la véritable cause. *Les problèmes des réorganisations, le management par la terreur, le travail sur plateau téléphonique et les formations inadaptées* sont impropres à rendre compte de ce qui dépend plutôt de la faillite générale du sens éthique qui est le fond de son propos. C'est-à-dire ce qu'on attend d'une position intermédiaire et médiane entre le haut et le bas, entre la politique de l'entreprise et les réalités de terrain. La lettre Rémy déplie une pragmatique analogue à celle de Yonnel Dervin qui orchestrait le duel Éthique avec son manager. Le fond de la question qu'ils soulèvent rejoint celle à laquelle répondaient en leur temps Hölderlin comme Bossuet, lorsque le guide mais également le prêtre étaient les figures de cette position au cœur de la dialectique du langage.

Rémy Louvradoux et Yonnel Dervin portent des interrogations sur la nature humaine après que le maelstrom du nouveau progrès ait déstructuré les mœurs. Ils condamnent chacune des positions qui ne s'engagent pas au-delà de la violence de ce discours qui considère les évolutions comme un absolu. Car ni l'un ni l'autre ne sont réfractaires au changement, ils y sont au contraire engagés de la façon de ceux qui ne peuvent pas s'y soustraire. C'est au niveau de l'engagement dont ils font une preuve terrible que git le suc de cette éthique qu'ils attendent de tous. Le Réel de la transformation est une contrainte qui n'est rien comparée au climat de violence qui s'installe dès lors qu'il y en a pour l'incarner, pour en jouir ou pour faire l'autruche. Ils nous font entendre que le manager aujourd'hui est encore la figure angulaire, quel que soient l'état de la doctrine, quelle que soit la conception globale, la théorie et les méthodes sous lesquelles se trouve le travail. En effet, sa figure intermédiaire, est celle de la jointure qui, aujourd'hui comme toujours est, l'Exemple pour une Éthique. Lorsque les instances dirigeantes ne redescendent pas la bonne parole, l'éthique individuelle est requise pour faire la transition. Bossuet² avançait que *l'univers n'a rien de plus grand que les grands hommes modestes* et qu'ils méritent les éloges funèbres. Ils sont *le trésor caché qui fait le lien entre le royaume de cieux*³ et la *richesse de leur trésor inestimable*⁴. Cependant les suicidés ne sont pas des tribuns est leur modestie a maille à partir avec la faiblesse propre à leur condition sociale. Ils ont eu à se détacher eux-mêmes de la masse pour porter la frêle fonction de l'exemple au prix exorbitant de leur sacrifice dont les bénéfices sociaux restent incertains. Ils seraient des grands hommes dont la portée de leur acte pouvait espérer plus de poids et s'ils n'étaient pas également les premières victimes de la folie à l'œuvre dans l'entreprise. Ce qu'ils ont creusé dans le discours n'est pas rien pour autant, puisqu'ils ont y trouvé un ressort oratoire pour ceux qui, après eux, disposent désormais de mots pour le dire.

1 *Ibid.*, p. 6.

2 Bossuet, *Sermons et oraisons funèbres*, op. cit., « Troisième oraison de Bossuet pour Nicolas Cornet », p. 77-78.

3 Au fronton de son oraison de Nicolas Lecornué, Bossuet reprend saint Mathieu : « Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché » (Matthieu, XIII, 44).

4 Bossuet, *Sermons et oraisons funèbres*, op. cit., p. 80.

- B -

MISE EN EXAMEN

Questions juridiques

Pour faire le pas de plus, nous entrons plus concrètement dans la dimension juridique qui s'ouvre avec les suicides au travail. Celui qui se suicide au travail produit un acte éminemment personnel mais frappe également un coup de semonce qui ordonne à l'Entreprise de comparaître et d'annoncer ses couleurs. Bien que l'acte soit de son côté, il en accuse un autre sous une forme qui s'apparente à celle-ci :

Je t'accuse, toi, de l'acte qui est le mien. Je t'accuse, toi, d'être responsable de m'avoir poussé à cet acte. Je t'accuse, toi, d'avoir, par tes actes, mené ma logique à se tuer, d'avoir mené à se tuer ce qui, ne m'appartient pas au plus profond de moi et qui, dès lors, est à toi. Car ce qui ne m'appartient pas au fond de moi puisque c'est en toi, tu es coupable de ne pas l'avoir pris en compte, cet intérêt que je te porte.

Alors qu'il porte une accusation dont il est la garantie puisqu'il s'en est fait la preuve, la société la reçoit aussitôt puisque les messagers du défunt que sont ses proches réclament justice. Ce n'est pas seulement le cas pour France Télécom, bien que là, l'ampleur soit exemplaire et inédite. Le territoire est maillé d'affaires portées aux tribunaux par des parties civiles qui aboutissent sur des décisions qui feront jurisprudence pour les suivants. Le premier des tribunaux avant le pénal est bien souvent celui des affaires de la Sécurité sociale que les familles des suicidés interpellent pour, dans un premier temps, faire reconnaître le suicide en *accident du travail* et déclencher ainsi la reconnaissance de la faute de l'employeur et l'indemnité pour qui de droit. À cet effet, le site internet ouvert sur l'initiative de Marie Pezé intitulé *Souffrance au travail*, a recueilli différentes contributions parmi des psychologues du travail, des inspecteurs du travail, des avocats et des syndicalistes, pour guider ceux qui en auraient besoin. On y trouve par exemple l'extrait anonymé d'un jugement du tribunal des affaires de la Sécurité sociale de La Roche-sur-Yon¹ qui nous donne accès à la délibération. Il y est question de *recours* et de *litige* puisque, le suicide n'ayant pas eu lieu sur le lieu de travail, la Sécurité sociale refuse la *prise en charge* à la femme du mort. L'employeur avait déclaré l'accident en son *âme et conscience* et la Sécurité sociale refuse la prise en charge au titre de la législation. En effet, le suicide est intentionnel et dès lors, il ne peut pas servir dans une accusation. Le recours y ajoute alors les actes de langage qui ont été notariés, c'est-à-dire qui ont été écrits.

D'abord, la lettre du suicidé :

Le changement de travail est plus difficile à gérer que prévu. Je me mets trop la pression et je n'en peux plus. Le travail me tue.

Puis le rapport médical du médecin traitant ainsi que les témoignages des collègues et de sa femme. Ainsi, le tribunal TASS va plus loin que la CPAM. Il va au-delà de la rigidité des règles écrites pour aller aux faits et aux plaidoiries. En conséquence, la veuve demande la reconnaissance en *accident de travail* et le versement de 3 000 euros par la CPAM conformément à l'article 700 du Code de procédure civile. Nous comprenons alors que la reconnaissance en *accident de travail* ouvre sur le champ sémantique largement utilisé dans la

¹ En annexe p259

société. L'*accident* appelle à la nomenclature du *risque physique*, comme le droit du travail entre dans les droits de ses salariés pour lui ajouter les Risques Psycho-Sociaux. Dans cette direction, c'est l'*imprudence* de l'employeur qui est alors mise en accusation, et à laquelle il devra désormais répondre par la mise en place de protocoles de *prévention des risques* les plus contraignants. L'accident, le risque et la sécurité sont le champ lexical et technique qui se déploie quand les souffrants ne peuvent pas lutter. La sécurité et la prévention sont les Maîtres Mots posés sur les phénomènes sociaux alors qu'on en a lavé l'autre portée politique.

Dans cet exemple, le tribunal conclue que le *certain lien entre le travail et le suicide* est ce qui doit être prouvé par les ayants droit. Même si celui-ci n'est pas *exclusif, un acte d'une telle portée étant en effet rarement le résultat d'une cause unique*. L'accusation a porté et a inversé le discours dont le certificat du médecin est le mot de la fin, le verdict de la vérité du sujet : *j'ai le sentiment qu'il a été propulsé à plein régime dans un syndrome de burn-out*, dit le médecin bouclant l'ordre du discours sur lui-même.

La controverse des chefs d'inculpation

La procédure judiciaire qui concerne France Télécom est d'une toute autre ampleur. Le 7 juillet 2016, *Le Monde*¹ fait sa une : *Suicides à France Télécom : des dirigeants menacés de poursuites pour harcèlement moral*. La journaliste, qui émaille son article des photos de la façade de l'immeuble et de la trace de fumée laissée par Rémy Louvradoux, ajoute un sous-titre qui se veut éloquent : *Si le juge d'instruction suit les réquisitions inédites du procureur, sept hauts responsables de l'entreprise, dont l'ancien PDG Didier Lombard, devraient répondre de leurs méthodes de gestion du personnel*.

Après avoir été démis de ses fonctions, Didier Lombard fut ensuite mis en examen en 2012. Haut fonctionnaire et chef d'entreprise, celui était devenu président-directeur général en 2005, quelques mois après la privatisation partielle de l'entreprise, fut assigné devant la justice avec l'ancien directeur délégué Louis-Pierre Wenes, et Olivier Barberot, directeur des ressources humaines du groupe. Un épais rapport de l'inspection du travail est ensuite venu compléter cette mise en examen pour adresser l'affaire au parquet de Paris à l'issue de quatre années d'enquête le 4 février 2016. Bien que cela se soit déroulé en huis clos, les médias présents en ont rendu compte selon des termes comme ceux-ci :

*Dans les réquisitions du parquet, trente-neuf victimes sont citées : dix-neuf se sont suicidées, douze ont tenté de le faire, et huit salariés ont subi un épisode de dépression ou ont été mis en arrêt de travail*².

Les médias se sont fait le relais du contenu du rapport de l'inspectrice du travail qui consignait justice les *faits* suivants : D'une part une *mise en danger d'autrui du fait de la mise en œuvre d'organisations du travail de nature à porter des atteintes graves à la santé des travailleurs* ; et d'autre part des *méthodes de gestion caractérisant le harcèlement moral*³. Ainsi, la justice s'est d'abord intéressée à la responsabilité pénale des personnes morales pour finir par interroger la politique du groupe et ouvrir le procès de France Télécom en juillet 2016, soit près de six ans après le pic de suicides et les dépôts de plaintes de proches et de syndicats qui en furent à l'origine. Dans le rapport de l'inspectrice du travail sont consignés de *grands faits*, tels que la

1 Article d'Émeline Cazl, *Lemonde.fr*, 7 juillet 2016.

2 Selon le fil d'actualité de *francetvinfo* du jour.

3 Selon la lecture de François Krug de *L'Obs* et de *Rue 89* d'avril 2016.

mise en place du plan NEXT de gestion et de restriction des ressources humaines en 2006, ou encore l'ouverture la même année d'une école de management dédiée au projet pour former quatre mille *managers de managers* par an, dans le but de mobiliser les employés et de leur faire accepter le changement. Le rapport consigne également de *petits faits*, tels que le témoignage de salariés pouvant attester dans leur vécu personnel de décisions et de méthodes ayant eu un impact sur eux. Certains relatent par exemple, qu'ils s'étaient retrouvés seuls dans des bureaux vides puisqu'on ne les a pas informés du déménagement de leur service.

Depuis la répétition de chacune des issues singulières dans des actes, aux faits et preuves jusqu'à l'inculpation remontant aux décisions prises au plus haut niveau du groupe, le cas France Télécom est exemplaire de l'installation d'une continuité sémantique analogue à celle du discours de Bossuet. Une inversion dans l'ordre des références s'est produite depuis l'ouverture à la concurrence mondiale. Alors qu'il était à l'époque raisonnable d'envisager les transformations que cette ouverture imposerait, le phénomène des suicides fut à l'origine d'un retournement de la valeur qu'on leur accordait. Le président-directeur-général, jusqu'ici reconnu pour avoir atteint ses objectifs, fut d'un jour à l'autre sous le feu d'une puissante accusation, à la dimension de ses fonctions. Ce qui avait été considéré comme nécessaire dans la politique qu'il avait impulsé revira de valeurs au regard des *effets de sujet* pour devenir le centre d'une accusation d'une portée morale à l'échelle de la société. Car l'issue conclusive de ce rapport met en avant que la politique du management instaurée pour faire face à la modernisation, renferme peut-être une adhésion à ce qu'il y ait des dégâts collatéraux. C'est sur ce hiatus de l'adhésion à la volonté que la quête de vérité s'ouvre en justice. Alors que le fil d'actualité du jour souligne que c'est la première fois en France que la *politique de gestion des ressources humaines d'une entreprise pourrait donc constituer une infraction pénale en elle-même*¹, les écoles de management, de leur côté, ont déjà pris la mesure de ce *mauvais exemple*. L'*avocate de l'entreprise*², quant à elle, estime que la procédure suit son cours sans se préoccuper de ce que les médias ou la société *veulent en faire*, c'est-à-dire *un problème sociétal*.

Or, l'ouverture du procès qui se déroule en huis clos, se fait sous le signe d'une discordance au niveau du chef d'inculpation. Le procureur réclame l'examen pour *Harcèlement moral*, alors que les parties civiles, les proches et les syndicats préfèrent celui d'*Homicide involontaire*. Raphaël Louvrado, le fils de Rémy³, estime que le Harcèlement moral ne *traduit pas assez la gravité de ce qui s'est passé*. L'avocat des parties civiles estime quant à lui que *ce réquisitoire est une grande satisfaction, même s'il comporte des lacunes, en l'absence des qualifications d'homicides involontaires et de mise en danger de la vie d'autrui*⁴. L'agitation qui échappe au secret de l'instruction pour resonner dans les médias, donne la mesure des enjeux dialectiques complexes dans la sémantique. Ce sont les hiérarchies de valeurs, distinctions, symétries et extensions qui sont en jeu dans le choix des mots utilisés. Dehors, la colère gronde et les médias s'en font l'écho. Les syndicats voient là une *qualification réductrice*⁵ qui ne peut pas rendre compte de l'ampleur que cela rassemble :

Il est indispensable que les magistrats instructeurs en charge du dossier tirent toutes les conséquences des éléments figurant dans la procédure et décident de renvoyer les personnes physiques et morales mises en examen devant la juridiction correctionnelle des chefs combinés d'homicide involontaire,

1 Selon le fil d'actualité de francetvinfo du 7 juillet 2016.

2 Le fil d'actualité de Francetvinfo du 7 juillet 2016 donne la parole à Claudia Chemarin, l'avocate de l'Entreprise.

3 Selon une interview de France Bleu Gironde du 16 juillet 2016.

4 Selon Jean-Paul Teissonnière, *Le Parisien* du 7 juillet 2016.

5 Selon le numéro spécial de *Ouest France* du 7 juillet 2016, « Justice et Libertés ».

*mise en danger de la vie d'autrui, harcèlement moral*¹, s'indignent les syndicats.

Les plaignants ont la parole et la prennent pour dénoncer *la démonstration clairement faite d'un mépris délibéré qui a mis en danger la vie des personnels aux seules fins de respecter des objectifs de compression salariale et d'augmentation corrélative des bénéfices destinés à satisfaire les actionnaires, dont l'État*, ajoute la CFE-CGC. Les autres se taisent. France Télécom qui s'appelle désormais Orange, ne s'exprime pas sinon avec réserve, par la voix d'un porte-parole, estimant y avoir vu une *étape normale de la procédure, qui ne présume pas de la décision du juge*². Si le chef d'inculpation est en débat, l'accusation quant à elle n'est plus la question au moment où le procès s'ouvre. C'est désormais l'étude du détail et de l'entournure qui est l'objet de toutes les attentions. Cependant la balance juridique poursuit la voie ouverte par la structure de l'énigme pour déterminer ce qui s'est passé, quels ont été les faits pour que certains en arrivent de de telles extrémités. Cette part de la question qui renvoie le sujet à son acte est l'angle mort du débat, mais également celui par lequel il est possible. Les deux chefs d'inculpation pour Harcèlement moral ou Homicide involontaire sont des propositions issues de la pensée des victimes. Le premier chef d'inculpation porte à se demander si le Maître était suffisamment consistant pour avoir souhaité le mal. Ce dernier a-t-il fait preuve de perversion ou d'abus de pouvoir ? Mais avec le second, on redescend sur une figure de Maître dilettante. A-t-il été à l'origine de cette mort par inadvertance, soucieux qu'il était de choses bien plus lointaines et bien plus importantes ? Dans un cas comme dans l'autre, la controverse qui s'installe autour des chefs d'inculpation ne laisse aucun doute en ce qui concerne l'âme de l'esclave, elle appartient au Maître. Or l'accusation de Harcèlement moral ne fonctionne que si l'on fait intervenir la pulsion agressive dans le débat. C'est la voie suivie par les médias lorsqu'ils se saisissent des preuves apportées au dossier. C'est, par exemple le cas de *deux curieux schémas*³ produits par Obifive, une société internationale de coaching en management et fuités d'une source anonyme au service des ressources humaines. Ce sont des documents qui expliquent la stratégie à tenir en période de guerre concurrentielle⁴, et proposent un parallèle avec la bataille d'Angleterre de 1940. Alors que le vocabulaire guerrier du premier document choque, il renvoie ensuite sur le second, dans lequel le manager doit accompagner la *courbe du deuil* des salariés auquel on a annoncé une mutation. Celle-ci est définie en six étapes : l'annonce de la mutation, le refus de comprendre, la résistance, la décompression, la résignation et, pour finir, l'intégration du salarié. Le manager est averti qu'en phase 3, celle de la *résistance*, l'employé peut se livrer à des actes de sabotage. Puis qu'en phase 4, celle de *décompression*, il chutera dans le désespoir et la dépression. Ainsi, il est conseillé au manager de faire entendre à son employé que *l'évolution des besoins est à la source du changement*⁵. Mais, alors que la découverte de tels documents fait froid dans le dos, par ailleurs

1 Selon le communiqué des syndicats retransmis dans le numéro spécial de *Ouest France*, « Justice et Libertés », du 7 juillet 2016.

2 Selon *Le Parisien* du 7 juillet 2016.

3 On retrouve ces documents en plusieurs endroits sur internet (première trace dans les Inrocks.com du 25 septembre 2010, article de B. Nicolas, « Humiliation, dépression, démission : l'offre triple play de France Telecom »). Ils proviennent du témoignage d'un ancien directeur régional qui est resté anonyme.

4 Notamment l'ouverture de Free qui a cassé les prix, ce qui eut des conséquences sur tous les autres opérateurs.

5 Il est difficile de retracer la source de ces pièces à conviction qui circulent sur internet et qui sont issues de témoignages anonymes de salariés travaillant dans le service des ressources humaines. Ces témoignages et d'autres sont ce qui complète l'élaboration de la preuve, comme celui de Bruno Diehl, conseiller en management de l'équipe du PDG jusqu'en 2007. Son livre, écrit en mai 2010, fait état des méthodes « managériales pour pousser un salarié à démissionner » (Diehl B. et Doublet G., *Orange, le déchirement. France Télécom ou la dérive du management*, Paris, Gallimard, 2010). Le récent film français de Nicolas Silhol *Corporate*, sorti en 2017, en reprend les éléments langagiers : « *Faire comprendre avec humanité l'importance de ce choix : soit le collaborateur emmène sa mère avec lui, soit il démissionne pour rester auprès d'elle. Culpabilisé, le collaborateur prendra lui-même la bonne décision : démissionner.* »

la réaction de la personne qui accepte de répondre au journaliste qui demande des comptes au sein du département des ressources humaines, nous laisse sur un malaise bien plus profond. Mettant en avant les *maladresses* sémantiques, elle assèche toute soif de vengeance et ouvre au contraire sur le désarroi qui gît derrière le second chef d'inculpation en induisant que peut-être rien de ceci ne fut intentionnel, sinon peut être d'avoir été coupable de croire en autre chose et de vouloir sauver l'Entreprise. L'impossibilité dernière d'en découdre les bords, même après l'accusation poursuit le doute et l'angoisse et donne la mesure des années d'instruction. Le débat ici n'est pas différent en substance, que le malaise installé depuis le face-à-face entre Yonnel Dervin et Thierry Leclan, c'est même le ressort et l'organisation de la controverse dont on ne sait pas quel en sera l'issue. Alors que par ailleurs, la procédure judiciaire à d'autres effets au niveau du droit du travail. En insistant d'une façon inédite sur *les obligations de sécurité*, on ouvre tous les parapluies pour que ça ne se reproduise plus. Le management l'a intégré dans son discours sans répondre pour autant du malaise et des suicides qui se poursuivent. Ils suivent la cartographie d'une nécessité que l'on a du mal à cerner et qui pourtant s'installe dans les institutions les unes après les autres, comme c'est le cas dans les services hospitaliers par exemple. Le terrain de la controverse reste le dernier retranchement de la fonction de l'énigme. Elle a eu pour effet principal de se généraliser dans les esprits pour leur induire en retour des questions intimes et sociales concernant le travail. Alors que cette accusation pénale d'un genre si particulier, risque de ne peut-être, pas aboutir sur quelque chose d'autre que des dommages et intérêts aux proches comme re-règlement de la dette engagée par les suicidés.

Dans l'intervalle, la controverse a fait consister des points de vue contrastés. Il soit rare d'entendre les accusés se défendre autrement qu'en invoquant la voracité du marché qui réclame des dirigeants des décisions délicates pour sauver l'entreprise. Mais lorsqu'ils le font, le chef d'inculpation de harcèlement moral ne résiste pas à leur argumentaire¹. Alors que France Télécom reste muette, dans d'autres entreprises les réactions de certains accusés peuvent être audibles Pour qu'on s'y avance. Par exemple, lorsque l'entreprise Thales est mise en accusation dans l'affaire d'un suicide, les avocats interrogés à la sortie du tribunal des affaires de Sécurité sociale de Toulouse, ne peuvent *pas dire grand-chose*, se défontent 'ils d'abord devant la journalistes pour ensuite laisser échapper qu'ils sont *les meilleurs*². Le court silence puis le rire gêné de la journaliste qui se précipite ensuite à attester de leur refus à communiquer, rend compte que quelle que soit l'issue de la mise en accusation, aucune procédure judiciaire n'atteint la jouissance autorisée par le marché.

Mais c'est avec le témoignage suivant que l'on s'avance dans le discours qui la contient. Jean-Louis Mutte est l'ancien directeur de l'école de commerce d'Amiens, condamné en appel pour harcèlement moral en juin 2013, sous l'examen des faits suivants : un suicide, sept dépôts de plainte pour humiliations, courriels d'intimidation, déclassement, existence d'un bureau des punis, lourde charge de travail. A l'issue de cinq comparutions pour harcèlement moral, il fut condamné à *six mois de sursis et 10 000 euros d'amende*. Il accepte de témoigner puisqu'il n'accepte pas le verdict et qu'il a décidé de se pourvoir en cassation. Au chef d'inculpation de harcèlement moral, il oppose la rigueur et le redressement des comptes imposé dans le *maelström* du marché actuel. Il met en avant le durcissement des conditions d'exercice qui s'impose pour tout le monde :

si l'on demandait aux policiers de faire un travail de « marines », ils crieraient au harcèlement, parce que c'est pas tout à fait ce pourquoi ils sont venus, dit 'il. Dans ces circonstances, il faut se

1 Nous prenons pour appui les témoignages recueillis pour l'émission « Sur les docks » sur France Culture qui a donné la parole à ces « employeurs devant la justice » (France Culture, « Suicide au travail : les employeurs devant la justice », par Irène Omelianenko, un documentaire de Charlotte Bienaimé et Gilles Davidas, 9 janvier 2014).

2 La journaliste tente d'interroger les avocats de l'entreprise, maîtres Pichon et Jourdan.

*retrousser les manches parce que si on continue comme ça, on ferme la boutique. C'est d'ailleurs le paradigme dans lequel il place ses collaborateurs. Il met également en avant que les pays anglo-saxons, dans lesquels il a exercé, connaissent un *harasment*, bien plus terrible et prégnant que ce qui se passe en France. Il est alors surpris de ce qui lui est arrivé en France alors qu'il était sans aucune tache sur [son] CV en la matière.*

Pour lui, la faute éthique est d'aller devant les tribunaux juste *pour avoir raison*. Il accuse ceux qui seraient de mauvaise foi et qui ne chercheraient que *le gain financier*. Cependant, il est prêt à reconnaître une faute dans [son] management et dans la conduite des opérations. Ce qu'il a sous-estimé, où mésestimé c'est la vitesse. Parce que [sa] porte était toujours ouverte pour ses collaborateurs, quelqu'un lui avait dit : *t'es trop proche et t'es trop loin !* faisant entendre, dans l'empan trop large de sa position de manager, la contradiction sociale dans laquelle il loge sa jouissance. L'accusation de négligence trouve ici son contre-argument, l'enjeu social est tel que les gouvernants courent, même s'ils ne voient pas le plaisir qu'ils y prennent. D'ailleurs, celui-ci a des discussions sans fin avec la médecine du travail pour ne jamais tomber d'accord sur ce qu'est la souffrance au travail. La dernière des jouissances est celle de la plus-value rhétorique qui reste, en tout état de cause, de son côté. Il a lui-même une certitude inverse à celle du suicidé, il estime

qu'il y a plein de choses qui peuvent pousser les gens au suicide, les problèmes financiers, les problèmes affectifs. Je ne pense pas qu'il y ait une cause unique, je ne pense pas, non ! conclut-il.

Ainsi la conversation ne peut aboutir sur aucun jugement définitif. Elle ne fait que ramener au-devant de la scène qu'il y a bien deux façons de vivre les choses, deux classes qui se répartissent dans la façon de jouir de la modernité : soit la souffrance, soit le plaisir.

La justice des hommes

Le procès de France Télécom témoigne d'une position inédite du travailleur dans la société. Dans cette affaire, c'est lui qui est aux commandes de la façon dont les débats s'organiseront, bien qu'il ne maîtrise rien, et même au contraire qu'il témoigne avant tout de la nouveauté de son aliénation. La nouveauté se situe en effet sur le socle le plus intime de l'asservissement et notre époque n'est pas sans savoir ce dont il retourne. Par exemple, le management, c'est-à-dire la gestion des ressources humaines, n'est pas la gouvernance des masses salariales. Son objectif répond bien plus d'une stratégie qui, contrairement à l'idée qui pourrait ressortir de tous ce qu'on a évoqué jusqu'ici, prend en compte la pensée du travailleur, ou plutôt le savoir qu'il croit avoir de la pensée du travailleur. *Les courbes du deuil*¹, par exemple, qu'elles aient été ou non conçues par un esprit malin, montrent cette connaissance que l'homme a acquise de sa nature humaine, afin de la manier lorsqu'il juge que c'est nécessaire. Mais alors, les suicides au travail montrent à leur tour quel pas supplémentaire a dû faire la subjectivité des hommes pour organiser sa survie, ils montrent comment elle a dû retrancher encore un peu plus les conditions pour Être, c'est-à-dire là où on existe que lorsque l'on dit non. Les conditions de cette nouvelle subjectivité ont repris le chemin de la lutte pour une existence lorsqu'elle a brandi le flambeau des anciennes luttes en disant à nouveau : J'accuse !

L'impasse dans laquelle mène une justice qui aura pour objectif de déterminer qui est le tyran révèle alors que la fonction gouvernante est elle-même prise dans la dépendance de

1 Nous faisons ici à nouveau référence aux documents évoqués dans le chapitre : « La controverse des chefs d'inculpation ».

quelque chose qui n'est pas seulement ce que nous avons soulevé jusqu'ici. Elle n'est pas seulement portée vers le plaisir excessif à aller de l'avant, elle répond également à une soumission inconditionnelle à la technique, aux protocoles qu'il faut suivre pour faire ce pas en avant. Elle regarde ce qui a marché ailleurs et en « mutualise » les résultats pour créer des « modèles » mondiaux de référence managériale. Le procès de France Télécom, passe le gué de tous les autres, puisque le réquisitoire ne vise pas seulement les hommes, mais également le système. Il nous présente une forme contradictoire de procès public qui pourtant reste à huis clos dès lors que l'actualité n'est pas à faire le procès d'un système qui régit le monde entier. Le procès n'est pas le même que le procès de Nuremberg par exemple, bien que l'accusation porte dans les mêmes rayonnages, au niveau des idéologies et des responsabilités des plus zélés. Cette comparaison ne vaut que pour faire entendre la structure sémantique qui donne sa portée au procès, c'est-à-dire du processus par lequel les morts portent l'idée du crime à une échelle sociale. Bien sûr, entre l'un et l'autre, il n'y a aucune autre comparaison acceptable, ce n'est pas la même échelle de morts, ce ne sont pas les mêmes tyrannies ni les mêmes folies. Mais chacun d'entre eux représente une modalité de procès, de processus de langage qui parle de chacun et de la société dans laquelle il se produit. Alors que Nuremberg était public et même filmé pour rendre compte au monde entier de la liquidation qu'il fallait faire de l'horreur, celui de France Télécom n'est public que dans la mesure où il mène à un procès. Ensuite, c'est une affaire de spécialistes, voire encore de techniciens juridictionnels, que le grand public n'a pas besoin de suivre. Mais l'un comme l'autre font le procès de la conséquence ségrégative d'une idéologie, c'est la mise en accusation de l'égout d'une pensée lorsqu'elle aboutit à une nécessité de dégraisser ceux qui sont en surnombre, ceux qui ne rentrent pas dans l'idée idéale. Le travailleur français, comme celui de nombreux autres pays, n'est plus si convoité depuis que le marché mondial s'est doté des nouveaux travailleurs émergents des pays les plus lointains. Le procès de France Télécom arrive au niveau de cette question portée par ce travailleur devenu inutile. Il met en scène la controverse qui a changé les conceptions le concernant. Car ce qui est arrivé avec le saut technologique, c'est que le travailleur est devenu le différent, le représentant d'un monde obsolète. Il est devenu le vil et le vieux, l'antithèse absolue de l'entrepreneur.

La controverse organisée au niveau de France Télécom l'aligne, de ce point de vue, à celle de Valladolid, dont nous allons donner quelques jalons. Celle-ci se situe dans l'Espagne du XVI^e siècle. Christophe Colomb vient de découvrir les Amériques. Alors que le pape Paul III lance une terrible sermon contre la colonisation et l'esclavage des Indiens, l'empereur Charles Quint promulgue également des lois pour les protéger, sans succès. La controverse est alors organisée sur leur directive entre 1550 et 1551 autour de la question de savoir « qui sont les Indiens ». Le débat oppose Las Casas, dominicain, ex-évêque du Chiapas et avocat des Indiens pour l'occasion, à Sepúlveda, jésuite, grand théologien, chroniqueur et confesseur de l'empereur et traducteur d'Aristote. Les enjeux sont énormes en termes d'empire et d'économie ; en effet, Charles Quint étant contesté par ses voisins sur ses frontières intérieures, l'expansion économique et politique de son empire ne peut s'effectuer que vers l'ouest, dans les Amériques, ou au sud, en Afrique¹. Ainsi, la question des Indiens est autant théologique, métaphysique qu'anthropologique. Sont-ils des démons, des barbares, des *esclaves par nature* dont parle Aristote ou des semblables ? De la qualification des Indiens va dépendre leur traitement, mais aussi la justification de la conquête de leur terre. Le problème théologique est soulevé par Sepúlveda. Si la révélation primitive a déjà fait son œuvre évangélique sans avoir pourtant touché ces peuples lointains, comment *la main de Dieu autoriserait-elle l'extermination par les Espagnols ?* demande-t-il. Le résultat de la question n'est

1 Fabre M., « La controverse de Valladolid ou la problématique de l'altérité », CREN, Université de Nantes (EA 2661), in *Le Télémaque*, 2006/1 (n° 29). Michel Fabre se fonde lui-même sur plusieurs sources : celle de B de Las Casas, *La Très Brève Relation de la destruction des Indes*, Paris, La Découverte, 1996 ; et celle du roman très documenté de J.-C. Carrière, *La Controverse de Valladolid*, édité par Le Pré aux clercs en 1992.

autre que : Dieu est du côté des Espagnols. Durant tout le procès, il y a litige entre les contradicteurs puisque la façon de poser le problème n'est pas la même. Pour Las Casas, les malheurs des Indiens sont dus à la supériorité des armes par exemple, ou à la barbarie, c'est-à-dire à des raisons *humaines, trop humaines*¹. Alors que Sepúlveda fait des Indiens des barbares sacrificateurs d'humains, dans la bouche de Las Casas l'accusation se retourne contre les Espagnols. Chacun des deux mobilise deux systèmes de valeur, deux registres axiologiques différents à l'intérieur du même catholicisme.

D'un côté, le « dieu terrible » de l'Ancien Testament qui élit son peuple parmi tous les autres peuples qu'il n'hésite pas à combattre et même à exterminer, de l'autre, le « Dieu bon » des Évangiles, qui ne fait pas de différence entre ses enfants.

Et aucune des deux ne rencontre l'autre. L'énoncé qui consiste à savoir si les Indiens ont une âme s'avère trop imprécis et renvoie à la définition de l'âme comme à celle de Dieu lui-même. Une âme n'en est-elle une que lorsqu'elle est raisonnable ? Et Dieu, l'est-il pour tous ? *In fine*, la thèse de Sepúlveda est que *les Indiens sont bien des êtres humains, mais ce sont des humains inférieurs, des esclaves nés.*

Ainsi, dans la controverse de Valladolid, il s'agissait de savoir si les Indiens avaient une âme, s'ils étaient des hommes ou des animaux. Les *découvertes* importantes que font les hommes et qui changent les frontières des conceptions sont toujours l'occasion de déplacer les frontières de ce qui est identique et de ce qui est différent. Cette conception tient parce qu'elle désigne *le monstre*². Lorsqu'il surgit, il désigne toujours ce qui échappe à la compréhension, c'est-à-dire :

*ce que l'on aperçoit que dans l'Esthétique. Le monstre fait vaciller le jusque-là connu en présentant une altération de l'esthétique ou en incarnant une réalité qui brutalise la forme attendue [...] Ce faisant, il questionne le vivant et interpelle sa logique, participe à la définition du normal en exhibant l'anomalie et délimite une frontière entre le rassurant et l'inquiétant afin de contenir la violence*³, nous dit Virginie Martin-Lavaud.

Le discours et la façon dont il se construit suit la construction rhétorique qui découle de notre capacité à nommer les objets du monde, à les représenter. Le monstre ne correspond pas au *déjà-vu*, il est au contraire *ce qu'on ne veut pas être, ne veut pas voir, et ne veut pas devenir*, dit-elle. Mais il concourt à préciser *les critères qui définissent ce que signifie être humain*. Ce qui, dit-elle, s'observe facilement quand les hommes ne tiennent plus compte des règles de bienséance. C'est de cela qu'il s'agit lorsque Yonnel Dervin demande : *Homme qu'as-tu fait de l'homme ?* Car c'est sur la jointure entre l'homme et ce que l'on ne considère plus comme tel que l'on repose la question d'Humanité, de ses délimitations de sa définition.

Or, c'est au niveau de la pulsion, c'est-à-dire de la façon dont on la questionne, que s'ouvre la construction de l'humanité. *Parce qu'ils paraissent spécifiquement équivoques, les monstres assurent le passage d'une espèce à une autre. Leur existence facilite à l'esprit la conception de la continuité*⁴, poursuit Virginie Martin-Lavaud. Notre période de transition met cela en scène. Elle met en scène des figures propres à représenter la pulsion dans ce qu'elle a de plus vil, qu'elles aillent vers la mort ou vers le crime. La figure de l'harceleur en est une également pour celui qui se réfère à un monde antérieur et qui ne comprend pas les bizarreries de son supérieur

1 *Ibid.*

2 Martin-Lavaud V., « Le monstre : une altérité esthétique pour penser l'humain » (*Topique*, 2013-1, n° 122). Dans son article, Valladolid fait *figure de modèle* concernant les questionnements des hommes sur leur condition. Elle situe la question portée sur les Indiens lors de la controverse dans celle plus large de la fonction du monstre pour *illustrer magistralement comment des hommes ont réussi à justifier leurs actes, même barbares, en se persuadant de la non-humanité de l'autre*, reprend-elle de T. Todorov (*La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982).

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

hiérarchique, de son N+1¹. Mais ceci ne se limite pas à la question des images-limites, le désir y est en jeu à partir du moment où l'on désire cette altérité radicale, d'un désir un peu spécial, presque un désir de le convertir. Dans son article, Virginie Martin-Lavaud fait entendre ce désir qui se situe entre altération et altérité.

C'est en représentant esthétiquement une menace de division, de solitude et d'excès, que le monstre met en garde et incite le moi à préciser ses idéaux, à définir quelles sont pour lui les limites de l'humain et donc les fondements du lien à l'autre², dit-elle.

Ainsi, nous soutenons que *le Vieux et l'Harceleur* sont l'un pour l'autre les figures limites de l'altération, mais également celles d'un désir de conversion l'un envers l'autre. Si le Vieux est l'altération de l'élan vital, l'image la plus insupportable pour une idéologie de la nouveauté, à l'opposé, l'Harceleur est l'altération de l'Idéal Éthique, celui qui avance sans foi et sans reproches. Ces désirs contrastés qui agissent dans la société des hommes en période de transition s'organisent sur fond de discours progressiste. Être avec ou être sans, être dedans ou être hors du système est passé par une étape supplémentaire depuis la répartition des *winner*s et des *loser*s. Mais celui qui en rit est toujours le même, drainant dans son enthousiasme la figure moqueuse du prédateur. Alors qu'en miroir le vieux fait figure de monde rampant, de masse inerte et grossissante de déchets toujours usagés. Ce qui revient alors, c'est l'idée selon laquelle la minorité des jouisseurs gouvernent le vaste monde des dépressifs et des dépréciés. Comptabilité en proportion exactement inverse à la dernière représentativité de l'Assemblée nationale.

Le procès de Valladolid est un modèle pour saisir les enjeux du discours et du débat. La rhétorique de Las Casas permet de pointer que si l'Indien était d'abord accusé d'être un sacrificateur d'humains, c'est l'Espagnol massacreur qui en résulte. Or le procès de France Télécom met en avant une scène sacrificielle analogue dans le sens où elle renvoie *in fine* tout le monde dos à dos ; on ne sait plus qui sacrifie qui, ce qui en fait le ressort du débat de société. En définitive, l'issue du débat qui eut lieu à la Renaissance reconnut l'âme des Indiens. En entrant parmi les humains, tous devinrent espagnols, et c'est alors l'Économie de la jouissance qui s'en vit encore transformée. On a souvent coutume de rappeler que l'issue du procès fut une condition pour l'ouverture de la traite des esclaves africains d'une part, et pour la continuité d'un esclavage officiel et réglementé par leur travail des Indiens d'Amérique d'autre part. Ces derniers, bien qu'entrés dans le monde des hommes, resteront vissés à l'idée selon laquelle ils sont et restent, malgré tout, des *esclaves nés*.

Le juriste, Denis Alland, qui aujourd'hui étudie la controverse de Valladolid comme un *exemple topique* pour le Droit, pointe le détournement qui est fait de la pensée d'Aristote :

L'esclave par nature [est le] fondement théorique à l'asservissement d'hommes libres³, dit-il. Il ajoute : la guerre juste justifie le consentement de l'esclavage.

Or, dans les faits, la Conquista répondait mal aux canons de la guerre juste de l'époque, et le résultat de la controverse, vers la liberté des Indiens, ne remettait pas en cause la nécessité absolue d'exploiter leur force de travail. Michel Fabre, quant à lui, rappelle qu'il s'agit d'un Aristote simplifié puisque la théorie de l'esclavage se voit ici débarrassée des restrictions que le philosophe lui apportait.

À quels signes peut-on reconnaître un « esclave né » ? demandait Aristote, si on ne peut se fier ni au corps ni à l'âme ? N'y a-t-il pas de prétendus esclaves qui mériteraient d'être libres, et inversement,

1 N+1 est une nomination couramment utilisé chez France Télécom pour désigner celui qui est en position hiérarchique supérieure.

2 Martin-Lavaud V., « Le monstre : une altérité esthétique pour penser l'humain », *op. cit.*

3 Alland D., *L'Esclave par nature d'Aristote au temps de la seconde scolastique espagnole*, Paris, Puf, coll. « Droits », 2009. Denis Alland, chercheur et professeur en droit, commente la reprise de l'argument d'Aristote concernant *l'esclave par nature* par Sepúlveda dans la controverse de Valladolid.

des hommes libres qui ont une âme d'esclave¹ ?

Si les deux contradicteurs poursuivent d'autres visées, c'est pour répondre des enjeux économiques et idéaux qu'ils se soutiennent des perspectives philosophiques. Sepúlveda a une vision hiérarchique des choses et Las Casas suit la voie égalitaire, mais une égalité devant Dieu et non une égalité des Lumières. Le juriste, avec Aristote, interroge l'âme, le fond de ce que nous avons reconnu dans la pulsion accrochée au désir le plus intime. Lorsqu'elle est interrogée, on n'arrive qu'à la conclusion de savoir à qui elle appartient en dernière instance : Au sujet ou à la société ? Cette idée d'*esclave né* sur laquelle retombe toute la controverse enkyste l'esclave dans sa condition humaine. Alors qu'aujourd'hui, celui qui est trop lent ou bien réfractaire au changement est venu à la place des anciennes bêtes de somme ; l'archaïque succède au vil en période de forte modernité puisqu'il faut qu'ils fassent un effort, de Dieu ! La façon dont on voit le travailleur aujourd'hui et en retour la façon dont on voit le manager sont les lignes de fuite de toute la question organisée dans la controverse, de toute la question organisée autour de savoir à qui appartient en dernière instance la pulsion du sujet. Car celui qui est trop lent, que manifeste-t-il comme symptôme, comme opposition pour réussir à continuer à vivre sans avoir à abdiquer ? Cependant, si le fond du débat tient là, c'est-à-dire sur le fond de volonté et d'âme que l'on reconnaît soit au sujet, soit à l'entreprise, c'est le droit qui est mis à mal comme n'ayant pas sa place ici. La reconnaissance des suicides en *accidents de travail* que nous avons déjà évoquée montre que si la réponse permet à la famille du suicidé d'obtenir la reconnaissance, cette conclusion reste inappropriée pour rendre compte du suicide. Cela renvoie à la position de Durkheim en défaveur du droit à se tuer. Si l'extension du domaine du droit semble trouver cela logique, Durkheim répond que personne n'est entièrement possesseur de sa vie, et qu'il la doit en dernier lieu à l'instance morale plus haute dans la société.

L'exemple du film *Vers sa destinée²* de John Ford veut montrer cette limite du Droit qui, en dernière instance, ne fait que donner raison au bon sens et aux apparences même les plus trompeuses. Sans une Éthique de l'avocat qui ne poursuit que l'Idéal de la vérité, il y a toutes les chances pour qu'un procès ne réponde qu'aux idées reçues. Le film met en scène la jeunesse d'Abraham Lincoln, dont le discours de juriste pour celui qui est accusé à tort situe ce qu'est une parole juste dans ce rapport étroit à la vérité. La portée politique de ce discours ouvre le jeune avocat sur sa vocation.

Un autre exemple peut nous faire entendre comment le droit et la justice répondent en réalité à des enjeux sociaux dès lors que c'est la pulsion qui est interrogée. Par exemple, le film de Fritz Lang *M le maudit³* met en scène ce qu'est une réalité pulsionnelle lorsqu'elle fait son entrée dans le champ du savoir. L'issue du procès populaire de M, après avoir été à charge, se termine finalement sur l'indulgence du jury. Une indulgence que le spectateur juge terrible pour celui qui a pourtant commis le crime le plus odieux, celui du meurtre de l'enfant. Ce retournement de la valeur de l'acte criminel intervient alors que plus personne ne peut ignorer qu'il est lui-même victime de sa propre pulsion. Tout du sujet, même son acte, ne lui appartient plus et le renvoie à être la victime de sa nature, de la nature qui le travaille. Le procès montre alors comment il cisaille le langage, et les valeurs qui y sont adossées. Comment le savoir que l'on a sur la nature pulsionnelle et sur la souffrance qu'elle engendre concatène à tour de bras les repères moraux d'une société. Comment les bourreaux deviennent leurs propres victimes. L'issue terrible du film, sur les pleurs de la mère de l'enfant qui dit à l'écran :

Il faut mieux surveiller nos enfants

L'issue conclusive du film désigne cette question que pose le Droit va lorsqu'il va contre la

1 Aristote, *Politique*, Paris, Vrin, 1970, 1254b.

2 *Vers sa destinée (Young Mr. Lincoln)*, film américain réalisé par John Ford en 1939.

3 *M Le Maudit*, film allemand réalisé par Fritz Lang en 1931.

Loi, contre la Loi fondamentale d'interdiction du meurtre.

Nous avons cité ces exemples comme des bords nécessaires pour entendre derrière eux que le procès de France Télécom répondra également à des enjeux qui nous dépassent. Ce procès est l'envers de celui représenté dans le film *M le maudit*, car la pulsion du suicidé est l'occasion de brandir le savoir de l'esclave. Il ouvre à une controverse à laquelle la justice ne peut pas répondre, mais qui déporte précisément le niveau du débat à l'Assemblée nationale¹, c'est-à-dire dans le lieu où il a toute sa place. Si la procédure judiciaire ne pourra pas faire mieux que la controverse de Valladolid en termes de conclusion, c'est néanmoins sur la même scène que la scène *theologico-politique*² de l'époque qu'elle offre une toile de fond pour procéder à un travail d'évangélisation des esprits, selon que l'on s'intéresse aux enjeux sociétaux ou aux vies quotidiennes, selon que l'on veut le Bien de tous ou le Bien de chacun.

1 Nous soulignons par exemple le travail rhétorique précis que fait jour après jour François Ruffin à l'Assemblée nationale sur le malaise des travailleurs.

2 Article de Michel Fabre, *op. cit.*

- C -

Une économie politique

De quoi le travailleur est-il la trésorerie ?

Lorsque vingt ans plus tôt, en juillet 1996, une loi est votée pour prévoir les modalités de la cessation de l'État à l'entité morale et société anonyme France Télécom¹, elle prévoit que France Télécom verse une soulte² de 35 à 40 milliards de francs à l'État pour compensation des retraites des fonctionnaires que l'État devra continuer à verser. Le journal *Libération* commente en ces termes :

Cette opération l'amènera à couper les dernières amarres avec la puissance publique, tout au moins en matière de retraites³.

Pour le reste, l'État demeurera son unique actionnaire jusqu'en 1998, où l'ouverture à la concurrence le laissera cependant actionnaire principal. 2004 est l'année qui voit le capital de l'État réduit à 41 %, *France Télécom est désormais privatisé⁴*, entend-on. Cette soulte attire notre attention ; Prévues en 1996, elle fut l'occasion d'un montage comptable suivant une *technique innovante⁵*. En effet, elle permit de clôturer le bilan financier de fin d'année au 30 décembre 1996, date à laquelle le montant de la soulte apparaît. Mais alors, la technique consiste à faire un nouveau tableau comptable uniquement pour la dernière journée de l'année, le 31 décembre 1996. La soulte n'y apparaît plus, effacée des écrans comptables, déjà rangée au passé. Ainsi, France Télécom entre en 1997 sur le marché mondial en ayant liquidé cette question. La somme pour régler les retraites n'est pas du ressort de la Société Anonyme alors que l'État devra continuer de la budgéter tous les ans⁶. Les années qui suivent voient fleurir de nombreuses polémiques dans les médias autour de la soulte, de ce résiduel au statut si équivoque dans ce mariage entre l'État et l'Entreprise auquel nous sensibilise Rémy Louvradox en en-tête de sa lettre :

Lettre ouverte à mon employeur et à son actionnaire principal

1 Loi n° 96-660 du 26 juillet 1996 relative à l'entreprise nationale France Télécom (Legifrance.fr).

2 En droit français, une soulte est une somme d'argent qui, dans un partage ou un échange, doit être versée par une des parties pour compenser l'inégalité de valeur des lots.

3 Aeschimann E., « France Télécom arrange le budget. La soulte versée à l'État lève un obstacle à la monnaie unique », article du journal *Libération*, 4 septembre 1996.

4 Archives INA.fr/Jalons/Fiche media « L'ouverture du capital de France Télécom ».

5 Nous faisons ici surtout référence à un article paru dans *La Semaine juridique*, édition Entreprise et Affaires du 26 mars 1998. Il s'agit du témoignage d'Olivier Fauqueux et d'Emmanuel Guillaume, auxquels on doit la réalisation de cette technique innovante. En annexe.

6 Aeschimann E., « France Télécom arrange le budget. La soulte versée à l'État lève un obstacle à la monnaie unique », *op. cit.* : « Pour la seule année 1997, le budget de l'État consacra 7 milliards de francs à cette dépense. »

Cent quinze ans après la nationalisation du téléphone en France¹ et la création du ministère des Postes et Télégraphes en 1878, Rémy rend compte non pas seulement d'une nouvelle ère, mais de la confusion. Qui est l'employeur ? Et qui est l'actionnaire principal ? au regard des références privé/public et des répartitions de qui paie les salaires et de qui paie les retraites.

Alors que par ailleurs, l'enthousiasme est de rigueur, le journal *L'Express* du 20 mars 1997² fait état de *la plus grosse introduction en Bourse jamais réalisée en France [et qui] a quelque chose d'un saut dans l'inconnu*. L'article nous montre le maniement d'un langage des plus engageants pour récolter les fonds nécessaires à l'entrée de France Télécom sur le marché concurrentiel mondial. Ainsi, *pour séduire la France des épargnants, une nouveauté* avantageuse leur est proposée avec date butoir pour que *les premiers soient les mieux servis*. La loi d'ouverture du capital libère des chaînes légales et ouvre de grandes possibilités pour Michel Bon³, nouveau président indépendant de France Télécom, en lui permettant de devancer la date *du grand saut pour récolter les fonds* des petits actionnaires et des *banques-conseils*. Tout s'inaugure sous de bons auspices, si ce n'est peut-être une ultime limite imposée par la Commission des opérations de Bourse qui *interdit le démarchage des vingt-huit millions d'abonnés*. Le journaliste de *L'Express* parle *d'un travail colossal [qui] a été abattu, dans la plus grande discrétion, pour franchir les étapes préliminaires*. Le règlement du problème des retraites des salariés fonctionnaires n'est qu'un des multiples ordres du jour : *ce sont, au bas mot, une trentaine de textes de loi, de décrets ou de règlements qui ont été publiés en l'espace de neuf mois pour que les comptes soient nettoyés en profondeur, moyennant plusieurs dizaines de milliards de francs de provisions et autres éléments exceptionnels*. L'opération France Télécom devrait rapporter entre 30 et 50 milliards, ce qui en ferait la plus grosse cession jamais réalisée par l'État.

La divergence de points de vue entre les deux articles nous montre cette opposition dont la soulte est l'enjeu, entre enthousiasme et dette. Mais une dette d'un genre spécial, puisqu'elle concerne les futures retraites de ceux qui non seulement ne sont encore partis, mais sont encore au travail. La soulte matérialise en argent sonnante et trébuchante l'opposition de la valeur que l'on reconnaît à la privatisation. La privatisation n'est pas seulement le passage d'une gestion nationale à une gestion d'Entreprise, ni seulement le passage d'une idéologie à une autre ; elle a créé quelque chose de nouveau, quelque chose qui a existé et qui a eu un poids dans le monde. Une somme qui reste visible et toujours en dette d'année en année, une somme qui ne peut être liquidée tant qu'il y aura des retraites à payer. D'autant que le montant initial avait déjà servi à colmater une part de l'autre dette, celle du budget de l'État⁴, toujours déficitaire depuis 1981⁵. Les articles de cette période rendent compte de ce discours comptable qui mise sur une *politique budgétaire expansionniste*⁶ pour conjurer le déficit. Cependant, la soulte contient tout le reliquat. Alors que la croissance

1 Archive (Gralon), Histoire des télécommunications en France.

2 Jacquin J.-B., « France Télécom : les coulisses d'une privatisation géante », *L'Expansion/L'Express*.fr, 20/03/1997.

3 Michel Bon, nommé par le Premier ministre Alain Juppé, dirige le changement de statut de l'entreprise. Il démissionnera en 2000, en période de débâcle financière.

4 Aeschmann E., « France Télécom arrange le budget. La soulte versée à l'État lève un obstacle à la monnaie unique », *op. cit.* : « Alain Juppé sauvé par le gong. Hier, le gouvernement a confirmé l'information de la Tribune Desfossés: la soulte que doit verser France Télécom à l'État, un complément financier de 35 à 40 milliards de francs au titre des retraites du personnel, sera incluse dans les recettes fiscales telles que les définit le traité de Maastricht. Ce qui signifie que, sans réduire formellement le déficit de l'État, cet apport d'argent va permettre à la France d'atteindre la barre d'un déficit maximum de 3 % du PIB. »

5 Insee.fr : « Déficit des administrations publiques (S13) au sens de Maastricht (en milliards d'euros et pourcentage) ».

6 Dossier, « La dette publique en France : la tendance des vingt dernières années est-elle soutenable ? », *L'Économie française 2004/2005*, INSEE, 2005.

devra venir à bout de la dette, la soulte au contraire l'installe et fait porter le prix sur les retraites des fonctionnaires de France Télécom. Le discours est sans ambiguïté, la vérité s'y énonce clairement et sans complexe, si ce n'est tout ce qui reste à couvert et qui ne peut pas être dit, à savoir les fonctionnaires eux-mêmes. Le discours comptable peut dire franchement les choses sans jamais rendre compte de tout ce à quoi il ouvre. Lorsqu'il est énoncé, il dit la vérité, mais il renvoie instantanément sous la barre du refoulement l'objet principal et central de toute l'affaire, à savoir le fonctionnaire lui-même. Dans la précipitation à vouloir juguler la dette du siècle passé, tout ce qui est dit et fait clairement ouvre en même temps sur la béance de tout ce qui ne peut même plus être envisagé. La ritournelle annuelle du solde à prévoir pour que les fonctionnaires continuent de fonctionner n'a d'égale que l'angoisse de ce qui jamais n'est liquidé. Ainsi, une humeur noire grossit selon le même rythme que l'enthousiasme progressiste dont elle est la face cachée. Lorsque le travailleur faisait grève, il manifestait de la sorte sa joie à s'opposer à ce à quoi il tenait le plus. Mais lorsque sa grève ne fait plus qu'alléger les tableaux comptables, le Réel est là et la Mélancolie.

Entre 1996 et 2016, une Révolution s'est produite. Quelque chose a fait le tour du Réel, le tour de la comptabilité. C'est sûrement le temps qu'il a fallu pour que les derniers des fonctionnaires atteignent presque l'âge de la retraite. Entre les bords, l'ouverture du capital d'abord et l'ouverture du procès de France Télécom enfin, un phénomène humain s'est déroulé dans le drame. La soulte n'en a pas été la cause, l'unique cause, c'est la causalité de l'esclave qui, arrivé au terme de son savoir, a décidé de la payer. Ce n'est qu'à cette condition que l'on a commencé à la voir et à l'interroger. Alors que le Réel comptable de cette époque a fait retomber tout le jus pulsionnel de la société sur ces fétiches, l'objet sacré du système qu'est le travailleur a produit son dernier tour de piste. Avant de venir incruste le roc de sa castration sur la trame de fond de sa liquidation, il a embarqué avec lui toute la dramaturgie de son temps, le sacrifice comme l'injustice.

Mais ce qui est terrible, c'est qu'il n'y ait pas de vrai bourreau, pas de vrai tyran qui pourrait être renversé. La pulsion de mort qui est à l'œuvre au travail aujourd'hui ne tient peut-être qu'à une *prouesse technique*, une soulte caractérisée par sa technique innovante. Elle n'est pas passée par-dessus l'interdit qui sépare l'humain de la réserve de liquidités qu'il représente, au contraire, elle s'en est arrangée. France Télécom a eu la jouissance de ses fonctionnaires, comme on a la jouissance d'un bien, sans en avoir ni la propriété, ni la responsabilité. Mais la *prouesse technique* n'a peut-être même pas vu ce qu'elle faisait, portée par elle-même, par sa technique et par la joie de son innovation.

Le politique

La privatisation, à l'occasion du tournant technologique, a mis au goût du jour une sémantique issue de l'alliance entre les instances politiques et la comptabilité. La soulte désigne sur quelle vacuité tient toute l'affaire, qui a pourtant réorganisé le monde du travail et les jouissances qui le pétrissent. Yonnel Dervin et Rémy Louvradoux en témoignent avec la justesse de ceux qui étaient entrés dans sa défaveur car ce discours n'était alors entendable que depuis les oreilles de ceux qui en étaient devenus la cible, la surcharge à amincir. Le savoir que cela leur conférait était amplifié par la perte qu'il subissait pour avoir été l'objet sacré du système. Ils furent alors l'obstacle pour que l'Homme augmenté de son nouveau plus-de-jouir fiscal et sémantique, puisse copuler avec lui-même.

Parce que leur existence, leur peau de travailleur est engagée dans l'affaire, ils n'en pense pas moins, et en se suicidant, ils imposent les *faits* sur leur propre jugement de valeur pour le faire entendre. Rémy nous désigne ce qui plus loin par rapport à la position de Yonnel qui aboutit dans l'acte. Il se suicide avec une intention qui a déjà un caractère politique puisqu'il l'a pensé en tant que *fait* avant de le commettre. Etant spectateur de l'effet d'agitation que les suicides provoquaient dans le discours de l'entreprise et de l'effroi qu'il produisait dans le management, il a mis son intention au service d'un jugement d'antériorité. Son acte n'intervient pas en réaction à sa mutation par exemple, mais se fait preuve d'une pensée réaliste, c'est-à-dire à l'unique conduite des opérations à tenir pour infléchir un courant qui ne mène qu'à la disparition des fonctionnaires. Son suicide s'inscrit alors sur cette scène politique formée dès lors qu'on le considère comme un moindre mal au regard de ce qui aurait pu se produire le cas échéant. Jusqu'où aurait été les stratégies des ressources humaines sans cela ? Les suicides au travail ouvrent sur un champ inversé par rapport à l'action politique que doivent mener les hommes qui sont aux fonctions dirigeantes. Ils ouvrent sur l'envers du politique qui en crée une impulsion.

Le suicide est d'abord pris comme objet par Rémy qui le place sur le miroir de l'Autre, au centre de la réflexion qu'il entretient avec lui-même. Ce qu'il pensait avant, était le fruit d'une analyse des comportements auxquels, dépit, il assistait. Ainsi lorsqu'il produit son acte, celui-ci ne s'inscrit pas dans la vague, il s'y surajoute dans le sens où il ouvre sur les conditions d'une analyse dont les conditions se sont précisées depuis la sienne. Il ouvre sur les possibilités d'une analyse issue du phénomène des suicides, c'est-à-dire qui a inséré au passage l'issue subjective des sujets, c'est-à-dire une question d'humanité. En projetant son analyse hors de lui, il y introduit le rencart confidentiel sur les facultés humaines pour ouvrir sur un nouveau réalisme. En effet, quelles que soit les analyses qui seront développées après lui concernant cette politique qui se nomme management, elles devront tenir compte de son action à lui. L'expérience sensible vécue par chacun des travailleurs trouve ici une impulsion pour une pensée empirique. Elle est à l'origine d'une connaissance resserré sur la croyance des travailleurs sur leur propre influence sociale. Que les travailleurs soient des esclaves sinon *par nature* au moins par culture, ne leur pas ôté tout pouvoir. Au contraire ils les ouvrent sur un destin issu du savoir intime des victimes pour insuffler au monde la croyance dans leur humanisme sur l'assurance de leur dignité, contre le rationalisme ambiant.

Le plaisir esthétique dont font preuve Rémy comme Yonnel dans la mise en scène de leur acte rend compte de cette puissance vertigineuse de la pensée empirique dont est capable l'esclave. Ils ont imposé des représentations mentales sur l'idée la plus simplement orchestré de leur sacrifice, car si on ne peut être martyr de rien, il faut bien qu'il y ait une Eglise pour s'y sacrifier. C'est cela qu'il instaure, il ranime cette Eglise politique qui de tout temps fut issu du peuple. Dans des circonstances où la lutte n'y peut rien, où l'on sait bien qu'il n'y a rien à renverser et aucune révolution à mener contre ce que l'on ne veut pas perdre, l'esclave actionne la *Virtù*¹ dont il est capable. Le suicide mise sur la probabilité selon laquelle la concrétisation de sa mort et de celle d'autres, produiront l'effet abstrait de la considération qu'on leur doit. Il dégage une loi générale, à partir de la reconnaissance qu'attend l'esclave. Il inscrit son existence dans un mouvement alternatif et entre de progrès

¹ La *Virtù* est une notion dégagee par Nicolas Machiavel avec celle de *fortune*. « (...) le prince qui se fonde entièrement sur la fortune s'effondre quand celle-ci change » (Le prince, 1513).

« Comme notre libre arbitre ne peut disparaître, j'en viens à croire que la fortune est maître de la moitié de nos actions, mais elle nous abandonne à peu près l'autre moitié » (Le Prince). Cette seconde moitié est le domaine de la *Virtù*, où le libre arbitre peut juger et agir, issu de la *Virtus* latine associée au courage en contraste avec le velléitaire.

technique et le progrès social. Car la décomplexion dont fait preuve le dirigeant lorsqu'il se sépare sans ménagement d'un salarié est peut-être immoral mais révèle également qu'en agissant ainsi, il se libère de son propre complexe, qu'il liquide par voie de fait celui dont il tient sa fonction dirigeante, dès lors que le travailleur attend toujours un retour de sa part. Même si le dirigeant regarde vers les préoccupations plus hautes, le travailleur occupe en dernière instance la place de son surmoi dès lors que le Maître dépend du plébiscite de l'Esclave, car le peuple peut cisailer le complexe du gouvernant partagé entre une éthique de responsabilité et éthique de conviction. L'habileté dont a fait preuve Rémy, le qualifie au niveau de cette *Virtù*, dans le sens où il a produit une innovation inattendue pour faire face aux défis non pas technologiques mais d'humanité que posait en fin de compte les dernières sciences. En occupant l'espace laissé vacant par les grands hommes, il les appelle de ses vœux pour qu'ils lui répondent.

Si nous revenons sur le nouvel universel sur lequel ouvre un sujet identifié au déchet du système doit être précisé, nous avons déjà fait entendre qu'il ne pouvait pas reprendre le précédent, il ne peut pas prétendre à massifier le peuple. Lorsque Emmanuel Macron inaugure le Station F, le plus grand incubateur de start-up du monde le 29 juin 2017, il déclare : *Une gare, c'est un lieu où l'on croise les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien*. Le scandale consacre la valeur donnée au *rien*, c'est-à-dire l'empan dialectisé de la société du progrès. L'universalité de ce *rien* mène les hommes vers d'autres destins, le destin des vaincus qui porte la dernière mouture du prolétaire vers la portée mystique qui s'offre à sa jouissance en peine. Cependant, la série des suicides est, contrairement à ce que l'on pourrait croire, quelque chose d'organisé. En effet, chacun des suicides reforme à chaque fois deux présences à partir de ce que le suicidé a séparé. D'une part, son unité corporelle qu'il a sacrifiée pour le destin social de son message, et d'autre part, l'unité sociale des vaincus qui fait apparaître l'idée selon laquelle il y a une volonté souveraine qui veut leur disparition. L'unité du discours d'un côté, et l'objet qui y est sacrifié de l'autre. Ainsi, du point de vue du singulier comme de l'universel, ils imposent une fonction symbolique, une distinction à la pensée unique et au Réel comptable sous la forme suivante :

$$Un + a$$

Lorsque le suicidé vient, il ouvre la question de savoir s'il y a une volonté souveraine. Il convoque un partenaire pour poser la question des sans-voix qui ont essuyé une perte sèche. L'objet de la jouissance est appréhendable lorsque la forme Unitaire de la société est à son tour trouée. C'est-à-dire lorsque la série des suicides prend ses fonctions au niveau comptable. En effet, ce n'est pas la même chose de la lire comme ceci 11111101111111111110111111 que de la lire ainsi 00000001000000000010000001. La première lecture renvoie à un ordre d'idées telle que : Il y a parmi les hommes certains que l'on perd, il y a parmi les forts certains qui sont faibles, il y a parmi les modernes des anciens qui s'éteignent. La seconde renvoie à l'autre ordre d'idées : Il y a parmi les invisibles certains que l'on voit, il y a dans la masse des vaincus des exemples pour prouver qu'une tyrannie s'exerce. La série des suicides, au fur et à mesure qu'elle se déroule, propose dans les esprits une valeur unique adossée au travail qui n'apparaît que si on les additionne¹. À chaque fois que l'on retire du corps social un corps mort, on fait entendre de plus en plus fort ce $Un + a$ dans sa conséquence au niveau du débat. Ceci fonctionne à contre-courant par rapport à une autre logique additionnel qui se fait dans la société. En effet, chacune des start-up vient augmenter la plus-value et le PIB de la société. Cette logique va à l'infini de la jouissance, alors que celle des suicidés va à la valeur, c'est-à-dire à la valeur dont il faut tenir compte si

1 L'addition de la série de Fibonacci tend vers le nombre d'or (selon la théorie d'Euler), les deux séries croissante et décroissante sont représentées en annexe p266

l'on se place du point de vue du travailleur¹.

Lorsque le plus-de-jouir du travailleur va vers son destin mystique, sa mort va vers l'Exemple, et la répétition de tous les morts ne fait qu'y insister. Elle ne digresse pas, au contraire, elle en impose une, l'ordre d'une valeur Unique. La série impose l'efficacité d'une pensée mathématique. La répétition en augmente la puissance vers un seul ordre d'idées qui est la portée politique de la valeur travail. C'est le *nombre d'or issu du savoir de l'esclave*. C'est-à-dire ce qui commence en lui en tant qu'il est le représentant irreprésentable de l'aliénation qui porte toute la valeur de son ferment social. Chacun des suicidés donne à la société son trait le plus intime sous sa forme la plus anéantie et déchétiée. C'est le ressort d'une pensée Universelle qui se propage à chaque perte. C'est une série décroissante qui vient s'opposer à une série croissante des bénéfiques. La série des suicides fait jaillir une idée qui aura une portée politique, c'est-à-dire une idée qui se formera parce que le suicidé en aura ouvert la mise, en pariant simplement sur le fait que son acte sera entendu. Il aura impulsé la nécessité de reformer le partenaire politique à la mesure de sa nouvelle condition.

Le destin singulier, pris dans la logique la plus intimement masochiste, rend à la société un plus-de-jouir qui ouvre sur un discours. Celui-ci a pris, dans l'intermédiaire, l'étincelle symbolique du politique, c'est-à-dire l'appel à la *voix*² du Maître, celle que Yonnel Dervin exprime clairement lorsqu'il dit que seule *Une voix* pourrait avoir raison du phénomène. Lorsque Stéphane Richard, le nouveau directeur nommé par Christine Lagarde après la destitution de Didier Lombard, lui téléphona, ce ne fut qu'une reconnaissance. C'est-à-dire un après-coup, un effet de discours : il l'appela *pour prendre de ses nouvelles*³.

Vous savez, si je vous appelle, c'est aussi parce que je voudrais vraiment comprendre comment on peut en arriver à un tel degré de désarroi à cause du travail. Et pour ça, j'ai besoin de votre aide, de vos explications. Pour moi, c'est même la seule façon de trouver une réponse au problème que rencontre actuellement notre entreprise, lui dit Stéphane Richard. L'appel du nouveau directeur ne transforme pas le discours, mais il nous fait entendre cet Autre qui entend. Yonnel Dervin n'est pas dupe. Il sait que cela n'enrayera pas l'engagement économique de l'entreprise. Mais quelque chose est revenu. Une nouvelle *Selbstbewusstsein*⁴, « conscience-de-soi », opère une reprise au niveau de Yonnel Dervin. Son savoir le plus intimement lié à sa condition d'esclave a produit son effet retour. Une re-connaissance qui ne changera pas la donne de l'Entreprise, mais qui réinstaurera ailleurs, là où il se doit, une question politique autour du travailleur à l'Assemblée nationale. En s'identifiant à son vide, le suicidé a fait un pari, il a convoqué quelqu'un ou une instance qui pourrait exister, après lui, pour prendre la mesure de ce qui s'est passé. La série des suicides crée la répétition qui impose la portée politique issue de la structure hégélienne. Chacun des désirs pour la mort de ceux qui se suicident s'égrène en une succession qui ne cesse pas et porte les esprits au vertige que seul l'épuisement du relais médiatique pour l'atténuer.

Ces drames marquent un tracé territorial à chaque avancée de la pensée comptable. Mais ce qui n'est pas compté dans l'énumération de ces désirs qui vont à la mort, c'est l'idée persistante et maintenue dans les consciences que le progrès a oublié quelque chose dans sa comptabilité⁵ : la question d'humanité. Le travail est, encore pour cette fois, le terrain d'une

1 Lacan s'est particulièrement intéressé à la logique mathématique pour rendre compte de la répétition du désir et de la circonstance de son avènement. Lorsque Lacan reprend les suites de Fibonacci, c'est cette divergence qui apparaît. Ce n'est pas la même chose de créer une suite qui commence par 1-a que de créer une suite qui commence par 1+a. Voir les schémas de la suite en annexe pour information. Lacan les reprend dans la leçon du 29/01/69 du *Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*.

2 Dervin Y., *Ils m'ont détruit !*, op. cit., Chapitre 9, « Et maintenant », p. 205-232.

3 *Ibid.*, p. 220.

4 « La conscience-de-soi » issue de la reconnaissance de l'Autre selon Hegel.

5 C'est la structure du tore et le comptage du tour non compté.

dialectique au cœur du débat politique. Derrière l'extension du domaine des droits, le travail est le cœur de ce débat qui se poursuit et s'amenuise à chaque restructuration de « Loi travail ». Entre-temps, la colère ouvrière s'est déportée sur la plainte du vaincu ou presque. Alors que la voix des sans-voix s'organise de façon inégale, avec plus ou moins de justesse selon le tribun politique député qui prend la parole dans l'hémicycle, et l'Idéal auquel il consent. Le discours syndical quant à lui se perd sur le fond de sa propre jouissance sans pouvoir sortir d'une demande de récupération de ses droits comme de son pouvoir d'achat, peinant à rendre compte d'autre chose et à accueillir la plainte. La figure du prolétaire, dont Lacan avait universalisé le manque, a fait place au trop-plein de sa jouissance dont le suicidé actualise le réel de cette absence de manque. La précision de certains débats se montre comme une vaste opération pour le réintroduire, une vaste casuistique visible pour celui qui suit les débats enflammés entre députés. Elle emprunte la plupart du temps le registre Moral imposé par l'opposition pour savoir quel est le prix humain des dividendes du marché. Le travailleur, en place d'objet a, est à nouveau présent comme un enjeu pour la question de société. Cependant elle est désormais assortie d'une autre question dès lors qu'il rejoint la masse sombre de l'Histoire : est-ce la dernière fois qu'il est ainsi au centre des débats ? En effet, ceux qui font valeur d'exemples vont bien plus loin que le renouvellement de la question portée par le prolétaire. Chacun des suicidés arrête radicalement de travailler pour jouir une dernière fois. Il désigne par là toute la question de ce début de siècle : que ferons-nous si nous ne travaillons plus ? Ou à l'inverse : quel type de mutations le travail doit-il opérer pour continuer à occuper la fonction sociale centrale ? Si une boucle a eu lieu dans l'histoire depuis le XIX^e siècle et si le renouveau capitaliste a depuis mâchouillé le travail qui était censé ordonner l'ordre de sa jouissance, quelle est la proposition pour les générations futures ? Le fond de cette question travaille désormais la société en soubassement. C'est la question déléguée par le Père lorsqu'il est entré dans la masse des *invalides*¹ ; car le suicide, par la radicalité de son acte fait une confirmation qui est également une objection à un peuple de victime.

Le réel de l'absence du travailleur a creusé une ouverture. Il a troué le management, c'est-à-dire la science appliquée au travail. Il a tiré sur les bords de sa technique pour y faire entrer des répartitions symboliques sous forme de questions juridiques. Il y a également réincrusté l'ordre imaginaire qu'une société des hommes est en droit d'attendre de sa politique. Il est venu relancer un peu de fiction pour que le destin des hommes ne rejoigne pas la masse du bétail dont les techniques innovantes de la pensée industrielle² a besoin et réouvert de la sorte une question adressée au désir. Qu'est-on en droit de désirer pour les générations futures ?

France Télécom la singulière

France Télécom est un théâtre pour cette boucle dans l'Histoire. Sous l'acronyme PTT, « les postes, télégraphes et téléphones » étaient rassemblées dans l'institution de la communication, corps mythique et organisé pour que soient véhiculés les objets sociaux. La lettre, le code et la voix étaient mis à l'honneur de l'industrie des hommes pour porter le message du monde communicant qui leur revenait d'eux-mêmes. Les PTT accompagnaient

1 Le statut d'invalidité est un recours auprès de la Sécurité sociale. Il est souvent utilisé pour faire reconnaître les difficultés au travail. Cependant, il est, avec le handicap, le revers d'une société qui fait porter à ses indigents le dernier statut de l'impossibilité qui se joue au travail.

2 *Le Petit Robert* : 1370, « moyen ingénieux » ; 1356, du latin, *industria*, « activité, détruire », 1-ingéniosité, habilité à exécuter quelque chose. Invention, savoir-faire. Mais il y a aussi l'idée d'invention appliquée au mal, à la ruse.

de leur technique le progrès social et démocratique de la Chose publique par l'organisation des désirs de leurs travailleurs. Mais lorsque le réel de ce discours fit retour, il remit à l'honneur la jouissance du progrès et toute son économie. Dès lors, le *Saut technologique des télécommunications* frappa le lieu qu'il avait désigné pour cela. France Télécom puis Orange accompagnèrent ensuite le nouvel essor mondial. La nouvelle conquête trouva facilement un nom à sa hauteur, ainsi qu'à la portée donnée à ces objets sociaux. La place de la France dans le Telecom international fit ensuite place au monde lui-même coloré en orange. La fonction de l'acronyme sur l'envers de la communication, donna à l'entreprise ses noms pour désigner l'évolution de son rapport sémantique au monde. La matière vivante et quotidienne de son travail reculant à mesure que le territoire le plus vaste était recouvert, sa pluralité était effacée sous l'Unicité d'un même Nom, comme un monde se ramasse d'un noyau. Que cette entreprise soit devenue ce lieu dramatique aux enjeux si existentiels trouve sa place dans cette perspective. Que la série des suicides soit celle qui organisa un registre envers à la mondialisation, l'envers des désirs et la succession des inoubliables parmi les anonymes, désigne derrière elle une structure dans la société de notre temps qui a effacé les labeurs de ceux qui sont pourtant encore vivants. La portée topique de France Télécom tient parce qu'elle renferme suffisamment d'écritures pour en rendre compte, au premier rang desquelles sont les lettres et témoignages des suicidés. Elles fournissent le matériel pour tracer les étapes du processus, car les lettres sont le modèle pour accéder à la compréhension au niveau d'un *Être de désir* qui doit nécessairement se déporter après lui. Le témoignage de Yonnel a pris les autres suicidés sous l'aile de son écriture pour les porter vers l'*esprit aérien*¹ qui transporte l'esprit du temps. C'est-à-dire ce *souffle* qui constitue la Ressource, le retour de la source en temps d'extinction. Car en offrant l'issue la plus terrible de leur désir au corps social, les suicidés sont les fantômes du siècle précédent qui ont pris leur dernière fonction pour déporter la question d'un avenir acceptable. Une fonction de *ghost*² met le désir de Yonnel en attente pour lui offrir la mission transitive de la Loi du père.

France Télécom fut le théâtre d'un tel resserrement de l'Histoire. Il s'y est passé une Chose qui coïncide de toutes part, au niveau des enjeux économiques comme des enjeux des hommes, une scène pour que la dialectique des désirs fasse son affaire à la jouissance débridée. L'issue symbolique et terrible est arrivée au terme des temps logiques tels que nous avons tenté de les dégager dans cette étude, les temps pour ce qui doit reprendre sur des cendres. La coïncidence vaut pour le travail, dont on se demande aujourd'hui s'il n'a pas fait son temps, et qui est l'occasion de resserrer les questions des hommes sur l'essentiel, sur la cause qu'ils souhaitent servir. Elle remet en scène la Chose humaine bien que la pensée technique continue de l'effacer. Mais la coïncidence vaut aussi pour le sujet. Le témoignage de Yonnel Dervin fait apparaître quel est le prix que le sujet doit porter pour faire émerger le symbolique. On retrouve dans son écriture, les trois temps que Freud avait dégagés dans *Totem et Tabou* pour situer l'avènement d'une pensée moderne. Le premier temps animiste, le second religieux et le troisième scientifique.

Or, le règne de la pensée scientifique, c'est-à-dire simplement technique, demande des sujets qu'ils régénèrent l'histoire de la fonction symbolique. Le témoignage que nous propose Yonnel Dervin nous montre ces étapes dans lesquelles il interroge ce que c'est que d'être père, ce que c'est que d'être un homme et ce que c'est que d'être même au-delà. Il rend compte des étapes de cette traversée pour simplement accéder à l'après et retrouver sa parole « franche ». Il modélise ceci, qui comme Tirésias³ doit franchir tous les versants du désir pour

1 « Pneuma », du latin *pneuma*, « souffle » auquel on peut attribuer la vie. Il correspond au « Saint-Esprit », celui qui n'est plus qu'esprit pour se transporter. « L'Esprit et l'Épouse disent : Viens ! » (Apocalypse, XXII, 17). In *Encyclopedie universalis* (2011, corpus 21).

² Nous empruntons le *ghost* au commentaire de Lacan concernant le désir d'Hamlet pris dans la référence du fantôme de son père.

³ Ovide donne à Tirésias le don de divination parce qu'il a été un homme, puis une femme, puis encore un

passer le gué de l'impasse. Mais qui n'aboutit qu'à une nouvelle épreuve, celle d'être clairvoyant sur son temps, une position difficile pour celui qui est l'exception qui confirme la règle ; l'Un, c'est-à-dire l'exemple propre à rendre compte du tout. En ayant fait le tout de son savoir, il ouvre sur les questions de la dernière modernité. Qui en sont les dieux ? Qui en sont les diables ? Que voulons-nous ? Alors que pour le reste d'énigme de son désir personnel, ça lui échappe.

homme. Cependant, il est un devin aveugle.

Conclusion

Nous avons débuté notre propos en nous saisissant de l'interrogation actuelle de la chaire de Psychodynamique du travail du CNAM sur la portée de sa propre épistémologie pour rendre compte des nouvelles formes de souffrance. Elle avait réédité en 2013 les actes du séminaire pluridisciplinaire de sa création, invitant les nouveaux chercheurs à en reprendre les principes pour raviver une pensée, par définition, en retard sur un monde toujours plus moderne et accéléré. Nous avons entendu ces chercheurs alors qu'ils se demandaient si la temporalité de la recherche n'était pas, dans ces circonstances, devenue un luxe. Ainsi, nous décidions de les suivre sur le principe de la réédition, mais d'une autre nature. Plutôt que de poursuivre le pas supplémentaire pour une pluridisciplinarité accrue, nous revenions sur le principe épistémologique, c'est-à-dire un retour vers l'arrière dont on attend qu'il soit fructueux au présent. En effet, c'est parce que la psychodynamique du travail avait suivi la prescription sociologique à laquelle est conduite la psychanalyse lorsqu'elle étudie le travail qu'elle se trouvait aujourd'hui confrontée à son propre continent noir, ce qu'elle nommait « l'intrasubjectivité ». Elle rejoignait ainsi la difficulté propre à interroger les suicides au travail, c'est-à-dire l'énigme qu'ils représentent alors même que depuis, ils n'ont cessé de réitérer l'actualité.

Ainsi, entrant à notre tour dans l'œillet temporel créé sur le rapport d'une discipline à son objet, nous reprenions les fondations de cette sociologie si particulière que Durkheim fonda sur le suicide. Elle ouvrit le champ d'une conversation avec la psychanalyse elle-même, celle qui avait opéré une pensée analogue et inverse par l'étude freudienne des phénomènes sociaux. Dans cette suspension du temps, c'est par la source que l'on répondait à cette demande d'ajout, par une lecture origami des fondations. Ainsi, Durkheim peut être qualifié de pionnier, car en posant l'objet social en avant-première de son étude des suicides, il institue l'élaboration qui tient d'une visée d'englobement, une pensée logique, sociologique. L'œuvre de conceptualisation et de construction théorique était au service du projet intellectuel de fonder et de valider la démarche sociologique. Ce qu'il apportait comme réponse aux questions de son temps n'allait pas sans le déploiement des questions de société elles-mêmes et des nécessités de gestion des masses du début du XX^e siècle. En effet, Durkheim avait pris le suicide au sérieux en le définissant comme un acte. Il ouvrait ainsi sur une lecture qui se souciait du moment où le sujet s'estompe sous son acte pour y frayer une pensée sociologique ; c'est-à-dire non pas dans sa conséquence, ni dans sa cause, mais comme acte de mort volontaire, en tant que c'est la seule chose dont on puisse être sûr. Ce qu'il prenait au sérieux d'emblée, c'est le sérieux justement de l'acte qu'il faut lui accorder dans sa gravité et qui interdit, de fait, de rabattre les explications qui le concernent. Mais alors, cette causalité dont on ne sait rien est quand même le support de toute l'interrogation puisque tout le monde se demande pourquoi. Du côté des vivants, ceux qui se questionnent posent des questions de vivants. L'argument de Durkheim se déploie alors comme démenti pour ces explications les plus courantes. Son étude ne prétend pas solutionner l'énigme, mais elle y déploie ce que le suicide crée de logique dans la pensée jusqu'à y développer une philosophie particulière. Il nous ouvre sur le registre de cette pensée vissée sur la contradiction la plus stricte, qui oppose la vie à la mort. Il nous ouvre sur ce sujet de la contradiction lorsqu'il devient apte à élucider la dichotomie classique entre les causes sociales et la causalité personnelle. Les débats actuels s'y organisent encore oscillant entre organisation du travail et fragilité des travailleurs.

C'est sur cette volonté à mourir que les points de vue divergent. C'est lorsqu'on se demande à qui appartient cette volonté qui ne se connaît pas elle-même bien qu'elle prenne une décision terrible, qu'on entre dans le champ du désir pondéré par le désir de l'Autre, lieu d'une jointure entre le social et l'individuel. Car le terrain où le sociologue rejoint le psychanalyste est celui des objets d'échange. Lorsque Lacan dégagait l'objet petit a comme étant ce qu'il y avait de plus intimement socialisable chez le sujet, il ouvrait sur cette prolongation entre l'économie subjective et son effet social. L'objet petit a répond à l'objet social de Durkheim comme à l'objet convoité de l'échange économique marxien, la plus-value bien que leurs logiques ne répondent pas aux mêmes Lois. Ainsi, la scène dont il s'agit est celle des correspondances économiques entre le sujet et le marché, c'est-à-dire précisément ce qui n'est pas intersubjectif, mais bien plutôt subjectif à tous et détermine ainsi les conditions d'une universalité. Ces objets furent les bords pour se repérer dans le phénomène des suicides au travail.

Les suicides sur les lieux de travail, obstrue à toute possibilité d'élucider la volonté de se tuer, puisque ceux qui s'actent en s'éliminant nous le refusent et nous font une prescription sociale. Ils s'offrent comme un Réel qui trouve toute velléité de compréhension puisqu'il n'y a aucune clinique généralisable. Bien qu'il soit partout présent dans les médias, il refuse toute compréhension et interprétation. Alors que sa disparition génère l'effet social le plus dense, il ne suffit pas à lever son énigme, puisque c'est précisément par la fonction de l'énigme qu'il est un acte, c'est-à-dire une nouveauté à prendre en compte après lui.

Cependant, ceux qui ne veulent pas mourir en silence ne veulent pas mourir pour rien à l'exemple de ce témoin qui espère que s'il *n'est pas le premier autant qu'il soit le dernier*¹. Une délégation de souvenirs s'impose aux vivants. Ainsi, la trace du sujet qui s'efface nous dit qu'*ici, il y avait quelqu'un*. L'énigme du sujet veut se déporter sur le social, tout en indiquant une existence propre. Celle qui fait exception parmi les autres dans l'acte qu'il produit. Il se fait ainsi représentant d'une condition commune aux travailleurs sans s'autoriser à être représentatif de chacun. C'est alors Le Travail qui est interrogé dans son ensemble, et dans toutes les directions, pour peu que ce soit possible. Ainsi, tout de sa délégation nous fait une prescription sociale.

Cependant, ce n'est pas parce que le sujet n'existe plus qu'il n'y en a pas eu ; et c'est celui qui parmi les morts est ressuscité qui devient l'exception parmi ces exceptions. Il poussera la contradiction jusqu'à revenir d'entre les morts pour tenter de s'exprimer et de faire entendre une voix. En revenant de l'ombre, il indique au clinicien de suivre la logique du sujet, non pas uniquement dans sa structure, mais là où elle a trouvé une sortie.

C'est la logique dont nous avons souhaité rendre compte. C'est-à-dire pas uniquement la logique de celui-ci en particulier, mais celle qui renvoie les sujets à la perplexité de leur époque sous laquelle la structure de leur inconscient aboutit sur l'insondable décision de l'Être. Lorsque le sujet est reflué à son angoisse, celle-ci résorbe sa structure subjective la plus intime, mais lorsqu'il y trouve une issue, c'est pour définir une réponse sociale. C'est sur le socle de sa souffrance, c'est-à-dire là où elle rejoint la dignité de l'esclave, que le sujet reprend pied dans le monde. Il y a bien une disparité des souffrances, des symptômes et des façons de se tuer au travail, mais il n'y a qu'une série pour en accueillir l'acte d'énonciation au champ social. Dès lors que le suicidé entre dans cette écriture à plusieurs, chacun se fait argument supplémentaire, nouvelle objection à additionner pour une plaidoirie unique, au niveau judiciaire et politique. Si l'issue de la psychopathologie ouvre sur le politique, c'est pour en désigner le seuil sans y entrer. Chaque nouvel exemple désigne ce politique qui peut être saisi comme l'appel à la présence de l'Autre, l'appel à l'émergence d'un désir de l'Autre pour lui. Le nouveau témoin est à cheval entre deux temps, l'ancien et la promesse, car si le

¹ Propos recueilli dans la lettre de Thierry Hainaut, salarié de la Caisse Primaire d'Assurance Maladie qui s'est suicidé le 29 février 2012.

saut technologique n'a rien changé à la direction progressiste, c'est le brusque changement de « ton » qui a ravalé le travail et les travailleurs au statut de boétien, voué à l'invisibilité plouc lorsque le monde communicant apporté sur un plateau a balayé derrière lui.

En retournant la contradiction au point d'être vivant parmi les morts et mort parmi les vivants, le dernier témoin peut prétendre à parler de tous lorsqu'il parle de lui-même. Il peut prétendre à une parole au niveau de l'Autre, un acte de parole à portée sociale. Son acte en est un, mais manqué, qui provoque une brèche dans le discours. Il ouvre un temps supplémentaire dans l'ordre du monde, un temps pour y penser et pour y réfléchir. Il ouvre sur les prolongations, sur une pensée des plus éthiques pour chacun et des plus politiques pour tous.

C'est lorsque l'énigme du sujet en est arrivée à coïncider à ce point avec le social qu'elle porte les questions de société, c'est-à-dire les enjeux de jouissances économiques qui y sont engagés. L'acte sacrificiel a débordé cette jouissance pour donner au prolétaire l'issue terrible à sa condition aliénée, à savoir sa sainteté. Dès lors, le suicide du travailleur a inversé les références entre le pire et le meilleur pour interroger le management. Mais également pour le consacrer, c'est-à-dire consacrer la place importante qu'il a pour que les échanges soient modérés. Une question d'ordre général et Moral retombe sur l'Éthique de ceux qui occupent les places intermédiaires entre les préoccupations les plus hautes et les réalités les plus quotidiennes. C'est cela qu'à rouvert la communauté laissée vide après que la masse des travailleurs se soit retirée pour demander à nouveau à ceux qui gouvernent : qui est le progrès ?

Bibliographie

Sigmund Freud

- Freud, S. : « Au-delà du principe du plaisir » (1920), in Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1968
- Freud, S. : « Cinq leçons sur la psychanalyse » (1910), Paris, Payot, 2004
- Freud, S. : « Cinq psychanalyses » (1909), Paris, PUF, 1954
- Freud, S. : « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895-1896), in La Naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1996
- Freud, S. : « Introduction à la psychanalyse » (1916-1917), Paris, Payot, 1994
- Freud, S. : « Inhibition, symptôme, angoisse » (1926), Paris, PUF, 2005
- Freud, S. : « L'Avenir d'une illusion » (1927), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2013
- Freud, S. : « Le Malaise dans la culture » (1930), Paris, PUF, 1995
- Freud, S. : « Lettre à Fliess du 15 octobre 1897 », in Lettres à Wilhelm Fliess (1887-1904), Paris, PUF, 2006
- Freud S. : « L'Interprétation du rêve » (1900), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2010
- Freud S. : « L'homme Moïse et la religion monothéiste » (1939), Paris, Gallimard, 1993
- Freud, S. : « Métapsychologie » (1915-1916), Paris, Gallimard, 1968
- Freud, S. : « Névrose, psychose et perversion » (1920), Paris, PUF, 2002
- Freud, S. : « Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse » (1915-1916), Paris, Gallimard, 1984
- Freud, S. : « Psychologie de masses et analyse du moi » (1921), Paris, Seuil, coll. « Sciences humaines », 2014
- Freud, S. : « Psychopathologie de la vie quotidienne » (1901), Paris, Payot, 1969
- Freud, S. : « Sur la psychanalyse. Cinq leçons données à la Clark University » (1909), Paris, Flammarion, 2010.
- Freud, S. : « Totem et Tabou » (1912), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque », 1976
- Freud, S. : « Trois Essais sur la théorie de la sexualité » (1905), Paris, Gallimard, 1962

Jacques Lacan

Écrits et Autres Écrits

- Lacan, J. : « De nos antécédents », Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Discours de Rome », Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Écrits II, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Fonction et champ de la parole et du langage », Écrits I, Paris, Seuil, coll. « Points », 1966
- Lacan, J. : « La Chose freudienne », Écrits I, Paris, Seuil, coll. « Points », 1966
- Lacan, J. : « L'agressivité en Psychanalyse », Écrits I, Paris, Seuil, coll. « Points », 1966
- Lacan, J. : « L'instance de la lettre dans l'inconscient - ou la raison depuis Freud », Écrits I, Seuil poche, 1999
- Lacan, J. : « La psychiatrie anglaise et la guerre », Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 23-84
- Lacan, J. : « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », Écrits, Paris, Seuil, coll. « Points », 1966
- Lacan, J. : « Le nombre treize et la forme logique de la suspicion », Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », Le Séminaire, Livre XX, Encore, 1972-1973, Paris, Seuil, 1975
- Lacan, J. : « Le séminaire sur la lettre volée », Écrits I, Paris, Seuil, coll. « Points », 1966
- Lacan, J. : « Lituraterre », Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Note sur l'enfant », Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, J. : « Propos sur la causalité psychique », Écrits I, Paris, Seuil, coll. « Points », 1966
- Lacan, J. : « Remarque sur le rapport de D. Lagache : Psychanalyse et structure de personnalité, pâques 1960 », Écrits, Paris, Seuil, coll. « Points », 1966, p. 680, figure 6.

- Lacan, J. : « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits II*, Paris, Seuil, 1966
- Lacan, J. : « Télévision », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001

Le Séminaire

- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre I : Les écrits techniques de Freud », 1953-1954 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1975
- Lacan, J. : « Le Séminaire, livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », 1954-1955 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1978
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre III : Les psychoses », 1955-1956 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1981
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre IV : La relation d'objet », 1956-1957 (texte établi par J.A. Miller), Paris : Seuil, 1994
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient », 1957-1958 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1998
- Lacan J : Le Séminaire Livre VI : Le désir et son interprétation », 1958-1959 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Éditions de la Martinière, 2013
- Lacan J : Le Séminaire, Livre VII : L'Éthique de la Psychanalyse », 1959-1960 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1986
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre VIII : Le transfert », 1960-1961 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1991
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre IX : L'identification », 1961-1962 (texte Pro manuscritto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre X : L'angoisse », 1962-1963 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 2004
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », 1964-1965 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1973
- Lacan, J. : « Le Séminaire, livre XII : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », 1964-1965 (texte Pro manuscritto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XIII : L'objet de la psychanalyse », 1965-1966 (texte Pro manuscritto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XIV : La logique du fantasme », 1966-1967 (texte Pro manuscritto Staferla)
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XVI : D'un Autre à l'autre », 1968-1969 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 2006
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XVII : L'envers de la psychanalyse », 1969-1970 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1991
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XVIII : D'un discours qui ne serait pas du semblant », 1970-1971 (texte établi par J.A. Miller), Seuil, Paris, 2007

- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XIX : ... ou pire », 1971-1972 (texte établi par J.A. Miller) Paris, Seuil, 2011
- Lacan, J. : « Le Séminaire, Livre XX : Encore », 1972-1973 (texte établi par J.A. Miller), Paris, Seuil, 1975
- Lacan, J. : « Le Séminaire, livre XXI : Les non-dupes errent » 1973-1974 (texte Pro manuscripto Staferla)

Autres

- Lacan, J. : « La troisième », 01/11/1974 (texte Pro manuscripto Staferla)

Autres auteurs

- Arendt, H. : « De l'humanité dans de sombres temps » (1959), in *Vies politiques*, Paris, Gallimard, 1971
- Arendt, H. : « Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal » (1963), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1971
- Arendt, H. : « La Condition de l'homme moderne » (1958), Paris, Calmann-Lévy, 2002
- Arendt, H. : « Martin Heidegger a quatre-vingts ans » (1969), in *Vies politiques*, Paris, Gallimard, 1971
- Askofaré, S. et Sauret, M.-J. : « La contribution éthique de la psychanalyse au monde de la globalisation : faire fond sur le symptôme », *Les Cahiers psychologie politique* [En ligne], n° 22, janvier 2013
- Bayle, P. : *Le dictionnaire historique et critique*, (1697), Paris, Les Belles Lettres, 2015
- Baudelot, C. et Establet, R. : « Suicide. L'envers de notre monde », Paris, Seuil, 2006
- Begue, F. et Dejours, C. : « Suicide et travail. Que faire ? Briser la loi du silence », Paris, PUF, coll. « Souffrance et théorie », 2009
- Bion, W.R. : « Recherches sur les petits groupe » (1961), Paris, PUF, 2002
- Bourdin, C.-E. : « Du suicide considéré comme maladie », Paris, 1845
- Bossuet, J.B. : « Oraisons funèbres » (1689), Paris, Gallimard, 2004
- Briere de Boismont, A. : « Du suicide et de la monomanie suicide », 1858
- Brech, B. : « Baal » (1918-1919), Théâtre complet, L'Arche, 1997
- Bruno, P. : « Lacan, passeur de Marx. L'invention du symptôme », Toulouse, érès, coll « Point hors ligne », 2010

- Canguilem, G. : « Le normal et le pathologique » (1943), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2013
- Castoriadis, C. : « L'institution imaginaire de la société », Paris, Seuil, 1975
- Chenard, V. : « Les risques-dits-psychosociaux. Approche diagnostique », *Psychologues et Psychologies*, n° 221, avril 2012
- Claudel, P. : « L'otage » (1910), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011
- Claudel, P. : « Le pain dur » (1913-1915), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011
- Claudel, P. : « Le père humilié » (1915-1916), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011
- Clot, Y. : « La fonction psychologique du travail », Paris, PUF, coll. « Le travail humain », 1999
- Clot, Y. : « Réhabiliter la dispute professionnelle », *Le Journal de l'École de Paris du management*, Association des amis de l'école de Paris, 2014
- Clot, Y. : « Suicides au travail : un drame de la conscience professionnelle ? », *Activités*, 10 (2), 2013
- Dejours, C. : « Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale », Paris, Seuil, coll. « Points », 1998
- Dejours, C. : « Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail », Paris, Bayard, 2000
- De La Fontaine, J. : « Les animaux malades de la peste », poésie, 1678
- Deleuze, G. et Guattari, F. : « L'Anti-œdipe. Capitalisme et schizophrénie », Paris, Minuit, 1972
- De Libera, A. : « L'invention du sujet moderne », Paris, Vrin, 2015
- Dervin, Y. : « Ils m'ont détruit ! Le rouleau compresseur de France Télécom », Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2009
- Durkheim, E. : « De la division du travail social » (1897), Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1967
- Durkheim, E. : « La contribution de Montesquieu à la constitution des sciences sociales » (1892), in Montesquieu et Rousseau, précurseurs de la sociologie, Paris, Librairie Marcel Rivière et cie, 1966
- Durkheim, E. : « Le suicide », Livre I (1897), Paris, PUF, coll. « Quadrige Grands Textes », 1930, 2007
- Durkheim, E. : « Le suicide », Livre II (1897), Paris, PUF, coll. « Quadrige Grands Textes », 1930, 2007
- Durkheim, E. : « Le suicide », Livre III (1897), Paris, PUF, coll. « Quadrige Grands Textes », 1930, 2007
- Durkheim E. : « La Famille conjugale » (1892), Paris, Minuit, 1975
- Esquirol, J.E.D. : « Des maladies mentales », Tome 1, Paris, Atlas, 1838
- Falret, J.-P. : « De l'hypocondrie et du suicide », Paris, 1822

- Foucault, M. : « Histoire de la folie à l'âge classique » (1972), Paris, Gallimard, 2007
- Foucault, M. : « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (conférence) (1970), Dits, écrits, Tome 1, texte n° 69.
- Foucault, M. : « Surveiller et punir », Paris, Gallimard, 1975
- Furtos, J. : « Les Cliniques de la précarité, contexte social, psychopathologie et dispositifs », Paris, Masson, 2008
- Gaignard, L. : « Chroniques du travail aliéné », Paris, éditions d'Une, 2015
- Halbwachs, M. : « Les Causes du suicide », Paris, Felix Alcan, 1930
- Hegel, G.W.F. : « Phénoménologie de l'esprit » (1807), Paris, Flammarion, 2012
- Heidegger, M. : « Introduction à la recherche phénoménologique » (1923-1924), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2013
- Hölderlin, F. : « Empédocle Sur l'Etna », (1797-1800), texte de la troisième version de La mort d'Empédocle pour le film Noir Pêché, Toulouse, Ombres, 1988
- Hölderlin, F. : « Hypérion ou l'ermite de Grèce » (1797-1799)
- Hölderlin, F. : « La mort d'Empédocle, deuxième version » (1797-1800), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967
- Hölderlin F. : « La mort d'Empédocle » (1797-1800), texte de la première version de La mort d'Empédocle pour le film Noir Pêché, Toulouse, Ombres, 1988
- Husserl, E. : « Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie » (1929), Paris, Vrin, 1996
- Kant, E. : « Critique de la raison pure » (1781), Introduction à la logique transcendantale, trad. Tremesaygues et Pacaud, Paris, PUF, 2012
- La Boétie, E. : « Discours de la servitude volontaire » (1576), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque », 2002
- Le Bianic, T. : « Le conservatoire des arts et métiers et la machine humaine. Naissance et développement des sciences de l'homme au travail au CNAM (1910-1990) », Éditions Sciences Humaines, Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 2004/2, n° 11, p. 185-214
- Lévi-Strauss, C. : « La pensée sauvage » (1962), Paris, Plon, 2014
- Lhuilier, D. : article entretien avec Christophe Dejours, « Résistance et défense », Nouvelle Revue psychosociologique, 7, 2009, p. 225-234
- Machiavel, N. : « Le Prince et autres textes » (1532), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980
- Marx, K. : « Le Capital. Livre I » (1867), Paris, Garnier Flammarion, 1969
- Marx, K. : « Manuscrits de 1844 » (1844), Paris, Les Éditions sociales, 1972
- Miller, J.A. : « Pièces détachées », in L'Orientation lacanienne, cours du 17

novembre 2004, inédit

- Molière : « Don Juan » (1665), Paris, Le Théâtre de poche, 2008
- Molière : « Les Femmes savantes » (1672), Paris, Pocket, 2000
- Molinier, P. : « Les Enjeux psychique du travail. Introduction à la psychodynamique du travail », Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque », 2006
- Paugam, S. : « Introduction. Le sociologue face au suicide » p. V à XLVIII, in Durkheim, E., Le Suicide, Livre 1 (1897), Paris, PUF, coll. « Quadrige Grands Textes », 2007
- Paugam, S. : « La disqualification sociale. Essai sur une nouvelle pauvreté » (1991), Paris, PUF, 2013
- Pezé, M. : « Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés : journal de la consultation Souffrance au travail », Paris, Pearson, 2008
- Rostand, J. : « Esquisse d'une histoire de la biologie », Paris, Gallimard, 1945
- Rousseau, J.J. : « Du contrat social » (1762), Paris, Le Livre de poche, 2013
- Sacher-Masoch, L.V. : « La Vénus à la fourrure » (1870) , Paris, Pocket, 2013
- Shakespeare, W. : « Hamlet »(1598-1601), Paris, Libro théâtre, 2004
- Shakespeare, W. : « Le Marchand de Venise » (1596- 1597), Paris, Gallimard, coll. « Folio théâtre », 2011
- Shakespeare, W. : « Macbeth » (1599-1606 Paris, Libro théâtre, 2004
- Sauret, M.J. : « Malaise dans le capitalisme », Toulouse, PUM, coll. « Psychanalyse & », 2008
- Saussure, F. : « Cours de linguistique générale » (1916), Paris, Payot, coll. « Grande Bibliothèque Payot », Paris, 1995
- Smith, A. : « Recherches sur la nature des causes de la richesse des nations » (1776), disponible sur classique. Uqac.ca
- Sophocle : « Ajax » (450 et 440 av JC), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967
- Sophocle : « Antigone » (441 av JC), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967
- Sophocle : « Œdipe à Colone » (401 av JC- posthume), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967
- Sophocle : « Œdipe roi » (430 et 420 av JC), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967
- Vygotsky, L. : « Pensée et langage » (1934), Paris, La Dispute, 1997
- Voltaire : « Dictionnaire philosophique » (1764), Paris, Flammarion, 1993
- Zancarini-Fournel, M : « Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours », Paris, La Découverte, 2016
- Zizek, S. : « La marionnette et le nain. Le christianisme entre perversion et subversion », Paris, Sciences Humaines, Philosophie, 2006

Ouvrages collectifs

- Dejours, C. (dir., ouvrage collectif) : « Plaisir et souffrance dans le travail », Orsay, Édition de l'AOCIP, 1988
- Diderot et d'Alembert (dir.) : « L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers », 1751/1772
- Gernet, I. et Rolo, D. : Éditorial, in Dejours C. (dir.), « Plaisir et souffrance dans le travail », Orsay, Édition de l'AOCIP, p. 5 et 7
- Jousset et Moreau de Tours : Article « Suicide » in « Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique », 1877
- « Souffrances au travail. Rencontres avec des psychanalystes », Association souffrances au travail, Atelier Patrix, 2012
- Doguet-Dziomba, M.H. : quatrième de couverture
- Doguet-Dziomba, M.H. : « SAT, psychanalystes en prise directe avec le social ? »
- Colloque organisé par l'EPSM de la Sarthe sur le thème des « suicides dans le cadre du travail » le 17 septembre 2015. Intitulée « Travail et suicide. Implication des sphères de vie et des trajectoires d'adversité dans la mortalité par suicide des policiers », Intervention de G. Encrenaz qui inscrit sa recherche dans l'unité de recherche COMPTRASEC-UMR CNRS 5114 de l'Université de Bordeaux
- Mental n° 20, « Psychanalystes en prises directe avec le social », FEPP, février 2008
- Mental n° 24, « Clinique et pragmatique de la désinsertion en Psychanalyse », FEPP, avril 2010
- Miller, J.A. (dir.) : « La convention d'Antibes », Paris, Agalma/Seuil, 1999, réédité en 2005 aux éditions Navarin, coll. « Le Paon »
- « Souffrance au travail, mise au travail de la souffrance. Les réponses de la psychanalyse », Éditions Lussaud, 2012

Films

- Bellendorf, S. et ColoO. : « Le grand Incendie », webdocumentaire interactif, francetv nouvelles ecritures et Honkytonk Films, 201
- Bruneau, S. et Roudil, M.A. : « Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés : journal de la consultation Souffrance au travail », film documentaire issu du livre de Marie Pezé, Bodega Film, 2006
- Ford, J. : « Vers sa destinée » (titre anglais : « Young Mr Lincoln »), 1939
- Forman, M. : « Vol au-dessus d'un nid de coucou », 1975
- Garrel, P. : « Liberté, la nuit », 1983

- Joulé, L. et Jousse, S. : « C'est quoi ce travail ? », 2015
- Lang, F. : « Metropolis », 1927
- Lang, F. : « M le maudit », 1931
- Penhall, J. : « Mindhunter », série, 2017
- Von Trier, L. : « Melancholia », 2011
- Žižek, S. : « The Pervert's Guide to Ideology », film documentaire, 2006

ANNEXES

- 1 -

Classification étiologique et morphologique des types sociaux du suicide selon Durkheim

Formes individuelles qu'ils revêtent			
Caractère fondamental		Variétés secondaires	
Types élémentaires	Suicide égoïste	Apathie	- Mélancolie paresseuse avec complaisance pour elle-même - Sang-froid désabusé du sceptique
	Suicide altruiste	Énergie passionnelle ou volontaire	- Avec sentiment calme du devoir - Avec enthousiasme mystique - Avec courage paisible
	Suicide anémique	Irritation dégoût	- Récriminations violentes contre la vie en général - Récriminations violentes contre une personne en particulier (homicide-suicide)
Types mixtes	Suicide ego-anémique		- Mélange d'agitation et d'apathie, d'action et de rêverie
	Suicide anémique-altruiste		- Effervescence exaspérée
	Suicide ego-altruiste		- Mélancolie tempérée par une certaine fermeté morale

- 2 -
Lettres de suicidés

*Lettre de Michel D.*¹

À l'attention de ma famille
Et de mes collègues de travail
Le 13/07/2009

Merci de diffuser cette lettre à mes collègues de travail et aux délégués du personnel. Je me suicide à cause de mon travail à France Télécom. C'est la seule cause. Urgence permanente, surcharge de travail, absence de formation, désorganisation totale de l'entreprise. Management par la terreur !

Cela m'a totalement désorganisé et perturbé. Je suis devenu une épave, il vaut mieux en finir.

De plus, ils m'ont attribué récemment une augmentation de salaire plus importante que la majorité des autres personnes et étant très maladroit je l'ai communiqué à mes collègues de travail « transparence ». C'était très maladroit car beaucoup de personnes m'ont reproché ça (beaucoup de « zéro augmentation », ce que je ne savais pas).

Mais moi je ne l'avais pas demandée cette augmentation. Voilà encore une conséquence de l'individualisation des salaires. Cela crée une mauvaise ambiance. C'est voulu par le management.

Par ailleurs étant dans les derniers jours dans un état pitoyable, j'ai commis beaucoup d'autres maladroites qui ont pu être mal interprétées. Et je me suis mis moi-même dans une mauvaise situation, un piège. Mais à la base, j'insiste là-dessus, c'est bien le travail qui a provoqué ça et donc c'est France Télécom qui est responsable de mon suicide.

Ils ont essayé d'impliquer ma sœur V. pour venir ce week-end. C'est moi qui lui ai dit de ne pas venir. Elle n'est donc pas tous responsable.

Michel D.

PS : Je sais que beaucoup de personnes vont dire qu'il y a d'autres causes que le travail (je suis seul, non marié, sans enfant, etc.). Certains sous-entendent aussi que je n'acceptais pas de vieillir. Mais non, avec tout ça je me suis toujours bien débrouillé. C'est bien le travail l'unique cause.

1 La lettre de Michel D est consultable sur différents sites internet, Nous pouvons la trouver sur les sites suivants : www.observatoiredestressft.org ; www.lemonde.fr/economie/article/2010/07/14/france-telecom-qualifie-un-suicide-en-accident-de-travail_1387829_3234.html ; www.mediapart.fr/journal/economie/021009/france-telecom-ce-que-dit-le-suicide-de-michel-d ; archives-lepost.huffingtonpost.fr/.../1685709_france-telecom-la-lettre-qui-accuse-la-direction.html

Lettre de Thierry Hainaut¹

Bonsoir,

Nous sommes le 29 février 2012. Il est 20 heures 15.

Si vous lisez ce mail, c'est que je vous ai quittés, définitivement.
Certains des destinataires de ce mail me connaissaient, d'autres pas.

J'ai tenu à vous informer de mon geste, car il est la conséquence directe de l'enfer psychologique que je vis au quotidien depuis 2 ans, que j'ai pourtant essayé de surmonter, de toutes mes forces, pour mon épouse et mes enfants, mais qu'aujourd'hui je n'arrive plus à assumer.

Certes, en mettant fin ce soir à mes tortures et angoisses de chaque jour, je règle mon problème. Mais il était de mon devoir de faire en sorte que cela puisse servir (peut-être...) à toutes celles et à tous ceux qui pourraient être dans ma situation, pour leur éviter d'en arriver là où je suis. C'est la raison de ce message.

Ma vie professionnelle m'a beaucoup gâté. Ayant commencé à travailler à la CPAM de Béziers en 1980 comme fichiste, j'ai eu la chance de pouvoir montrer que j'étais capable de faire des choses a priori intéressantes, puisque j'ai gravi un à un les échelons jusqu'au poste de cadre niveau 9 au bout de 29 ans de carrière.

Et puis il y a eu cette fusion des CPAM de Béziers et de Montpellier, qui a fait que depuis deux ans, je me traîne misérablement dans ce qu'on appelle communément un « placard ».

Je ne peux plus supporter qu'on me laisse crever lentement sans même avoir pris la peine d'écouter mes appels au secours ni de m'expliquer pourquoi.

C'est pourquoi j'accuse Claude Humbert, directeur de la CPAM de l'Hérault :

- de m'avoir mis dans un placard dès son arrivée, et de m'y avoir laissé pourrir en ne me confiant que quelques très rares tâches qui auraient pu être prises en charge par des cadres de « premier niveau », sans que ce terme soit péjoratif pour eux.
- de n'avoir rien fait pour au moins essayer de trouver une solution à ma situation, alors qu'il en était informé.
- de ne même pas avoir lu les compte rendus de mes EAEA 2010 et 2011, et les lettres que j'ai remises en ces occasions en demandant qu'elles figurent à mon dossier personnel, alors que son attention avait été attirée sur mon état à plusieurs reprises par mon responsable hiérarchique direct. S'il les a lus et qu'il n'a rien fait, c'est encore plus grave.
- d'avoir ainsi pourri mes deux dernières années sans me laisser la moindre chance de survie.

J'ai été :

1 Les liens sont nombreux sur internet pour retrouver le mail envoyé par Thierry Hainaut : www.midilibre.fr/2012/03/01/suicide-d-un-agent-de-la-cpam-un-mail-bouleversant-et-accablant,464819.php ; www.chsct.com/spip.php?article437 ; www.frontsyndical-classe.org/article-suicide-la-cpam-de-l-herault-son-dernier-mail-101046816.html

- tué professionnellement
- détruit psychologiquement

Je croyais que le management consistait à travailler ensemble, en bonne intelligence, à déléguer, écouter, réunir, fédérer et valoriser les compétences de chacun.

Mais, telle une pièce de monnaie, la réalité de terrain à la CPAM de l'Hérault a deux faces :

- celle qui est affichée officiellement, bien cohérente et bien propre, avec projet d'entreprise et « prise en compte » des risques psycho-sociaux
- celle de la réalité du terrain, pavée d'infantilisation, de changements de cap, d'actions sans intérêt, d'incohérences multiples et variées, d'ajouts de strates hiérarchiques, de solitudes et de mises en concurrence, de stress, de harcèlement, de désinformation, de destruction des formes de solidarité collective...

Je remercie infiniment :

- Messieurs Lionel Vergnes, directeur adjoint, mon responsable hiérarchique direct, Sébastien Jamois, Agent Comptable, et d'autres qui se reconnaîtront, de leur amitié indéfectible et de leur soutien moral permanent

Tous mes collègues, cadres et agents, qui ont su, par leurs mots et par leurs sourires amicaux, m'aider à traverser ces deux dernières années, sans même quelquefois mesurer l'étendue et la profondeur de la détresse psychologique qui était la mienne.

Mes amis du SNADEOS-CFTC et de la CFTC de la CPAM de l'Hérault, grâce à qui, pendant deux ans, j'ai pu entretenir l'illusion à mes propres yeux que j'existais encore un peu

J'ai essayé de tenir bon, mais jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, c'était devenu vraiment trop dur, et je vois bien que je n'arrive plus à donner le change, au travail, et dans ma famille.

Je demande pardon à celles et ceux à qui je vais faire de la peine, et à qui je manquerai, au moins un peu.

Voilà, j'ai terminé mon chemin. Je souhaite surtout que, tant à la CPAM de l'Hérault que dans les autres organismes de l'Institution, on se rende compte qu'il y a des gens qui sont malheureux du sort qui leur est fait, sans même qu'ils comprennent ce qui leur arrive, et qu'il ne s'agit pas forcément d'une affaire de salaire.

« La Gestion des Ressources Humaines doit d'abord passer par de la Gestion Humaine des Ressources. » Merci Maryse. Tu vois, j'ai retenu... Tu avais bien raison.

Si je ne devais pas être le premier, que surtout je sois le dernier !

J'envoie notamment ce mail :

- À tout le Personnel de la CPAM de l'Hérault

- Aux retraités de la CPAM de Béziers
- À beaucoup d'Agents de Direction et de Cadres de l'Institution
- À Monsieur Pierre Mayeur, Président du COMEX
- À Monsieur Frédéric Van Rockegheim, Directeur de la CNAMTS
- À Monsieur Philippe Renard, Directeur de l'UCANSS
- Aux Conseillers de la CPAM de l'Hérault
- À quelques amis et membres de ma famille
- À Midi Libre
- À Monsieur Elie Aboud, Député

Je pars sans haine vis-à-vis de qui que ce soit. J'ai seulement d'immenses regrets pour mon épouse et mes enfants de les abandonner. Je crois qu'ils avaient encore besoin de moi. Puissent-ils un jour me pardonner...

Je vous les confie, à vous, celles et ceux qui m'ont apprécié seulement pour ce que je pense avoir été : un homme droit, honnête et sincère, avec tous mes défauts et mes quelques qualités, mais avec des convictions, certes pas toujours dans le « politiquement correct », mais qui était capable de les assumer sans avoir à baisser les yeux.

Adieu. Nous nous reverrons peut-être un jour... Mais que ce soit le plus tard possible.

Je m'appelais Thierry Hainaut, et j'aurais eu 52 ans le 31 mai 2012.

Lettre anonymée par Yves Clot

Bonjour,

J'ai attendu jusqu'au dernier moment un vrai message d'espoir, un qui montrerait enfin un peu de reconnaissance du travail que j'ai effectué à La Fère, rien, rien du tout. Au contraire, pas de bouée pour celui qui se noie à cause des décisions d'une hiérarchie aveugle, juste quelques coups de bâton pour l'éloigner du bord. Cela ne fait que confirmer que Soutien-postier n'est qu'une façade. Ce n'était pas un rendez-vous avec l'assistance sociale ou le docteur qu'il fallait mettre en place, c'était juste s'intéresser à tout ce que j'avais mis en place pour la gestion du back-office de La Fère, et me dire en face que ce n'était que de la merde. Mais bon, ça y est, le problème est réglé.

Lettre de DYDO 5403¹

Devant le désastre humain de ces derniers jours, je me permets de vous interpeller pour apporter ma vision d'agent France Télécom sur ce séisme que vous n'avez pas vu venir, enfermé que vous êtes dans votre tour de Babel. J'estime de mon devoir de vous faire part de mes réflexions pour comprendre comment on en est arrivé là. Je suis convaincu que vous n'avez pas le monopole de la vérité, malgré votre fonction de PDG.

Avec les PDG qui vous ont précédé, MM. Bon et Breton, vous avez planifié, programmé avec des juristes, des experts, des consultants, des organismes de formation pour cadres, une politique de management et organisationnelle pour mettre sur les rails du capitalisme pur et dur notre entreprise. À travers cette politique, vous avez laminé les syndicats, vous avez éloigné inexorablement les centres de décisions en augmentant les territoires des directions régionales, ne laissant sur le terrain au plus près de vos agents que quelques petits chefs issus de leurs rangs pour servir de liens.

La première grosse erreur de cette politique a été de spolier l'identité professionnelle de la majorité de vos agents venant des PTT avec de réelles formations de métiers. Le lien sur le terrain dévolu à ces cadres « N+1 » n'avait plus rien de social. Ce n'était, ce n'est qu'un relais pour mettre en place vos méthodes, vos processus, vos directives, vos aspirations de suppressions d'emplois, pour être crédible auprès des marchés financiers. Beaucoup ne se rendent pas compte du rôle que vous leur avez fait jouer ou qu'ils jouent encore.

Les syndicats, parlons-en... Stratégiquement, là aussi tout était planifié. Par des restructurations incessantes, vous les avez confinés année après année, changement de périmètre après changement de périmètre, dans un travail de réorganisation permanent pour répondre à votre mise en place des institutions représentatives du personnel (IRP). Vous avez voulu des syndicats affaiblis. Vos fiançailles avec les marchés financiers, les actionnaires, vous ont poussé à détruire insidieusement les contre-pouvoirs garants des équilibres sociaux. Certainement au-delà de vos espérances...

Oui, pendant des années, devant le peu de lutte collective d'envergure, vous avez cru gagner. Vous pensiez, comme notre président de la République, que « quand il y a une grève à France Télécom, on ne s'en rend plus compte ». En surfant sur la démagogie et sur l'individualisation à outrance, vous avez mis en place votre politique de restructurations incessantes de vos services.

Après la perte d'identité professionnelle, la perte d'identité géographique : mobilités forcées, imposées. Avec à la clé un travail répétitif, sans autonomie, à la place d'un vrai métier.

Quel projet proposez-vous à ces personnels en errance pour se reconstruire ? Votre projet d'entreprise ? Croyez-vous sincèrement qu'ils puissent y adhérer ? Quel manque de discernement !

Pour casser toute velléité, mise en place d'un management impitoyable, infantilisant, ou dans chaque parole des cadres on entend les mêmes réponses, les mêmes allégations, les mêmes phrases, les mêmes arguments, à la virgule près, pour nous faire accepter l'inacceptable. Sans oublier les chiffres, les indicateurs... Ces années que vous avez planifiées sont d'une violence inouïe. Je suis sûr que l'histoire le jugera un jour ou l'autre. Et voilà que cette violence vous revient en pleine figure, comme un boomerang.

Vous avez cru gagner mais vous avez perdu. Ne laissant que peu d'espace à l'expression démocratique, aux luttes collectives, aux résistances organisées, en

¹ La lettre de DYDO 5403 est consultable sur de nombreux sites internet de syndicats de salariés et sur le site du journal *L'Humanité*.

méprisant la représentation syndicale (il suffit de lire les réponses faites aux questions des délégués syndicaux et des délégués du personnel où ne transpirent qu'arrogance, suffisance, mépris), vous n'avez pas vu ou pas voulu voir apparaître depuis quelques années une nouvelle forme de lutte insidieuse, souterraine : le suicide... La nature a horreur du vide. Sur les conseils éclairés de certains experts ès communications à la solde des décideurs économiques et politiques, vous avez fanfaronné, dénié ce sujet. Vous avez sali la mémoire des premiers collègues disparus en les méprisant, en cantonnant leur geste désespéré dans des problèmes familiaux, personnels.

Quelle erreur, quel dédain, quelle suffisance ! À force de ne côtoyer que les arcanes des pouvoirs politiques, économiques, médiatiques, on en devient aveugle... Les travailleurs, les gens de peu, les millions de personnes n'ayant pas de Rolex à cinquante-cinq ans n'existent plus...

Et pourtant, la médecine du travail, malgré son peu de moyens, vous alertait. Les comités d'entreprises (CE), les comités d'hygiène et de sécurité (CHSCT) aussi. Mais la victoire est une drogue douce, elle enivre, elle isole, elle grise. Votre rouleau compresseur écrasait tout sur son passage. Les bénéfiques année après année justifiaient vos choix auprès des marchés. Vos actionnaires vous remerciaient...

Devant ce no man's land de luttes dignes de ce nom, ces signaux puérils de détresse ne vous inquiétaient pas. La puissance de votre communication étouffera à travers les médias ces résidus de gêne d'image de la marque, pensiez-vous. La voie royale du libéralisme était dégagée. On a gagné ! on a gagné ! Et puis le grain de sable. Vos agents hommes, femmes qui veulent vivre debout, dignes, devant votre mutisme, osent symboliquement perpétrer leur suicide sur leur lieu de travail. Crime de lèse-majesté...

En réponse, toujours votre mépris. Pour calmer les médias, vous faites dire par un de vos directeurs : « À France Télécom, on ne se suicide pas plus qu'ailleurs. » Quelle gaffe ! Quel camouflet pour ces hommes et ces femmes ! Vous rendez-vous compte où vous a mené votre aveuglement ? Obliger vos agents avant leur dernier geste à bien préciser qu'ils n'avaient pas de problèmes familiaux, financiers ou autres. Leur problème, c'est bien France Télécom, c'est bien la politique managériale que vous avez mise en place. C'est une violence supplémentaire à laquelle je ne trouve pas de nom. C'est une insulte à la dignité de ces personnes et à leur famille. Ce que j'ai écrit et affiché sur mon lieu de travail avant les événements du 10 septembre 2009 (un collègue qui se poignarde) et du 11 septembre (une collègue qui se défenestre), malheureusement me donne raison : « Le pire est à venir. »

Votre réunion du 10 septembre dernier n'apporte qu'une partie des réponses aux attentes de ces centaines d'agents en stand-by. La mise en place d'un audit extérieur, quelle désillusion, quel manque de respect pour vos équipes de médecine du travail, des élus du CE et du CHSCT qui n'ont eu de cesse de vous alerter, signaler les dérives, les ravages de votre politique à travers des rapports. Peut-être étaient-ils rédigés en chinois et vous n'avez pas daigné les traduire ?

Il est encore temps de les lire...

À l'heure où nous en sommes, que vous reste-t-il pour demeurer crédible auprès de vos agents ?

Soit vous reconnaissez publiquement votre responsabilité dans la souffrance de vos agents, avec en parallèle de véritables négociations avec les syndicats pour infléchir cette politique.

Cette décision serait un geste fort, à même de calmer cette spirale infernale. Elle demande du courage et du cœur... Soit vous restez droit dans vos bottes en niant les relations de cause à effet de votre politique et là, effectivement, je redoute le pire...

Je n'accepterai pas, pour ma part, la troisième solution qui se dessine. C'est-à-dire la mise en place du repérage des agents potentiellement à risque pour un traitement individualisé pour les éradiquer, les gommer, les culpabiliser, les stigmatiser et

recommencer comme si rien n'était arrivé.

Veillez accepter cette humble contribution à votre réflexion ; humainement, pour tous mes collègues, je ne pouvais plus me taire.

Malgré la souffrance qui m'écorche, recevez mes respects.

Ceci est mon « code alliance » à France Télécom, car en tant qu'être humain, je n'existe plus depuis 2002 dans votre entreprise.

DYDO 5403

Lettre de Rémy Louvradou¹

→ B. Dumoulin

Rémy L

Lettre ouverte à mon employeur et à son actionnaire principal

« Conformément à l'une des huit valeurs qui nous guident, nous sommes "responsables" : nous traitons les personnes et le monde qui nous entoure avec respect. En tant qu'entreprise comme à titre individuel nous nous comportons de manière responsable à travers toutes nos décisions. Cette valeur trouve son expression dans le code de déontologie du Groupe France Télécom / Orange. »
Déclaration officielle de FT du 10 décembre 2008

Monsieur le Président du CN HSCT

Un petit rappel en fait d'introduction : l'engagement de FT ! C'est de cela dont il s'agit !

Je souhaite réagir à propos de la vague de suicides auxquels FT est confronté actuellement. Je suis fortement indisposé par le contexte et encore plus par l'usage qui en est fait. Continuons tous, employeur, état actionnaire et décideur, syndicats, salariés à ignorer les vraies causes profondes: dans dix ans on sera encore à traiter de ce même sujet ... enfin non... une certaine catégorie du personnel aura disparu par départ en retraite ou par suicide: et le problème sera réglé, enfin !

Je me présente rapidement :

Mon parcours professionnel :

Agent des lignes : de la plantation de poteaux ou dérangements GP ou Pro.

Cadre opérationnel : resp. production 2 Mbits sur la Défense / resp. budget 50 MF

Cadre transverse : qualité / HSCT régional / SARBOX

Mon parcours personnel :

Activité premièrement purement alimentaire dans un cadre de service positif

Prise de responsabilités recherchée avec volonté d'être dans les décisions

Harcèlement subi

Animation transverse

Mise à la poubelle

Je tiens aussi, en préalable, à affirmer avoir rencontré des "Responsables" de valeur et avec qui j'ai travaillé en toute confiance et à qui j'exprime tout mon respect!

Que ce soient la communication de Louis Pierre Wenes ou les réponses apportées lors d'un entretien par Olivier Barberot, ou la « presse » syndicale, les seules 'réorganisations' seraient en cause !!! ou le management dit « par la terreur ».

¹ La lettre de Rémy Louvradou est consultable par exemple sur le site de Mediapart.

Sur le problème des réorganisations :

Je ne saurais me positionner sur le bien-fondé ou pas de celles-ci, FT n'est pas ma propriété. En me remémorant le discours tenu aux usagers du téléphone il y a 20 ans par des techniciens mais également quelques responsables : c'est un S63 (le poste gris à cadran...) et rien d'autre... faites pas chier quoi ! ou en pensant à la situation actuelle de notre équivalent allemand, je ne regrette pas forcément certains changements opérés.

Nous nous devons d'évoluer et cela en raison de notre nature de service public tout d'abord et de survie ensuite. Les changements de stratégie commerciale nous ont permis également de survivre : ces diversifications sont tellement efficaces que la concurrence ne nous massacre pas et cela agace certains rapaces !

L'évolution oui mais pas les cafouillages dans les structures d'établissement: passer des CPE / CCL / Accueil Physiques aux Agences / UIC / URR pour revenir aux UI / UPR. Beaucoup de remue ménage, de brassage de population pour rien. Réorganisations inutiles en termes de stratégie anti-monopole / anti-concurrence, ou même d'efficacité organisationnel ; elles ont été très coûteuses et ont eu également, surtout une incidence salariale terrible : perte de confiance, incompréhension et perte de repères, d'orientation en stratégie d'entreprise.

Que la population salariale de FT ne soit pas facile à manœuvrer certes, mais que l'on culpabilise celle-ci en l'accusant de la responsabilité de tout non : ces organisations sont issues des choix des politiques et de cadres supérieurs Enarques, Polytechniciens ... en responsabilité sur les périodes concernées.

En terme de résistance aux changements Michel Bon avait voulu en son temps dégraisser les services parisiens et mettre à l'opérationnel les cadres supérieurs de la Direction Générale : il a payé en fait des indemnités de mobilité pour des déménagements d'une rue à l'autre de Paris ! Qui est le plus résistant et le moins respectueux de la stratégie d'entreprise ?

Ces réorganisations ne sont que des situations aggravantes et non une cause de fond de ces suicides !

Sur le management par la terreur :

Je n'affirmerais pas non plus le principe direct "d'un management par la terreur". Comme première raison : j'invoquerais que cela sous entendrait qu'un vrai management structuré et efficace existe : cela se saurait ! Il n'existe pas vraiment pour l'activité de base alors pour une démarche d'essence plus élevée !!!!

Sur le management tout court :

A l'origine

Ma formation de cadre, formation d'inspecteur que j'ai suivie pendant plus d'un an : mathématiques, physique, électronique, transmission, commutation, anglais, un peu d'informatique (MS DOS ...)... Et en sortie on nous a jeté dans la fosse aux lions : les postes dont personne ne voulait, dans les établissements ayant la plus grande rotation !

Les grands diplômés qui étaient à l'origine de ces programmes avaient oublié le management : ils ne risquaient pas d'y penser car c'était terre inconnue pour eux même ! Je ne saurais tolérer une quelconque responsabilité à propos des lacunes en ce domaine pour les personnes formées.

Mais la leçon a été entendue... le cadre de formation négocié avec le CNFPT pour le transfert de salariés FT vers la Territorial comporte les mêmes erreurs stratégiques !

Mise en évidence du poids de l'appropriation et de l'explicitation :

Demande de soutien technique en accueil physique :

Equipe sur Agen : en réunion d'équipe le manager explicite l'origine de la demande, de son bienfondé, de son cadre de réalisation. Il fait appel à des volontaires. Il précise également que faute de volontaires il procédera à une désignation.

Equipe sur Périgueux :

Sans caricature : toi et toi vous êtes à l'accueil physique demain matin, vous allez aider ces cons du commercial : cela vous apprendra à vivre. Il vient de se débarrasser de ses deux têtes de turc !

Fermeture de UFR de Bordeaux :

Suite à l'insistance d'une partie de l'état major une information régulière est donnée au personnel. Les recherches menées, abandonnées en cours de négociation... On dit ce que l'on fait même les errances : mais le principal est exprimé : on s'occupe de vous...

La considération, la reconnaissance du personnel, la simple considération et respect de l'être humain est un incontournable de la gestion projet !

Mise en évidence du management par priorisation de l'intérêt personnel des mercenaires :

Fin d'année (15 derniers jours de décembre...), placement obligatoire pour atteindre l'objectif mais client en scoring 3 ! Le responsable de vente intervient auprès du responsable scoring. Celui-ci demande un chèque d'acompte... Le directeur des ventes intervient... un chèque... Le directeur intervient... un chèque... Auprès du national... un chèque !

Les marges de manœuvre sont encadrées pour certains produits : PABX par exemple, mais pour l'objectif, la part variable personnelle on divise la vente en plusieurs bons de commande, on crée un bon de commande à zéro et le tour est joué. Ce n'est pas le N+1 qui dira quelque chose car il est intéressé à la vente.

**L'intérêt personnel prime sur l'intérêt de l'entreprise ! Les règles sont baffouées, aux yeux de tous ! Qui trouve à y redire ? Qui contrôle ? SARBOX ? Bonne conscience !
La règle des trois singes est la référence de base en termes de managements, personne ne contrôle, ne réagit ! Et puis trois ans, ce n'est pas long, après on s'en va ailleurs !**

Le travail sur plateau en cause :

Une autre facette également avancée, est celle de la mise en plateau et du transfert des « techniciens » vers le front et le client.

On soustrait de plus en plus : augmentation des charges et l'on n'a pas le résultat attendu face au client... Comme l'on persiste, la raison du choix est ailleurs !

Le travail des plateaux est une infamie ! Le son de cloche sur ce propos est différent d'un plateau à l'autre si l'on change également d'établissement : de FT à Orange ! Donc la raison est ailleurs ! Les profils des populations sont divergents : âgée et fonctionnaire à jeune et de droit privé !!!

Différences fondamentales de ces deux masses de population : la rémunération et son évolution selon l'ancienneté, le poids financier qui en découle, son origine d'embauche et son passé identitaire.

Les corrections :

Les grandes vagues de formation, nationales et systématiques ont touché au management. « On » a accusé en premier lieu les N+1 de la base: formation au management des Lignes, formation au management du commercial et des équipes de vente.

Puis, comme aucuns résultats n'étaient obtenus, on est passé à l'autre extrémité des populations opérationnelles : les directeurs d'établissements.

Puis on a traité en 2008 les membres des CODIR d'établissement. Celle-ci intégrait une phase de retour des avis / notations des N-1 en cours de cycle : saignant !

Et si l'on forme au management aussi drastiquement c'est également qu'une insuffisance a été détectée ! Cette insuffisance serait-elle de poids ?

Le management n'a jamais été pris en compte comme facteur de réussite ! Ceux qui étaient à la direction n'y portaient aucun crédit. D'autres démarches, comme la qualité, l'hygiène et sécurité, SARBOX sont des échecs car leur dénominateur commun est aussi ce management ! La base, c'est-à-dire le niveau N-1 relatif, n'est jamais entendu...n'est pas reconnue ! n'est pas soutenue !

Donc pertinence des choix initiaux très limitée.

Formations suite aux réorganisations :

On forme à tour de bras et de façon inadaptée : personne ne s'en soucie. Puis on jette en activité sans évaluation à chaud, sans accompagnement et sans évaluation à froid. Cela marche ou cela casse : pas de garde fou ni de soutien : c'est une machine à fabriquer des déséquilibres, ensuite il suffira d'agiter un peu !

On se borne à mettre une machine en place, elle ne répond qu'à se justifier. Bonne conscience et argumentation face à la force syndicale !

Quelques situations vécues par moi-même ou de près:Mise en évidence de l'importance du soutien et de l'implication de la ligne managériale :

en Direction, production de 2 Mbits: je suis un des acteurs :

Lors d'une réunion d'équipe, je procède à une mise au point sur les dysfonctionnements que je trace factuellement: la démarche est à l'opposé de mon prédécesseur, viré, le ton général est au niveau fort.

Mon N+1, pénètre dans la salle de réunion hors de mon champ de vision. Il prend connaissance du contexte, de l'ambiance...il donne un coup de semonce et l'on revient plus rapidement aux négociations...

En Agence commerciale, réunion de Conseillers Client 1014 : je suis invité :

Deux de CC foirent la réunion, prise de contrepieds systématique, négations permanentes du bienfondé des propositions... le N+1 capitule une fois de plus. Il n'a rien engagé de concret. Les autres conseillers reprennent les sujets en aparté après la fin de la réunion : ils étaient intéressés ! Le N+2 présent n'a rien dit !

La population qui se sent mal est principalement issue du technique. Elle doit faire face à un applicatif lourd dont la cohérence est inexistante ; elle se trouve mise en comparaison avec d'autres dont le cursus n'a pas eu de rupture aussi récemment. Sa culpabilité est évidente et elle n'a rien à dire : elle sort de formation... appropriée, d'efficacité mesurée... non elle est coupable simplement de pas vouloir du changement !

Ayant réalisé des campagnes de double écoute sur des plateaux d'accueil client, mon constat est qu'il existe des personnes en situation à fort risque : elles voient quelles ne sont pas à la hauteur des collègues placés en comparaison, elles n'attendent plus aucun soutien, elles n'attendent plus rien. Elles ont conscience qu'aucune prise en charge par leurs responsables n'est envisageable. Elles sont livrées en pâture aux clients agacés par la prestation technique par exemple...

Ce n'est pas non plus l'activité 'plateau' qui est en cause !

Contexte réel :

Quelle est la population touchée par ces suicides ? Origine ? AFO ? ACO ? âge ? niveau de fonction ?

La réalité que je perçois : AFO > 50 ans avec mobilité imposée. Je rencontre beaucoup de frustration dans ce contexte là : cadres dépossédés de leur pouvoir : ils ne sont plus rien ! Mais ceux qui sont abandonnés et contraints de faire face à l'échec au quotidien sont très mal ! Ils sont soucieux de la qualité de leur prestation, rendue impossible, sans voie d'issue !

Je suis dans ce segment là. Ratio de gestion de la direction nationale : je suis en trop : pourquoi pas mais l'on bloque en parallèle une personne qui est 'prise' sur un poste. Voila je suis en mission : c'est quoi ?... personne ne dit, quelles sont les règles ?

Je postule, je trouve, on n'est plus que deux... le recrutement est annulé par une cellule de pilotage territoriale de l'emploi ! Pourquoi pas ; mais j'ai cette information parce que je l'ai recherchée avec insistance et pas d'explications données !

Cette instance a tout pouvoir, pourquoi pas, mais alors elle a également des devoirs suites aux décisions prises par elle ! Elle se doit de restituer sur le pourquoi et le comment de ses décisions !

Pour moi il y a de la discrimination potentielle !

Mes investigations me donnent aussi l'information comme quoi le niveau de fonction III.3 pose problème : on ne sait pas quoi en faire ! des inutiles ...

Vous ouvrez la porte et vous découvrez des tonnes de non dits : la douche est dure ! A côté de cela vous postulez vers la Fonction publique Territoriale : dans le cursus une évaluation des compétences vous affirme que vous êtes super ! Où est la vérité ?

Là aussi je postule plusieurs fois sans suites favorables, et je découvre fortuitement lors d'une confrontation avec des décideurs du Conseil Général que ma candidature pourtant vue là comme très intéressante, n'a pas été transmise par décision de FT. C'est de la discrimination d'autant plus que les trois mobilités correspondantes validées sont des cadres supérieurs !

Lors du harcèlement subi en Dordogne ma seule réaction a été de fuir le périmètre de mon manager : cela a donné lieu à des péripéties qui ne sont pas à l'honneur de ma ligne hiérarchique car ils ont joué le jeu de mon agresseur.

Le seul soutien au final proposé a été : « il faut regarder devant... il faut rebondir ! » : ferme ta gueule et écrase !

Il n'est jamais donné la possibilité de faire le deuil véritablement, car l'environnement reste de toute façon trop pourri pour que celui-ci puisse être crédible !

En conclusion et cause profonde :

**Indigence managériale dès qu'il s'agit de l'humain, par manque de compréhension et de respect humain, par peur des actions à engager et des responsabilités à prendre !
Les cadres supérieurs qu'ils soient de l'ancienne école ou tout frais sortis ont compris qu'il faut mieux vivre au jour le jour, prendre du gâteau tant que le plat est posé devant soi ! Le restant ce ne sont que des emmerdes qui ne peuvent que nuire à la carrière. On vit, on cueille la rémunération et l'on oublie sa lâcheté managériale !
Lâcheté, indigence, manque de responsabilité managériale.**

Le code du travail a évolué au début des années 2000 en créant la notion d'obligation de résultat : il ne suffit plus de donner les moyens : il faut s'assurer en termes de risques, de la bonne mise en œuvre des consignes qui mènent à la sécurité du personnel.
SARBOX, cette loi comporte deux domaines : l'un lié aux contrôles financiers : le basique et un second attaché à la gouvernance de l'entreprise : la stratégie financière est assurée et garantie par un management qui intègre bien la notion de responsabilité d'entreprise.

Donc irresponsabilité permanente et pourtant attachée aux exigences de la fonction : c'est une grande majorité, quelques uns sortent du lot et je ne pense pas que FT soit une entreprise isolée pour ce genre de situation : un contexte plus favorable peut-être !
Si toutefois, un se lève il est immédiatement rappelé à l'ordre par ses supérieurs ou tout simplement massacré par ses égaux : tu vas nous attirer des emmerdes !

Mes craintes :

Cette situation est endémique du fait que rien n'est fait pour y faire face: le suicide reste comme étant LA SOLUTION !

Actuellement ces situations se concluent par une action violente tournée vers les personnes elles-mêmes, je me demande jusqu'à quand. Car une vision plus claire, une fois sortis de la culpabilisation suggérée en permanence, ce mal être pourrait se traduire par des violences vers les autres, l'exécution de ceux jugés « responsables » et identifiés sur l'instant ! Qui est volontaire ?

Cette culpabilité est implicite et exprimée en premier par l'Etat : les fonctionnaires... Même sans violence, dans mon histoire personnelle, un des acteurs « armé » pour mon harceleur, lorsqu'il comprit que je l'avais démasqué et que je venais prendre rendez vous avec lui pour régler l'addition en face à face, (c'est plus facile avec un des acteurs secondaires en fait !), il tomba hémiparétique dans les 15 jours....

Regardons nous dans une glace, revivons nos situations passées mais avec un de nos enfants e fils ou fille comme acteur en vis-à-vis, si nous détournons les yeux : vous avons la réponse !

C'est triste, à qui profite ce crime ?

rémy l

Jugement du tribunal des affaires de la Sécurité sociale de La Roche-sur-Yon

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Dossier n° 21300370

Elodie PIVETEAU agissant tant en son nom personnel
qu'en tant qu'administratrice légale de ses
enfants mineurs Tom et Léa PIVETEAU
C/
CPAM DE LA VENDÉE

TRIBUNAL DES AFFAIRES DE SÉCURITÉ SOCIALE DE LA ROCHE SUR YON

JUGEMENT DU 3 AVRIL 2015

COMPOSITION DU TRIBUNAL :

Président : Madame Nelly POLIDÈS, Vice-Présidente au Tribunal de Grande Instance de LA ROCHE SUR YON, désignée par Ordonnance de Monsieur le Premier Président de la Cour d'Appel de POITIERS, en date du 24 juin 2014, assistée de Madame Marie-Bernadette SELIN, Secrétaire.

Assesseurs : **Lors des débats le 30 JANVIER 2015 et lors du délibéré :**
Madame Corinne LEBOEUF, représentant les non salariés,
Madame Michèle NICOURT, représentant les salariés,

DEMANDEUR : Madame Elodie PIVETEAU, demeurant à LA BOISSIÈRE DE MONTAIGU (Vendée), 8 Espace des Moulins, agissant tant en son nom personnel qu'en tant qu'administratrice légale de ses enfants mineurs Tom et Léa PIVETEAU, présente, assistée de Maître Rachel SAADA, Avocat au Barreau de PARIS,

DÉFENDEUR : CAISSE PRIMAIRE ASSURANCE MALADIE DE LA VENDÉE, dont le siège est à LA ROCHE SUR YON, 61 rue Alain, régulièrement représentée par Madame Brigitte ABÉRIDE, Responsable du Service Juridique et Contentieux, porteur d'un pouvoir,

Après avoir entendu à l'audience publique du **30 JANVIER 2015**, chacune des parties en ses explications ou observations, pris connaissance des pièces du dossier et en avoir délibéré conformément à la loi.

Ce jour, **3 AVRIL 2015**, vidant son délibéré,

I - EXPOSÉ DU LITIGE

Par déclaration en date du 3 août 2012, la Société INITAL BTB a informé la Caisse Primaire d'Assurance Maladie de la Vendée de l'accident survenu à son salarié, Monsieur Thierry PIVETEAU, agent de maitrise, le 27 juillet 2012, dans les circonstances suivantes

selon la déclaration : "le salarié devait prendre son poste le matin à 11 heures mais ne s'est pas présenté. Le salarié a mis fin à ses jours. Circonstances inconnues".

L'employeur a en outre émis des réserves en indiquant que le suicide était intervenu en dehors du temps et du lieu de travail et qu'aucun élément ne permettait d'établir un lien avec l'activité professionnelle.

La Caisse Primaire d'Assurance Maladie de la Vendée a diligenté une enquête. Le 23 octobre 2012, elle a informé les parties de la nécessité d'un délai complémentaire d'instruction. Le 17 décembre 2012, la caisse a notifié aux parties un refus de prise en charge provisoire. Par courrier en date du 3 janvier 2013, la caisse a informé les parties de la clôture de l'instruction. Le 21 janvier 2013, elle a informé Madame PIVETEAU du refus de prise en charge de l'accident au titre de la législation professionnelle.

Madame PIVETEAU a saisi la Commission de Recours Amiable le 11 février 2013.

Cette commission n'ayant pas statué dans le délai d'un mois, Madame PIVETEAU, agissant tant en son personnel qu'en sa qualité de représentante légale de ses 2 enfants mineurs Tom et Léa PIVETEAU, a saisi le présent tribunal en contestant la décision implicite de rejet de la Commission.

Par décision en date du 11 juillet 2013, la commission a confirmé le refus de la caisse de prendre en charge au titre de la législation professionnelle le décès de Monsieur PIVETEAU du 27 juillet 2012.

A l'appui de son recours, Madame PIVETEAU sollicite la reconnaissance de droit du caractère professionnel de l'accident de son mari, dans la mesure où la caisse n'a pas statué sur le caractère professionnel ou non de l'accident dans le délai d'un mois suivant le 8 août 2012, date de réception de la déclaration d'accident par l'employeur. Elle ajoute que la caisse est mal fondée à soutenir qu'elle ne pouvait commencer l'instruction avant la réception du certificat de décès dans la mesure où l'enquête avait débuté dès la réception de la déclaration. En toute hypothèse, Madame PIVETEAU soutient que l'origine professionnelle du décès de son mari est établie ainsi que cela résulte clairement de la lettre laissée par celui-ci, du rapport médical de son médecin traitant et des déclarations de ses collègues. Elle souligne, que dès son entrée dans ses nouvelles fonctions de responsable de maintenance, il a été confronté à une organisation du travail nocive, n'a bénéficié d'aucun accompagnement de la part de son employeur, a dû faire face au cours du mois de juillet à la charge de 2 postes de travail et a mis fin à ses jours, victime d'un épuisement professionnel relevé par son médecin traitant.

En conséquence, Madame PIVETEAU demande au tribunal de qualifier d'accident du travail le suicide de son mari et de condamner la Caisse Primaire d'Assurance Maladie à lui verser la somme de 3 000 € sur le fondement de l'article 700 du Code de Procédure Civile.

La Caisse Primaire d'Assurance Maladie de la Vendée résiste à ces prétentions et conclut au rejet du recours de Madame PIVETEAU. Elle soutient tout d'abord que le décès de Monsieur PIVETEAU ne peut bénéficier d'une reconnaissance de plein droit d'accident du travail, dans la mesure où le délai d'un mois prévu par l'article R 441-10 du Code de la Sécurité Sociale pour statuer ne commence à courir qu'à compter de la réception de la déclaration d'accident et du certificat médical initial qu'elle a reçu en l'espèce le 28 septembre 2012.

Elle fait ensuite valoir que le décès de Monsieur PIVETEAU n'est pas imputable à son activité professionnelle pour les motifs suivants :

- il s'agit d'un fait volontaire exclusif d'une reconnaissance au titre des risques professionnels,
- la preuve d'un lien certain avec l'activité professionnelle n'est pas rapportée,
- l'employeur ignorait l'état psychologique dans lequel se trouvait son salarié,
- Monsieur PIVETEAU était atteint d'un état dépressif antérieur.

II - MOTIFS DE LA DÉCISION

1) Sur la demande de reconnaissance implicite du caractère professionnel de l'accident de Monsieur PIVETEAU

L'article R 411-10 du Code de la Sécurité Sociale, dans sa rédaction issue de la loi du 29 juillet 2009 applicable à compter du 1^{er} janvier 2010 prévoit que la caisse dispose d'un délai de 30 jours à compter de la date à laquelle elle a reçu la déclaration d'accident et le certificat médical initial pour statuer sur le caractère professionnel de l'accident. En l'absence de décision de la caisse dans ce délai, le caractère professionnel de l'accident est reconnu.

Antérieurement à ce texte, le délai d'un mois commençait à courir à compter de la date à laquelle la caisse avait eu connaissance de la déclaration d'accident.

Il est constant qu'en opérant cette modification de texte, le législateur a entendu abandonner le système précédant en considérant que la réception de la seule déclaration était insuffisante pour faire courir le délai d'instruction. Dès lors, ce n'est qu'à compter du jour où la caisse se trouve en possession de la déclaration d'accident et du certificat médical initial que le délai d'un mois commence à courir.

Par ailleurs, l'article R 441-14 du Code de la Sécurité Sociale dispose que lorsqu'il y a nécessité d'examen ou d'enquête complémentaire, la caisse doit informer la victime ou ses ayants droit et l'employeur de l'application d'un nouveau délai qui ne peut excéder 2 mois.

En l'espèce, la société INITIAL BTB a établi une déclaration d'accident le 3 août 2012. Cette déclaration a été réceptionnée par la caisse le 8 août suivant. Toutefois, ce n'est que le 28 septembre 2012 qu'elle a reçu le certificat de décès établi par le Docteur BENYELLES. La caisse disposait alors d'un délai de 30 jours à compter du 28 septembre 2012 pour prendre sa décision ou pour prolonger le délai d'instruction, soit jusqu'au 27 octobre 2012 inclus.

Le 23 octobre 2012, soit dans le délai de 30 jours, la caisse a informé Madame PIVETEAU de la nécessité d'un délai supplémentaire d'instruction. Suite à cette prolongation, elle devait prendre une décision avant le 23 décembre 2012.

L'enquête n'étant pas terminée, la caisse a notifié par courrier du 17 décembre 2012 un refus provisoire de prise en charge dans l'attente de renseignements médicaux et administratifs manquants au dossier.

Ainsi, une décision quant au caractère professionnel de l'accident du 27 juillet 2012 est bien intervenue dans les délais prévus, étant rappelé que la Cour de Cassation a validé à plusieurs reprises la pratique du refus provisoire.

Par la suite, le 3 janvier 2013, la caisse a fait parvenir aux parties une lettre de clôture de l'instruction en les informant de la fin de l'instruction et de la possibilité de venir prendre connaissance du dossier. Puis le 21 janvier 2012, elle les a informées du refus de prendre en charge l'accident au titre de la législation professionnelle.

Ainsi, la caisse a respecté la procédure prévue par les textes et Madame PIVETEAU ne peut se prévaloir d'un accord implicite.

Sa demande à ce titre sera rejetée.

2) Sur le caractère professionnel du décès de Monsieur PIVETEAU

Il résulte des dispositions de l'article L 411-1 du Code de la Sécurité Sociale, qu'est présumé accident de travail, tout fait accidentel survenu par le fait ou à l'occasion du travail et qui a entraîné une lésion de l'organisme.

Ainsi, cet article édicte une présomption d'imputabilité au travail pour tout fait accidentel survenu aux temps et lieu du travail.

Il en résulte qu'un suicide survenu au temps et au lieu du travail est présumé accident du travail sauf à l'employeur de rapporter la preuve contraire.

A contrario, un suicide survenu en dehors du temps ou du lieu de travail n'est pas couvert par la présomption d'imputabilité, la charge de la preuve pesant alors sur les ayants droit du défunt auxquels il incombe de démontrer un lien de causalité direct et certain entre le travail et le suicide.

En revanche, il ne saurait être exigé de leur part qu'ils rapportent la preuve d'une relation de causalité exclusive de toute autre entre l'activité professionnelle et le suicide, un acte d'une telle portée étant en effet rarement le résultat d'une cause unique.

3) Sur le lien de causalité entre le décès de Monsieur PIVETEAU et son travail

Il résulte des éléments du dossier que le 27 juillet 2012, Monsieur PIVETEAU au lieu de se rendre au travail est allé sur un terrain familial où il a mis fin à ses jours après avoir rédigé une lettre à l'attention de sa femme et de ses enfants.

Dans ce courrier, il décrivait une situation de stress et de pression suite à son changement de travail. Il écrivait ainsi "le changement de travail est plus difficile à gérer que prévu. Je me mets trop la pression et je n'en peux plus. Le travail me tue..."

Le drame s'est produit 4 mois après un changement de poste dont a bénéficié Monsieur PIVETEAU qui est passé d'employé sur le site de POUZAUGES où il était salarié depuis 1990 au poste de responsable de maintenance sur le site de CHAVAGNES EN PAILLERS où il prenait la suite de Monsieur Philbert ALLAIN.

La déclaration de Monsieur ALLAIN témoigne que la passation de poste entre les 2 hommes a été faite à la hâte, Monsieur PIVETEAU n'étant arrivé que 15 jours avant le départ de son prédécesseur. Monsieur ALLAIN indique ainsi : "les dossiers ont été survolés bien trop vite, ce qui créa un stress." Monsieur ALLAIN souligne par ailleurs que Monsieur PIVETEAU l'a appelé plusieurs fois après son départ et qu'il était alors inquiet.

Monsieur SOULARD, technicien de maintenance, a souligné également que le temps pour reprendre les dossiers en cours était beaucoup trop court.

Monsieur GIRARD, technicien de maintenance, témoigne également du découragement qui a rapidement gagné Monsieur PIVETEAU, face à l'ampleur des tâches qui l'attendaient.

Les attestations des collègues de Monsieur PIVETEAU démontrent également que ce changement de poste s'inscrivait dans le cadre d'un manque crucial de personnel.

Monsieur ALLAIN indique ainsi que la direction n'a pas été à l'écoute des besoins pour travailler dans de bonnes conditions. Il relate ainsi les nombreuses tentatives qu'il a effectuées pour obtenir l'autorisation de prendre un intérimaire lors de périodes de congés de techniciens indiquant qu'il s'est heurté au refus et à l'indifférence de ses supérieurs.

Monsieur SOULARD insiste également sur le problème de sous effectif et sur la surcharge de travail du responsable de CHAVAGNES EN PAILLERS.

Cette surcharge de travail et le stress qui en résultait pour Monsieur PIVETEAU est également décrit par son médecin traitant, le Docteur JOUSSEAUME, qui indique que Monsieur PIVETEAU était à la limite de l'épuisement professionnel, qu'il ne pouvait bénéficier d'une aide dans le cadre de ses nouvelles responsabilités. Le Docteur JOUSSEAUME indique "j'ai le sentiment qu'il a été propulsé à plein régime dans un syndrome de burn out." Ainsi, l'ensemble des proches de Monsieur PIVETEAU témoigne de ses conditions difficiles de travail peu avant son décès et du stress, de l'épuisement et de la pression qui en résultaient pour lui.

Cette pression est devenue encore plus forte au mois de juillet 2012 où il a dû faire face au départ en congé de Monsieur SOULARD. C'est dans ce contexte qu'il a mis fin à ses jours, victime de l'épuisement professionnel relevé par son médecin traitant.

Dans ces conditions, le lien entre le suicide de Monsieur PIVETEAU et son activité professionnelle est manifeste.

4) Sur l'existence d'une faute intentionnelle

Selon l'article L 453-1 du Code de la Sécurité Sociale, ne donne lieu à aucune prestation ou indemnité, l'accident résultant de la faute intentionnelle de la victime.

La Caisse Primaire d'Assurance Maladie exclut la prise en charge au titre de la législation professionnelle du suicide de Monsieur PIVETEAU qu'elle analyse comme une faute intentionnelle au sens de cet article.

Toutefois, l'altération de l'état psychologique d'une personne qui, au bord de l'épuisement ou accablé par des difficultés qui lui paraissent insurmontables est telle que l'on ne peut analyser cet acte désespéré comme un acte volontaire et réfléchi.

En l'espèce, l'état d'épuisement, de stress et de pression décrit tant par l'entourage professionnel de Monsieur PIVETEAU que par son médecin traitant démontrent qu'il était submergé par ses problèmes, de sorte que son acte suicidaire ne peut avoir été commis que dans un moment d'aberration exclusif de tout élément intentionnel.

L'argument de la caisse à cet égard est donc inopérant.

5) Sur la connaissance de son état par l'employeur

Il résulte des différents témoignages des collègues de Monsieur PIVETEAU que son entourage professionnel était bien conscient des difficultés qu'il rencontrait et de la pression et de l'épuisement qui en résultaient pour lui. Par ailleurs, il résulte de l'attestation de Monsieur ALLAIN, prédécesseur de Monsieur PIVETEAU que la direction avait été à maintes reprises avisée de la situation de sous effectif altérant gravement les conditions de travail sur le site de CHAVAGNES.

En toute hypothèse, il convient de souligner que dans le cadre de la présente procédure, Madame PIVETEAU sollicite la qualification en accident du travail du suicide de son mari et ne recherche pas la faute inexcusable de l'employeur. Dès lors, il lui incombe de rapporter la preuve du lien entre l'accident et le travail et non de la connaissance du risque d'accident par l'employeur.

Dans ces conditions, l'argument de la caisse à cet égard est également inopérant.

6) Sur l'existence d'une prédisposition

La Caisse Primaire d'Assurance Maladie fait état d'un état dépressif antérieur de Monsieur PIVETEAU et se prévaut à cet égard de l'attestation de Docteur JOUSSEAUME, son médecin traitant, qui a indiqué que depuis 2007, Monsieur PIVETEAU présentait chaque année des difficultés psychologiques à l'approche des vacances d'été et qu'il était alors à la limite de l'épuisement professionnel.

La lecture de cette attestation démontre l'important investissement professionnel qui était celui de Monsieur PIVETEAU et son très fort ressenti par rapport aux événements et aux difficultés qu'il rencontrait dans le cadre professionnel. Le médecin indique ainsi que depuis son changement de poste, Monsieur PIVETEAU "avait des difficultés techniques avec ses nouvelles fonctions, ce qui l'accablait le plus, c'était qu'il avait toujours un œil sur ses anciennes fonctions et qu'il ne pouvait bénéficier d'une aide pour ses nouvelles responsabilités. Pas de tuilage avec le prédécesseur, j'ai le sentiment qu'il a été propulsé à plein régime dans un syndrome de burn out".

Ainsi plus qu'un état antérieur, le Docteur JOUSSEAUME décrit, le lien de causalité entre les difficultés professionnelles et la dépression de Monsieur PIVETEAU l'ayant conduit jusqu'à son suicide.

Dès lors, l'argument de la Caisse Primaire d'Assurance Maladie sera écarté.

Dans ces conditions, le suicide de Monsieur PIVETEAU doit être qualifié d'accident du travail.

Madame PIVETEAU, agissant tant en son nom personnel qu'en qualité d'administratrice légale de ses enfants, a dû exposer des frais irrépétibles. La Caisse Primaire d'Assurance Maladie qui succombe à l'action devra lui verser la somme de 1 200 € sur le fondement de l'article 700 du Code de Procédure Civile

PAR CES MOTIFS

Le Tribunal statuant publiquement, par jugement contradictoire et en premier ressort,

- Rejette la demande de reconnaissance implicite du caractère professionnel du décès de Monsieur Thierry PIVETEAU,
- Dit que le décès de Monsieur PIVETEAU est un accident du travail,
- Condamne la Caisse Primaire d'Assurance Maladie de la Vendée à payer à Madame PIVETEAU la somme de 1 200 € sur le fondement de l'article 700 du Code de Procédure Civile.

Conformément à l'article R 142-28 du Code de la Sécurité Sociale, les parties disposent pour interjeter appel de la présente décision d'un délai d'un mois à compter de sa notification.

Ainsi jugé par mise à disposition de la décision au secrétariat de la juridiction les lieu, jour, mois, et an indiqués ci-dessus.

LA SECRÉTAIRE

LA PRÉSIDENTE



Série de Fibonacci :

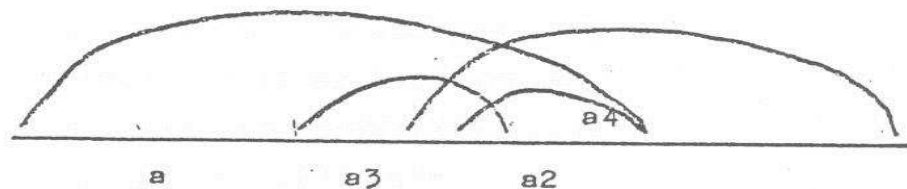
909

- 16 -

a	1
$(1 - a) a^2$	$(1 + a) \frac{1}{a}$
$(2a - 1) a^3$	$(2 + a) \frac{1}{a^2}$
$(2 - 3a) a^4$	$(3 + 2a) \frac{1}{a^3}$
$(5a - 3) a^5$	$(5 + 3a) \frac{1}{a^4}$
$(5 - 8a) a^6$	$(8 + 5a) \frac{1}{a^5}$
$1 + a$	1

(schéma 1)

(schéma 2)



Index des Auteurs

- A*
- Alland, 221
- Arendt,22
- Aristote, 219, 221, 222
- Askofaré, 48
- B*
- Bachelard,52
- Baudelot,110, 115
- Bayle, 40
- Betham,40
- Bion, 74, 75
- Bollendorff,198
- Bossuet,209, 210, 211, 21
- Bourdin,54
- Brierre de Boismont, 55
- Bruno, 48, 216
- C*
- Canguilhem,110
- Chenard,10, 11
- Claudel,81, 144, 153
- Clot,10, 11, 26, 43, 51, 53, 109, 110,
.....111, 166
- Colo, 198
- D*
- Darwin,40
- de La Fontaine,77
- de Libera,52
- Dejours, 10, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 26,
.....46, 51
- Deleuze,19, 48
- Dervin,120, 121, 122, 123, 124, 125,
.....126, 127, 128, 129, 130, 131, 132,
.....133, 135, 140, 143, 144, 149,
.....150, 151, 153, 155, 156, 157, 158,
.....159, 161, 162, 163, 164, 166, 169,
.....170, 171, 172, 173, 175, 176, 177,
.....179, 180, 183, 184, 186, 187, 188,
189, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198,
199, 200, 201, 202, 204, 205, 211,
217, 220, 226, 229, 231
- Diderot, 40
- Doguet-Dziomba, 47
- Durkheim, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31,
32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41,
- 42, 43, 45, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60,
65, 74, 84, 89, 92, 110, 119, 157, 171,
175, 193, 196, 222, 233, 234
- E*
- Encrenaz,51
- Esquirol,54, 56
- Establet,110, 115
- F*
- Fabre, 219, 222, 223
- Falret,55
- Fibonacci,228, 229
- Fincher,106
- Ford,222
- Forman,19
- Foucault, 19, 52, 53, 70, 97
- Freud, 21, 24, 36, 37, 39, 45, 48, 49, 50,
...51, 52, 53, 57, 58, 59, 61, 62, 64, 65,
...67, 73, 78, 81, 82, 84, 85, 88, 90, 96,
.98, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110,
111, 112, 113, 114, 115, 163, 231, 237
- Furtos,47
- G*
- Garrel,43
- Gernet,20
- Guattari,19, 48
- H*
- Haisnaut,27
- Hegel,85, 87, 92, 229
- Heidegger,62, 111, 240
- Hölderlin,205, 206, 207, 211
- Hume,40
- Husserl,111
- J*
- Jean, 43, 47, 77, 78, 185, 203, 206, 215,
- Joon-ho,203
- Joseph,28
- Joulé,51
- Jousse,51
- K*
- Kant, 40, 61

<i>L</i>	
<i>Lacan</i> , 31, 33, 41, 48, 49, 50, 58, 60, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 106, 110, 111, 115, 127, 144, 158, 175, 194, 202, 210, 229, 230, 231, 234, 238	
<i>Lamarck</i> ,	78
<i>Lang</i> ,	98, 222
<i>Las Casas</i> ,	219, 221, 222
<i>Laval</i> ,	47
<i>Le Bianic</i> ,	15, 23, 52
<i>Leguil</i> ,	47
<i>Lhuilier</i> ,	46
<i>Lob</i> ,	203
<i>Louvradox</i> ,	198, 199, 200, 202, 204, 205, 210, 211, 214, 215, 224, 226,
<i>M</i>	
<i>Machiavel</i> ,	227
<i>Marc</i> ,	77, 112, 185
<i>Martin-Lavaud</i> ,	220, 221
<i>Marx</i> ,	48, 91, 92, 93, 95, 98, 106, 189
<i>Miller</i> ,	47, 67, 68, 82, 92, 239
<i>P</i>	
<i>Paugam</i> ,	26, 31, 32
<i>Pezé</i> ,	9, 77, 213
<i>Pierre</i> ,	40, 48, 112
<i>R</i>	
<i>Rickman</i> ,	74
<i>Rochette</i> ,	203
<i>Rolo</i> ,	20
<i>Rostand</i> ,	78
<i>S</i>	
<i>Sacher Masoch</i> ,	87
<i>Sauret</i> ,	48
<i>Saussure</i> ,	33
<i>Shakespeare</i> ,	81, 88
<i>Silhol</i> ,	216
<i>Smith</i> ,	41, 90
<i>Sophocle</i> ,	81
<i>T</i>	
<i>Tesich</i> ,	106
<i>V</i>	
<i>Voltaire</i> ,	40
<i>Von Trier</i> ,	56
<i>Vygotsky</i> ,	110
<i>Z</i>	
<i>Zizek</i> ,	48, 92

Index des concepts

- A**
- activité*, 9, 10, 26, 49, 88, 94, 130, 146, 170, 181, 237
- agressivité*,155, 189, 192, 244
- algorithme*,119
- aliénation*, 19, 28, 31, 32, 38, 46, 55, 69, 81, 85, 89, 100, 101, 103, 109, 150, 164, 168, 169, 180, 184, 193, 210, 211, 224, 235
- angoisse*, 47, 53, 54, 66, 67, 69, 70, 72, 73, 74, 77, 79, 82, 84, 95, 112, 114, 115, 135, 146, 147, 149, 150, 152, 161, 165, 166, 168, 169, 176, 177, 183, 200, 223, 232
- Autre*, 50, 60, 61, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 86, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 97, 98, 100, 101, 103, 104, 111, 112, 116, 117, 118, 119, 131, 133, 134, 142, 144, 147, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 157, 158, 159, 164, 165, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 179, 180, 181, 185, 186, 189, 190, 191, 192, 193, 195, 202, 203, 208, 213, 214, 233, 235, 236
- C**
- castration*, 70, 73, 77, 79, 91, 92, 97, 170, 180, 191, 213, 232
- causalité*, 11, 25, 26, 29, 30, 31, 32, 34, 60, 66, 82, 96, 100, 114, 123, 139, 143, 147, 186, 200, 232, 239, 245
- Chose*, 58, 62, 64, 70, 72, 106, 107, 111, 127, 129, 136, 141, 153, 168, 178, 193, 195, 200, 203, 212, 214, 237, 238, 244
- civilisation*, 45, 47, 58, 78, 88, 94, 95, 110, 111, 112, 114, 118, 181
- complexe*, 67, 78, 79, 80, 82, 85, 91, 92, 95, 96, 98, 110, 116, 146, 150, 153, 158, 170, 184, 232, 234
- Culture*, 50, 58, 83, 87, 91, 101, 160, 223
- D**
- demande*, 16, 21, 23, 31, 42, 46, 48, 54, 56, 57, 64, 65, 66, 69, 70, 80, 87, 100, 107, 108, 111, 132, 138, 139, 140, 141, 144, 146, 149, 151, 153, 156, 164, 165, 171, 176, 178, 181, 188, 189, 195, 200, 202, 206, 215, 219, 223, 226, 227, 236, 238, 239, 240, 257, 261
- désir de l'Autre*, 69, 70, 74, 77, 80, 82, 111, 147, 170, 186, 241
- dialectique*, 11, 18, 19, 23, 26, 32, 46, 48, 53, 58, 60, 65, 66, 67, 70, 71, 74, 80, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 99, 102, 103, 104, 111, 112, 113, 124, 154, 169, 174, 194, 195, 203, 207, 208, 210, 211, 218, 236
- discours*, 9, 10, 11, 12, 15, 19, 22, 24, 26, 30, 32, 34, 35, 37, 41, 43, 44, 45, 46, 48, 50, 52, 53, 54, 56, 58, 60, 62, 64, 66, 84, 86, 92, 93, 94, 95, 97, 99, 101, 102, 103, 104, 107, 113, 118, 123, 124, 125, 126, 134, 136, 144, 147, 167, 171, 173, 174, 175, 176, 180, 184, 185, 186, 187, 189, 192, 194, 195, 196, 200, 203, 205, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 223, 226, 227, 228, 231, 233, 234, 235, 236, 237
- E**
- énonciation*,31, 73, 79, 93, 94, 110, 114, 117, 124, 154, 174, 185, 193, 216, 240
- esclave*, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 98, 103, 104, 111, 146, 152, 163, 164, 172, 174, 180, 186, 191, 193, 222, 228, 229, 232, 233, 235, 236, 240
- extension*, 11, 27, 45, 77, 117, 123, 129, 165, 167, 189, 190, 209, 228, 236
- F**
- fantasme*, 69, 89, 90, 92, 101, 157, 179, 189, 246
- fonction paternelle*, 74, 80, 83, 114, 129, 161, 163
- frustration*,49, 50, 65, 101, 169, 170
- H**
- harcèlement*, 9, 175, 220, 222, 223, 224, 257
- I**
- Idéal du moi*,72, 74
- identification*,67, 72, 73, 74, 75, 76, 147, 187, 193, 200, 245
- Identification*,73, 193
- illusion*, 45, 49, 50, 53, 58, 59, 60, 61, 66,

- 72, 84, 88, 90, 98, 99, 101, 103, 107, 108, 114, 126, 137, 212, 243, 257
intégration,27, 35, 37, 202, 222
intention, 29, 81, 87, 135, 164, 166, 167, 180, 203, 216, 233
- J**
jouissance, 41, 42, 47, 49, 77, 80, 81, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 115, 118, 126, 136, 139, 141, 142, 152, 168, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 184, 189, 191, 195, 208, 209, 210, 213, 214, 215, 223, 224, 227, 232, 234, 236, 237, 238
- K**
Kulturarbeit,66, 83
- L**
Lamelle,208
langage, 33, 34, 52, 54, 58, 62, 63, 67, 68, 71, 73, 83, 84, 87, 88, 89, 110, 112, 114, 116, 119, 124, 127, 128, 139, 141, 147, 149, 161, 165, 168, 169, 178, 181, 184, 191, 193, 199, 200, 206, 208, 210, 215, 217, 219, 225, 229, 231, 244, 250
libido, 50, 51, 79, 90, 93, 124, 146, 208
Loi, 35, 38, 40, 42, 54, 56, 57, 59, 68, 74, 78, 79, 82, 83, 86, 87, 91, 92, 93, 110, 113, 114, 152, 156, 159, 167, 229, 230, 236, 238
- M**
Maître, 48, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 102, 103, 104, 111, 150, 171, 174, 182, 204, 209, 212, 213, 216, 222, 235
marché, 11, 42, 59, 65, 71, 73, 84, 86, 89, 90, 93, 94, 95, 97, 117, 143, 152, 158, 175, 180, 181, 223, 224, 225, 230, 231, 236, 240
masochisme,89, 90
matérialisme, 41, 42, 52, 93, 94, 104, 108, 127, 129
mélancolie,60,232
miroir, 65, 67, 68, 71, 73, 75, 78, 97, 132, 133, 134, 135, 165, 211, 215, 227, 233
moi, 37, 47, 63, 66, 67, 68, 69, 72, 74, 90, 99, 112, 116, 130, 147, 151, 167, 176, 177, 182, 187, 188, 189, 194, 213, 214, 219, 227, 235
monomanie,..... 55, 56,
- mythe*, 30, 58, 64, 74, 82, 85, 86, 87, 89, 91, 92, 99, 109, 110, 112, 114, 117, 118, 119, 191
- N**
neurasthénie,56, 57
névrose,75, 82
Névrose,..... 243
- O**
objet petit a, 60, 67, 76, 77, 90, 165, 199, 240
ontogenèse,..... 114
- P**
parole, 23, 34, 53, 54, 56, 62, 63, 65, 68, 73, 74, 89, 94, 103, 157, 162, 165, 182, 183, 192, 212, 213, 218, 221, 222, 223, 228, 236, 238, 241, 244, 260
passage à l'acte, 3, 9, 10, 11, 27, 85, 143, 156, 163, 177, 211
perversion,89, 222, 243, 250
phallus,..... 73, 156, 163, 170
phylogenèse,..... 114
plus-de-jouir,93, 94, 95, 97, 98, 100, 101, 109, 115, 175, 195, 233, 235
plus-value, 94, 98, 126, 195, 224, 235, 240
prolétaire, 85, 93, 94, 96, 98, 99, 103, 109, 112, 193, 195, 208, 234, 236
psychose,..... 47, 77, 82, 83, 85, 243
pulsion, 39, 45, 46, 49, 53, 63, 72, 90, 91, 103, 104, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 149, 155, 156, 158, 159, 168, 175, 177, 179, 184, 185, 192, 194, 203, 222, 227, 228, 229, 232
- R**
Réal, 20, 66, 83, 84, 86, 94, 95, 111, 119, 123, 137, 145, 149, 180, 184, 186, 187, 191, 195, 202, 203, 207, 218, 232, 234
régulation, 27, 39, 41, 42, 68
représentation, 28, 39, 66, 67, 97, 107, 127, 128, 135, 142, 148, 151, 184, 190, 206, 261
Risques Psychosociaux,..... 9, 10
- S**
sadisme,89, 90
savoir, 17, 19, 20, 22, 29, 30, 43, 50, 51, 52, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 76, 79, 80, 84, 86, 88, 89, 95, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 110, 111, 112, 113, 126, 131, 133, 136, 137, 138, 142, 143, 144, 145, 146, 148,

- 150, 161, 164, 165, 172, 177, 183, 184,
186, 187, 189, 191, 192, 193, 195, 207,
208, 210, 213, 224, 225, 226, 228, 229,
232, 233, 234, 235, 236, 237, 238
- séparation*, 23, 69, 112, 119, 152, 154, 166,
213
- signe*, 17, 34, 38, 61, 62, 69, 73, 85, 118,
133, 141, 144, 148, 150, 156, 166, 168,
169, 173, 174, 180, 193, 213, 221
- signifiant*, 23, 28, 34, 71, 74, 86, 110, 114,
117, 129, 136, 148, 150, 160, 161, 163,
168, 170, 171, 177, 193, 200, 204, 205,
207, 216
- suicide altruiste*,36, 37
- suicide anémique*, 42
- suicide égoïste*,35
- sujet*, 9, 11, 27, 28, 29, 31, 32, 34, 36, 37,
40, 44, 46, 47, 48, 51, 53, 56, 59, 60, 61,
62, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73,
74, 76, 77, 78, 79, 81, 82, 83, 84, 85, 86,
88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98,
103, 110, 111, 112, 113, 114, 115,
116, 117, 120, 123, 124, 131, 136, 137,
142, 143, 145, 147, 148, 149, 150, 152,
153, 154, 157, 158, 159, 161, 164, 165,
167, 168, 169, 170, 171, 174, 175, 177,
178, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 187,
189, 191, 192, 196, 202, 203, 207, 208,
210, 211, 214, 215, 216, 220, 221, 222,
228, 229, 234, 238, 239, 240
- surmoi*,75, 90, 115, 234
- symbolique*, 63, 66, 67, 68, 71, 72, 73, 74, 75,
79, 80, 81, 82, 88, 92, 99, 108, 114, 115,
117, 118, 120, 129, 136, 145, 154, 156,
157, 158, 159, 163, 165, 169, 170, 191,
194, 203, 204, 211, 234, 235, 238
- symptôme*, 19, 47, 48, 80, 93, 95, 98, 120,
154, 168, 170, 171, 228
- T
- techné*,107
- trait unaire*,74, 136
- transcendance*,102, 107, 213, 214, 215
- trieb*, 39,41,43
- U
- Un*, 23, 33, 58, 76, 77, 78, 84, 109, 112,
125, 132, 133, 137, 143, 152, 153, 155,
156, 157, 158, 159, 163, 168, 173, 177,
183, 186, 188, 189, 190, 193, 194, 211,
214, 215, 220, 229, 234, 235, 238
- universalité*, 25, 27, 79, 96, 97, 106, 110,
165, 185, 206, 209, 234, 240
- valeur*, 22, 33, 34, 36, 37, 59, 62, 74, 76, 78,
80, 81, 88, 90, 96, 97, 98, 104, 107, 110,
114, 130, 131, 135, 139, 145, 147, 150,
156, 157, 159, 162, 163, 178, 179, 181,
183, 193, 195, 204, 209, 212, 215, 217,
221, 226, 229, 230, 231, 233, 234, 235,
236
- vérité*, 11, 46, 50, 59, 60, 62, 63, 68, 74, 81,
83, 88, 89, 93, 94, 95, 96, 98, 100, 101,
109, 110, 139, 144, 146, 152, 153, 164,
171, 174, 175, 187, 191, 196, 212, 217,
220, 221, 228, 232
- vindication*,113, 114, 115, 117

Travail à perte

Psychopathologie d'un mode contemporain de passage à l'acte

Résumé :

Les suicides sur les lieux de travail, perçus comme l'acmé d'un phénomène de souffrance au travail, proposent une confirmation au malaise dans la culture bien qu'ils renvoient l'énigme au champ social. Ils formulent avec insistance des interrogations à destination de la société du travail comme des questions singulières sur le passage à l'acte. La thèse s'attache d'abord à établir les fondements épistémologiques tant sociologiques que psychanalytiques qui permettent d'explicitier la question et les effets que les suicides établissent. Puis, c'est en définissant les conditions du cas que le propos entre ensuite dans les distinctions spécifiques au sein de la causalité inconsciente du passage à l'acte d'une part et de la cohérence de la structure sérielle du phénomène d'autre part. L'issue conclusive ouvrira sur les enjeux de jouissance au champ économique et social.

Mots clés :

Suicide, travail, sociologie, psychanalyse, politique, passage à l'acte, fonction paternelle, réel, imaginaire, symbolique, féminin, France Télécom, énigme, Kulturarbeit, désir, justice, inconscient, contradiction, structure, complexe, série, esclave, jouissance, Durkheim, Freud, Lacan, Marx.

Work at a loss

Psychopathology of contemporary acting out mode

Summary :

Suicides at workplaces, received as the peak of a suffering-at-work phenomenon, confirm the unease in the culture as well as it sends back its mystery to the social sphere. These suicides ask insistent questions to the working society and peculiar ones about the acting out. First this thesis endeavours to establish the epistemological basis, that is to say the sociologicals and psychoanalyticals ones, that enable to explain both the question and the effects suicides establish. Then, thanks to a clinical case, we will suggest a particular distinction between the unconscious causality of the acting out on the one hand, and the consistency of the phenomenon's serial organization on the other hand. The conclusion will lead to what is at stake of enjoyment from an economic and social point of view.

Keywords :

Suicide, work, sociology, psychoanalysis, politics, acting out, paternal function, reality, imaginary, symbolism, women's, France Telecom, mystery, Kulturarbeit, desire, justice, unconsciousness, contradiction, organization, complex, slave, enjoyment, Durkheim, Freud, Lacan, Marx.